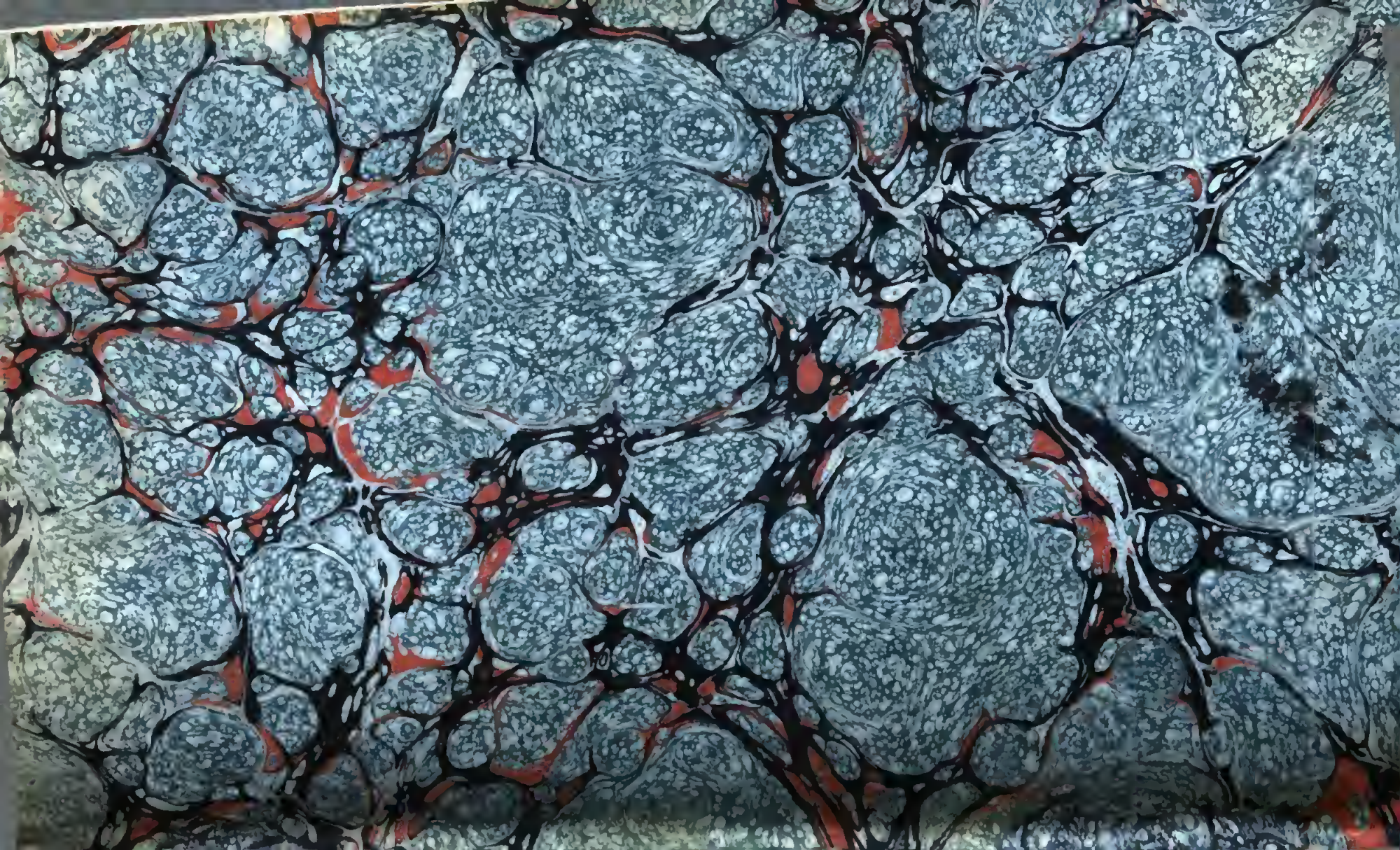


1907.

BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario ~~661~~ 669
Sala Grande
Scansia 8 Palchetto 1
N.° d'ord. ~~5~~ 18

Pl. VIII 3

LE GUIDE
DE L'HISTOIRE.

TOME SECOND.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES

A L'ÉTUDE

DE LA CHRONOLOGIE

ET

DE L'HISTOIRE (1).

La Chronologie, est la Doctrine des *Tems*. C'est une Science qui traite de la nature, des propriétés, des parties, et de l'usage du *Tems*, considéré dans l'ordre civil ; c'est-à-dire, que c'est l'art de placer et d'arranger les événemens de l'Histoire générale et particulière, selon le tems précis qu'ils sont arrivés.

On appelle *Chronique* les anciennes Histoires disposées en *Annales*.

Fastes, se dit en général d'un Recueil public et authentique des Faits les plus mémorables de l'Histoire d'une Nation.

L'*Histoire*, est la Narration des actions et des choses dignes de mémoire. L'Histoire se

(1) Ces Notions ont été tirées, pour la plus grande partie, de l'Introduction à l'Atlas Elémentaire de Géographie et d'Histoire, par M. *Buy de Mornas*. *Paris*, 1761, *in-fol.* en 4 volumes.

divise en Histoire générale et particulière, en Histoire Ancienne et Moderne; en Histoire Sainte et Profane.

La *Chronologie* a quatre principaux fondemens : le premier, est le témoignage des Auteurs contemporains, ou de ceux qui ont écrit dans le siècle le plus voisin de l'arrivée des événemens, sur-tout, quand ils ne sont point contredits par les Auteurs qui ont été, pour ainsi dire, témoins des faits.

Le deuxième, sont les Observations Astronomiques, principalement les Eclipses de Soleil, de Lune, et des Satellites de Jupiter. Ce sont des caractères publics et infaillibles des tems, fondés sur des démonstrations mathématiques, contre la certitude et l'évidence desquelles on ne peut rien opposer de vraisemblable.

Le troisième, sont les Médailles et les Inscriptions anciennes, qui sont des Monumens publics, qui conservent la mémoire d'une infinité d'événemens, que nous ne connaîtrions point sans ce secours. Nous y trouvons représenté tout ce que l'Egypte, la Grèce et Rome ont fait de considérable, soit dans la Paix, soit dans la Guerre.

Le quatrième enfin, sont les Epoques constantes, avérées et reconnues dans l'Histoire. Ce sont des points fixes, d'où l'on peut partir

pour examiner, au-dessus et au-dessous, les faits les plus embarrassans de l'Histoire.

Ces fondemens devraient rendre la *Chronologie* certaine, cependant on y trouve beaucoup d'obscurité, soit par la différence du calcul des Bibles, soit par les différens noms qu'un même Prince a souvent portés chez les Assyriens, les Egyptiens, les Perses, les Grecs, etc. soit enfin par les différentes Eres, Années, etc. de toutes les Nations. Nonobstant ces incertitudes, on est venu à bout de débrouiller à-peu-près ce chaos. On a imaginé pour cela des Tables qui nous figurent, pour ainsi dire, la suite des Tems, et donnent de la consistance à ces siècles qui passent avec tant de rapidité. On peut juger de leur utilité par celle des Cartes Géographiques, qui représentent à nos yeux l'étendue des Pays d'une manière si sensible, que l'imagination s'en forme promptement une idée très-distincte; mais avant que de s'appliquer à cette Science, il est bon d'en connaître les Principes généraux; savoir, la division du Tems, ou la distribution du Calendrier; les différentes Eres et Epoques, et généralement tous les Cycles qui servent de points d'appui à cette Science.

Division du Tems.

Le *Tems* peut être considéré d'une manière absolue ou d'une manière relative.

Le *Tems*, considéré d'une manière absolue, est une suite de momens qui se succèdent les uns aux autres.

Le *Tems*, considéré d'une manière relative, est la mesure de la durée des Eres.

Cette durée n'a pu être plus judicieusement fixée que par la révolution des Astres. C'est par-là qu'on a déterminé les parties du *Tems*, soit naturel, soit artificiel.

On divise le *Tems* en *Heures*, en *Jours*, en *Semaines*, en *Mois*, en *Années*, en *Olympiades*, en *Lustres*, en *Indictions*, en *Cycles Solaires* et *Lunaires*, en *Cycles des Hébreux*, en *Siècles* et en *Périodes*.

De l'Heure.

L'Heure, est une mesure par laquelle on divise le Jour en vingt-quatre parties. Elle est ou *Astronomique* ou *Nationale*. L'*Astronomique*, est de soixante minutes, qui sont la mesure de la révolution de quinze degrés de l'Equateur. C'est la vingt-quatrième partie du Jour naturel. La *Nationale*, est celle qui a été adoptée par les Peuples. Elle est de deux

sortes : *Egale*, quand elle est prise pour le Jour naturel; *Inégale*, lorsqu'elle est prise pour le Jour artificiel. On voit d'abord l'origine des Heures *Inégales;* comme elles doivent être la douzième partie du Jour artificiel, ou la douzième partie de la Nuit, il est évident qu'en différens Tems de l'année, elles doivent varier de telle sorte, que celles d'Eté soient beaucoup plus longues pendant le Jour que celles d'Hiver, et au contraire, celles de Nuit, beaucoup plus courtes; mais au tems des Equinoxes, celles de la Nuit sont pour lors égales à celles du Jour.

Les *Heures* sont anciennes : il n'y eut d'abord que trois *Heures*, celle du *Matin*, la *Méridienne*, et celle du *Soir*. On divisa ensuite ces Heures en quatre parties, qu'on nommait *grandes Heures*, savoir; *Prime, Tierce, Sexte, None*, et chacune de ces Heures était composée de trois *petites Heures*. Sans cela, il serait très-difficile de concilier le passage de *Saint Jean*, chap. 19, vers. 11. qui dit que Pilate condamna *J. C.* à la sixième *Heure*, et celui de *Saint Marc*, chap. 15, v. 25, qui dit que les Juifs le crucifièrent à la troisième *Heure*. Il est bon d'observer ici, qu'un degré de Latitude vaut quatre minutes d'Heure; qu'une minute de degré vaut quatre secondes d'Heure; qu'ainsi quinze minutes d'un degré

répondent à une minute d'Heure, et quinze secondes d'un degré, à une seconde d'Heure.

Du Jour.

Cette admirable vicissitude, constante et perpétuelle de la lumière et des ténèbres, produite par la révolution de la Terre sur son axe, détermine cette partie du Tems, que nous appelons *Jour*. Le *Jour* est ou *Naturel* ou *Artificiel*. Le *Naturel*, est ou *Astronomique* ou *Civil*. L'Astronomique, est la durée d'une révolution entière de l'Equateur, et de la partie du même Equateur qui répond à cette partie de l'Ecliptique, que la Terre parcourt pendant ce tems-là; ou si l'on veut, c'est l'espace qui s'écoule depuis le passage apparent du Soleil par le Méridien, ou par quelqu'autre Cercle horaire, jusqu'à son retour au même Cercle.

Le *Jour Civil*, est la durée d'une révolution de la Terre autour de son axe, ce qui nous donne quatre sortes de Jours, savoir; le *Babilonique*, suivi par les Grecs d'aujourd'hui, depuis un Orient jusqu'à l'autre Orient; le *Judaïque*, suivi par quelques Peuples d'Italie, par les Chinois, par les Peuples d'Autriche et de Bohême, et autrefois par les Juifs et les Athéniens, depuis un Occident jusqu'à un autre Occident; l'*Arabique*, ou *Astronomique*, depuis un Midi jusqu'à l'autre Midi; l'*Egyptique*

enfin, suivi par les Egyptiens, par les Romains, par *Hipparque* et par *Copernic*, et aussi par la plupart des Peuples de l'Europe, depuis un Minuit jusqu'à l'autre Minuit. Le *Jour Artificiel* a deux parties, dont l'une retient le nom de *Jour*, et l'autre s'appelle *Nuit*. Le *Jour* comprend l'espace de Tems renfermé depuis le prétendu lever du Soleil jusqu'à son coucher. La *Nuit* compose l'autre partie. Ces deux parties ne sont pas égales entr'elles, ainsi que les Heures qui en sont les vingt-quatre parties.

De la Semaine.

La *Semaine* est composée de sept jours; son institution est prise, ou de la *Genèse*, dans laquelle on voit que Dieu créa l'Univers en *six* Jours, et se reposa le septième; ou du *Deutéronome*, dans lequel il est écrit que Dieu commanda à *Moyse* de travailler pendant six jours, et de se reposer le septième.

La *Semaine*, est ou *Ecclésiastique*, ou *Etrangère*.

L'*Ecclésiastique*, qui a été instituée pour le Service de Dieu, et les Solemnités du Sanctuaire, était chez les Juifs, *Sacrée* ou *Civile*. La Sacrée était ou *Annuelle* ou *Perpétuelle*. L'Annuelle était celle de la Pentecôte; la Perpétuelle, renfermait six jours et finissait par

un Sabbat. Dieu l'avait marquée par la *Fontaine Sabbatique*. La *Civile* était ou *Simple* ou *Multipliée*. La *Simple* était composée de sept années, dont six étaient destinées au labourage, et la septième au repos de la Terre. La Multipliée, contenait sept semaines d'années, et la Cinquantième était le *Jubilé*. Alors les esclaves étaient libres, et tout homme rentrait dans le bien qu'il avait vendu, ou qu'il avait aliéné pendant les quarante-neuvièmes années précédentes.

La *Semaine Etrangère*, était ou *Grecque* ou *Romaine*. Les Grecs comptaient leurs Semaines par *Décades*; et *Pythagore*, par rapport aux sept Planètes, fit la Semaine de sept jours. Les Romains comptaient par *Neuvaines*; et de neuf Jours en neuf Jours, ils tenaient leurs Marchés ou Foires : de-là viennent les *Nundinœ* ou *Novemdiales*. Numa Pompilius, à l'imitation de Pythagore, les réduisit à sept Jours. Il est aisé de voir qu'il faut cinquante-deux Semaines et un Jour, pour composer l'année commune, et cinquante-deux Semaines et deux Jours, pour compléter l'année bissextile.

Tous les Peuples ne commencent pas unanimement la Semaine par le même Jour. Les Chrétiens la commencent le *Dimanche*; les Juifs le *Samedi*; les Mahométans le *Vendredi*;

les Payens, suivant quelques Auteurs, le *Mardi*. Il faut observer que l'Eglise Chrétienne appelle *Dimanche*, le premier Jour que le vulgaire nommait le Jour du Soleil, et qu'il n'y a plus que les fanatiques qui le nomment *Sabbat*. Le deuxième Jour de la Semaine est nommé la *Seconde Férie*, le troisième Jour, la *Troisième Férie*, et ainsi de suite. Enfin l'Eglise nomme *Sabbat* le septième Jour de la Semaine. Le vulgaire a cependant retenu les noms usités du tems des Romains, qui, comme nous l'avons dit, ont reçu leurs noms des Planètes.

Du Mois.

Le *Mois*, est un nombre de Jours réglés selon le cours du Soleil et de la Lune : on dit du *Soleil*, et non de la *Terre*, pour ne pas s'écarter des façons de parler des Anciens, qui, peu versés dans la connaissance des Astres, attribuaient le mouvement de la Terre au Soleil. On divisera donc, comme eux, les Mois en *Solaires* et en *Lunaires*.

Le *Mois Solaire*, est l'espace de tems que la Terre employe à parcourir un Signe du Zodiaque. Il est ou *Astronomique* ou *Usuel*; le premier est de trente jours, le dernier est de trente-un jours.

Le *Mois Lunaire*, est l'espace de tems que la Lune mesure par son mouvement, en par-

courant le Zodiaque. Il est de trois sortes : le *Périodique*, le *Synodique*, et celui d'*Illumination*.

Le *Périodique*, est l'espace de tems, que la Lune emploie à parcourir le Zodiaque, et à retourner au même point du degré, d'où elle est partie. Cette période est de vingt-sept jours sept heures quarante-trois minutes sept secondes.

Le *Synodique*, est l'espace de tems, que la Lune emploie pour retourner à sa conjonction avec la Terre. Ce Mois est de vingt-neuf jours douze heures quarante-une minutes trente-deux secondes. Il est ou *plein*, ou *cave* : le plein est de trente jours, le cave n'en a que vingt-neuf.

Le mois d'*Illumination*, est celui pendant lequel la Lune paraît. Il n'est tout au plus que de vingt-quatre jours.

Les Juifs, les Latins, les Arabes, les Grecs se servaient de Mois Lunaires ; les Romains même s'en sont servi jusqu'à *Jules-César*. Ils divisèrent leurs Mois en *Calendes*, en *Nones*, en *Ides*. Les *Calendes* étaient toujours le premier jour du Mois. Ce nom vient d'un mot Grec, qui signifie *Appeler*, parce que les petits Pontifes avaient soin le premier jour de chaque Mois de faire assembler le Peuple au Capitole, pour l'instruire de ce qu'il avait à

faire pendant le cours du Mois, tant pour les Sacrifices et pour les Fêtes, que pour les Foires. Le jour des *Nones*, était le cinquième ou le septième ; le cinquième dans les Mois de *Janvier, Février, Avril, Juin, Août, Septembre, Novembre* et *Décembre ;* le septième, dans les Mois de *Mars, Mai, Juillet* et *Octobre* ; les *Nones* étaient appelées *Nonce*, parce que de ce jour là aux *Ides*, on comptait toujours neuf jours. Les *Ides*, étaient le 13 ou le 15 ; le 13, dans les Mois où les Nones étaient le 5 ; le 15, dans les Mois où les Nones étaient le 7. Le mot *Ides*, suivant Varron, vient du verbe *Induare*, qui signifie diviser, parce que les *Ides* divisaient le Mois en deux parties presqu'égales.

Il faut observer que les jours qui étaient entre les Calendes et les Nones, prenaient leur dénomination des Nones. Ceux qui se trouvaient entre les Nones et les Ides, tiraient la leur des Ides ; enfin ceux qui étaient entre les Ides et les Calendes, la tiraient des Calendes du Mois suivant. De-là vient que les jours qui prenaient leur dénomination des *Calendes*, étant plus nombreux que ceux qui la tiraient des *Nones* ou des *Ides*, les Latins nommèrent Calendrier la distribution des jours de leurs Mois.

Le Mois, chez les Egyptiens, était inva-

riable de trente jours. Aujourd'hui, chez les Mahométans, il est de vingt-neuf jours douze heures, ou alternativement de trente jours, parce qu'il est fondé sur le Mois *Synodique* de la Lune. Chez les autres Peuples, le Mois est de trente jours dix heures et demie. Ces fractions de dix heures et demie ont été évaluées pour la facilité de l'usage, et on a fixé sept de nos Mois à trente-un jours, quatre à trente, et celui de Février tantôt à vingt-huit, tantôt à vingt-neuf jours. Le Mois *Paschal* est le Mois Lunaire, où l'on célèbre la Fête de Pâques. Cette Fête arrive le premier Dimanche qui suit le quatorzième de la Lune de Mars; et le premier de la Lune de Mars se trouve entre le 8 Mars et le 5 Avril. On appelle Mois *Romain*, le contingent que chaque Cercle d'Allemagne est obligé de payer dans les besoins de l'Empire pour la levée des troupes, à raison de soixante florins par cavalier et de douze par fantassin. L'origine de ce Mois vient de ce qu'après le renouvellement de l'Empire par *Charlemagne*, les Peuples fournissaient aux Empereurs certaines sommes pour l'entretien des troupes qui les accompagnaient à *Rome*, lorsqu'ils allaient s'y faire couronner. Ces troupes formaient ordinairement un corps de vingt mille hommes.

De l'Année.

L'*Année*, est l'espace de Tems que les Planètes emploient à décrire leur révolution autour de l'Ecliptique, selon l'ordre des Signes. Elle a ses Jours et ses Mois limités, suivant leurs cours; c'est pourquoi il y a autant de différentes années qu'il y a de diverses Périodes dans le cours des Planètes. Mais comme les Peuples de la Terre ne se sont servi que du mouvement apparent du Soleil et de celui de la Lune pour régler leur tems, nous ne traiterons que des années Solaire et Lunaire.

L'*Année Lunaire* comprend douze Mois Lunaires; c'est-à-dire, trois cent cinquante-quatre jours, à laquelle on ajoute onze jours que l'on nomme *Epacte*, qui est une supputation propre à trouver le quantième de la Lune, et de trente ans en trente ans on fait une treizième Lune. Cette Année est celle des Juifs et des Mahométans : elle n'a point de commencement fixe à certain tems. De-là vient que quand elle commence en Janvier, trois ans après elle commence en Décembre, et les Mois parcourent toutes les Saisons de l'Année.

L'*Année*, que nous nommons Solaire avec les Anciens, est de deux sortes : *Astronomique* et *Civile*.

L'*Astronomique*, est l'espace de tems pendant lequel la Terre parcourt toute l'Eclip-

tique, commençant et finissant à l'un des quatre points cardinaux d'où les Nations ont commencé à compter leur Année. La durée de cette Année a été jusqu'à présent inconnue aux Astronomes. Les Romains, sous Romulus, commençaient leur Année à l'Equinoxe du Printems ; les Arabes et les Grecs, au Solstice d'Eté ; les Juifs, les Chaldéens, les Egyptiens, les Perses à l'Equinoxe d'Automne ; les Romains dans la suite, et presque tous les Peuples de l'Europe au Solstice d'Hiver.

L'*Année Civile*, est celle dont se servent les Peuples pour leurs usages. Elle est composée d'un nombre de jours ; on fait abstraction des heures, des minutes, des secondes dont ils n'ont pas l'usage. Comme le mouvement de la Terre ne s'accomplit pas toutes les Années dans un même espace de Tems, et que les Observations n'en conviennent pas avec uniformité, la longueur de l'Année a été diversement déterminée, tant par les Législateurs que par les plus célèbres Astronomes.

	jours.	heur.	min.	sec.
Jules-César a fixé l'Année à	365	6	0	0.
Ptolomée, à.....	365	5	55	12.
Albategnius, à.....	365	5	45	56.
Alphonse, à.....	365	5	49	15.
Copernic, à.....	365	5	55	18.
Tycho-Brahé, à.....	365	5	48	45.
Grégoire XIII, à.....	365	5	49	0.

L'*Année Civile* est *Commune* ou *Bissextile*. La première est de trois cent soixante-cinq jours. Il y a eu chez les Romains trois sortes d'*Années Civiles*, savoir, celle de *Romulus*, qui n'était composée que de trois cent quatre jours, divisée en dix Mois : le premier était *Mars*, consacré au Dieu de ce nom par Romulus, qui, par supposition, se disait son fils, il avait trente-un jours. Le deuxième était *Avril*, du mot latin *aperire*, ouvrir, parce que la Terre semble ouvrir son sein dans ce Mois, pour produire toutes sortes de biens; il était de trente jours. Le troisième était *Mai*, du mot *Maïus*; il était consacré à la Mémoire des Ancêtres, il avait trente-un jours. Le quatrième était *Juin*, du mot *Juvenis*, parce qu'il était dédié à la Jeunesse; il était de trente jours. Le cinquième était *Quintilis*; étant le cinquième Mois de l'Année, il avait trente-un jours. Dans la suite, *Marc-Antoine*, durant son Consulat, lui donna le nom de Juillet du mot *Julius*, pour consacrer à la Postérité la mémoire de *Jules-César*, qui était né dans ce mois. Le sixième était nommé *Sextilis*; il avait trente jours. Le Sénat Romain lui donna dans la suite le nom d'*Août*, du mot *Augustus*, pour célébrer la Mémoire d'*Auguste* qui avait succédé à César. Le septième était *Septembre*, et avait trente jours. Le huitième était *Octo-*

bre; il était de trente-un jours. Le neuvième était *Novembre ;* il avait trente jours. Le dixième enfin, était *Décembre ;* il était aussi de trente jours. L'erreur était trop sensible pour ne pas s'en appercevoir : il s'en fallait de soixante-un jours que cette année Civile n'égalât la Solaire.

Numa Pompilius réforma l'Année de Romulus, et c'est la deuxième sorte d'Année des Romains : il ajouta deux autres Mois, savoir: *Janvier,* du mot *Janus,* Roi du pays Latin, dont les Romains avaient fait un Dieu, auquel ils donnaient deux visages ; *Février,* qui dérive du verbe *Februare,* purifier, parce que les Romains dans ce mois, qui était le dernier de l'Année, allumaient des torches autour des Tombeaux, et priaient pour le repos des mânes de leurs parens et amis. Cette nouvelle Année était composée de douze Mois Lunaires, six de trente jours, et six de vingt-neuf jours, ce qui faisait trois cent cinquante-quatre jours. Mais comme Numa estimait le nombre impair, par une superstition qu'il tenait des Egyptiens, et suivant ce proverbe : *Numero Deus impare gaudet,* il fit son Année de trois cent soixante-cinq jours. *Jules-César,* Souverain Pontife, Consul pour la cinquième fois, résolut, la troisième année de sa Dictature, de corriger l'Année

l'Année de Numa : c'est la troisième Année Romaine. Il la trouva si défectueuse, que, pour la réformer, il fallut que l'Année suivante, nommée *Année de confusion*, durât quatre cent cinquante-quatre jours, ce qui fait près de quinze mois. *Sosigène*, fameux Astronome de la ville d'Alexandrie, et plusieurs autres, avaient découvert que l'Année Astronomique était de trois cent soixante-cinq jours, et près de six heures qui composaient la quatrième partie d'un jour. Ils furent d'avis qu'on garderait pendant trois ans ces dix-huit heures, et que la quatrième année aurait un jour de plus, et serait nommée Bissextile : des douze Mois, ils en firent six pairs de trente jours, et six impairs de trente-un jours. Mais comme l'Année commune n'a que trois cent soixante-cinq jours, ils décidèrent qu'on retrancherait un jour à Février, qui resta à vingt-neuf jours, et qu'on le lui rendrait dans l'Année Bissextile.

Peu de tems après, pour faire honneur à *Auguste*, on ôta encore un jour à Février, qui resta à vingt-huit jours, pour le donner au mois d'Août, dédié à cet Empereur; et afin qu'il n'y eût pas trois mois de suite de trente-un jours, on en retrancha un à Septembre, qu'on donna à Octobre, et un à Novembre

qui fut donné à Décembre : les Mois sont restés en cet état.

Triginta Aprilis, Junius, Septemque, Novemque,
Uno plus reliqui, Viginti Februus Octo.

Il ne fut pas difficile aux Romains, qui commandaient à toute la Terre, de faire recevoir cette correction chez toutes les Nations les plus éloignées. Les Grecs quittèrent leur Année Lunaire et leur intercalation de quarante-cinq jours tous les cinq ans. Les Egyptiens fixèrent le premier jour de leur Année, qui jusques-là avait parcouru toutes les Saisons. Leur Année n'était au commencement que d'un Mois : de-là vient que l'on trouve, dans leur Histoire, des personnes qui ont vécu jusqu'à douze cent deux ans. Elle fut ensuite de trois Mois, après de quatre, et enfin de six Mois. Les *Chaldéens,* dont l'Année était composée de douze Mois, de trente jours chacun, ajoutaient cinq jours, qu'on nommait *Epagomènes.* Mais comme le cours du Soleil était de six heures au-delà de trois cent soixante-cinq jours, il arrivait que de quatre ans en quatre ans, leur Année augmentait d'un jour, et les Saisons se trouvaient déplacées. Cette Année fut aussi réformée. Les premiers Chrétiens, gardèrent les mêmes Mois, le même nombre

de jours, et la même intercalation : ils ôtèrent seulement les *Lettres Nundinales* qui marquaient les jours d'assemblée, et en mirent d'autres à leur place, pour marquer les Dimanches et les autres Fêtes chrétiennes.

L'*Année Julienne*, n'avait pas le défaut des autres. Elle péchait par excès; dans l'Année commune il n'y avait pas six heures; il s'en fallait onze minutes, et ces onze minutes en cent trente ans avaient produit un jour; de sorte que l'an 1582, sous le Pontificat de Grégoire XIII, on trouva l'Equinoxe du Printems le 11 Mars : ce Grand Pontife, pour corriger cet abus, convoqua à Rome les plus habiles Astronomes, et leur consultation dura dix ans. Ils trouvèrent que ces onze minutes négligées avaient causé cette erreur. Pour y remédier, ils furent d'avis qu'on retranchât les dix jours qui s'en étaient produits, et pour prévenir une semblable erreur, ils convinrent de retrancher en quatre cents ans, trois Années Bissextiles. Voilà ce qu'on appelle *Année Grégorienne*, qui a remis l'Equinoxe du Printems au 21 Mars, comme il était du tems du Concile de *Nicée*.

Il y a encore une autre Année qu'on nomme *Climatérique* : c'est une supputation qui se fait de sept ans en sept ans, ou de neuf en neuf. Les Astrologues veulent que l'on soit en

danger de mort dans chacune de ces Années; l'erreur populaire soutient cette opinion.

Des Cycles.

Le *Cycle*, est une Révolution de plusieurs Années. Il y en a de plusieurs sortes, savoir; l'*Olympiade*, le *Lustre*, l'*Indiction*, les *Cycles Lunaire* et *Solaire*, les *Epactes*, le *Cycle* des Hébreux, le *Siècle* et la *Période*.

Des Olympiades.

L'*Olympiade*, était le tems destiné aux Jeux, pendant lequel l'élite de la Jeunesse Grecque s'exerçait à toutes sortes de combats et d'exercices. Ces Jeux se célébraient de quatre ans en quatre ans, vers le Solstice d'Eté, sur les bords du fleuve *Alphée*, proche de la ville d'*Olympe* et du Temple de *Jupiter*, dans l'*Elide*, province du *Péloponèse*. Ils commençaient le 10 de Mars, et on distribuait les Prix le 15 ou le 16. Ces Jeux, qui avaient été institués en l'honneur d'*Hercule*, furent interrompus par le désordre de la Guerre; mais ils furent rétablis par *Iphitus*, l'an du Monde 3224, sept cent soixante-seize ans avant la naissance de Jesus-Christ.

Du Lustre.

Le *Lustre*, est l'espace de cinq années : il

fut établi par *Servius Tullius*, sixième Roi de Rome : son nom vient du verbe *lustrare*, faire une revue; parce que les Censeurs faisaient tous les cinq ans la revue générale, et le dénombrement de tous les citoyens et de leurs biens. Le mot *lustre* peut encore venir, suivant Varron, du verbe *luere*, payer; parce qu'au commencement de chaque cinquième année, on payait le Tribut imposé par le Censeur dont la charge devait durer cinq ans, suivant la première institution, mais qui devint dans la suite annuelle. On ne se sert guères de ce mot *Lustre*, qu'en poésie.

De l'Indiction.

L'*Indiction*, est une révolution de quinze années ou de trois Lustres. C'est une manière de compter dont se servaient les Empereurs Romains, depuis *Constantin*. On s'en sert encore à présent à la Cour de Rome, pour l'expédition des Bulles du Pape.

Du Cycle des Hébreux.

Le *Cycle des Hébreux*, est une révolution de cinquante ans, au bout desquels ils célébraient le *Jubilé*.

Du Siècle.

Le *Siècle*, chez nous, est une révolution de

cent années : il faut prendre garde que quand on dit, par exemple, dans le dix-huitième Siècle, on entend le courant, c'est-à-dire, le Siècle qui a commencé à la fin du dix-septième, ou pour parler encore plus clairement, à la fin de l'année 1699, et doit finir au commencement du dix-neuvième, c'est-à-dire, à la fin de 1799.

Du Cycle Lunaire.

Le *Cycle Lunaire*, ou *Nombre d'Or*, est un nombre de dix-neuf années, pour revenir aux nouvelles *Nohémies ;* c'est pour cela qu'on le nomme *Ennæa Decacteris.* Il a été inventé par *Méthon*, Athénien, quatre cent trente-trois ans avant l'*Ere vulgaire.* Ce Cycle nous fait voir que les changemens qui arrivent entre les mouvemens de la Terre et de la Lune, s'accomplissent dans cette Période, quoique l'année Lunaire soit plus courte que la Solaire, de onze jours. Il faut cependant observer que quoiqu'au bout de dix-neuf ans les Nouvelles Lunes se retrouvent les mêmes mois et les mêmes jours, elles n'arrivent cependant pas à la même heure ; car dans l'espace de dix-neuf années *Juliennes*, il y a six mille neuf cent trente-neuf jours dix-huit heures ; mais comme chaque lunaison est de vingt-neuf jours douze heures quarante-quatre minutes trois secondes,

il s'ensuit que les deux cent trente-cinq lunaisons de dix-neuf années Juliennes répondent à six mille neuf cent trente-neuf jours seize heures trente-une minutes quarante-cinq secondes; donc la Lune, au bout de dix-neuf ans, doit précéder d'une heure et demie, le lieu où elle se trouvait auparavant avec la Terre, ce qui fait un jour entier de différence en trois cent douze ans et demi Solaires, et au bout de six cent vingt-cinq ans, les nouvelles Lunes arrivent deux jours entiers plutôt qu'elles ne devraient arriver par le Cycle de dix-neuf ans. Cette Equation, selon M. *Cassini*, donne les mouvemens et les lieux de la Lune, avec autant d'exactitude que les meilleures Tables. Il est probable que les Grecs se servaient de ce Cycle pour l'usage civil; les Athéniens le firent écrire en lettres d'or dans la Place publique de leur Ville, aussi bien que dans leur Calendrier, et l'envoyèrent de plus à *Rome*, sur une plaque d'argent, en lettres d'or.

Du Cycle Solaire.

Le Cycle Solaire, est un nombre de vingt-huit années; c'est le Cercle des Lettres Dominicales A, B, C, D, E, F, G, en même nombre que les jours de la Semaine. Ce Cycle a été inventé pour indiquer dans le Calendrier quels sont les jours de Dimanche. Leur dispo-

sition est telle, que la lettre A marque toujours le premier Janvier; B, le deuxième; C, le troisième; D, le quatrième; E, le cinquième; F, le sixième; G, le septième; ensuite A recommence à marquer le huitième; B, le neuvième, et ainsi successivement, jusqu'au dernier jour de l'année commune, qui est, comme l'on sait, de trois cent soixante-cinq jours. Lorsque l'année est Bissextile, pour qu'il n'y ait point d'interruption, la lettre F, qui répond au vingt-quatre Février, se répète encore au jour suivant qui est le jour ajouté. Ainsi quoique cette année soit de trois cent soixante-six jours, les lettres se trouvent toujours dans le même ordre. C'est une de ces lettres qui marque le jour de Dimanche dans chaque année, mais elle change par un ordre rétrograde. Si l'on divise par sept les trois cent soixante-cinq jours de l'année commune, il se trouve cinquante-deux Semaines et un jour de plus, qui est le commencement de la cinquante-troisième Semaine. Il s'ensuit que le dernier jour de l'année a la même lettre que le premier : qu'ainsi la lettre A, qui marque le premier Janvier, marque aussi le commencement de chacune des cinquante-deux Semaines et même de la cinquante-troisième Semaine, qui est le dernier Décembre. C'est pourquoi, si le mois de Janvier commençait le Dimanche

Digitized by Google

sous la lettre A, l'année suivante commencerait le lundi sous la lettre A, l'année d'après le Mardi sous la lettre A, et ainsi de suite. A l'égard de la lettre Dominicale, c'est toujours celle qui répond au premier Dimanche du mois de Janvier. Si l'année commence par le Dimanche, c'est la lettre A, qui est la Dominicale : si elle commence par le lundi, c'est la lettre G, qui répond au Dimanche qui est le premier ; si elle commence par le mardi, c'est la lettre F qui répond au Dimanche qui est le six, et ainsi de suite, par un ordre rétrograde. Si toutes les années étaient de trois cent soixante-cinq jours, cette révolution s'acheverait en sept ans : mais à cause du jour ajouté de quatre en quatre ans, cette Période ne s'achève qu'en quatre fois sept ans, c'est-à-dire, en vingt-huit ans, après lesquels l'Année Civile recommence par le même jour de la Semaine.

Des Epactes.

Le Cycle des Epactes, est un nombre de trente années, c'est-à-dire, qu'il faut qu'il se passe trente années pour revenir à l'unité. Il a été inventé pour connaître l'âge de la Lune. On appelle âge de la Lune, l'espace de tems écoulé depuis sa conjonction avec la Terre.

Des Périodes.

Les Périodes, ne sont autre chose qu'un nombre considérable d'années distinguées par des caractères particuliers. Elles servent à répandre quelque lumière sur la Chronologie, et ôtent peut-être une partie de son incertitude. Il y en a d'Anciennes et de Nouvelles.

Les Anciennes, sont celles de *Callipe*, d'*Hyparque*, et de *Victor*; mais elles ne servent guères qu'aux Maîtres de l'Art. Les Nouvelles, sont la Période *Dionysienne*, la Période *Julienne*, la Période de *Constantinople*, et la Période *Louise*.

Période de Callipe.

Cette *Période*, est l'espace de soixante-seize ans, imaginé par *Callipus Cyzicenus* de *Mysie*. Il supposait faussement que l'excès de l'Année Solaire sur l'Année Lunaire, à la fin du Cycle Métonique de dix-neuf ans, montait, dans le cours de quatre de ces Cycles, ou de soixante-seize années, à un jour entier, et rejetait ainsi un jour dans chacune de ces Périodes de soixante-seize ans. Mais comme l'excès de l'Année Solaire, sur l'Année Lunaire n'est dans un Cycle de dix-neuf ans que d'une heure et demie, il s'ensuit qu'elle ne monte

en soixante-seize ans qu'à six heures, au lieu de vingt-quatre.

Période d'Hyparque.

Comme la *Période Callipique* laissait un quart de jour de trop aux mouvemens Solaires, *Hyparque de Nicée* en *Bythinie*, voulut la corriger. Il multiplia cette Période par quatre, ce qui fit une Période de trois cent quatre ans. Par conséquent il retrancha tous les trois cent quatre ans, un jour entier, afin que la Lune pût se retrouver dans le même endroit du Calendrier. Cette Période approche fort de la vérité, et donne le même résultat que la correction *Grégorienne.*

Période de Victor.

La Période, appellée *Victorienne*, est un espace de cinq cent trente-deux ans. Elle est composée des Cycles Solaire et Lunaire, multipliés l'un par l'autre (car vingt-huit par dix-neuf produisent cinq cent trente-deux). Elle fut inventée par *Victorius*, Prêtre de Limoges, par l'ordre du Pape *Saint Hilaire.* Il prétendait qu'après l'expiration de cette Période, les Nouvelles et les Pleines Lunes, le même tems de Pâques, les mêmes lettres Dominicales reviendraient dans le même ordre que pour le Cycle précédent, et ainsi à l'in-

fini dans les autres Cycles suivans. Elle fut publiée l'an de *Jésus-Christ* 457.

Période Dyonisienne.

La *Période Dyonisienne* est la même que celle de Victor, avec quelques corrections faites par *Denys* le *Petit*, Abbé de Rome, l'an 527. On la nomme la *Grande Paschale*, parce que les Eglises d'Occident s'en sont servi jusqu'à la correction de Grégoire XIII.

Période Julienne.

Cette *Période* est un espace de Tems de sept mille neuf cent quatre-vingts ans. Elle est composée des Cycles Solaire et Lunaire multipliés par l'indiction ; c'est-à-dire cinq cent trente-deux multipliés par quinze (car vingt-huit par dix-neuf donne cinq cent trente-deux et cinq cent trente-deux par quinze, revient à sept mille neuf cent quatre-vingt). Elle a été inventée par *Jules Scaliger*, qui la nomma *Julienne*, parce qu'elle se rapporte à la forme des années corrigées par *Jules-César*. Elle renferme dans une proportion, sinon exacte, au moins approchant de la vérité, la relation des mouvemens du Soleil et de la Lune, et caractérise chaque année, de manière qu'elle ne peut-être confondue avec une autre. Mais si elle a de grands avantages, elle a aussi le dé-

faut essentiel de ne pouvoir s'accorder avec tous les systêmes de Chronologie, qui comptent plus de quatre mille sept cent quatorze ans depuis la Création du Monde jusqu'à *Jésus-Christ*, puisqu'elle ne commence que sept cent treize ans avant la Création. Nous l'adoptons cependant, ainsi que tous ceux qui admettent les opinions d'*Usserius*, *de M. Bossuet*, *évêque de Meaux*, du P. *Pétau*, etc.

Période Grecque ou de Constantinople.

La *Période Grecque*, ou de *Constantinople* renferme le même espace de Tems que la *Julienne*. Elle est également composée des Cycles Lunaire et Solaire et de l'Indiction : mais elle ne commence point en même-tems, et n'a point les Cycles Lunaire et Solaire dans la même situation, car la première année du Cycle Solaire dans la Période *Julienne*, est la douzième dans celle-ci, et la première du Cycle Lunaire se trouve ici la dix-septième ; mais le Cycle de l'Indiction est le même le plus souvent dans les deux. Cette Période a été adoptée par les Grecs, comme la *Julienne* l'est par les Historiens Latins. Elle commence mille cinq cent neuf ans avant la Création du Monde ; mais elle ne paraît pas plus utile que la *Julienne* à Isaac Vossius, au P. Pezron, et à plusieurs autres Chronologistes qui comp-

tent plus de cinq mille cinq cent neuf ans jusqu'à *J. C.* et c'est la date de cette Période pour l'*Ere Chrétienne*. Cette Période, suivant le P. *Pagi*, qui la nomme *Græco-Romana*, a les mêmes effets que la *Julienne*, en commençant l'année, non comme les Orientaux au mois de Septembre, mais au mois de Janvier. Il faut de plus retrancher une unité au Cycle de Lune qu'elle donne, et ajouter quatre unités à celui du Soleil. Cette Période renferme de plus les années des Orientaux, et toutes les autres Eres.

Période Louise.

Cette *Période*, inventée par le P. *Jean-Louis d'Amiens*, Capucin, est la plus étendue de toutes les Périodes. Elle est composée des Cycles Solaire et Lunaire multipliés par le Cycle des Epactes, qui est de trente ; ce qui fait quinze mille neuf cent soixante. Elle a deux avantages sur les Périodes *Julienne* et *Grecque*. Le premier est d'avoir les trois Cycles Naturels et Astronomiques, au lieu que les autres en ont un, purement arbitraire, qui est l'Indiction. Le deuxième, est de pouvoir être regardée comme l'Epoque des Epoques, de renfermer toutes les Opinions sur l'Epoque de la Création, puisque la plus étendue ne passe pas sept mille ans : et la Naissance de

J. C. est placée dans cette Période à l'an 7373. Elle devance, par conséquent, la *Julienne* de deux mille six cent soixante ans, et la *Grecque* de deux mille cinq cent soixante-dix-neuf ans. Malgré ces avantages, elle n'est point encore adoptée par les Chronologistes; il faudrait un autre *Scaliger* pour l'accréditer.

Comme il y a dans le Ciel certains points fixes, d'où commencent à compter les Astronomes, lorsqu'il est question de calculer les mouvemens des Planètes, de même il y a dans la Durée ou dans les Tems écoulés, certains points qu'on prend pour Epoques, et qui sont comme les racines dont se servent les Chronologistes dans leurs calculs. La plus grande partie des Historiens s'y est conformée, en nous racontant les Evénemens qui répondent à une longue suite de Siècles. Ces racines sont nommées *Eres* ou *Epoques*, et ce sont des points fixes pour compter les Années et les Tems.

Des Eres.

L'Ere, est un point fixe, d'où l'on commence à compter les Années, et déterminé par quelque Peuple particulier. Son nom peut venir du mot *Æs*, qui signifie *Airain*, parce qu'on marquait anciennement les Années avec des petits clous d'airain, ou du mot Arabe

Arach, ou *Erach*, qui signifie qu'on a fixé le Tems. On a prétendu aussi que ce nom pouvait être l'abrégé de quatre lettres initiales ou majuscules de l'Epoque des Espagnols *Ab Exordio Regni Augusti.* Il y a différentes Eres :

Avant Jesus-Christ.

	Ans.
1°. Les Juifs comptaient leurs années de la Création du Monde.....	4000.
2°. Les Grecs, les comptaient de la première Olympiade.....	776.
3°. Les Romains, de la fondation de Rome, suivant Varron.....	753.
La même fondation, suivant les Fastes Consulaires.....	752.
4°. Les Babyloniens, les Chaldéens, les Egyptiens de l'ère de *Nabonassar*, Roi de Babylone.....	750.
5°. Les Macédoniens de l'ère des Séleucides du règne du Grand *Séleucus*, surnommé *Nicanor*.....	312.
6°. L'ère d'Antioche.....	51.
7°. L'ère d'Espagne, lorsque ce Pays fut subjugué par le Consul *Domitius Calvinus*, et réduit sous la puissance d'*Octave*.....	36.
8°. Les Chrétiens comptent leurs Années de la Naissance de *J. C.* l'an du Monde.....	4000.

Il y a deux *Eres Chrétiennes* : 1°. la véritable, qui commence à l'Année précise de *J. C.* et selon laquelle, au lieu de compter l'Année 1803, il faudrait compter 1807, parce qu'elle devance de quatre ans l'*Ere Vulgaire*; 2°. l'*Ere Vulgaire* inventée par *Denis le petit*, qui, au commencement du sixième Siècle, fut d'avis que les Chrétiens commençassent à compter leurs Années de la venue du *Messie*.

Quoique cette *Ere* n'ait commencé que quatre ans aprés la Naissance de *J. C.* on s'en sert cependant, en avertissant qu'elle commence l'an du Monde 4004, et de Jesus-Christ, 4.

Depuis l'Ere Vulgaire.

	Ans.
9°. L'Ere Dioclétienne, ou des Martyrs.....	228.
10°. L'Egire des Arabes et de tous les Mahométans, qui est l'Année dans laquelle arriva la fuite de *Mahomet*.....	622.
11°. L'Ere des Persans, depuis le commencement du Régne d'*Iezdegird*, petit-fils de *Cosroës*.....	652.

Des Epoques.

Une *Epoque* est un point fixe, ou un

tems certain, dont se servent les Chronologistes pour compter les années d'un espace, et qui est ordinairement marqué par quelqu'Evénement considérable, en sorte que pour faire une *Epoque*, il faut, autant qu'on le peut, que l'Evénement intéresse en général plusieurs Peuples. La plus célèbre est la Naissance de *Jésus-Christ*. Nous donnerons ci-après une Table des Epoques les plus célèbres, tant avant qu'après l'Ere Vulgaire.

Il y a trois sortes d'Epoques, savoir: *Epoques Sacrées*, tirées de l'Ecriture Sainte, comme le Déluge, la Vocation d'Abraham, etc; *Epoques Ecclésiastiques*, tirées de l'Histoire de l'Eglise, comme la Paix donnée à l'Eglise par *Constantin*, le premier Concile Général tenu à Nicée, etc; *Epoques Civiles*, tirées de l'Histoire des Empires et autres Etats, comme la prise de Troie, la destruction de Carthage, etc. Il faut ici observer qu'on nomme *Anachronisme*, une erreur que l'on fait contre la vraie manière de placer un Evénement dans le tems où il est arrivé.

Division des Tems qui se sont écoulés depuis la Création du Monde.

On peut diviser tous les tems en deux, en trois, en quatre, en sept, et en quinze Parties, savoir :

1°. En *Ancien Testament* et en *Nouveau*. L'*Ancien Testament* comprend tous les tems écoulés depuis la Création du Monde jusqu'à l'*Ere Vulgaire* : il est de quatre mille quatre ans. Le *Nouveau Testament* renferme tous les tems compris entre cette Ere jusqu'à présent : il est de mille huit cent trois ans.

2°. En *Loi de Nature*, en *Loi écrite*, et en *Loi de Grâce*. Le tems de la *Loi de Nature*, est celui qui s'est écoulé depuis le commencement du Monde jusqu'au tems, où la Loi écrite fut donnée à *Moyse*, et qui comprend deux mille cinq cent treize ans (1). On l'appelle ainsi, parce que les hommes n'avaient alors que la Loi Naturelle et la Raison pour se conduire. Le tems de la *Loi écrite* est le tems écoulé depuis qu'elle fut donnée à Moyse jusqu'à *J. C.* On l'appelle ainsi, parce que pendant ce tems-là le Peuple de *Dieu* se conduisait par cette Loi, et ce tems a duré mille quatre cent quatre-vingt-sept ans. Enfin la *Loi*

(1) Il est à remarquer que quand Moyse donna *la Loi écrite*, il existait déjà de grandes Monarchies, et de grandes Religions : témoin l'Egypte, d'où sortait Moyse, pays où il existe encore des Temples, qui sont antérieurs à Moyse même : *la Loi de Nature* était donc déjà fort oubliée du tems de Moyse.

de Grâce depuis *J. C.* On l'appelle ainsi, parce qu'en effet la Loi que *Jésus-Christ* a apportée aux hommes, est une Loi de Grâce et de Bénédiction. Ce tems ne finira qu'à la fin du Monde.

3°. En *Tems Obscur*, en *Tems Fabuleux* et en *Tems Historique*. Cette Division est de *Varron*. Le *Tems Obscur*, est celui qui s'est écoulé depuis le commencement du Monde jusqu'au Déluge d'*Ogygès*, et a duré deux mille deux cent cinq ans. Il est ainsi nommé, parce que les Historiens Profanes ignoraient ce qui s'est passé pendant les vingt-deux premiers Siècles. Le *Tems Fabuleux* commence au Déluge d'*Ogygès* et va jusqu'aux *Olympiades*. Il a duré mille vingt trois ans. On l'a nommé ainsi, parce que c'est pendant ce tems-là qu'ont vécu les *Dieux* et les *Héros* de la Fable. Enfin le *Tems Historique* commence aux *Olympiades* et durera jusqu'à la fin du Monde. Il a déjà duré deux mille cinq cent soixante-dix-neuf ans. On le nomme ainsi, parce que c'est depuis la première Olympiade qu'on commence, pour ainsi dire, à voir clair dans l'Histoire.

4°. En *Siècle d'Or*, *Siècle d'Argent*, *Siècle d'Airain*, *Siècle de Fer*. Cette Division est celle des Poëtes. Le *Siècle d'Or* nous repré-

sente l'innocence d'*Adam* et d'*Eve* dans le Paradis Terrestre, où ils trouvaient, sans travail, tout ce qui leur était nécessaire; l'*Age d'Argent*, les premiers fruits de leur Péché qui furent le travail et la douleur. L'*Age d'Airain* nous représente la corruption et la malice des hommes, qui vinrent à un tel point, que *Dieu* les fit tous périr par le Déluge, à l'exception de Noé et de sa famille. Enfin, l'*Age de Fer* marque la guerre que les hommes se firent les uns aux autres, après la punition de leur orgueilleuse entreprise. Ces quatre Ages peuvent encore être expliqués par l'interprétation du songe de *Nabuchodonosor* par le Prophète *Daniel*. On peut dire qu'ils représentent les quatre premières Monarchies. Le *Siècle d'Or*, représente l'Empire d'Assyrie; celui d'*Argent*, la Monarchie des Perses; celui d'*Airain* celle des Grecs; enfin celui de *Fer*, celle des Romains. Le pied d'argile de cette Statue nous fait assez connaître le peu de stabilité des Empires de la Terre.

5°. La Division la plus célèbre, est celle dont se servent les Chronologistes pour l'Histoire Sainte, elle est composée de sept parties, qu'ils nomment les sept Ages du Monde.

	Ans.
Le premier, depuis la Création du Monde jusqu'au Déluge; il a duré...	1656.
Le deuxième, depuis le Déluge jusqu'à la Vocation d'*Abraham;* il a duré.....	427.
Le troisième, depuis la Vocation d'*Abraham* jusqu'à la Loi écrite; il a duré.....	430.
Le quatrième, depuis la Loi écrite jusqu'au Temple de *Salomon;* il a duré.....	479.
Le cinquième, depuis la Dédicace du Temple jusqu'au rétablissement des Juifs par *Cyrus;* il a duré.....	476.
Le sixième, depuis les Juifs rétablis jusqu'à Jesus-Christ; il a duré.....	532.
Total.....	4000.

Le septième Age, depuis Jesus-Christ jusqu'à présent; et cet Age renferme déjà dix-huit Siècles, et durera jusqu'à la fin du Monde.

6°. Les Chronologistes Modernes ont adopté dans ces derniers tems une division plus générale, pour la distribution de l'Histoire Universelle; c'est celle dont nous nous servirons,

lorsque nous en présenterons le Tableau. Cette Division comprend quinze grandes Epoques ; savoir, sept pour l'Histoire Ancienne, et huit pour l'Histoire Moderne. Les premières seront seulement indiquées ici ; mais nous rendrons plus sensibles les huit dernières, en traitant l'Histoire Moderne. Cette Partie, dont ils forment les traits principaux, doit être la plus intéressante pour nous.

GRANDES ÉPOQUES DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

HISTOIRE ANCIENNE.

Avant Jésus-Christ.

Ans du monde.

1°. Depuis la Création du Monde jusqu'au Déluge Universel, arrivé l'an du Monde..... 1656.

2°. Depuis le Déluge Universel jusqu'à la prise de Troie, célèbre Ville de l'Asie mineure, l'an du Monde.. 2820.

Cette Epoque comprend mille cent soixante-quatre années.

3°. Depuis la prise de Troie, jusqu'à la fondation de Rome, par *Romulus* et *Remus*, l'an du Monde... 3253.

L'Intervalle est de quatre cent trente-trois ans.

4°. Depuis la fondation de Rome jusqu'au commencement du grand

Ans du monde.

Empire des Perses, fondé par *Cyrus*, l'an du Monde..... 3468.

Ce qui renferme deux cent quinze années.

5°. Depuis le commencement de l'Empire des Perses, jusqu'à la fondation de l'Empire Grec par *Alexandre*, l'an du Monde..... 3674.

Intervalle de deux cent six années.

6°. Depuis la fondation de l'Empire Grec, jusqu'à la ruine de Carthage, par *Scipion l'Africain*, l'an du Monde..... 3859.

Ce qui présente une durée de cent quatre-vingt-cinq années.

7°. Depuis la ruine de Carthage, jusqu'à la naissance de *Jesus-Christ*, arrivée, selon l'Auteur de l'*Ere Vulgaire*, l'an du Monde..... 4004.

Intervalle de cent quarante-cinq années.

HISTOIRE MODERNE.

Depuis Jesus-Christ.

Ans de J. C.

1°. Depuis la venue de *Jesus-Christ*, jusqu'à la conversion de *Constantin*,

Ans de J. C.

l'an de l'*Ere Vulgaire* ou de Jesus-Christ..... 311.

2°. Depuis la conversion de *Constantin*, jusqu'à la fin de l'Empire d'Occident, en la personne d'*Augustule*, l'an de Jesus-Christ..... 476.

Espace de cent soixante-cinq années.

3°. Depuis la fin de l'Empire d'Occident jusqu'au commencement du *Mahométisme*, l'an de Jesus-Christ..... 622.

Epoque de cent quarante-six années.

4°. Depuis le commencement du *Mahométisme*, jusqu'à l'élévation de *Charlemagne* au nouvel Empire d'Occident, l'an de Jesus-Christ..... 800.

Intervalle de cent soixante-dix-huit années.

5°. Depuis l'élévation de *Charlemagne* à l'Empire, jusqu'à la première Croisade, l'an de Jesus-Christ..... 1095.

Espace de deux cent quatre-vingt-quinze années.

6°. Depuis la première Croisade, jusqu'à la prise de Constantinople, par *Mahomet II*, Empereur des Turcs, l'an de Jesus-Christ..... 1455.

Ans de J. C.

Cette Epoque renferme trois cent cinquante-huit années.

7°. Depuis la prise de Constantinople, jusqu'à l'avénement de la Maison de Bourbon, en la personne de *Henri IV*, au Trône de France, l'an de Jesus-Christ ..... 1589.

Intervalle de cent trente-six années.

8°. Depuis le commencement du Règne de *Henri IV*, jusqu'à la mort de *Louis XV* (1), l'an de J. C..... 1774.

Cette dernière Epoque comprend cent quatre-vingt-cinq années.

Outre ces grandes Epoques, l'Histoire nous en présente encore d'autres remarquables : nous allons placer ici une Table des plus célèbres, avant et depuis l'*Ere Vulgaire*.

EPOQUES les plus célèbres avant l'Ere Vulgaire.

Ans du monde.

1. Dispersion des Enfans de Noé.....1753.
2. Royaume d'Egypte.....1800.

(1) La mort de Louis XVI, arrivée au mois de Janvier 1793, est une Epoque bien plus célèbre encore, et présente une durée de deux cent quatre années.

Ans du monde.

3. Empire d'Assyrie.....1806.
4. Royaume de Scycione.....1820.
5. Empire de la Chine.....1900.
6. Royaume d'Argos.....2125.
7. — de la grande Arménie.....2217.
8. — d'Athènes.....2418.
9. — de Lacédémone.....2448.
10. — de Thèbes.....2485.
11. Déluge de Deucalion.....2487.
12. Passage de la Mer Rouge.....2513.
13. Royaume de Troie.....2599.
14. — Des Latins.....2615.
15. — de Crète.....2620.
16. — de Corinthe.....2628.
17. — de Mycènes.....2656.
18. Expédition des Argonautes.....2738.
19. Royaume de Tyr.....2749.
20. Prise de Troie.....2820.
21. Royaume de Lydie.....2835.
22. — de Thèssalie.....2838.
23. — de Juda.....2992.
24. — d'Israël.....3029.
25. Fondation de Carthage.....3122.
26. Royaume de Macédoine.....3197.
27. Fondation de Rome.....3253.
28. Empire des Chaldéens et des Assyriens seconds.....3254.

Ans du monde.

29. Royaume de Cappadoce.....3256.
30. — de Scythie.....3368.
31. Empire de Cyrus.....3468.
32. Royaume de Pont.....3518.
33. Guerre de Péloponèse.....3573.
34. Prise de Rome par les Gaulois....3613.
35. Royaume de Bythinie.....3621.
36. République d'Héraclée.....3639.
37. Empire d'Alexandre le Grand.....3674.
38. L'Egypte, sous Ptolomée.....3681.
39. Royaume de Phrygie.....3681.
40. — de Syrie.....3692.
41. — de Pergame.....3721.
42. Première Guerre Punique.....3740.
43. Empire des Parthes.....3748.
44. Royaume de Numidie.....3750.
45. — de la petite Arménie.....3783.
46. Seconde Guerre Punique.....3786.
47. Guerre de Macédoine.....3792.
48. Royaume de Mauritanie.....3800.
49. Guerre d'Antiochus.....3811.
50. Troisième Guerre Punique.....3855.
51. République des Achéens.....3858.
52. Destruction de Carthage.....3859.
53. Entrée des Romains dans les Gaules.3877.
54. Guerre contre Jugurtha.....3892.
55. Guerre contre Mithridate.....3910.

Ans du monde.

56. Dictature de Sylla.....3921.
57. Conjuration de Catilina.....3940.
58. Royaume de Bosphore.....3941.
59. Triumvirat de César, de Crassus et de Pompée.....3943.
60. Guerre contre les Parthes.....3948.
61. Conquête des Gaules par César....3955.
62. Année Julienne.....3959.
63. Empire d'Auguste.....3973.
64. Naissance de Jesus-Christ.....4000.
65. L'Ere Chrétienne.....4004.

EPOQUES les plus célèbres depuis l'Ere Vulgaire.

Ans de J. C.

1. Pontificat de Saint Pierre..... 43.
2. Royaume des Perses sous Artaxercès. 226.
3. Constantin..... 306.
4. Concile de Nicée..... 325.
5. Bohême, Duché..... 325.
6. Empires d'Orient et d'Occident, sous Valens et Valentinien..... 364.
7. Royaume des Huns..... 373.
8. — des Vandales..... 409.
9. — des Bourguignons..... 415.
10. — des Alains..... 415.
11. — des Suèves..... 419.

Ans de J. C.

12. Royaume de France ..... 420.
13. — d'Ecosse ..... 422.
14. — d'Angleterre ..... 449.
15. — des Goths en Italie ..... 469.
16. Fin de l'Empire d'Occident, sous Augustule ..... 476.
17. Royaume de Suède ..... 481.
18. Exarchat de Ravenne ..... 568.
19. Royaume des Goths en Espagne .... 569.
20. — de Lombardie ..... 570.
21. Duché de Spolette ..... 571.
22. Royaume des Visigoths ..... 583.
23. Duché de Bénévent ..... 589.
24. Mahomet ..... 622.
25. Empire des Sarrasins en Afrique .... 647.
26. République de Venise ..... 709.
27. Royaume des Maures en Espagne ... 713.
28. — de Norwège ..... 714.
29. — des Asturies, de Léon, de Galice. 718.
30. — d'Oviédo ..... 757.
31. — d'Italie, sous Charlemagne ..... 774.
32. Empire de Charlemagne ..... 800.
33. Pologne, Duché ..... 800.
34. Comté de Barcelone ..... 801.
35. Angleterre, sous Egbert ..... 819.
36. Royaume de Navarre ..... 831.
37. — de Léon ..... 914.

Ans de J. C.

38. Royaume de Danemarck..... 946.
39. Duché de Lorraine..... 958.
40. Royaume de Hongrie..... 997.
41. Comté de Savoie..... 999.
42. Royaume d'Arragon, sous Ramire.. 1034.
43. — de Castille, sous Ferdinand I... 1034.
44. — de Bohême..... 1086.
45. — de Portugal, sous Henri de Bourgogne..... 1092.
46. République de Gênes..... 1096.
47. Première Croisade..... 1098.
48. Royaume de Jérusalem..... 1099.
49. — de Sicile..... 1109.
50. Grand Duché de Russie, sous Michel. 1175.
51. Empire d'Orient, sous Baudouin.... 1204.
52. Empire de Trébisonde et de Nicée... 1204.
53. Cinquième Croisade, sous Saint Louis..... 1248.
54. Royaume de Naples, sous Charles d'Anjou..... 1266.
55. Vêpres Siciliennes..... 1289.
56. Royaume de Chypre..... 1291.
57. Empire des Turcs..... 1300.
58. République des Suisses..... 1315.
59. Empire des Perses, sous Tamerlan. 1396.
60. République de Lucques..... 1430.
61. République de Saint-Marin..... 1450.

62.

Ans de J. C.

62. Duché de Modène.....1452.
63. Prise de Constantinople par Mahomet II.....1481.
64. Espagne réunie toute entière, sous Charles V.....1516.
65. Duché de Toscane.....1530.
66. République de Genève.....1535.
67. Duché de Parme et de Plaisance...1545.
68. Duché de Courlande.....1561.
69. Provinces-Unies.....1579.
70. Royaume de Prusse.....1701.
71. Mort de Louis XVI.....1793.

TABLEAU

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

AVANT LA VENUE DE JESUS-CHRIST,

Par LENGLET DU FRESNOY (1).

Dispersion des Peuples. Origine des Nations.

L'ÉTUDE de l'Histoire Universelle est nécessaire pour connaître l'origine des différens Peuples, et aussi lorsqu'on veut joindre et comparer ensemble les Histoires particulières de chacun.

Les tems qui ont précédé le Déluge, quelques-uns même de ceux qui l'ont suivi, n'étant

(1) On trouve ce Précis de l'Histoire Universelle, dans le premier volume de la Méthode pour étudier l'Histoire, par LENGLET DU FRESNOY, savant et laborieux Ecrivain, mort en 1755 : c'est de tous ses Ouvrages celui qui a eu le plus de succès, et qui lui a fait le plus d'honneur.

connus que par l'Ecriture Sainte, sont plutôt du ressort de l'Histoire sacrée, que de celui de l'Histoire profane : celle-ci ne commence que vingt-trois ou vingt-quatre siècles avant l'Ere chrétienne; ce n'est même encore que d'une manière obscure et embarassée. Les premiers Peuples n'écrivaient pas, et ce que la Tradition avait conservé de leur ancienne Histoire, jusqu'au tems où les hommes ont commencé d'écrire, n'est pas toujours uniforme.

Cependant ils ont eu, comme l'on sait, une source commune. Cette source nous est connue dans le principe; mais il se rencontre des difficultés presque insurmontables, quand on veut suivre le détail des migrations différentes que beaucoup de Peuples ont faites, ou pour se mettre plus au large, ou pour se procurer plus d'aisances et de commodités. Ce sont ces migrations que nous allons exposer : nous nous contenterons de rapporter les faits principaux, les plus propres à donner une idée générale de l'Histoire; préparation nécessaire pour l'étudier avec fruit dans le détail.

Les trois enfans de Noé sont la source commune de tous les Peuples dispersés sur la Terre. Moyse donne d'abord la première place à *Sem*, pour faire honneur à sa nation, parce que c'est de ce Patriarche que les Israélites tiraient leur origine. *Cham*, est compté le

second, sans doute parce que Moyse connaissait ses descendans beaucoup mieux que ceux de *Japhet*, qu'il met le dernier ; mais il a soin, lorsqu'il reprend les choses selon l'ordre des tems, de rendre à Japhet le droit d'aînesse qui lui appartient : il fait entendre même que ses descendans, comme aînés de la maison, ont eu une portion et plus ample et meilleure que celle des deux autres.

La manière dont Moyse parle de la dispersion des Peuples, fait voir que les enfans de Noé avaient projeté leur partage, avant que de construire cette Tour célèbre, qu'ils regardaient comme le monument de leur gloire, et peut-être comme le signe de leur réunion, puisque s'encourageant mutuellement, ils se dirent : *Faisons donc, avant de nous séparer, une Ville et une Tour qui puisse, par son élévation, immortaliser la gloire de notre nom.* Mais la séparation se fit plutôt qu'ils ne pensaient, par la confusion que Dieu mit dans leur langage, et qui leur fit interrompre l'ouvrage. Jusque-là il paraît que tous les hommes vivaient, sinon dans un parfait accord, ce qui est rare entre tant de frères et de parens, du moins dans une même contrée, qui était la Chaldée, au-delà de l'Euphrate ; c'est aujourd'hui l'Irach. Ils s'assemblèrent donc dans la plaine de Sennaar, où ils commencèrent ce

monument. Dieu se servit de ce moyen pour accomplir le dessein de la dispersion des Peuples, il jeta la division dans leur langage, et ensuite dans les esprits. Le travail fut abandonné, la confusion et même l'inimitié augmentèrent; les familles enfin, sous la conduite de différens chefs, furent obligées de se séparer. Elles ne peuplèrent pas d'abord toute la Terre; cela n'aurait pas été possible; peut-être même ne leur était-elle pas connue; mais elles se placèrent dans les lieux voisins de leur première habitation, assez éloignés cependant pour ne se pas nuire les uns aux autres, et le reste de la terre se peupla depuis, de proche en proche, selon que l'on eut besoin de terrain ou de nouvelle habitation.

Les Peuplades qui sortirent des plaines de Babylone, peuvent se réduire à soixante-sept, toutes énoncées dans le chap. X de la Genèse. Il ne faut pas croire cependant que tous les noms qu'on y trouve soient des noms particuliers de ces premiers Patriarches. Il y a déjà long-tems que l'on est convenu que ce sont des noms ou de Peuple ou de Nation, relatifs à la nature du pays qu'ils habitaient, ou tirés d'autres circonstances, ou même de particularités qui se rencontraient dans les pays habités par ces premiers hommes.

Soit donc que le sort en eût décidé (1), soit par considération pour l'aîné de la famille, *Japhet*, et quatorze de ses fils ou petits-fils, s'établirent au nord et à l'occident des plaines de Sennaar : la postérité de *Cham*, au nombre de vingt-neuf familles, occupa les pays méridionaux et occidentaux de ces mêmes plaines: *Sem* enfin, ou plutôt ses enfans, s'établirent à l'orient et au-delà de l'Euphrate.

Le nom de *Japhet* est célèbre dans l'Histoire profane. C'est à son occasion qu'a été fait le proverbe ancien, *Japeto vetustior*, pour parler d'une chose si ancienne, qu'à peine en connaissait-on l'origine, parce que l'Histoire profane ne connaissait rien au-dessus de lui. *Gomer*, l'aîné de ses enfans, produisit les Gomérites et les Phrygiens; au moins assure-t-on que, dans la langue originale, le terme de *Gomer* répond à celui de Phrygie, qui veut dire *brûlé;* et c'est même par cette raison qu'une partie de ce pays est appellée la Phrygie brûlée; soit

(1) *Totum mundum Noë tribus filiis suis distribuit, jactis sortibus, ut quisque eam partem terræ, quæ sorte obtigisset, habitandam et colendam susciperet.* Epiphanius, in Anchorato. *Dispersi sunt indè (filii Noë) et quoquemque sors et Deus tulit, eam terram cum suis occupavit.* Joseph, lib. 1. Antiquit. cap. 6.

à cause de son aridité naturelle, soit à cause des incendies qui y sont survenus par l'embrasement des bois et des minières de soufre qui y étaient. C'est aujourd'hui une partie de la Natolie ou de l'ancienne Asie mineure. Josephe cependant a prétendu que ce sont les anciens Galates; mais peut-être les Gomérites ont-ils peuplé ces deux provinces, trop voisines l'une de l'autre, pour être distinguées dans ces premiers tems, où le partage des terres en petites provinces n'était pas encore bien établi; et ce n'est pas la peine de contredire là-dessus cet Historien qui, étant plus près des sources que nous ne sommes, pouvait en avoir plus de connaissance.

Magog, second Peuple sorti de Japhet, est désigné dans l'Ecriture par son éloignement de la Judée, sa barbarie, et la désolation qu'il devait porter dans les pays orientaux, selon les menaces des Prophètes. Josephe et Saint Jérôme, disent positivement que ce sont les Scythes, aujourd'hui une partie des Tartares; et le géographe Arabe place dans la Tartarie les Peuples Jagog et Magog; mais ce ne peut être la grande Tartarie; c'est plutôt l'Ibérie et l'Albanie, où il y avait autrefois un pays nommé *Gogarène*, aussi bien qu'une ville de *Gagara;* ce qui ferait quelqu'allusion au nom de Gog et Magog. De ces contrées, nommées par Jor-

nandès, *vagina gentium*, sont sortis les Tartares, les Huns, les Turcs, et beaucoup d'autres Nations, qui dans tous les siècles ont désolé les Provinces occidentales de l'Asie et une partie de l'Europe. Ce qui prouve encore que les Scythes sont sortis de Magog, c'est que dans l'irruption que ces Peuples firent dans l'Asie sous le règne de Cyaxarès, Roi des Mèdes; ils y bâtirent des villes connues sous les noms de *Scytopolis* et *Hiérapolis*, mais qui furent nommées (1) par les Syriens, Magog.

Madai, troisième Peuple sorti de Japhet, est le même que les Mèdes, souvent joints avec les Perses dans les livres de Daniel et d'Esther, parce que de leur tems ils faisaient ensemble un corps de Monarchie. Ces Peuples habitaient au delà de l'Euphrate et du Tygre, et en quelque sorte dans le partage des enfans de Sem. C'est pourquoi Moyse en cherche la raison dans la bénédiction paternelle de Noé, qui porte : *Habitabit Japhet in tentoriis Sem.*

Javan, est le nom du quatrième Peuple né de Japhet. On ne doute pas que ce ne soient les Grecs, nommés autrefois Ioniens ou Jaoniens, et l'Ecriture Sainte les désigne par ce nom, puisque parlant d'Alexandre le Grand, elle le qualifie de Roi de Jon ou de Javan,

(1) Plin. l. 5. c. 23.

parce qu'il était le Chef ou le Roi des Grecs. La première demeure de ces Peuples fut vraisemblablement l'Ionie, province de l'Asie mineure ; mais s'étendant peu-à-peu sur le rivage de la Mer Egée, ils se sont répandus dans les Iles voisines et dans la terre ferme de la Grèce, depuis la Thrace jusqu'à l'Isthme de Corinthe. Ils étendirent même leurs colonies jusqu'en Syrie, puisque, selon le témoignage de Pausanias et d'Etienne de Bysance, la ville de Gaza était autrefois nommée Jon : Quelques Auteurs croient même que plusieurs d'entre eux passèrent en Italie, et que de *Javan* ou *Javanus*, s'est formé le nom de *Janus*, le plus ancien de tous les Princes qui ont régné dans cette contrée.

Thubal, est le cinquième des enfans ou des Peuples sortis de Japhet. Ils ont habité l'Ibérie, que Josephe assure avoir eu autrefois le nom de Thobelos ; et même Ptolémée rapporte à cette contrée la ville de Thabilaca : nom qui, malgré les changemens arrivés aux langues, a du rapport à celui de Thobel ou de Thubal.

Mosoch ou *Meschec*, sixième Peuple sorti de Japhet, a sans doute habité la Cappadoce. Josephe assure que leur ancien nom était celui de Mosches; leur capitale, qui eut sous Tibère le nom de Césarée, se nommait autrefois *Mazaca*, et les *Moschici montes*, ou les mon-

tagnes des Mosches, qui bornaient la Cappadoce, et la séparaient de l'Arménie, ont tiré leur nom de ce Peuple. Ezéchiel (1), qui en parle plus d'une fois, les associe toujours avec le Peuple de Thubal, sans doute parce qu'ils étaient voisins; mais ce n'est que par conjecture que l'on en fait descendre les Moscovites, quoique Pline (2), parlant des Peuples de la Sarmatie Asiatique, voisine de la Moscovie, y place les Masacs, *Masaces.*

Enfin les Thraces, qui habitaient autrefois le long du Pont-Euxin, à l'extrémité de la Grèce, viennent de *Tiras*, septième fils de Japhet : c'est une origine qui n'est contestée par aucun Auteur intelligent et habile.

On connait trois enfans de Gomer, qui ont encore donné leurs noms à quelques Peuples. Le premier, nommé *Ascenez*, ou *Aschenaz*, a formé un petit Peuple, qui habitait d'abord dans la Phrygie, ou dans le voisinage, et qui s'étendant vers le nord, c'est-à-dire, vers la Bithynie, le long de la mer, a donné son nom au fleuve Ascanius, aussi bien qu'à la ville, au marais, et à la région qui fut appelée (3)

---

(1) Ezech. XXVII. 13. XXXII. 26. XXXVIII. 2 et 3. XXXIX. 1.

(2) Hist. nat. lib. 6. c. 7.

(3) Pline, hist. nat. l. 5. c. 32.

Ascanie. On prétend qu'il a communiqué le même nom à la mer, qui eut d'abord celui d'*Axenos-Pontos*, et ensuite *Euxinos Pontos*, c'est-à-dire, le Pont-Axin, ou le Pont-Euxin.

Le second fils de Gomer, nommé *Riphat*, a formé le Peuple des Riphéens ou Arrimphéens. Ils habitèrent d'abord la Paphlagonie, nommée autrefois Riphatée; mais se trouvant apparemment trop resserrés dans leur première habitation, ils cherchèrent une nouvelle demeure, qu'ils trouvèrent en passant au nord du Pont-Euxin; et s'établissant le long du Tanaïs, ils ont communiqué leur nom aux monts Riphées.

Gomer eut un troisième fils; c'est *Thogorma*, qui, sortant de la Phrygie, occupa une partie de la Cappadoce et de la Galatie. C'est de-là qu'Ezéchiel (1) nous apprend que venaient les beaux chevaux et les mulets qui se vendaient aux foires de Tyr. Strabon (2), qui était de Cappadoce, place, vers les confins de la Cappadoce, du Pont et de l'Arménie, les *Trogmes*, qu'Etienne de Byzance appelle *Trocmes* et *Trocmènes*. La principale occupation de ces Peuples était la nourriture et le commerce des chevaux, des ânes et des mulets;

(1) Ezech. XXVII. 14.

(2) Strabon. I. 12.

et c'est ce qui fait, avec d'autres troupeaux, toute la richesse des *Turcmans*, qui habitent encore aujourd'hui entre les confins de l'Arménie et ceux de l'ancienne Cappadoce.

Javan eut quatre enfans, dont les noms sont devenus célèbres par les Colonies ou les Peuples qu'ils ont établis. Il est hors de doute qu'*Eliza*, fils de Javan, avec la Colonie dont il était le chef, a donné son nom à l'Elide; et c'est vraisemblablement de-là que les Grecs ont été nommés *Hellenes* et *Hellas*, et non pas de *Hellen*, fils de Deucalion, qui n'a paru que long-tems après que les Grecs eurent pris ce nom. On sait d'ailleurs, que le Péloponèse entier a porté le nom d'Elide jusqu'au tems des héros, qui, en ayant fait la conquête, y ont fondé des villes et des Royaumes, et lui ont donné divers noms. Cependant, celui d'Elide s'est conservé long-tems dans une partie de la Grèce. C'est même des inflexions différentes du nom original, que l'Aulide, l'Eolie, et les Eoliens ont tiré le leur. Ezéchiel (1) dit que les Elidiens négociaient à Tyr de la pourpre; en effet, celle d'Hermione, ville de Péloponèse proche d'Argos, était si fameuse, qu'on la transportait jusque dans les provinces les plus éloignées, dans le fond même de l'Orient; et

(1) Ezech. XXVII 7.

Alexandre en trouva, dans le trésor de Suze, pour cinq mille talens.

Les *Tharsiens* ou *Thasiens* sont les seconds Peuples sortis de Javan. L'opinion de Bochard, qui leur a fait habiter l'Espagne, ne convient point à ces premiers tems, où la navigation était inconnue. Il est vrai que l'Ecriture (1) Sainte parle de ces Peuples comme très-riches en métaux, sur-tout en or et en argent; et il faut convenir que l'Espagne était autrefois très-riche en mines; mais avant qu'elles fussent connues, celles de l'île de Thasos et de Macédoine avaient été bien fouillées. On sait par Hérodote et par Diodore de Sicile, qu'une montagne de l'île de Thasos, sur les côtes de Thrace, vis-à-vis la ville d'Abdère, avait été renversée par l'avidité de ces chercheurs de métaux, et que les Phéniciens qui la fréquentaient pendant son abondance, transportèrent leur commerce en Espagne, lorsqu'ils ne trouvèrent plus rien dans cette île. Peut-être donnèrent ils le nom de *Tharsis* à leur nouvelle Colonie, en mémoire de la première.

La Macédoine était aussi fort abondante en métaux. Philippe, fils d'Aminthe, Philippe, père d'Alexandre le Grand, et les Romains, après avoir vaincu Persée, rétablirent en divers

(1) Ezech. XXVII. 12.

tems la fouille et l'exploitation de ces mines. Elles étaient au nord du pays, près de Philippes et de Tirissa, deux villes, dont la première a porté le nom de son fondateur, et la seconde semble avoir tiré le sien de *Tharsis*, ancien nom de ces Peuples.

Je dirai cependant que des auteurs célèbres sont persuadés que la *Tharsis* de la Genèse n'est autre que la Cilicie, dont la capitale, *Tharse*, lieu de la naissance de l'Apôtre St-Paul, peut avoir tiré et conservé le nom : ce qui conviendrait beaucoup mieux aux premières Peuplades, qui se sont faites de proche en proche, et qui n'ont été portées dans les pays éloignés, que quand les pays voisins de l'Euphrate ont été trop remplis.

Le nom de *Cittim*, troisième Peuple sorti de Javan, peut signifier deux choses; savoir, le Peuple Romain, comme l'ont cru quelques anciens; ce qui n'a guère de vraisemblance, parce que le *Latium* ou l'Italie n'est qu'un mélange de diverses Colonies, qui, venant de la Grèce, se sont multipliées dans cette partie de l'Europe, ou se sont chassées mutuellement. D'autres prétendent que le Cittim n'est autre chose que la Macédoine, d'où l'Ecriture même nous dit qu'était sorti Alexandre le Grand. Il est vrai qu'il est qualifié quelquefois Roi de Javan, parce qu'il était à la tête de tous les

Grecs, désignés par ce nom général; mais il est dit ailleurs qu'il était sorti de la terre de Cittim, ce qui ne se peut entendre que de la Macédoine, puisque Persée même, le dernier d'entre les successeurs d'Alexandre, est appellé Roi de Cittim. Il se présente une troisième explication; c'est de dire que par le mot de *Cittim*, on doit entendre une partie de la Cilicie, parce que dans l'Ecriture Sainte les Peuples de Tharsis et de Cittim sont toujours joints ensemble, comme des Peuples voisins et limitrophes l'un de l'autre. Mais s'il faut dire ce que je pense, il n'est pas hors de vraisemblance de croire que le Peuple de Cittim faisait d'abord partie de la Cilicie: ce fut sa première habitation. Mais étant venu à multiplier, il se trouva trop serré, et chercha une nouvelle demeure; ce fut la Macédoine, à laquelle il donna le nom de sa première fondation. On pourrait même aller plus avant, et dire que ce nouveau Peuple de Cittim envoya des Colonies jusque dans l'Italie. Si tout cela n'est pas vrai, au moins c'est bien vraisemblable, par rapport aux circonstances où l'Ecriture place tous ces Peuples.

Dodanim, est le quatrième Peuple sorti de Javan. Bochart, qui prétend qu'on doit lire *Rodanim*, comme il est marqué dans le texte Samaritain et dans les Septante, veut aussi que

les habitans voisins du Rhône soient le Peuple qui est ici désigné. Il ne se fonde que sur la ressemblance des noms ; mais cette preuve n'est pas concluante dans cette occasion. On trouve dans l'Epire et dans la Thessalie, des villes et une forêt du nom de *Dodone*, ce qui reviendroit assez à celui de *Dodanim*. Ainsi, la Grèce ou ses environs auraient été la première retraite de tous les enfans de Javan ; et cela convient mieux à la manière simple et naturelle dont se font les Peuplades ; savoir, de proche en proche, jusqu'à ce que les terres qui se trouvent surchargées d'habitans, envoient des Colonies dans des pays plus éloignés. Et s'il fallait lire *Rodanim*, comme le marque Bochart avec quelque vraisemblance, il serait plus convenable d'appliquer ce nom à l'île de Rhodes, comme l'ont fait quelques Auteurs, puisqu'elle est voisine des premières habitations des enfans de Javan, qui, selon Moyse, se sont divisés, c'est-à-dire, se sont établis par familles dans les divers pays, et même dans les îles les plus voisines, sans doute, de la terre ferme.

Tels furent les quatorze Peuples sortis de Japhet. Voici, suivant le même ordre de l'Ecriture, quels furent les enfans de Cham, second fils de Noé, qui peuplèrent le midi, comme les premiers avaient peuplé le septentrion.

Cham,

Cham, avant que de se retirer, laissa ses enfans dans la partie méridionale de l'Asie. Pour lui, il s'établit en Egypte, qui de lui fut nommée Ham, et portait encore ce nom du tems de St-Jérôme. Ses descendans l'y honorèrent sous le titre de Jupiter Ammon. C'est une chose qui ne souffre aucune difficulté, dès qu'on fait attention aux noms que l'on donne à l'Egypte en divers endroits de l'Ecriture Sainte, où elle est appellée, tantôt les Tabernacles ou la demeure de Cham, tantôt la Terre de Cham.

Chus est le premier des enfans de Cham, qui ait formé un Peuple; ce Peuple se divisa en trois branches. La première fut celle que *Nemrod* se soumit, qui habitait une partie de l'Arabie que l'on connaît encore sous le nom de *Chuzistan*, province du royaume de Perse. La seconde habitoit la partie septentrionale de la Syrie; et de son nom s'est formé celui de *Cassiotide*, pays arrosé par le fleuve Oronte, qui passait à Antioche. La troisième branche enfin, occupait la partie d'Arabie qui borde la Mer rouge dans le voisinage des terres de Madian. Elle était sur les confins de l'Egypte, puisqu'Ezéchiel (1) en fait les bornes orientales de ce royaume.

(1) C. XXIX. v. 10.

Il est hors de doute que *Mezraïm* est celui des enfans de Cham, qui occupa l'Egypte après la mort de son père. Tous les Anciens en conviennent après l'Ecriture Sainte ; et les Arabes donnent encore aujourd'hui à ce pays le nom de *Mesr.*

Phut est le troisième Peuple sorti de Cham. Son nom signifie dans l'hébreu, *être divisé* ou *répandu*, et répond tout-à-fait à celui de Numides, que les Anciens lui ont donné, qui veut dire *errans*, et à celui de Maures, qu'on leur donne aujourd'hui, du mot *Maur* ou *Moïrin*, qui signifie *changer* et *passer*. Bochart a ramassé plusieurs monumens du mot de *Phut* dans la Libie et sur les bords de la mer ; mais les Phutéens, proprement dits, ne s'éloignèrent pas tant de l'Egypte, puisque Jérémie (1), Ezéchiel et Nahum nous les représentent aux mains avec les Egyptiens.

Chanaan et sa postérité peuplèrent les parties méridionales de la Syrie, et tout le pays nommé depuis *Palestine*. Ces Nations sont connues dans tous les anciens tems, sous le nom de Chananéens, avec lesquels le Peuple d'Israël a eu si souvent la guerre : on les connaît encore sous le nom de Phéniciens ; Peu-

(1) Jérém. ch. XLVI. 9. Ez. XXX. 5. Nahum, III, 9.

ple laborieux et industrieux dans le commerce et la navigation.

Les Peuples sortis de *Chus*, au nombre de sept, ont tous habité l'Arabie, les uns les déserts, les autres les bords du Golfe Persique. Ils étaient autrefois séparés, comme l'ont été anciennement les premières familles, mais cette Nation, qui garde et prouve encore exactement, par des titres authentiques, la généalogie de ses chevaux, a perdu depuis long-tems la trace de sa distinction, et se trouve confondue en un même Peuple, sans doute par les révolutions que les guerres ont apportées à leur gouvernement, quoique la plupart aient conservé leurs mœurs anciennes.

Nemrod est celui, des fils de Chus, qui s'est rendu le plus célèbre dans l'Histoire ancienne. Il est le premier qui se soit emparé de l'autorité despotique, et qui se soit assujéti, par la force, les autres hommes; car dans ces premiers tems l'autorité royale n'était qu'une émanation de l'autorité paternelle : qui disait Roi, disait le chef d'une grande et nombreuse famille, qui était conduite plus par amour que par crainte. Il y a long-tems que cela n'est plus; je ne sais à qui en est la faute : est-ce celle des sujets? est-ce celle des chefs? c'est ce qu'on ne saurait décider. Les Rois sont naturellement bons et bienfaisans; ainsi ce n'est

pas leur faute : les Peuples ne sont pas méchans; ils aiment toujours un Chef juste et généreux : c'est donc la faute des mauvais ministres, qui, n'ayant pas le talent de se faire aimer, cherchent du moins à se faire craindre, et par conséquent à se faire haïr. Quoiqu'il en soit, Nemrod, qui avait éprouvé sa force et sa vigueur sur les bêtes féroces, qu'il avait ou domptées ou détruites, crut pouvoir faire la même chose sur les hommes; et il en devint l'ennemi, dès qu'il en fut le tyran. Il régna à Sennaar et à Babel, qui est ce qu'on a depuis appellé la Chaldée. Il y bâtit même trois autres villes ou châteaux, dont Moyse a conservé les noms : *Erech*, qui depuis a été nommée *Areca*, la plus éloignée sur l'Euphrate; *Acchad*, que Ptolémée nomme *Sacchata*, sur le Tygre; et *Chalné*, qui a été capitale d'une Province, et qui fut depuis appellée *Ctésiphon*. Je n'examine point encore si Nemrod a été le fondateur des Empires de Babylone et d'Assyrie; je traiterai cette question dans un Chapitre particulier.

Après avoir parlé des Arabes et des Chaldéens sortis de Chus, Moyse rend compte des principales colonies venues d'Egypte, et qui descendaient de Mezraïm. La première est celle des *Ethiopiens*, qu'il nomme *Ludim*. Ce ne peut être qu'un Peuple voisin de l'Egypte, puisque Jérémie le joint aux Egyptiens et au

Peuple sorti de Phut, qui était certainement en Afrique; aussi croit-on que ce sont les Ethiopiens, qui étaient au midi de l'Egypte.

La Nation nommée *Anamim* habitait les déserts voisins de l'Egypte, du côté de l'Occident. Mais on n'a sur ce point, que des conjectures; car Josephe assure que les guerres des Ethiopiens et des Egyptiens avaient jeté une telle confusion dans l'Egypte, qu'elles ont fait perdre les anciens noms des Peuples, et par conséquent la trace de leur origine. Il faut dire la même chose des *Lehabim*, des *Naphtuchim* ou *Nèphtin*, et des *Phatrusim*. On juge que ce sont des colonies, ou des Nations qui ont habité les provinces voisines de l'Egypte au midi et au couchant. Les *Casluchim* sont un peu moins obscurs. On croit que ce sont ou les Peuples de la Pentapole au couchant de l'Egypte, ou les Ethiopiens septentrionaux, c'est-à-dire, les plus voisins de la Haute-Egypte. Mais dans les guerres que les Egyptiens portèrent du côté de l'Asie, les Casluchim laissèrent une colonie de *Philistins* sur les bords de la mer. Ce sont ces Philistins qui ont donné à ce canton le nom de Palestine, et qui sont si connus par les guerres continuelles qu'ils eurent avec les Israélites (1). Les *Caph-*

(1) Amos, IX. 7.

torim habitaient aussi au couchant de l'Egypte; et c'est d'eux, aussi bien que des Casluchim, que les Philistins tirent leur origine.

La postérité de *Chanaan*, est plus célèbre et plus connue dans l'Ecriture, que celle de Mezraim. *Sidon*, qui en est le Chef, a bâti vraisemblablement la ville du même nom; elle porte aujourd'hui celui de Saïd. Des dix autres Peuples qui sont sortis de Chanaan, les plus connus, sont les *Hétéens*, d'où vinrent les *Enacides* ou les enfans d'*Enach*, redoutables par leur taille, leur valeur, et peut-être même par leur industrie; les *Jébuséens*, les *Amorhéens*, et les *Gergéséens*, qui eurent des guerres continuelles avec le Peuple d'Israël. Tous ces Peuples remplissaient, non la Syrie entière, mais les parties méridionales de cette Province : la plupart d'entr'eux furent détruits par la postérité d'Abraham. Au reste, c'étaient des Nations d'une petite étendue, qui ne méritent pas d'être comptées au même rang que ces Peuples célèbres, dont la fortune a réglé la destinée de toute la terre. L'Historien sacré n'en a fait le récit, que par l'intérêt que sa Nation devait prendre à la conquête de leur pays. Par une raison approchante, qui est celle de la bienséance, il a eu la même exactitude dans le récit de l'origine des Nations Arabes, qui vivaient dans le voisinage des Juifs. Ainsi le

nombre des Peuples sortis de Cham se réduit à quatorze, en y comprenant les Chaldéens sous le nom de Nemrod.

La postérité de *Sem*, le troisième des enfans de Noé, ne fut pas moins considérable que celle de ses frères. L'Ecriture observe, qu'il est nommé le père de tous les Peuples d'au-delà de l'Euphrate, quoique d'ailleurs la postérité de Japhet ait occupé quelques autres Provinces de l'orient; mais c'étaient principalement celles qui étaient au nord de l'Asie.

Elam, d'où sont sortis les *Elamites*, habita le pays qui est entre la Médie et la Susiane. Ce Peuple s'étendit depuis, soit par des colonies, soit par des conquêtes; et sous un autre nom, qui est celui de *Perses*, il a porté sa domination assez loin. Le nom d'Elam n'a pas laissé de se conserver dans les Ecritures, puisque Saint Luc fait mention des Juifs Elamites, c'est-à-dire, de ceux qui habitaient la province d'Elymaïs, qui tire son nom du premier fils de Sem.

Assur forma un autre Peuple, qui a peu figuré dans les premiers tems, mais qui est devenu très-célèbre dans les siècles qui ont suivi la division des Royaumes de Juda et d'Israël. Ce Peuple habitait vers la source du Tygre: Ninive en était la capitale. Cependant il ne fut

pas inconnu à Moyse, qui en parle au livre (1) des Nombres, où ses conquêtes et sa décadence sont prédites par le Prophète Balaam. Ainsi c'était un Peuple qui pouvait aller de pair avec les Amalécites, et ces autres petits Royaumes, qui sont marqués dans les premiers livres de l'Ecriture Sainte : mais il en est peu parlé dans ces premiers temps, parce que ses Rois, contens de leur première habitation, qui était abondante et fertile, s'embarrassaient peu de faire la conquête des pays montueux et par conséquent stériles, dont l'Assyrie était environnée. Cependant la paix en ayant fait multiplier le peuple, l'abondance les ayant rendus fiers et entreprenans, ils se jetèrent sur la Médie, qui était au levant : mais ce ne fut que dans les derniers tems qu'ils s'étendirent au couchant de l'Asie ; et c'est ce qui les a fait connaître un peu tard des Auteurs sacrés et des Historiens profanes. J'expliquerai dans un plus grand détail la formation et les progrès de cette Monarchie, dans un autre Chapitre.

Arphaxad habita, comme on le croit, non pas dans la Chaldée, mais au nord de l'Assyrie, aux environs de la Mer Caspienne, sur les frontières d'Arménie, où l'on a remarqué depuis

(1) Num. XXIV. 22 et 24.

une ville du nom d'*Artaxa*, et une rivière qui a porté celui d'*Araxé*.

Lud n'habita point la Lydie dans l'Asie mineure, c'était le partage de Japhet, mais aux environs de la source de l'Euphrate, où cette rivière ayant un cours sinueux et tortueux, a peut-être donné à ce Peuple le nom de *Ludim*, qui veut dire tortu et courbé.

Aram, cinquième fils de Sem, occupa, lui et sa postérité, la plupart des campagnes qui bordent l'Euphrate, et tout ce qu'on a depuis connu sous le nom de Syrie. Les autres enfans de Sem, dont l'Ecriture fait mention après ceux-ci, n'ont fondé que des Peuples obscurs. *Hus*, par exemple, a peuplé une contrée au levant de la Palestine, sur les confins de la Célésyrie, dont il est fait mention au livre de Job. *Geter* a donné le nom au pays de Geter, situé sur la rive occidentale de l'Euphrate. *Mas* a donné naissance aux habitans des monts Masiens. C'est peut être du nom de ces deux Peuples mêlés ensemble, que les Massagètes, dont les colonies ont occupé la partie orientale de l'Europe et le nord de l'Asie, ont tiré le leur. *Sala* s'est avancé davantage vers l'orient, s'il est vrai que les Susiens viennent de lui, et que la ville de *Sela*, dont parle Ammien, en ait pris le nom. *Heber*, qu'il eut pour fils, est regardé, quoiqu'improprement, pour le père des

Hébreux. Il eut *Phaleg* et *Jokkan*. Le premier n'a point fait de peuplade particulière; mais le second ayant eu grand nombre d'enfans, s'étendit dans l'Arabie, et il est regardé comme le père des premiers habitans de ce pays. On compte entre les plus célèbres de ces Peuples, *Sceba*, qui a été le père des Sabéens près de la Mer Rouge, chez lesquels a régné la Reine qui vint voir Salomon. *Ophir*, qui signifie *riche*, a peut-être tiré son nom de quelque pays ou de quelqu'île fertile en or, dans laquelle il se retira.

Pour reprendre ce qui regarde *Phaleg*, on sait que c'est à sa naissance, ou durant sa vie, que la division de la terre fut faite entre les fils et les petits-fils de Noé. Il eut *Rehu*, qui fut père de *Sarug*. Celui-ci eut pour fils *Nachor*, père de *Tharé*, qui eut pour fils le saint Patriarche *Abraham*, d'où sortirent deux grands Peuples, celui d'Israël, connu encore aujourd'hui sous le nom de Juifs; et celui d'Ismaël, qui habita les déserts d'Arabie, et qui a formé de grandes Nations, qui prétendent venir de lui.

Toutes ces matières, dont nous venons de donner le précis, se trouvent expliquées dans un grand détail par quelques Interprêtes de l'Ecriture Sainte. Je ne citerai que les plus exacts et les plus connus. Le célèbre *Grotius*

l'a fait avec briéveté, mais avec lumières, dans ses notes sur l'Ecriture Sainte. *Bochart*, qu'on peut regarder après Grotius comme le plus savant et le plus exact littérateur qu'il y ait eu dans la Réforme, l'a fait avec une grande étendue, dans l'ouvrage admirable auquel il a donné le nom de *Phaleg*. Quoique ses conjectures ne soient pas toujours suivies des savans, elles sont cependant utiles, en ce qu'elles donnent lieu d'admirer la fertilité de son esprit, et la profondeur de ses recherches. Georges *Hornius* est plus concis, dans son Arche de Noé (*Arca Noë*); et quoiqu'il n'ait pas la réputation de Bochart, il peut néanmoins servir à qui n'aurait pas le loisir de lire le *Phaleg*. Le Père *Kircher*, célèbre Jésuite Allemand, retiré à Rome, a cru cette matière digne de son attention; elle lui a paru d'autant plus agréable, qu'il pouvait s'y livrer aux conjectures savantes pour lesquelles il avait un extrême goût. C'est ce qu'il a fait dans sa Tour de Babel (*Turris Babel*). *Heidegger* et *Gurtler*, ont exécuté la même chose avec beaucoup de savoir, l'un dans son *Histoire des Patriarches*, et l'autre dans ses *Origines du Monde*. Enfin on trouve la même matière discutée avec beaucoup de clarté par Paul *Mérula*, par *Waldenfels*, le Père *Calmet*, et en dernier lieu par M. *Pluche*, dans sa *Concorde de la Géo-*

graphie des différens âges. Je ne dis pas qu'il faille lire tous ces Auteurs; la répétition des mêmes choses deviendrait ennuyeuse et dégoûtante; mais on peut choisir dans ceux que nous venons de marquer. Il serait à souhaiter que les amis du Père *Pezron* voulussent bien rendre publiques les recherches que ce savant Religieux avait faites à ce sujet. Comme il ne suivait pas les routes ordinaires, il aura donné des conjectures singulières, qui peut-être feraient naître des doutes utiles, à ceux qui voudraient examiner cette matière dans un plus grand détail.

Formation et succession des Empires jusqu'à Jesus-Christ.

Il ne paraît pas (1), sur l'idée que Moyse a donnée des premiers Peuples, qu'il y eût de son tems de grandes et vastes Monarchies, telles qu'on en voit depuis. Chaque Peuple, au contraire, vivait sous un Gouvernement particulier, soit l'autorité d'un Prince, soit celle du Peuple, soit une espèce d'anarchie pareille à celle des Israélites, après leur établissement dans la Palestine. Il faut pourtant convenir que

(1) Le comte de Boulainvilliers, *Histoire ancienne manuscrite.*

la Royauté était le gouvernement le plus commun; mais le nombre des Rois était souvent si grand dans un même pays, qu'il n'y avait pas d'habitation considérable qui n'eût le sien: ce qui ramenait les choses à l'état aristocratique dans les nécessités publiques, lorsqu'il s'agissait de l'intérêt commun, comme on le voit par l'exemple de la Palestine, lorsque les Israélites y entrèrent.

Cette disposition du Monde n'était pas telle, sans une direction particulière de la Providence. Car si d'une part les Monarchies, en unissant un plus grand nombre d'hommes en société, ont procuré la perfection des Arts et des Sciences, elles ont aussi causé le déréglement des mœurs, la mollesse, le libertinage, l'avarice, l'ambition, la cruauté, et tous les vices qui détruisent l'espèce humaine, ou qui en empêchent la propagation. Cela est sensible, par l'exemple des Monarchies des Perses, des Macédoniens, et des Romains, qui ont rempli le Monde par degrés de tous les vices et de tous les excès, au-delà de ce qu'on pourrait imaginer. Au lieu que quand les hommes vivaient séparément, selon leurs langues et leurs familles, il régnait en général une simplicité et un repos, à l'aide desquels le Monde s'est autant peuplé, qu'il a été épuisé dans la suite par les guerres, les

cruautés, les injustices et les violences des grands Princes.

Ce n'est donc pas sans raison que les anciens Poëtes ont appelé ces premiers tems du Monde, les siècles d'or et d'argent. Chaque pays était riche de ses biens, et chaque particulier vivait avec abondance de ce que sa terre lui fournissait; ou s'il manquait de quelque chose, il se trouvait en état de se procurer les commodités des autres pays, par la voie de l'échange. Ce n'est pas que l'innocence des hommes fût alors aussi grande qu'on la suppose dans les peintures que l'on fait du premier âge. Leur ignorance était sans doute bien plus grande qu'elle n'est aujourd'hui, et par conséquent ils avaient moins de desirs, et beaucoup plus de repos. Mais comme les hommes n'ont jamais été sans passions, il n'est guères possible qu'ils aient été innocens, sur-tout après la division des Peuples, qui fit connaître à chacun l'usage des possessions particulières, et qui fit naître l'envie de les augmenter. C'est pourquoi le siècle d'airain, c'est-à-dire, celui de la discorde, succéda bientôt aux deux premiers, et fit place en peu de tems à celui que sa férocité et sa violence ont fait nommer le siècle de fer. C'est donc au commencement du second âge, que l'on doit chercher l'origine de la souveraine

puissance, celle de la guerre, de l'esclavage, et même des lois politiques, suivant lesquelles chaque état s'étant assujetti à certains usages, on a soumis les particuliers aux peines et aux châtimens, en cas de contravention.

Tous ceux qui ont traité du droit public des Peuples, ont cherché son origine dans la nature de l'homme; ils ont déterminé son étendue et ses relations; et sur ces idées, ils ont formé des systèmes et des lois générales de gouvernement. Mais il me semble que tous sont tombés dans un inconvénient qui leur était inévitable, selon les méthodes qu'ils ont suivies. C'est que n'ayant point cherché la vérité des faits dans l'Histoire, ils ont pris pour réalité les fictions de leur esprit : c'est sur ce pied qu'ils ont soutenu, tantôt que l'homme naturellement sociable, s'unissait avec ses pareils, et que de cette société naissait un corps politique, dont tous les membres étaient astreints nécessairement à certains devoirs les uns envers les autres, dont le principal est l'obéissance envers le chef du Gouvernement. Tantôt ils ont dit que la faiblesse naturelle à l'homme le portait à chercher le secours d'autrui, soit sa force, pour en faire sa défense, soit son travail pour suppléer au sien. En effet, selon nos mœurs, aucun homme ne saurait se passer du secours des autres; il ne peut seul éloigner

l'oppression, ni seul suffire à bâtir des maisons, à cultiver la terre, à préparer sa nourriture ou ses habits. Ce secours mutuel ne se trouvant que dans la société, l'a par conséquent rendue nécessaire, et la société ne pouvant subsister que par les lois, et sous les règles d'un certain gouvernement, il s'ensuit que les lois civiles et politiques sont nées, ou ont été puisées dans la nature de l'homme; c'est pourquoi nul particulier ne les peut violer, sans se rendre coupable d'attentat au droit naturel.

D'autres ont dit que ce droit naturel est une chimère; que l'homme n'a par lui-même aucune notion de justice, qu'il n'a d'autre inclination naturelle que celle de sa propre utilité, vers laquelle tous les êtres se portent selon l'étendue de leur action; que dans cette vue d'utilité, on a établi des lois différentes, selon les mœurs et les tems; qu'elles n'ont rien de fixe ni de positif que l'usage, et pour le prouver, ils font voir qu'elles ont toujours varié, depuis que l'Histoire conserve la mémoire de quelque société, et qu'enfin cette justice idéale attaque le sens et la raison, puisqu'elle procure l'avantage d'autrui aux dépens de sa propre utilité.

D'autres enfin, n'ont point jugé que l'établissement des sociétés eût d'autre origine que la liaison naturelle des familles. Les enfans d'un même

même père ayant vécu sous sa dépendance, par un usage contracté dès l'enfance, accoutumés à parler une même langue, ils ne se sont pas toujours séparés après sa mort. Ils se sont multipliés dans les mêmes lieux, les ont cultivés et les ont possédés comme leur héritage, jusqu'à ce que d'autres hommes plus forts et plus violens qu'eux, se soient emparés de leurs personnes et de leurs biens, leur imposant la nécessité de les servir; où bien étant passés à une autre société de Peuples, par quelque motif qui nous est inconnu, ils ont eux-mêmes exercé cette violence, ils ont fait des conquêtes, ils ont acquis des esclaves, des troupeaux et des terres, et sont devenus Chefs de Nations; tout se réduisant à l'usage qui unit les proches, ou à la force qui s'assujettit tout ce qui tombe dans sa sphère.

La simple narration de l'état de l'Ancien-Monde, et de ce qui nous paraît dans les nouvelles découvertes des plus grandes Nations, fait sentir la vanité des raisonnemens philosophiques sur l'établissement des sociétés et des lois. Car, il est si peu vrai que l'homme soit porté naturellement à l'union avec ses pareils, que la plupart des Nations, même celles dont le Gouvernement a été le plus estimé, ont été contraintes par la force à embrasser cette union, et à former une société politique. Cela est jus-

tifié par l'Histoire de la Grèce en particulier. Il n'est pas vrai non plus que la faiblesse et la crainte unissent nécessairement les hommes, soit pour la défense commune, soit pour le soulagement mutuel. Nous voyons, dans toutes les parties septentrionales de l'Asie, la plus grande partie de l'Afrique, mais sur-tout en Amérique, des Peuples entiers, vivre séparés, non-seulement par leurs langues et les limites naturelles des forêts et des montagnes qui se trouvent entr'eux; mais séparés de famille à famille, et d'homme à homme, sans Lois, sans Gouvernement, sans Politique, sans besoin les uns des autres; chacun se suffisant à soi-même dans le genre de vie qu'il pratique; la terre, la chasse, où les troupeaux lui fournissant abondamment le nécessaire, pendant qu'il méprise souverainement tout le reste.

Les mêmes moyens, ambition, force et ruse, qui soumettent aujourd'hui les Barbares, ont été, dans les premiers temps, les instrumens qui ont fondé les Empires, unissant les plus forts en société, et réduisant les plus faibles en servitude.

Dans tout le détail que l'Ecriture fait de la dispersion des Peuples, nous ne remarquons l'origine que de très-peu de Royaumes, dont les uns se sont soutenus, d'autres se sont agrandis, d'autres enfin ont été abattus ou absorbés

par les plus puissans ou les plus ambitieux. Si l'Egypte n'eut pas de Rois avant l'usurpation de Nemrod, au moins peut on dire que le Gouvernement en fut plus légitime. Soit donc que le Patriarche Cham ait commencé à y former une domination, soit que ce fût seulement son fils Mezraïm, l'autorité en était tempérée si sagement, que les Lois y avaient plus de pouvoir que les Rois. Aussi cette monarchie subsista-t-elle plus long-tems qu'aucune autre qu'on ait vue dans ces premiers siècles, quoiqu'elle n'ait pas été exempte de certaines révolutions trop ordinaires aux grands Empires.

Nemrod, au contraire, n'établit, si l'on peut ainsi parler, qu'une domination passagère. Comme ce fut une autorité usurpée, il n'est pas certain qu'elle soit demeurée long-tems entre ses mains; mais elle fut depuis languissamment soutenue par ses successeurs, qui, en 440 ans que dura leur Gouvernement, furent sujets, sous treize Rois, à beaucoup de révolutions. Incapables enfin de se soutenir eux mêmes, ils tombèrent sous la puissance des Rois d'Assyrie, qui ne valaient pas mieux; ainsi les Peuples, en changeant de maîtres, ne firent que changer de tyrans. C'est ce qui n'est arrivé que trop souvent dans la suite. L'exemple de Nemrod fut une contagion qui eut des suites fâcheuses pour les Peuples. Les plus forts ou les plus

téméraires, se donnèrent le droit de commander aux plus faibles. Les Annales Chinoises rapportent à ces mêmes temps, l'usurpation de Fo-hi, qui se fit élire premier Roi de la Chine. D'autres peut-être firent la même chose dans l'Orient; mais leur exemple fut suivi un peu plus tard en Occident.

Le Royaume d'Argos, le plus ancien de ceux que l'Histoire nous présente en Occident, c'est-à-dire, dans l'Europe, fut fondé par *Inachus*, environ dix-neuf siècles avant l'ère Chrétienne. Le Péloponèse, où il fut établi, se trouve ensuite partagé en beaucoup d'autres petites dominations; mais le Royaume de Sicyone, que plusieurs Auteurs placent avant tous les autres, ne commença qu'après la mort d'Inachus. C'était même un partage de cadet, dont le Domaine se réunissait au Royaume principal, dès qu'il manquait d'héritiers pour recueillir la succession. Les premiers tems de cette Histoire sont fort incertains. Les ténèbres ne commencent à se dissiper que trois cents ans après, c'est-à-dire, au règne de *Cécrops*, qui amena dans la Grèce une colonie d'Egyptiens. Douze villes, ou plutôt douze bourgs, dans lesquels il cantonna sa Colonie, formèrent le Royaume d'Athènes, où Cécrops établit les Lois de son pays, et la Religion qu'on y professait. *Cadmus*, qui vit le succès de cette entreprise, et que la Grèce, quoi-

que peuplée, pouvait encore fournir matière aux conquêtes que son ambition lui suggérait, partit de Thèbes en Egypte, prit port en Phénicie, et vint dans la Béotie, où il conduisit, avec les Peuples qu'il amenait, les Dieux de l'Egypte, de la Syrie et de la Phénicie. Les commencemens de ce Royaume furent médiocres, le progrès en fut assez brillant; mais enfin il tomba, comme font la plupart des petites Monarchies, dont les Chefs cherchent à se détruire mutuellement, qui sont enfin absorbées par de plus puissantes.

C'est vers ce tems que la plupart des Auteurs, ceux principalement qui suivent la supputation du Texte Hébreu, placent la sortie des Israélites hors de l'Egypte; événement unique, et qui n'est arrivé jusqu'ici à aucune autre Nation. Moyse, qui en fut le chef et le conducteur, se conduisit dans cette occasion avec toute la sagesse que Dieu lui avait inspirée. Il ne négligea pas les ressorts que peut suggérer la prudence humaine; il se servit adroitement de la confiance que les Egyptiens avaient dans le Peuple de Dieu, pour enlever toutes les richeses de l'Egypte. Dieu lui-même les lui avait données. La Divinité, qui regardait les Egyptiens comme les ennemis déclarés du Peuple d'Israël, les traita suivant les lois les plus rigoureuses de la guerre, qui accordent aux victorieux ce

qu'elle enlève aux vaincus. Ainsi en un instant, il se fit un changement total dans la fortune des deux Nations. Celle, qui était humiliée et persécutée, devint tout-à-coup, par sa seule confiance en Dieu, brillante et victorieuse; et celle qui commandait avec orgueil, se trouva, non pas soumise, mais abaissée et anéantie à un point, qu'elle fut plusieurs siècles à se remettre. Voilà ce que produit un homme habile et courageux à la tête d'un grand Peuple : il trouve moyen de ressusciter jusqu'aux corps inanimés. Moyse poussa la chose encore plus loin ; il chercha depuis à policer le Peuple qu'il venait de former, et il en vint heureusement à bout. C'est donc à lui, ou plutôt à la Providence même, qu'on est redevable de ces Lois si sages, qui servent autant pour la conduite de la vie civile, que pour le culte de la Religion : Lois qui ont été comme la base de toutes celles dont les autres Nations se sont servies depuis Moyse. La mort de ce sage Conducteur n'empêcha point que son projet ne fût exécuté par Josué, qu'il s'était choisi pour Successeur, parce qu'il le connaissait homme de courage et de ressource. En effet, il fit la conquête et le partage de la Terre promise. Mais ce Peuple avait trop d'ingratitude pour un Dieu qui poussoit la bonté à l'excès. Aussi les savait-il châtier de temps en temps; et les Israélites, sembla-

bles au reste des hommes, n'étaient doux, humbles et dociles que dans l'adversité.

L'Histoire profane présente dans ces temps-là beaucoup d'événemens; mais ils ne sont pas tous également considérables. L'arrivée de *Danaüs* dans le Péloponèse y causa une révolution qui mérite d'être examinée. On doit faire plus d'attention à la fondation de Troie et de Tyr. Le commerce et la navigation ont rendu cette dernière ville aussi célèbre, que les malheurs et les infortunes ont distingué la première; car à peine serait-elle connue, si Homère n'avait pas décrit sa guerre et sa destruction. L'Histoire d'Hercule et de Thésée, avec l'expédition des Argonautes, sont les plus beaux événemens de ces temps-là. Carthage, dont la fondation ne précéda que de cinquante ans la ruine de Troie, ne doit être bien examinée que dans le tems des guerres qu'elle eut avec les Romains. On voit alors par ce que firent les Carthaginois, ce que peut une Nation commerçante, qui trouve des ressources toujours nouvelles dans les avantages que produit un commerce étendu. Rome, la plus formidable puissance qu'il y eût alors dans l'Univers, pensa succomber sous une compagnie de Marchands, qui n'avaient point d'autre domaine que celui de leur industrie.

La guerre et la destruction de Troie forment

une époque considérable, et le plus grand événement de l'Histoire ancienne, chanté par les deux plus grands Poètes de l'antiquité, Homère et Virgile. On en a fait comme le centre des Tems Héroïques, à cause que ce fut alors que parurent les grands hommes que l'Histoire a regardé comme des demi-Dieux, ou comme des Héros. *Jason, Hercule, Thésée, Orphée, Castor et Pollux*, ont vécu peu auparavant; *Agamemnon, Achille, Ménélas, Nestor, Ulysse, Ajax, Hector, Enée et Sarpédon*, sont morts pendant la guerre de Troie, ou n'ont survécu que très-peu à la ruine de cette fameuse ville. Mais l'événement fait bien voir que si elle fut glorieuse pour les Grecs, elle leur fut peu avantageuse. Quatre-vingts ans après la ruine de Troie, les Héraclides, ou descendans d'Hercule, rentrèrent dans le Péloponèse, d'où ils avaient été chassés, ce qui donne un nouveau lustre aux Royaumes de Lacédémone, d'Argos et de Corinthe, qui dès-lors devinrent beaucoup plus célébres qu'ils n'étaient auparavant.

L'Histoire Sainte n'est pas moins remarquable : on y voit la force étonnante d'un *Samson* (1), supérieur à tous ses ennemis armés;

(1) On s'appercevra sans doute, qu'il y a dans ce Chapitre beaucoup de choses prises du *Discours sur l'Histoire Universelle*, par M. BOSSUET.

mais qui se trouve vaincu et attéré par la voix d'une femme, qui n'avait pour armes que les attraits ordinaires de son sexe; *Eli*, souverain Pontife, vénérable par sa piété, et malheureux par le crime de ses enfans, dont Dieu lui fait porter la peine; *Samuël*, Juge irréprochable, redoutable aux Rois par la même sainteté qui le rend respectable aux yeux des Peuples; *Saül*, premier Roi d'Israel, toujours victorieux, tant qu'il se conduisit par le sage conseiller que Dieu lui a donné; mais toujours vaincu dès qu'il s'abandonne à lui-même, c'est-à-dire, à la présomption et à la désobéissance.

L'Histoire Grecque fait voir ensuite un événement où règne la générosité et l'amour de la Patrie, plus rare encore dans les Rois que dans les simples particuliers. *Codrus*, Roi d'Athènes, se sacrifie lui-même, et certain du salut de son Peuple s'il meurt, il veut bien se livrer à la mort pour lui procurer la victoire: exemple touchant, qui détermina les Athéniens à n'avoir plus d'autre Roi que Jupiter, et à se choisir seulement des Archontes, c'est-à-dire, des Chefs ou Présidens perpétuels, mais sujets à rendre compte de leur administration. *Médon*, fils de Codrus, exerça le premier cette magistrature, qui resta long-tems dans sa famille. Les Athéniens se dispersent, et sous la conduite de *Nélée*, l'un des fils de Codrus, ré-

pandent leurs Colonies dans cette partie de l'Asie, autrefois nommée l'Ionie, et les Eoliens vont occuper le reste de l'Asie mineure.

David, qui paraît vers ce tems-là, et qui est sacré Roi d'Israël, cause, par son élévation sur le trône, une Révolution aussi favorable au Peuple qu'à la Religion de ses pères. Né d'une race choisie dans tout Israël, mais élevé dans la simplicité pastorale de ces premiers tems, il montre une vigueur plus qu'humaine. Il terrasse le fier Goliath, qui avait trop de confiance dans une taille extraordinaire qui devient toujours moindre qu'un atôme, à la vue de ceux que la Divinité remplit de son esprit et d'une légère portion de sa puissance. Grand Roi, grand Conquérant, grand Prophête, digne de chanter les merveilles de la toute puissance divine; homme enfin selon le cœur de Dieu, comme il le nomme lui-même, et qui, par sa pénitence, a fait même tourner son crime à la gloire de son Créateur. A ce pieux guerrier succéda son fils *Salomon*, sage, juste, pacifique, dont les mains pures de sang, furent jugées dignes de bâtir le Temple de Dieu. Ce fut l'an 1008 avant l'Ere chrétienne, que Salomon acheva ce merveilleux Edifice. Il en célébra la dédicace avec une piété et une magnificence extraordinaires. Cette célèbre action est suivie des autres mer-

veilles du règne de Salomon, qui finit par de honteuses foiblesses. Il s'abandonne à l'amour des femmes : son esprit baisse, son cœur s'affoiblit, et sa piété dégénère en idolâtrie. Dieu, justement irrité, l'épargna en mémoire de David son serviteur : mais il ne voulut point laisser son ingratitude impunie. Il partagea son Royaume après sa mort, et sous son fils Roboam.

Les Rois de Tyr et ceux de Syrie paraissent alors avec beaucoup d'éclat. Tantôt amis, tantôt ennemis des Juifs, ils sont ou vaincus ou vainqueurs, selon que la divine Providence veut punir les péchés de son Peuple, ou le récompenser de sa soumission. C'est dans ce même intervalle que furent fondées les villes de Cumes et de Smyrne, dont la dernière conserve encore le lustre qu'elle eut dans les premiers siècles de sa fondation ; et si Homère doit à son territoire sa naissance, qui arriva vers le même tems, elle peut être réputée heureuse, d'avoir vu naître un homme, dont le nom surpasse encore aujourd'hui celui des plus grands Rois. Tadmor, autrement dite Palmyre, doit son établissement à Salomon ; mais elle n'est devenue célèbre que sous l'Empire Romain, et c'est alors qu'on peut voir en peu de mots quel a été son sort. L'Egypte s'était remise de la perte de toute sa milice au

passage de la Mer Rouge. L'alliance qu'elle fit avec Salomon la rendit alors amie du Peuple de Dieu ; mais *Sésac*, que quelques Auteurs prennent mal-à-propos pour Sésostris, le plus grand Conquérant de l'Egypte, s'opposa secrètement à Salomon ; il se déclara ouvertement contre son fils *Roboam*.

L'orgueil brutal de ce jeune Prince (1) lui avait fait perdre dix Tribus, que *Jéroboam* sépara de leur Dieu et de leur Roi. Dès-lors il se forma deux Royaumes dans une même Nation : celui de Juda resta toujours aux descendans de David ; celui d'Israël fut usurpé par Jéroboam et ses successeurs, l'un desquels (c'est *Amri*) bâtit la ville de Samarie, et en fit la Capitale de ses Etats. Ces deux Royaumes toujours opposés, autant par principe de religion, que par intérêt d'état, nous font voir des vicissitudes continuelles. Dans celui d'Israël triomphèrent l'impiété et l'idolâtrie. La religion, souvent obscurcie dans celui de Juda, ne laissa pas de s'y conserver. Les tems de ces deux Royaumes ne sont pas faciles à concilier ; mais on en peut venir à bout par le moyen de ces conjectures sages et lumineuses, qu'on ne saurait s'empêcher d'admettre dans la discussion des vérités historiques.

---

(1) Avant Jesus-Christ 280.

Lycurgue, qui naquit du sang des Rois de Lacédémone, cent cinquante ans avant la première Olympiade (1), ne donna ses loix que la quarante-troisième année de son âge. Ce fut autant le fruit de ses voyages que de ses réflexions. L'on traiterait aujourd'hui de chimère l'établissement d'un pareil Gouvernement, si l'Histoire, et la constance de tout un Peuple à à le garder, ne nous montrait que tout est possible, dès qu'un homme dont la probité est reconnue, et qui n'a en vue que le bien public, peut s'emparer des esprits et des cœurs. Peu d'années après, Didon, fugitive de Tyr, augmenta d'une nouvelle Colonie la ville de Carthage, fondée plus de quatre cents ans auparavant par les Tyriens, les plus grands Navigateurs de l'Antiquité. Ce fut peut-être vers ce même tems que l'Empire d'Assyrie fut divisé par la mort de Sardanapale, et que commença le Royaume de Macédoine, par *Caranus*, qui en fut le premier Roi. Les Jeux Olympiques, institués par Hercule, mais long-tems discontinués, furent rétablis sept cent soixante-seize ans avant l'Ere chrétienne. Depuis ce terme, où finissent les tems fabuleux de l'Histoire Grecque, l'on trouve de l'ordre et de la certitude dans l'Histoire ancienne, parce que les

(1) 926 ans avant Jesus-Christ.

Olympiades, qui faisaient une révolution de quatre années pleines et entières, servaient à distinguer les tems. *Phul*, et les autres Rois d'Assyrie, persécuteurs du peuple d'Israël, paraissent alors. Rome même, la maîtresse du monde, fut bâtie par *Romulus*, sorti du sang des anciens Rois d'Albe (1), la troisième année de la VIe. Olympiade. Un nouveau Royaume s'élève ou se fortifie à Babylone par *Nabonassar* (2), qui seul profita de la révolte des Mèdes, ces derniers ayant été reconquis, jusqu'à ce que Déjocès formât un nouvel Empire des Mèdes.

Les Rois d'Assyrie, quoiqu'affaiblis par la révolte de plusieurs grandes Provinces, ne diminuent rien de leur orgueil, et se qualifient toujours du titre de Grands Rois, ou de Rois des Rois. *Theglath-Phalasar*, appelé dans la Judée par *Achaz*, Roi de Juda, ne se contenta pas de venger ce Prince des injures qu'il recevait de la part de *Rézin*, Roi de Syrie; il ravagea encore les terres du Roi de Juda, qui avait imploré sa protection : exemple funeste, qui apprit aux Rois d'Assyrie le chemin de la Judée, et qui leur en fit projeter la con-

(1) 754 avant Jesus-Christ.

(2) 747 avant Jesus-Christ.

quête. Ils commencèrent par le Royaume d'Israël, que *Salmanazar*, successeur de Theglath-Phalasar, détruisit entièrement : les dix Tribus où le culte de Dieu s'était éteint, furent transportées à Ninive, et dispersées même jusques dans les parties les plus éloignées de la Médie. Juda subsistait encore, mais faible et languissant. La défaite miraculeuse de Sennachérib, qui assiégeait *Ezéchias* dans Jérusalem, aurait pu le rétablir dans son ancien lustre, si les successeurs de ce saint Roi eussent imité sa piété et sa religion. Les Mèdes, plus prudens que les Israélites, firent revivre les prétentions de leur ancienne liberté ; mais *Déjocès* ne se contenta point de la qualité si glorieuse de Juge et d'arbitre de ses compatriotes, il voulut encore en être le Roi : il le devint donc, et ses successeurs envahirent peu-à-peu les autres Royaumes qui étaient le long du Tygre et de l'Euphrate : celui même des Assyriens fut absorbé comme les autres, quoiqu'*Assaraddon* eût réuni le Royaume de Babylone à celui d'Assyrie (1).

Les Athéniens, toujours inquiets, s'étaient lassés d'avoir des Chefs perpétuels, ils en avaient créés depuis, de dix en dix ans. Enfin, chacun voulant goûter de la souveraine Magistrature,

(1) 680 avant Jesus-Christ.

ils en créèrent chaque année de nouveaux, toujours néanmoins sous le nom d'Archontes, et *Créon*, fut le premier que l'on établit de cette sorte. *Romulus* avait commencé par la guerre, il continua par la religion. *Numa*, qui vint à lui succéder, perfectionna ce que son prédécesseur aurait fini. *Tullus Hostilius* resta vainqueur de la ville d'Albe, jalouse de la grandeur naissante des Romains (1). Ce Prince en fut redevable au fameux combat des Horaces et des Curiaces, et le Peuple vaincu augmenta les forces du Peuple victorieux : tous deux se mêlèrent si étroitement, qu'ils n'y eût plus de différence entre les anciens et nouveaux sujets de la ville de Rome.

Le Royaume d'Egypte, affaibli par ses longues divisions, se rétablissait sous *Psammétícus* (2). Ce Prince, qui devait son salut aux Ioniens et aux Cariens, les établit dans l'Egypte, fermée jusqu'alors aux étrangers; et c'est depuis ce tems-là que l'Histoire d'Egypte, mêlée de tant de fables, commence à devenir plus certaine.

Cependant, les Rois d'Assyrie devenaient de plus en plus redoutables à tout l'Orient. *Saosduchin*, fils d'Assaraddon, appelé *Nabuchodonosor* dans le livre de Judith, défit *Arphaxad*,

(1) 671 avant Jesus-Christ.

(2) 670 avant Jesus Christ

Roi

Roi des Médes ; enflé de ce succès, il entreprit de conquérir toute la Terre (1) : dans ce dessein, il passa l'Euphrate, et ravagea tout jusqu'en Judée. Mais Dieu prit son Peuple sous sa protection, et tout-à-coup les vastes projets de Nabuchodonosor et d'Holopherne, son général, furent arrêtés par la main d'une femme.

La Judée, après avoir vu passer le règne détestable d'*Amon* (2), fut consolée par la sagesse de *Josias*, qui travailla, même dès son enfance, à réparer l'impiété des Rois ses prédécesseurs. Les Romains s'agrandissaient insensiblement, sous le règne d'*Ancus Martius*, leur quatrième Roi : l'idée qu'ils avaient donnée de leur gouvernement, faisait que les Peuples voisins qui ne pouvaient être leurs vainqueurs, cherchaient du moins, se voyant vaincus, à mériter le nom glorieux de citoyens Romains. Ces mêmes tems furent décorés par la naissance de Thalès et de Solon, des hommes vertueux qui ont mérité le nom de Sages, moins par leur savoir que par leur prudence et par leurs mœurs. Le Royaume de Babylone, conquis autrefois par Assaraddon, fut encore une fois séparé de l'Assyrie, par la trahison de

(1) 656 avant Jesus-Christ.

(2) 641 avant Jesus-Christ.

Nabopolassar (1) : il était général des armées que *Chinaladan*, nommé aussi *Sarac*, avait envoyées contre le Roi des Médes. Le général Assyrien se joignit donc avec *Astyagès*, et ils firent périr Chinaladan, qui se brûla dans Ninive. Des Auteurs éclairés croient que c'est-là le véritable *Sardanapale*, dont l'Histoire marque la mort à-peu-près de la même manière: c'est ce que nous examinerons dans un chapitre particulier.

Nabopolassar devint donc maître de Babylone, et cette ville, déjà trop orgueilleuse de sa propre grandeur, la devint encore davantage par la ruine de Ninive, qui seule lui pouvait disputer le premier rang (2). *Nabuchodonosor II*, plus terrible que son père Nabopolassar, lui succéda. Ce Prince, nourri dans l'orgueil, et toujours exercé à la guerre, fit des conquêtes prodigieuses en Orient et en Occident, et Babylone menaçait toute la terre de la mettre en servitude. Ses menaces eurent bientôt leur effet à l'égard du Peuple de Dieu: Jérusalem fut abandonnée à ce superbe vainqueur, qui la prit par trois fois; la première, au commencement de son règne, et la quatrième

(1) 626 avant Jesus-Christ.

(2) 610 avant Jesus-Christ.

année du règne de *Joakim* (1), d'où commencent les soixante-dix ans de la captivité de Babylone, marqués par le Prophète Jérémie; la seconde, sous *Jechonias* ou *Joachin*, fils de Joakim; et la dernière, sous *Sédécias* (2), dernier Roi de Juda. La ville fut renversée de fond en comble, le Temple réduit en cendres, et le Roi mené captif à Babylone, avec Saraia, souverain Pontife, et la meilleure partie du Peuple.

La Grèce, ou, pour mieux dire, Athènes, recevait alors les lois si sages de Solon, qui établissait la liberté sur la justice. Ce grand homme, né avec toute la douceur qui convient à l'humanité, abolit les lois dures et sanguinaires, que Dracon avait données trente ans auparavant. Les Phocéens, Peuple d'Ionie, transportent à Marseille leur première colonie; et deux illustres Gaulois, *Bellovèse* et *Ségovèse*, tous deux frères, en conduisirent réciproquement chacun une; le dernier dans le fond de la Germanie, et Bellovèse dans l'Italie, où il se cantonna dans les environs du Pô. C'était sous le règne de *Tarquin* l'Ancien, que la probité seule avait élevé sur le trône.

Nabuchodonosor embellissait Babylone, qui

(1) 607 avant Jesus-Christ.

(2) 599 avant Jesus-Christ.

s'était enrichie des dépouilles des autres Nations. Son fils *Evilmerodac*, que ses débauches rendaient odieux, ne dura guère. Il fut tué par *Nériglissor* son beau-frère, qui usurpa le Royaume. *Pisistrate* fit la même chose à Athènes, où il s'empara de l'autorité souveraine, qu'il sut conserver durant trente années, quoique Solon s'y opposât : il la laissa même à ses enfans, malgré les vicissitudes dont fut agité son Gouvernement. Nériglissor, jaloux de la puissance des Médes, qui s'agrandissaient en Orient, leur déclara la guerre. Pendant qu'*Astyagès*, fils de *Cyaxare Ier.* se préparait à la résistance, il mourut et laissa cette guerre à soutenir à *Cyaxare II*, son fils. Celui-ci nomma pour Général de son armée, *Cyrus*, fils de Mandane, sa sœur, et de Cambyse, Roi de Perse, sujet à l'Empire des Médes. Comme toute la gloire des opérations roulait sur Cyrus, et qu'il fut vraisemblablement associé à l'Empire, la plupart des Auteurs Grecs ont pris occasion de marquer à la première année de la LV Olympiade, le commencement de Cyrus (1); et par-là ils lui donnent trente ans de règne; mais il eut toujours la modestie de déférer au Roi des Médes la souveraineté des conquêtes, qui n'étaient dues qu'à la sagesse

(1) 560 avant Jesus-Christ.

de sa conduite. Loin de détrôner le Roi des Médes, comme le prétendent quelques Auteurs, il fut toujours rempli des principes d'humanité et de justice, qui caractérisent les héros. Il conserva même la vie à Crésus, qu'il avait vaincu et pris ensuite dans sa Ville Capitale. Il battit plusieurs fois les Babyloniens, et se rendit maître de leur Ville qu'il soumit au Roi des Médes. Cyaxare II, qui n'était pas moins touché de la fidélité de Cyrus, que de ses exploits, lui donna en mariage sa fille unique, qui devait être son héritière.

Ainsi deux ans après la prise de Babylone (1), Cyrus, par une succession légitime, devint maître de l'Asie, et fonda ce grand Empire connu sous le nom d'Empire des Perses. Il commença par délivrer Israël. *Zorobabel* partit de Babylone, et revint en Judée avec ceux qui voulurent y retourner. Il bâtit l'autel, et posa les fondemens du second Temple; mais ce pieux dessein fut traversé par les violences et les artifices des Samaritains. Cyrus aurait remis Israël dans son ancien lustre, si un plus long règne lui avait permis de le faire; mais *Cambyse*, son successeur, homme brutal, pensa moins à illustrer, qu'à étendre son Empire. Cependant il ne survécut que très-peu à Smerdis,

(1) 536 avant Jesus-Christ.

son frère, qu'il avait fait poignarder. Les Mages s'emparèrent du trône sous le nom de ce même *Smerdis*, et ne le gardèrent que peu de mois. *Darius*, fils d'Hystaspe, qualifié de *meilleur de tous les hommes*, fut élevé sur le trône des Perses. Imitateur des vertus de Cyrus, il permit qu'on achevât le Temple du vrai Dieu.

Athènes et Rome recouvrent la liberté presque en même tems que les Juifs. Harmodius et Aristogiton périssent, dans le moment qu'ils délivrent leur Patrie des tyrans, qui étaient enfans et successeurs de Pisistrate; mais leur nom fut toujours en honneur chez les Athéniens. Rome, qui chasse *Tarquin* le Superbe, se soumet aux Consuls, dont le Gouvernement ne fut pas toujours tranquille, parce que le Peuple, qui ne connaît pas toujours les justes bornes de la liberté, pensa périr en abusant de la sienne.

Darius éclata, mais inutilement, contre la Grèce, et les nombreuses armées qu'il avait confiées à Mardonius son gendre, furent défaites par une poignée d'Athéniens, conduits par Miltiade. *Xerxès*, fils et successeur de Darius, voulut venger cet affront fait au plus grand des Rois, et à l'armée la plus formidable qui se fût vue jusqu'alors. Il vint dans la Grèce avec une armée encore plus forte; mais elle fut affaiblie aux Thermopiles, où les

Lacédémoniens lui tuèrent vingt mille hommes. Sa flotte fut défaite la même année, près de Salamine, par les conseils de Thémistocle. La terreur s'empara de ses troupes, il en fut saisi lui-même, et repassa l'Hellespont avec précipitation. Un an après, son armée de terre, commandée par Mardonius, fut défaite auprès de Platée, le même jour que les Ioniens défirent les Perses sur terre et sur mer près de Mycale dans l'Asie mineure; par-là ils rendirent la liberté à toutes les Colonies Grecques qui étaient en Asie (1). Après Xerxès, qui fut tué par Artaban, son Capitaine des Gardes, vint son fils *Artaxerxès longue-main*, et c'est de la vingtième année du règne de ce Prince, Protecteur des Juifs, que l'on commence à compter les soixante-dix semaines de Daniel, c'est-à-dire, les quatre cent quatre-vingt-dix ans, dont l'ordre sagement entendu fait connaître le tems de la mort du Messie, qui devait mettre fin à tous les sacrifices de l'ancienne loi.

Rome, qui n'admirait pas moins le sage gouvernement des Grecs, que leur valeur, voulut se régler sur leur exemple : elle envoya des députés pour avoir les lois des villes de la Grèce, sur-tout celles d'Athènes, plus con-

(1) 467 avant Jesus-Christ.

formes à l'état de sa République : sur ce modèle, dix Magistrats absolus qu'on créa (1) sous le nom de Décemvirs, rédigèrent les lois des Douze Tables, qui sont le fondement du Droit Romain. Le Peuple, ravi de l'équité avec laquelle ils les composèrent, leur laissa empiéter le pouvoir suprême. Mais il se repentit bientôt de l'autorité qu'il leur avait donnée, et se vit contraint de les supprimer, pour les empêcher de continuer leurs violences.

Pendant que les lois Romaines se formaient sous les Décemvirs, *Esdras*, Docteur de la loi, et *Néhémias*, Gouverneur du Peuple de Dieu, nouvellement rétabli dans la Judée, réformaient les abus, et faisaient observer la loi de Moyse, qu'ils observaient les premiers. Esdras mit en ordre les Livres saints, dont il fit une exacte révision, et ramassa les anciens Mémoires du Peuple de Dieu, pour en composer les deux Livres des Paralipomènes, auxquels il ajouta l'Histoire de son tems, qui fut achevée par Néhémias. C'est par leurs Livres que se termine cette longue Histoire que Moyse avait commencée, et que les Auteurs suivans continuèrent sans interruption, jusqu'au rétablissement de Jérusalem. Le reste de l'Histoire Sainte, à l'exception de ce qui s'en trouve dans

(1) 452 avant Jesus-Christ.

les Livres des Machabées, doit se puiser en d'autres sources.

L'Histoire Grecque ne commence que vers ce tems, à avoir des Historiens : Hérodote, le plus ancien de ceux qui nous restent, finit aux batailles de Platée et de Mycale : les autres événemens de cette Histoire sont décrits par Thucydide. Son objet principal fut la guerre du Péloponèse, guerre intestine qui, divisant les Grecs, pensa les perdre; mais après avoir duré vingt-sept ans, elle finit à l'avantage de Lacédémone, qui avait dans son parti *Darius*, surnommé *le Bâtard*, l'un des fils d'Artaxerxès; mais Thucydide n'en a décrit que les vingt-une premières années. Ces mêmes Lacédémoniens, secourus autrefois par Darius, cherchèrent depuis à diviser son Empire, en soutenant la révolte du jeune Cyrus, contre son frère aîné Artaxerxès *Memnon*, fils et successeur de Darius (1). Ils avaient envoyé contre le légitime possesseur du trône des Perses, ces dix mille Grecs, dont la valeur et la retraite si vantée feront toujours l'étonnement de la postérité.

Rome était à peine remise de ses troubles domestiques, qu'elle recommença ses conquêtes par la prise de Veïes; ainsi elle n'était pas en-

(1) 401 avant Jesus-Christ.

core sortie du centre de l'Italie. Les Gaulois pensèrent la faire périr (1). Ils prirent la ville; mais tandis que l'on traite de la reddition du Capitole, Camille vient, et comme Dictateur, c'est-à-dire comme arbitre souverain de la paix et de la guerre, il rompt le traité, rétablit les affaires des Romains, et sauve Rome, qui l'avait exilé auparavant (2). Lacédémone, victorieuse et maîtresse de la Grèce, se trouve domptée à son tour, auprès de Leuctres (3), par les Thébains, conduits et animés par la sagesse d'Epaminondas, qui poussa au suprême degré l'héroïsme des mœurs et de la valeur. Ce grand homme périt en héros, c'est-à-dire, victorieux à la bataille de Mantinée, qu'il ne gagna qu'après des efforts extraordinaires de prudence et de courage. C'est-là que Xénophon finit son Histoire, commencée la vingt-deuxième année de la guerre du Péloponèse.

La puissance des Rois de Macédoine commence avec *Philippe*, père d'Alexandre le Grand. Malgré les oppositions d'*Ochus* et d'*Arsès*, son fils, Rois de Perse, et malgré les difficultés, plus grandes encore, que lui suscitait

(1) 391 avant Jesus-Christ.

(2) 390 avant Jesus-Christ.

(3) 371 avant Jesus-Christ.

dans Athènes l'éloquence de Démosthènes, puissant défenseur de la liberté; ce Prince, victorieux durant vingt ans, assujétit toute la Grèce, où la bataille de Chéronée, qu'il gagna sur les Athéniens et sur leurs alliés, lui donna une puissance absolue (1). Philippe ne survécut que deux ans à sa victoire : il se préparait à se venger des Perses qui l'avaient traversé dans ses desseins, lorsqu'il fut tué par Pausanias, jeune homme de naissance, à qui ce Prince n'avait pas rendu justice. *Alexandre* son fils, qui lui succéda, suivit le plan que son père avait formé (2). La mort d'*Artaxerxès*, qui fut tué par l'eunuque Bagoas, ne l'en détourna point. Il voulut cependant montrer aux Grecs que sa jeunesse ne l'empêchait pas d'être à leur tête : il battit les Illyriens, les Triballes et les Gètes, prit et rasa Thèbes, et se fit enfin élire Chef de tous les Grecs. Puissant et victorieux, il marche contre Darius, qu'il défait en trois batailles rangées; savoir, au passage du Granique, près de la ville d'Issus en Cilicie, et enfin entre Arbelle et Gaugamelle en Assyrie. Il entre triomphant dans Babylone et dans Suze, détruit Persépolis, ancienne demeure des Rois de Perse, pousse ses conquêtes jus-

(1) 338 avant Jesus-Christ.
(2) 336 avant Jesus-Christ.

qu'aux Indes, et vient mourir à Babylone, âgé de trente-trois ans (1).

D'un autre côté, Rome était aux mains avec les Samnites ses voisins, qu'elle eut beaucoup de peine à réduire. Les Généraux d'Alexandre n'en eurent pas moins à s'accorder, pour donner des successeurs à ce Conquérant : Perdiccas, Ptolémée, fils de Lagus, Antigonus, Séleucus, Lysimaque, Antipater et son fils Cassander, se crurent tous également dignes de lui succéder ; et pour en venir plus facilement à bout, ils immolèrent à leur ambition toute la famille d'Alexandre. Ce fut le tems des meurtres et des révolutions : dès-lors, on vit naître les Royaumes de Pont et de Bithinie ; celui même d'Arménie secoua le joug des Macédoniens, les deux Mithridate, père et fils, fondèrent celui de Cappadoce. Mais les deux plus puissantes Monarchies, qui s'élevèrent des débris de celle d'Alexandre, furent celle d'Egypte, fondée par *Ptolémée*, fils de Lagus, et celle d'Asie ou de Syrie, par *Séleucus* : cette dernière, outre la Syrie, comprenait encore une partie de la haute Asie, c'est-à-dire, l'Assyrie, la Mésopotamie, et la plus grande partie de ce qui avait été sous la domination des Rois de

(1) 324 avant Jesus-Christ.

Perse. La Macédoine, qui devait être respectée, comme le patrimoine de la famille d'Alexandre, fut encore moins exempte de trouble que ses conquêtes; mais dans le tems que tout était en combustion dans ce Royaume, *Brennus*, Roi des Gaulois, pénétra jusque dans l'Asie mineure, et s'établit dans la Galatie, fondit sur la Macédoine qu'il ravagea, et fit trembler toute la Grèce; les Gaulois souillèrent leurs victoires par l'entreprise sacrilège sur le Temple de Delphes, qu'ils pillèrent. *Pyrrhus*, chassé de la Macédoine, était en Italie, où il faisait la guerre aux Romains, mais en homme vertueux, et avec cette générosité d'ame et d'action qui se rencontrent rarement dans les chefs des partis contraires.

Israël respirait pendant ces troubles. Le Peuple de Dieu, favorisé d'abord par les Rois de Syrie, qui lui accordèrent les mêmes droits qu'au reste de leurs sujets, reprenait vigueur, et cherchait à pratiquer sa sainte loi avec plus de pureté qu'il n'avait fait auparavant. Le Roi d'Egypte même, c'était *Ptolémée Philadelphe*, voulut avoir dans son Palais les Saintes Ecritures en langue grecque, qui était celle de sa Cour. La guerre de Pyrrhus avec les Romains continuait toujours; mais se trouvant battu par le Consul Curius, il repassa dans l'Epire, se jeta sur la Macédoine, où il eut quelques suc-

cès, qui aboutirent à une fin malheureuse, ayant été écrasé dans Argos d'un coup de pierre qu'il reçut de la main d'une femme. La mort de Pyrrhus laissa la Macédoine paisible entre les mains d'*Antigonus Gonatas ;* mais la ligue des Achéens soutint encore pendant quelque tems la liberté de la Grèce. Cette confédération en produisit les derniers héros, *Aratus* et *Philopémen.*

Après quatre cent quatre-vingts ans de guerre, les Romains se virent les maîtres en Italie, et commencèrent à regarder les affaires du dehors. Ils entrèrent en jalousie contre les Carthaginois, trop puissans dans leur voisinage, par les conquêtes qu'ils faisaient dans la Sicile, et par les Iles de Corse et de Sardaigne, dont ils s'étaient emparés, et qui les rendaient maîtres de la mer et du commerce. De-là les guerres Puniques, malgré les traités mal observés de part et d'autre. La première apprit aux Romains à combattre sur la mer (1). Ils furent maîtres d'abord dans un art qu'ils ne connaissaient pas; et le Consul Duillius, qui donna la première bataille navale, la gagna. Régulus aborda en Afrique, et soutint cette gloire. Carthage, réduite à l'extrémité, ne se sauva que par le secours de Xantippe, Lacédémonien. Le Général Romain fut battu et pris;

(1) 264 avant Jesus-Christ.

mais sa prison le rendit plus illustre que ses victoires. La guerre ne finit, après bien des incertitudes, qu'au bout de vingt-trois ans. Les Romains demeurèrent vainqueurs. Carthage était humiliée ; mais non pas détruite. La guerre d'Illyrie vint ensuite ; elle ne fut pas moins glorieuse aux Romains (1). Voisins de la Grèce, ils y envoyèrent des Ambassadeurs, et leur puissance commença dès-lors à s'y faire respecter. Les Gaulois d'Italie, qui étaient demeurés en paix, commencèrent à remuer. La guerre fut vive de part et d'autre ; mais les Gaulois y perdirent beaucoup de Villes et de Pays. La seconde guerre punique s'alluma (2). Quatre batailles perdues auraient fait périr tout autre Peuple que les Romains ; ils mirent en usage une ressource toujours assurée dans le danger : ce fut de porter la guerre chez leurs ennemis, pour éloigner les malheurs et la perte de l'Italie (3). Scipion va en Espagne, et la soumet : il entre en Afrique. Cette guerre, qui avait duré dix-sept ans, combla les Romains de gloire ; et ils donnèrent la paix à l'Afrique vaincue et subjuguée.

Le Roi de Macédoine avait secouru les Car-

---

(1) 229 avant Jesus-Christ.
(2) 218 avant Jesus-Christ.
(3) 210 avant Jesus-Christ.

thaginois ; il fut donc attaqué et battu par les Romains. *Antiochus-le-Grand,* Roi de Syrie, jaloux de leur grandeur, les attaqua à son tour; mais il fut vaincu par mer et par terre; et pour assurance des traités, il donna l'un de ses fils en otage aux Romains. La guerre de Macédoine se renouvela, et devint fatale à *Persée,* qui fut le dernier Roi de ce Royaume (1). Il fut pris et conduit à Rome, où il mourut dans l'obscurité d'une prison ; et quelque tems après la Macédoine, de Royaume qu'elle était auparavant, ne fut plus qu'une Province de la République Romaine (2). Rome, tantôt alliée, tantôt ennemie de la République des Achéens, les abattit enfin, parce qu'ils paraissaient vouloir trop entreprendre sur la liberté des autres Peuples de la Grèce. Sa perte entraîna celle de Corinthe. La troisième guerre Punique avait commencé quelque tems auparavant (3) ; mais les Romains crurent que pour se délivrer de toute inquiétude, ils devaient détruire Carthage. La guerre de Numance, qui vint ensuite (4), fit ruiner cette Ville à un point, qu'à peine en trouve-t-on des vestiges en Espagne. Les Juifs, long-tems opprimés

(1) 168 avant Jesus-Christ.
(2) 146 avant Jesus-Christ.
(3) 147 avant Jesus-Christ.
(4) 141 avant Jesus-Christ.

par

par les Rois de Syrie, obtinrent enfin de *Démétrius Nicator*, la liberté de leur pays. *Simon*, le plus prudent et le plus heureux des Machabées, qui les commandait alors, se soutint par les armes, contre le rebelle Tryphon. Les Syriens furent chassés de la citadelle qu'ils tenaient à Jérusalem, et ensuite de toutes les places de la Judée. Ainsi les Juifs, affranchis du joug des Gentils par la valeur de Simon, accordèrent les droits royaux à lui et à sa famille; et Démétrius Nicator consentit à ce nouvel établissement. Là commence le nouveau Royaume du Peuple de Dieu, et la Principauté des Asmonéens, toujours jointe au Sacerdoce.

Lss Romains se virent attaqués par leurs esclaves, et ce ne fut pas trop de toute leur puissance pour réduire les rebelles. La succession d'*Attalus*, Roi de Pergame, qui légua son Royaume au Peuple Romain, pensa mettre la division dans cette grande Ville; mais le Tribunat séditieux des Gracques eut des suites plus fâcheuses, et l'on ne vint à bout de les pacifier, que par la mort de Tibérius Gracchus.

Hyrcan sut profiter des révolutions de Syrie; et *Démétrius*, occupé à se rétablir sur le Trône, lui laissa le tems de prendre Samarie et d'en détruire le Temple. La Loi même

fut portée dans l'Idumée ; et pour se mieux soutenir, les Juifs surent se procurer la protection des Romains. Ces derniers passent les Alpes pour la première fois. Après avoir vaincu les Allobroges (1), ils réduisirent la Gaule Narbonnoise en Province, et lui donnèrent le nom qu'elle porte encore aujourd'hui. Rome, qui s'agrandissait au-dehors, s'affaiblissait au-dedans par ses divisions ; celles des Gracques se renouvelèrent, et Caïus Gracchus mourut d'une mort aussi tragique que son frère. Les Cimbres paraissent pour la première fois et sont battus (2). La guerre de Numidie commence, et se termine enfin par la défaite de Jugurtha. Les esclaves armèrent une seconde fois dans la Sicile ; et cette seconde révolte ne coûta pas moins de sang que la première. Marius battit les Teutons, les Cimbres et autres Peuples du Nord, qui pénétraient déjà dans les Gaules et dans les autres Provinces des Romains.

Rome, qui triomphait de toutes les Nations, se vit déchirée par ses propres Citoyens : c'étaient Marius et Sylla. La dictature tyrannique de ce dernier, mit les Romains en servitude. Son exemple fut contagieux : Sertorius se crut

(1) 121 avant Jesus-Christ.
(2) 113 avant Jesus-Christ

autorisé à se cantonner en Espagne ; et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine et d'adresse, que Pompée vint à bout de ruiner ce parti. La guerre des Gladiateurs ne devint pas moins funeste que celle que Mithridate avait déclarée à la République : elle fut néanmoins terminée par le bonheur de Pompée, qui venait de purger les mers, des Pirates dont elles étaient infestées. Dans le tems qu'il se rendait maître de l'Asie, Cicéron s'occupait à Rome à détruire dans Catilina un ennemi domestique, plus dangereux que ceux qu'elle avait au dehors. Il en vint heureusement à bout ; mais il ne mit pas la liberté du Peuple à couvert. Pompée commandait avec autorité dans le Sénat ; et Jules César qui venait de faire la conquête des Gaules, se mit en état par-là de changer la forme du Gouvernement, et d'établir dans sa patrie, une domination absolue. Comme il ne pouvait point avoir d'égal, la bataille de Pharsale le délivra de Pompée, qui fut battu, et qui trouva la mort en Egypte, où il s'était réfugié.

César, victorieux, parut en un moment par tout l'Univers. Egalement vainqueur en Egypte, en Asie, en Mauritanie, en Espagne, il fut reconnu maître de Rome et de tout l'Empire. Brutus et Cassius crurent affranchir leur Patrie en le tuant comme un Tyran : elle retomba

entre les mains de Marc-Antoine, de Lépidus, et du jeune *César-Octavien*, petit-neveu de Jules-César, et son fils par adoption. Ils partagèrent l'Empire. César garda l'Italie ; et de concert avec Antoine, il ruina Lépidus. Ces deux Concurrens, restés seuls, se tournent ensuite l'un contre l'autre. César gagne la bataille d'Actium, qui le rend seul maître de l'Univers. Antoine se voit abandonné de ses anciens amis, parce qu'il est malheureux. *Hérode*, Iduméen, qui lui devait tout, se jette dans le parti du vainqueur, et se maintient dans la possession du Royaume de Judée, que la faiblesse du vieux Hyrcan avait fait perdre aux Asmonéens. Alexandrie se rend à César. L'Egypte devient Province Romaine. Rome même, si jalouse autrefois de sa liberté, le reconnaît pour maître absolu de tout l'Empire ; il règne sous le titre d'Empereur et d'Auguste. Il dompte vers les Pyrénées, les Cantabres et les Asturiens révoltés. L'Ethiopie lui demande la paix. Les Parthes, redoutables aux Romains par la défaite de Crassus, lui renvoient les aigles romaines et les prisonniers : les Indes recherchent son alliance ; la Pannonie le reconnaît ; la Germanie le redoute. Victorieux par mer et par terre, il ferme le Temple de Janus. Tout l'univers vit en paix sous la

puissance d'Auguste. Alors, conformément aux Prophéties, le Verbe de Dieu, *Jesus-Christ*, vrai Dieu et vrai Homme; conçu dans le sein d'une Vierge, naquit à Béthléem, ville de Judée, sous le règne d'Hérode, l'an du monde 5999, la quatrième année de la dix-neuvième Olympiade, de Rome 749, quatre ans avant l'Ere Vulgaire.

MIGRATIONS *des Peuples du Nord; Décadence de l'Empire Romain, et formation des nouvelles Monarchies;*

Par LENGLET DU FRESNOY.

AVANT que de présenter le Tableau de l'Histoire Universelle, depuis la naissance de J. C. jusqu'à la mort de Charlemagne, il est à propos de resserrer et mettre sous les yeux du Lecteur, dans un exposé succinct, les différentes irruptions des Peuples du Nord (1). Ces Nations barbares, par des attaques redoublées, vinrent à bout de miner peu à peu le colosse de la domination Romaine. Sur les débris de l'Empire s'élevèrent de nouveaux Royaumes, dont la plupart subsistent encore aujourd'hui dans l'Europe. Cette portion, si

(1) L'Histoire Universelle, depuis la naissance de J. C. offrira encore la plus grande partie des événemens, qui ont trait aux Goths, aux Huns, etc. ainsi qu'aux Exarques de Ravenne et aux Rois des Lombards; mais l'inconvénient de cette répétition est bien balancé, par l'avantage de les trouver réunis sous un même point de vue.

épineuse de l'étude des faits historiques, sert néanmoins de liaison entre l'Histoire des anciennes Monarchies et celle des Monarchies nouvelles. Plusieurs Savans, dans des Dissertations profondes, en ont traité quelques parties : mais, outre qu'il est dispendieux de les réunir toutes, il est souvent très-difficile de saisir, dans leurs Ouvrages, une suite bien marquée de l'Histoire de ces Révolutions.

Les Peuples du Nord avaient fait plusieurs tentatives inutiles avant de se rendre maîtres de l'Empire Romain. Les premiers, qui se déclarèrent contre les Monarchies Asiatiques, furent les Scythes. On a déjà vu qu'ils descendaient de Magog, et que dans le premier partage des terres, ils occupèrent les parties Septentrionales de l'Asie, au Nord de la mer Caspienne, d'où ils s'étendirent à l'Orient de cette mer. Il leur était facile de faire des Peuplades et des Colonies, parce que n'ayant point de Villes, ni d'autre habitation que leurs chariots, et ne possédant pour toutes richesses que des troupeaux, ils changeaient aisément de demeure. Leur première irruption se fit sous le Règne de Cyaxarès, Roi des Médes : ils pénétrèrent alors dans la Médie, et s'y établirent. Ils firent même des courses en Asie pendant vingt-huit ans, et bâtirent dans la Syrie, ou la Palestine supérieure, une Ville, qui, Scythes.

de leur nom, fut appelée Scythopolis, et qui s'est aussi nommée Magog, preuve qu'on les croyait descendus de cet ancien Patriarche. Ils furent exterminés dans l'Asie; et il paraît dans la suite que, satisfaits de la vie pastorale, qui a fait long-tems leur unique occupation, ils se retirèrent vers le Nord et l'Orient. Quoique Pasteurs, ils ne laissaient pas d'avoir en partage la bravoure; et si le portrait qu'en a fait (1) *Justin* n'est point fardé, on doit les regarder comme les plus justes de tous les Peuples. « L'équité leur est comme naturelle, » dit cet Historien, ils ne la doivent point à » la contrainte des loix dont ils sont exempts. » Le larcin est celui des crimes qu'ils pu- » nissent avec le plus de sévérité, et avec » le plus de raison; car s'il était permis, que » resterait-il à des Peuples qui n'ont pour bien » que des troupeaux, qui ne sont jamais en- » fermés ? L'or et l'argent, dont les autres » hommes sont avides, ne font pas l'objet de » leurs desirs. Ils n'ont pour toute nourri- » ture que du lait et du miel, et pour tout » habit que des peaux qui les garantissent du » froid inséparable de leurs climats. Cette mo- » dération en toutes choses leur a donné une » droiture de mœurs, qui ne leur permet pas

(1) Justin, liv. 2.

» de jeter un œil d'envie sur ce qui ne leur » appartient point. » C'est à peu près dans ces idées qu'ils s'expliquent eux-mêmes avec Alexandre le Grand, au rapport de (1) *Quinte-Curce*. Et s'il est vrai que les Sarmates (2) soient descendus des Scythes, jamais Peuple n'a eu une plus vaste étendue, puisque les Sarmates occupaient un immense pays au Nord et au Levant de l'Europe, et même en Asie aux environs de la mer Caspienne.

C'est donc avec raison qu'on regarde les Scythes comme les pères de toutes les Peuplades, qui se sont faites dans les autres pays, comme les Conquérans de presque toutes les Nations. Il est vrai que ce n'est pas sous le nom de Scythes qu'ils ont occasionné les grandes révolutions qui subsistent encore aujourd'hui. Ils furent différemment appelés, soit par rapport à leurs différens Chefs, soit par rapport à leurs habitations, soit même par rapport à la différence de leurs caractères et de leurs mœurs : ainsi les Alains, les Goths, les Hérules, les Huns, les Vandales, les Gépides,

---

(1) Q. Curtius, liv. 7.

(2) *Scytharum nomen usquequàque transiit in Sarmatas, atque Germanos.* Plinius, hist. nat. l. 4. c. 12.

Sauromatæ, sive potiùs Sarmatæ in ipso Scythiæ meditullio. Tzetzez.

les Turcs, les Cimbres même, et les autres Nations conquérantes, n'étaient que des Scythes sortis tous d'une souche commune, qui du Nord de l'Asie s'étaient étendus de proche en proche jusques dans les parties les plus septentrionales de l'Europe.

Cimbres et Teutons.

Les premiers qui éclatèrent contre la République Romaine, furent les *Cimbres* et les *Teutons*, qui parurent cent treize ans avant l'Ere Vulgaire. Soit que la Basse-Germanie qu'ils occupaient ait été submergée, soit qu'ils fussent accablés d'un trop grand peuple, soit par un desir naturel de quitter un mauvais pays pour en cultiver un plus agréable, ils se jettèrent sur les parties de la Gaule Cisalpine, c'est-à-dire, de l'Italie voisine des Alpes. Il est difficile de savoir la route qu'ils ont tenue pour s'y rendre; mais il est à croire que de la Chersonèse, nommée aujourd'hui le Duché d'Holstein, qu'ils occupaient, ils traversèrent toute l'Allemagne en venant du Nord au Midi, passèrent le Danube; et de l'Illyrie ils se jettèrent sur cette portion d'Italie la plus voisine des Alpes. Ils accablèrent par leur valeur l'Armée Romaine qu'on leur opposa. Il fallut que Marius, qui passait alors pour le plus grand Capitaine de la République, vînt d'Afrique, où il était occupé à la guerre de Jugurtha, pour s'opposer à leurs progrès; et ce ne fut qu'avec

beaucoup de peine qu'il vint à bout de les dompter. On crut même à Rome (1), que sans lui c'était fait de la République, tant la confiance que l'on a quelquefois en un seul homme ranime et relève les courages les plus abattus. Il ne put cependant les détruire entièrement : ce Peuple, avide de pillages et de butins, trouvant matière à des brigandages, quitta l'Italie, passa les Alpes, vint dans la Provence, à laquelle il fit sentir toutes les horreurs de la guerre ; de-là il passa en Espagne, où il commit les mêmes désordres ; mais il avait à faire à une Nation fière et belliqueuse, qui ne se laissa pas tourmenter impunément. Les Cimbres repassèrent donc dans les Gaules, où ils se joignirent aux Teutons, autre Nation féroce de la Germanie, qui ne demandait que le pillage ; mais les Romains les y suivirent, et enfin les défirent entièrement. Le peu qui s'en échappa se retira vers les Pays-Bas, où ils se choisirent une demeure fixe, moins agréable à la vérité que celle qu'ils voulaient occuper, mais plus heureuse et plus fertile que leur première habitation.

(1) *Actum erat, nisi Marius illi sæculo contigisset.* Florus. *Populus Romanus non alium repellendis tantis hostibus magis idoneum Imperatorem, quàm Marium est ratus. Tum multiplicati consulatus ejus.* Velleïus Paterculus.

Les Romains, qui depuis allèrent attaquer les Gaulois et les Germains jusques dans leurs demeures, leur ôtèrent les moyens, en les occupant chez eux, de penser à des conquêtes étrangères. Ils restèrent donc dans cet état jusques sous les règnes d'Auguste et de Tibère, que les Germains cherchèrent à faire quelques mouvemens; mais Caligula et les autres Empereurs les vainquirent, et les poussèrent jusques dans le fond de leur pays. Le troisième siècle vit tous ces Peuples dans un grand mouvement, par la mauvaise administration de l'Empire. Les *Allemands*, Peuple nombreux de la Germanie, passèrent le Rhin, et firent de grands ravages aux environs de la Meuse ou de la Moselle: les Francs firent des courses dans toutes les Gaules; les Cattes et les Saxons vexèrent l'Italie: les Suèves se jettèrent sur la Pannonie; ils furent joints par les Marcomans, Peuple de la Germanie, et par les Sarmates, et vinrent insulter Rome même. Les Francs, qui n'avaient pu s'établir dans les Gaules, tournèrent du côté de l'Orient, ravagèrent la Thrace et la Grèce, passèrent en Sicile, et depuis en Afrique, prirent Carthage; et après avoir navigué autour de l'Espagne, ils revinrent par mer dans la Germanie.

Allemands, Francs, Cattes, Saxons, Suèves.

Les autres Peuples de la Scythie, soit Asiatique, soit Européenne, frappés de l'éclat et

de la dignité de l'Empire Romain, demeurèrent tranquilles jusques au règne de Valens. L'Empire tombant alors dans la décadence, soit par la faiblesse des Princes, soit par sa division en Empire d'Orient et d'Occident, les Barbares crurent pouvoir profiter de ces tems de troubles. Les premiers qui parurent, furent les *Goths* Occidentaux ou *Visigoths*, qui, sous la conduite d'Athanaric, l'un de leurs Chefs, déclarèrent la guerre l'an 368 à l'Empereur d'Orient. Il y eut cependant un accord conclu entre les deux Nations, où l'Empereur Valens fut en personne avec Athanaric. La conférence se tint sur des Vaisseaux placés au milieu du Danube. Ils restèrent en paix jusqu'en 376, que se trouvant repoussés par les *Huns*, autre Nation de Scythes, ils furent contraints de se retirer vers le Pont-Euxin : et comme ils se trouvaient extrêmement resserrés, ils firent demander à l'Empereur Valens la permission de passer le Danube, et de se retirer dans la Thrace. Valens, qui crut faire une conquête en attirant un Peuple belliqueux dans ses Etats, leur permit d'y venir l'an 377. Et comme s'il eût été assuré de la fidélité de ces nouveaux sujets, il réforma toute sa cavalerie; ce qui dans la suite fut la ruine de l'Empire, parce qu'on s'avisa, après les avoir reçus sur les terres de l'Empire, de les y maltraiter, dans l'espérance

Goths ou Visigoths.

vraisemblablement de les y faire périr. Ils coururent aux armes, et firent de grands ravages dans la Thrace.

Ostrogoths. Les *Ostrogoths*, ou *Goths* Orientaux, se hasardèrent d'un autre côté, sans l'aveu de l'Empereur, de passer aussi le Danube, et de se joindre aux Visigoths. Ces deux corps s'unirent aux Goths qui ravageaient aussi les terres de l'Empire. Ils assiégèrent Constantinople, qui fut si bien défendue par le courage des habitans et par un secours des Sarrazins sujets de l'Empire, que les assiégeans furent contraints de se retirer. L'élévation de Théodose-le-Grand sur le Trône Impérial, arrêta les progrès des Barbares. L'Empereur leur accorda même son amitié, les reçut au nombre de ses sujets, et voulut bien qu'ils entrassent dans ses troupes. Cependant comme ils s'imaginèrent qu'on cherchait à les disperser, et par conséquent à les détruire, ils se révoltèrent, pillèrent la Thessalie et la Macédoine, et se retirèrent au-delà du Danube, où il était encore resté quelque partie de cette Nation.

Athanaric, qui n'était pas entré sur les terres de l'Empire d'Orient, était resté avec un corps de troupes des Visigoths de l'autre côté du Danube. Les Ostrogoths et les Goths tombèrent sur lui, et il fut enfin obligé de se retirer, et de venir trouver Théodose à Constantinople,

où il fut reçu l'an 381 avec toutes les marques de distinction qu'il pouvait souhaiter, et il mourut environ quinze jours après y être entré. Les honneurs, que Théodose lui fit rendre par d'augustes funérailles, gagnèrent le cœur des Visigoths, qui se soumirent à l'Empereur, et se chargèrent même de garder les frontières de l'Empire du côté du Danube. Les Visigoths rebelles quittèrent les environs de ce fleuve, et se retirèrent dans la Scythie, leur ancienne demeure. Un autre corps de cette Nation élut pour Chef l'an 401 Alaric, dont ils connaissaient le courage et la valeur : et pour l'obliger d'abandonner l'Italie, on se vit contraint de lui céder les Gaules et les Espagnes, que l'esprit de révolution commençait à faire chanceler. Alaric alla pour prendre possession de ce nouveau domaine; mais il rencontra sur sa route Saulus, Général des Troupes de l'Empereur, qui eut la témérité de l'attaquer, malgré la convention qui avait été faite. Il fut battu, et Alaric irrité de cette conduite, où la mauvaise foi paraissait régner, rebroussa chemin, et après avoir saccagé l'Italie, il prit la route de Rome, et s'en rendit maître. Il abandonna la Ville au pillage, après quoi il se rendit à Reggio, dans le dessein de passer en Sicile, et en Afrique; mais avant que d'exécuter cette

entreprise, il fut surpris d'une maladie qui l'emporta.

Huns. Dans le tems qu'Alaric faisait le plus de progrès, les *Huns*, autre Nation des Scythes, se jetèrent sur l'Asie, au nombre de plus d'un million de combattans : ils cherchaient, sans doute, un terrain plus avantageux que celui qu'ils abandonnaient. Ils étaient conduits par Attila, qu'ils avaient choisi pour Général, c'est-à-dire, pour Roi, selon l'usage de ces Peuples barbares, qui reconnaissaient pour Souverains ceux qu'ils mettaient à la tête de leurs armées. Attila, qui avait beaucoup de férocité et d'ambition, prétendit, avec toutes ses forces, se rendre maître de l'Empire; il y fut même engagé par la Princesse Honorie, sœur de Valentinien III, laquelle, pour se venger des réprimandes que lui faisait son frère, sollicita le Roi des Huns de tourner ses armes contre l'Empire d'Occident. Il désola toute l'Italie et les Gaules; il aurait même pris et saccagé Rome, si son caractère féroce n'eût été adouci par le grand Saint Léon. Il mourut, et cette Puissance fut bientôt dissipée.

Vandales. L'Empire Romain était alors en proie à une infinité d'autres Nations. Les *Vandales*, avec lesquels on était en paix, surprirent Carthage et la pillèrent; ils y avaient pénétré par les Gaules

Gaules et par l'Espagne ; ils firent les ravages et les persécutions qui sont rapportées par un Ecrivain de ces tems : c'est *Victor de Vite*, dont l'Ouvrage imprimé a fait connaître ce que les Fidéles eurent à souffrir de ces Peuples qui avaient embrassé l'Arianisme. Les Goths, les Suèves et les Alains, étaient entrés en Espagne avec les Vandales, et y avaient établi diverses Principautés, dont nous parlerons dans l'Histoire de ce Royaume.

L'Italie ne se trouvait pas plus tranquille ; elle était tourmentée par les Ministres, qui détrônaient ou établissaient les Empereurs, selon leurs intérêts particuliers. Avitus, qui était né dans les Gaules, y fut proclamé Empereur à Toulouse par l'Armée Romaine. Ce fut à sa sollicitation que Théodoric, Roi des Goths, entra dans les Espagnes pour y faire la guerre aux Suèves : mais ils abandonnèrent bientôt l'Empereur Avitus qui les avait appellés à son secours ; et leur retraite fit perdre l'Empire à ce Prince. Majorien, qui lui succéda, ne fut pas plus heureux, quoiqu'on le reconnût pour grand Capitaine. Sévère, qui fut mis ensuite sur le Trône Impérial, s'y comporta d'une manière si tyrannique, qu'on ne tarda guère à l'empoisonner. On ne laissa l'Empire que cinq ans à son successeur nommé Anthemius. On sentait bien que tout tendait

à une révolution générale, puisque les Ministres y étaient si puissans, et qu'ils ne laissaient les Princes sur le Trône, qu'autant qu'ils en avaient besoin pour exercer leurs violences sur les Peuples. Olybrius qui occupa l'Empire après Anthemius, ne le posséda que sept mois. Glycerius et Julius Nepos, qui le suivirent, ne le tinrent qu'un an chacun. Momylée, surnommé Romulus ou plutôt Augustule, fut le dernier des Empereurs.

Hérules. Ce Prince fut détrôné et relégué en Campanie par Odoacre, Roi des Turcilingiens. Avec des Scythes et des Hérules qu'il avait à sa solde, celui-ci se jeta dans l'Italie, dont il se rendit maître vers la fin de l'an 476. Odoacre, qui préjugeait peut-être, que, comme Empereur, il serait exposé aux mêmes révolutions que les derniers Princes qui avaient occupé l'Empire, se contenta du titre de Roi d'Italie, sans néanmoins prendre les ornemens de la royauté. Il régna 17 ans; c'était beaucoup pour un usurpateur. Théodoric, Roi des Goths, ou Ostrogoths, se rendit en Italie à la persuasion de l'Empereur Zenon : il gagna trois batailles contre Odoacre, après lesquelles il l'assiégea dans Ravenne, l'an 490. Le siége en dura trois années; mais enfin les deux Rois traitèrent ensemble, et convinrent de régner conjointement en Italie. Théodoric ne faisait

cette convention que pour surprendre Odoacre et s'en rendre maître. En effet, il le fit assassiner dans un festin, l'an 493, et c'est de cette année qu'on compte le commencement du règne des Goths en Italie.

Ecossais et Pictes.

D'autres troupes de Barbares se jetèrent en même temps sur les diverses Provinces de l'Empire; les *Ecossais* et les *Pictes*, Peuples qui étaient au Nord de la Grande-Germanie, occupèrent la partie septentrionale de la Grande-Bretagne, vers l'an 450 de l'Ere Vulgaire, et y établirent le Royaume d'Ecosse, où ils ont régné long-tems; mais enfin ce Royaume est devenu une Province de la Couronne d'Angleterre : et cette Province est si soumise, qu'à peine fait-on la moindre attention aux députés qu'elle envoie; on la regarde à-peu-près comme un pays de conquête.

Les *Saxons*, nommés aussi *Anglais*, Peuples de la Germanie septentrionale, furent appelés peu de tems après dans la Grande-Bretagne par Vortigerne, qui avait besoin d'un secours étranger contre les Ecossois et les Pictes, qui, du Nord de la Grande-Bretagne, voulaient s'étendre vers le Midi. Ils furent si utiles et rendirent de si grands services, que Vortigerne ne crut pas pouvoir mieux faire, que de lever des troupes chez cette Nation guerrière : mais la faiblesse des Insulaires leur fit naître l'envie de

se rendre maîtres du Gouvernement. Ils firent donc alliance avec les Pictes et les Ecossais, et formèrent un Etat particulier, qui fut nommé le Royaume de Kent; et nous verrons dans la suite que cet exemple fut imité par d'autres Peuples. Ces troupes auxiliaires firent tant de progrès, qu'elles domptèrent les anciens possesseurs, et communiquèrent leur nom à tout le Royaume.

Bourguignons.

Les *Bourguignons*, qui étaient aussi un Peuple de la Germanie, se trouvant trop resserrés entre deux puissantes Nations, les Francs et les Allemands, cherchèrent pareillement à s'établir dans les Gaules. Ils passèrent donc le Rhin, et se postèrent assez près des Helvétiens : ils y établirent un Royaume, qui, sous la première Race de nos Rois, faisait quelque figure dans l'Histoire; mais ce Royaume plusieurs fois abattu, et plusieurs fois rétabli, n'est depuis long-tems qu'une ou plusieurs Provinces soumises à différens Princes, et heureusement réunies sous la Couronne, dont ils ont le plus à espérer pour leur propre tranquillité.

Francs ou Français.

A peine ai-je parlé des *Francs* ou des *Français*, quoique ce soit le Peuple de la Germanie qui ait le plus inquiété l'Empire Romain. Nous verrons que vers le milieu du IIIe. siècle, ils étaient déjà si considérables, que c'était une gloire aux Empereurs, ou de les battre, ou de

les avoir dans leur alliance ; bientôt ils firent comme les autres ; ils profitèrent des troubles de l'Empire, et ils établirent un nouveau Royaume, qui subsiste encore aujourd'hui dans les Gaules.

Sclavons ou Esclavons.

Une autre Nation Barbare, les *Esclavons*, qui occupaient une partie de la Sarmatie, et qui par conséquent étaient encore de la race des Scythes, s'approchèrent de la Thrace, et voulurent passer le Danube sous le règne de l'Empereur Justinien, vers l'an 531. Ce Prince les en empêcha ; mais on ne put toujours arrêter de tels brigands, qui n'étaient attentifs qu'à trouver un moment favorable pour tromper la vigilance des troupes qu'on leur avait opposées. Ils pénétrèrent donc dans la Thrace et dans l'Illyrie, où ils commirent toutes sortes de cruautés, et firent des ravages extraordinaires l'an 550 ; et l'année suivante un détachement de ces Peuples se jeta sur la partie de la Germanie, autrefois occupée par les Boyens : c'était une Colonie de Gaulois, qui avaient pénétré jusqu'à ce pays, que nous appelons aujourd'hui la Bohême. Un autre détachement tourna du côté du nord-est, et entra dans les plaines, connues aujourd'hui sous le nom de Pologne ; c'est ce qui donna lieu à ces deux Royaumes, dont nous expliquerons la succession et l'Etat dans la suite.

Tous ces Peuples n'ont pas établi de dominations fixes et permanentes. Il n'y a de Royaumes conquis par les Peuples du Nord, que les suivans qui subsistent, ceux de France, d'Espagne, d'Angleterre, des Huns ou de Hongrie, de Pologne et de Bohême : encore ont-ils été sujets à beaucoup de révolutions : et quoique ce soient les mêmes Etats, ce n'est plus dans la plupart de ces Royaumes le même sang qui y domine. Les Cimbres, les Hérules, les Bourguignons, les Gépides n'établirent aussi que des dominations passagères : celle des Goths subsista quelque tems en Italie.

Royaume des Goths en Italie.

Après que *Théodoric*, Roi des Ostrogoths, se fut défait d'Odoacre, il se rendit maître absolu de toute l'Italie, l'an 493 de l'Ere Chrétienne. Le premier soin de ce Prince fut d'affermir sa nouvelle domination par des alliances qu'il contracta avec les Princes ses voisins : et pour s'appuyer, il épousa la sœur de Clovis, Roi de France. Le commencement de son règne fut accompagné de tant de sagesse et de douceur, qu'on peut avec justice le comparer aux plus grands Princes de l'antiquité ; et quoiqu'il fit profession de l'Arianisme, comme le reste de la Nation, il maintint avec une inviolable fidélité les droits et les immunités de l'Eglise Romaine.

Mais il démentit sur la fin de sa vie cette humanité, qui avait caractérisé les commencemens de son règne. Il devint injuste et cruel, et fit mourir Symmaque et Boëce son gendre, sur une fausse accusation de crimes qu'on leur imputait; il fit même périr le Pape Jean dans le fond d'une prison. Après avoir sacrifié ces victimes innocentes, il fut si tourmenté de visions et de phantômes, qu'il mourut peu de tems après, l'an 526 de l'Ere Chrétienne.

Athalaric son fils qui lui succéda, était trop jeune pour gouverner par lui-même. Amalasonte sa mère, fille de Théodoric, Princesse d'esprit et de courage, eut la tutelle de son fils et la Régence du Royaume; mais il mourut après un règne de huit ans. Amalasonte, qui se défiait de la fidélité des Goths, mit la couronne sur la tête de *Théodat*, fils de la Princesse Amalafride, qui était sœur du feu Roi Théodoric: mais ce Prince, lâche et avare, qui se voyait élevé à la suprême dignité par la faveur d'Amalasonte, ne fut pas long-tems sans témoigner son ingratitude à sa bienfaitrice, qu'il fit cruellement mourir.

L'Empereur Justinien fut si touché de la mort de cette vertueuse Princesse, qu'il forma le dessein de déclarer la guerre aux Goths, et de reconvrer l'Italie. *Bélisaire* fut nommé pour cette expédition, l'an 535. Il commença par la con-

quête de la Sicile, et prit l'année suivante la ville de Rome. Théodat avait été tué par une conspiration des Goths, qui ne pouvaient souffrir un Gouvernement aussi tyrannique. Ce fut en vain que le nouveau Roi Vitigès, avec le secours des Français, vint assiéger Rome, il eut la confusion de se retirer au bout d'un an. Bélisaire le suivit, l'atteignit et l'assiégea dans Ravenne, où il le fit prisonnier. Le Général Romain montra dans cette occasion son courage, son désintéressement et sa fidélité, en refusant la couronne des Goths qui lui fut offerte par la Nation. Il fut rappelé par Justinien, qui voulait l'employer dans la guerre que les Perses venaient de déclarer à l'Empire.

Les Goths élevèrent donc sur le trône *Théodebalde* nommé aussi *Hildebade*, et après lui, *Araric*. La briéveté de leur règne ne leur donna pas lieu de se distinguer ; mais *Totila*, qui vint après, releva la fortune chancelante des Goths en Italie. Son équité et sa modération ne le distinguaient pas moins que son courage. Il rentra dans la plupart des villes dont ses prédécesseurs avaient été dépouillés. Justinien, inquiet des progrès de Totila, envoya contre lui l'eunuque *Narsès*, dont la prudence et la valeur lui étaient connues. Il ne fut pas long-tems à se rendre maître de l'Italie. Totila fut tué dans

une bataille que Narsès gagna sur lui. *Teïas*, que les Goths avaient élevé sur le Trône, subit le même sort quelques mois après dans une autre bataille que Narsès gagna sur les Goths. Ces Peuples furent enfin soumis et se trouvèrent heureux de recevoir la paix que Justinien leur fit offrir. Dès-lors, Narsès eut le gouvernement d'Italie, qu'il garda environ quinze ans.

Exarques de Ravenne.

La mort de l'Empereur Justinien fit changer de face aux affaires. Justin II fut appellé à la Couronne de Constantinople. La première chose qu'il fit fut de rappeler d'Italie Narsès; et pour le priver de son autorité, il envoya l'an 568, un Vicaire général de toute l'Italie, sous le titre d'*Exarque*, lequel, suivant l'exemple des Rois des Goths, établit le siége de sa résidence à Ravenne. De-là il envoyait ses Officiers dans toutes les grandes villes avec le titre de Duc ou de Capitaine. Le Patrice *Longin*, le premier de ces Exarques, fut donc envoyé de Constantinople, pour conserver en Italie les faibles restes que l'Empire y possédait encore; mais l'avarice et la cruauté de ces Gouverneurs, causa plus de ravage que n'en faisaient les Barbares. Ces Exarques subsistèrent à Ravenne cent quatre-vingt-cinq ans, jusqu'à la prise de cette grande

ville par Astolphe, Roi des Lombards en 752.

L'Empereur Justin ne se contenta point, sur quelques plaintes que les Romains avaient faites, de rappeler *Narsès ;* l'Impératrice Sophie, qui se mêlait du Gouvernement, ajouta une lettre insultante à la révocation de Narsès. Elle lui ordonnait, comme à un eunuque, de venir travailler avec ses femmes, aux ouvrages de fil et de laine qui lui convenaient. Cette raillerie piqua si vivement Narsès, qu'il répondit que bientôt il ourdirait une trame, que l'Impératrice, ni l'Empereur ne pourraient pas démêler. En effet, il appela les Lombards en Italie, où ils commirent, pendant quelques siècles, des tyrannies et des brigandages, qui obligèrent enfin les souverains Pontifes à implorer contre eux le secours des Rois de France ; et Narsès ne retourna point vraisemblablement à Constantinople, mais il mourut en Italie, l'an 572 de l'Ere Chrétienne. Je marque cette circonstance pour empêcher que l'on ne confonde ce Narsès avec deux autres qui ont porté le même nom, et qui ont été en grand crédit auprès des Empereurs d'Orient, dont le troisième néanmoins fut brûlé vif par l'ordre de l'Empereur Phocas.

Royaume des Lombards.

On sait que ces Peuples, nommés autrefois Winiles, étaient sortis de Norwége et de Suède,

aussi bien que les Gothis, les Vandales et les autres Peuples, qui, depuis le IVe. siècle, avaient désolé l'Empire Romain. Les Lombards, après avoir soumis les Vandales, avaient traversé toute la Germanie. Enfin, l'an 526, Audouin, le neuvième de leurs Rois, selon Paul Diacre, se fixa dans la Pannonie aux environs du Danube. Alors ils firent alliance avec les Romains, par lesquels ils furent secourus contre les Gépides, l'an 548 et 551 de l'Ere Chrétienne. A leur tour ils secoururent les Empereurs contre les Gothis. Narsès, qui connaissait leur valeur, les fit venir en Italie lorsqu'il fut envoyé contre Totila, par l'Empereur Justinien, l'an 552 : mais comme ils ne se contentaient pas de secourir leurs alliés, et qu'ils voulaient encore les piller et les saccager, sans épargner même les lieux les plus sacrés, Narsès se vit contraint de les faire sortir d'Italie et de les renvoyer dans la Pannonie.

L'outrage que Narsès avait reçu de l'Impératrice Sophie, lui fit penser à se venger par le moyen des mêmes Lombards, dont il s'était autrefois servi. Il les appela donc une seconde fois en Italie, l'an 568 de l'Ere Chrétienne. Ils avaient pour Roi *Alboin*, fils d'Andouin. D'abord ils soumirent toute la Ligurie, entrèrent dans Milan, assiégèrent Pavie, dont ils ne se rendirent maîtres qu'après trois années de siége;

et parcourant le reste de l'Italie, ils en occupèrent toutes les villes, à l'exception de celles de Ravenne et de Rome. Pour se soutenir, Alboin fit alliance avec Clotaire, Roi de France et fils de Clovis ; il en épousa la fille, nommée Chlotsuinde. Après la mort de cette Princesse, il se remaria avec Rosemonde, fille de Cunicmond, Roi des Gépides, qu'il avait tué de sa propre main. Avant que d'entrer en Italie, Alboin avait cédé la Pannonie aux Huns, à condition néanmoins que s'il ne réussissait pas dans son expédition, il rentrerait dans son ancien Domaine. Le premier réglement que fit Alboin, lorsqu'il se crut affermi dans l'Italie, fut de créer trois Ducs ou Gouverneurs qu'il établit, l'un dans le Frioul, pour être toujours maître des passages de la Germanie ; le deuxième fut mis à Spolette, au centre de l'Italie ; et le troisième enfin à Bénévent, aujourd'hui dans le Royaume de Naples, afin qu'il veillât sur la conduite des Peuples qui étaient les plus éloignés de sa capitale, qu'il établit à Pavie. Enfin il fit changer de nom aux Provinces qu'il occupait, et leur fit prendre celui de Lombardie, qu'elles portent encore aujourd'hui.

Ce Prince en épousant Rosemonde, n'avait pas fait attention qu'il introduisait chez lui un ennemi domestique, qui chercherait à se venger de la mort de Cunicmond ; ce qu'elle fit l'an 572,

après un règne de trois ans et demi. Mais ce fut après une seconde inhumanité qu'Alboin exerça contre cette Princesse, en la contraignant de boire dans le crâne de son père Cunicmond, dont le Roi Lombard, suivant l'usage de ces Peuples, s'était fait faire une coupe. Rosemonde ne fit pas difficulté, pour faire périr le meurtrier de son père, de s'abandonner à Hermigès, l'un des premiers Officiers d'Alboin; et tous deux vinrent à bout d'assassiner ce Prince. Rosemonde s'étant saisie des trésors d'Alboin, prit la fuite avec Hermigès son adultère, et se retira chez Longin, Exarque de Ravenne. Celui-ci, qui avait quelques vues sur la Princesse, lui conseilla d'empoisonner Hermigès; mais à peine eut-il avalé une partie du poison, qu'il contraignit Rosemonde, le poignard à la main, de prendre le reste du breuvage : ainsi ces deux amans expièrent, par une mort violente et digne d'eux, les crimes qu'ils avaient commis.

Alboin ne laissait aucune postérité : ainsi les Lombards étant maîtres de se choisir un Roi, élurent *Cléphis*, que ses inhumanités firent périr par la main de ses sujets, après un règne de dix-huit mois. Les Lombards furent dégoûtés de la Royauté : ils crurent bien faire de confier aux Grands du Royaume, le Gouvernement de l'Etat, comme ils avaient fait autrefois. Il est vrai que les commencemens en furent

heureux, par les conquêtes qu'ils firent pendant dix ou onze ans que dura leur administration. Rome même fut inquiétée, et l'Exarque Longin, plus occupé de ses intérêts propres que de ceux de son maître, fut rappelé à Constantinople; le Patrice *Smaragdus*, fut envoyé à sa place, pour gouverner l'Italie avec la même autorité et le même titre d'Exarque, qu'il ne posséda que trois ans.

Les Lombards furent obligés de revenir à la Royauté; et ils élurent *Antharis*, fils de Cléphis, duquel ils espérèrent du secours contre la ligue que Maurice, Empereur de Constantinople, venait de faire contre eux avec le Roi de France. D'abord il reprit Brixelles, que l'Exarque de Ravenne lui avait enlevée, et vint se poster devant Rome, qu'il aurait prise infailliblement, sans une protection visible de la Providence, qui secourut cette ville par un débordement d'eau, qui contraignit Antharis de se retirer. Les Lombards faisaient encore profession de l'idolâtrie, mais Antharis en embrassant la Religion Chrétienne, eut le malheur d'embrasser l'Arianisme. La guerre dura aussi long-tems que régna ce Prince, qui ne posséda la Couronne des Lombards que six ans. Les Peuples eurent tant de respect pour la Reine *Theudelinde* sa femme, Princesse de beaucoup de vertus, et dont l'Histoire ne parle

qu'avec de grands éloges, qu'ils voulurent qu'elle restât sur le trône. Ils lui conseillèrent donc de se choisir un époux qu'ils reconnaîtraient pour Roi. Elle prit *Agilulphe*, Duc de Turin et de Piémont, qui par ce moyen monta sur le trône d'Italie. La première chose que fit cette sage et vertueuse Princesse, fut d'engager son époux et ses sujets à embrasser la Religion Catholique. Agilulphe cependant eut de la peine à se faire reconnaître ; et pour n'être pas inquiété par les Princes ses voisins, il fit la paix avec les Français ; après quoi il résolut de porter ses conquêtes plus loin que n'avaient fait ses prédécesseurs ; il assiégea Rome, mais inutilement : il eut à se défendre lui-même contre les Avares qui s'étaient jetés sur le Frioul. Enfin ce Prince, qui pensait à assurer la Couronne dans sa famille, avait associé son fils *Adaloalde*, qu'il laissa pour successeur, sous la tutelle néanmoins de sa mère Theudelinde. Ce Prince, moins prudent que son père Agilulphe, prétendit se dispenser du tribut que les Lombards payaient aux Rois de France, dont il pouvait espérer du secours contre d'autres ennemis. La mort de Theudelinde fit voir que c'était uniquement en considération de cette Princesse que son fils restait sur le trône. A peine fut-elle expirée, qu'Adaloalde fut obligé d'abandonner la cou-

ronne, que les Lombards confièrent à *Ariovalde*, qu'ils se choisirent pour Chef et pour Roi. Ce Prince fit peu de choses pendant son règne qui dura douze ans : mais comme il ne laissait point de postérité, les Lombards choisirent pour Roi *Rotharis*, nommé *Chrotaire* par quelques Historiens. On l'aurait regardé comme un des grands Princes de son tems, s'il n'eût pas eu le malheur d'être élevé dans l'hérésie Arienne; mais au moins les Catholiques eurent lieu de se louer de sa tolérance et de son humanité. C'est à ce Prince rempli de justice et d'équité que ces Peuples furent redevables de leurs lois, qui subsistent encore aujourd'hui dans nos anciens Recueils. Son équité ne l'empêcha pas néanmoins d'avoir une guerre considérable avec l'Exarque de Ravenne, c'est-à-dire, avec l'Empereur de Constantinople, auquel il enleva toutes les villes de la Ligurie; ce que les Lombards n'avaient pu faire depuis leur établissement dans l'Italie.

Ce Prince laissa dans son fils *Rodoalde*, un successeur qui n'avait rien de ses bonnes qualités : il joignait à son peu de valeur une impudicité démesurée, qui le fit mettre à mort après un règne de cinq ans et quelques jours. *Aripert*, petit-fils de Garibald, Roi de Bavière, fut mis sur le trône des Lombards, qu'il ne posséda guères plus de six ans : il fut tué par

une

une révolte de ses propres domestiques. Deux enfans, *Pertharite* et *Gundebert*, qu'il laissa en bas âge, occasionnèrent la division de ce Royaume, dont l'un avait Milan, et l'autre Pavie pour capitale. Il n'en fallut pas davantage pour les ruiner : la discorde se mit entre les frères ; *Grimoald*, Duc de Bénévent, ayant cédé son Duché à son fils *Romoald*, partit à la tête d'une armée, en apparence pour pacifier les troubles, mais en effet pour détruire et chasser les deux Rois. Il obligea Pertharite à se retirer chez les Avares, et fit mourir, à Milan, Gundebert, qui avait à peine goûté de la Royauté. *Grimoald* avait du courage ; et son attention fut de se rendre maître de toute l'Italie. Il en eut une occasion favorable pendant la guerre que l'Empereur de Constantinople fut obligé de soutenir en Afrique pour s'opposer aux Sarrazins qui s'étaient jetés sur cette partie, la plus considérable que l'Empire possédât pour lors, les autres Provinces étant envahies ou vexées par de fréquentes courses des Peuples du nord. Enfin ce Prince mourut après un règne de neuf ans, laissant pour successeur son fils *Caribald*, qu'il avait eu de la fille du feu Roi Aripert. Mais un Roi enfant ne convenait point à une nation guerrière ; aussi lui ôtèrent-ils la couronne pour la rendre à *Pertharite* qui s'était refugié en France. Ce

Prince, pour assurer le Royaume à sa postérité, fit monter sur le Trône son fils *Cunnibert*, dont l'Histoire parle avec beaucoup d'éloge. Quoique les talens de la guerre ne fussent pas ceux de Cunnibert, il ne laissa pas, lorsqu'il se vit seul sur le trône, de se soutenir contre *Alahis*, Duc de Trente, qui s'était déjà révolté contre Pertharite ; et ce ne fut pas sans peine qu'il vint à bout de dompter un homme aussi inquiet. Il mourut après un règne de douze ans, et eut le malheur de laisser en bas âge un fils nommé *Luitperth*, sous la tutelle, à la vérité, d'un homme sage et vertueux, nommé *Arisprand*. L'enfance du jeune Roi donna lieu à *Garibert*, Duc de Turin, de se révolter, et d'usurper la Couronne des Lombards, après plusieurs batailles gagnées. Garibert ne jouit que trois mois de son usurpation, et laissa la Couronne à son fils *Aripert*, qui la posséda, malgré les mouvemens qu'Arisprand se donna pour faire remonter Luitperth son pupille sur le trône. Aripert se voyant tranquille, chercha, par les bienfaits dont il favorisa le Saint-Siége, à mettre les Papes dans ses intérêts. Néanmoins une révolution lui fit perdre la Couronne après douze années de règne. *Arisprand*, qui s'était retiré auprès du Roi de Bavière, obtint de ce Prince une armée, pour inquiéter du moins Aripert, s'il ne pouvait pas le détrôner.

Les Bavarois ne laissèrent pas d'être battus; mais Aripert, qui avait mécontenté ses sujets, crut qu'il devait se mettre à couvert de toute insulte de leur part. Il prit donc avec lui ce qu'il avait de plus précieux, et voulut se retirer; mais il fut englouti au passage de la rivière du Tésin, et laissa *Arisprand* maître de toute la Lombardie. Ce vertueux Seigneur ne jouit que trois mois du fruit de sa victoire; mais il laissa pour héritier son fils *Luitprand*, qui posséda plus de trente et un ans la Couronne de Lombardie. Ce règne, l'un des plus longs qu'il y ait eu parmi les Rois Lombards, fut assez heureux par les guerres dont Luitprand vint à bout contre les Ducs de Spolette et de Bénévent, lesquels s'étant déjà rendus héréditaires pendant les troubles de la Lombardie, ne voulaient plus reconnaître l'autorité des Rois dont ils étaient feudataires. Et Luitprand, pour conserver ses droits sur le Duché, ne le donna point au fils de Grimoald, qui mourut durant son règne, mais il en investit Grégoire. Cependant ce Prince tantôt ami, tantôt ennemi du Saint-Siége, suivait trop aveuglément les impressions des Empereurs d'Orient, qui s'étaient déclarés contre l'Eglise Romaine; il rompit plusieurs fois avec Rome, en forma le siége qu'il se vit contraint de lever: mais les différends qu'il eut avec les Ducs de

Spolette et de Bénévent, et même avec les Romains, lui firent penser que le Royaume sortirait de sa famille, s'il n'avait soin lui-même de l'y assurer. Il fit donc monter sur le Trône *Hildebrand* son fils, ou son neveu, car l'Histoire varie à ce sujet. La fin de son règne ne laissa pas d'être traversée par de nouvelles révoltes de la part des Ducs de Spolette et de Bénévent, soutenus par les Romains; mais Luitprand les dompta encore une fois, et dès qu'il eut assuré la paix, il rendit généreusement au Pape les quatre villes qu'il lui avait enlevées quelques années auparavant, et mourut après un règne de trente-un ans et six mois. La précaution qu'il avait prise de faire monter *Hildebrand* sur le Trône devint inutile : ce Prince étant incapable de s'y soutenir, fut déposé au bout de cinq mois; et *Rachis*, Duc de Frioul, homme de valeur et de courage, fut mis en sa place, et l'occupa cinq années et demie. Une guerre qu'il commençait avec le Saint Siége fut cause de sa conversion : le Pape Zacharie le vint trouver jusques dans son camp, et lui parla avec tant de force et de persuasion, qu'il l'obligea de quitter le monde pour embrasser la retraite. Mais Rachis ne prit ce parti qu'après avoir établi sur le Trône des Lombards son frère *Astolphe*. Ce prince, qui n'avait pas moins de vigueur que Rachis, voulut

se rendre maître de toute l'Italie, et même de Rome. Il commença par la ville de Ravenne qui servait de résidence aux Exarques : elle ne fit aucune résistance, et se soumit trop facilement aux Lombards. Par-là finit en Italie le Gouvernement, ou plutôt la tyrannie des Exarques de Ravenne, qui étaient envoyés par les Empereurs de Constantinople, moins pour gouverner que pour vexer l'Italie.

La facilité qu'Astolphe trouva dans la conquête de Ravenne lui fit penser à celle de Rome : il ne put en être détourné par les sages exhortations du Pape Etienne qui fut contraint de venir en France implorer le secours de Pepin, qui de Maire du Palais venait d'être élevé sur le trône des Français. Ce Prince, zélé pour les intérêts du Saint Siége, commença la révolution à laquelle son fils Charlemagne mit dans la suite la dernière main. Pepin alla donc avec une armée pour rétablir le Pape Etienne dans le Siége de Rome. Il fit plus ; car il obligea même le Roi Astolphe de mettre Ravenne entre les mains du Pape, quoique cette ville avec son Exarchat fût réclamée par l'Empereur de Constantinople. Mais Astolphe, qui s'était vu contraint par la force des armes des Français de rendre justice au Saint Siége, crut que l'éloignement des troupes de Pepin le mettrait en droit de manquer à sa parole. Il reprit donc

tout ce qu'il avait été obligé de céder au Pape ; et avec une nouvelle armée, il marcha droit à Rome ; mais il revint sur ses pas dès qu'il sut que Pepin rentrait en Italie avec un corps de troupes. Astolphe fut battu et assiégé dans Pavie. Enfin ce Prince fut contraint, par l'extrémité où il se voyait réduit, de rendre au Pape, outre les villes du territoire de Rome, Ravenne et tout son Exarchat. Pepin, pour témoigner son zèle et son affection pour le Saint Siége, fit à Saint Pierre et au Pape une donation de la ville de Ravenne et de tout son territoire : donation que quelques Italiens avaient autrefois prétendu avoir été faite par l'Empereur Constantin, mais ils sont aujourd'hui revenus à des sentimens plus équitables ; et quand la vérité Historique et la conduite des Empereurs d'Orient ne s'opposeraient point à cette donation fabuleuse, les seuls actes de Pepin, de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire, font voir que c'est d'eux seuls que le Saint Siége tient les plus belles portions de son Domaine. Quelques Auteurs ont prouvé même, que, malgré cette donation qui ne consistait que dans le Domaine utile, Pepin et Charlemagne n'avaient pas laissé de conserver sur Rome le Domaine direct, comme un Auteur Français (c'est M. *le Blanc*) l'a prouvé dans sa *Dissertation des Monnoies de Charlemagne*,

en montrant que ce Prince et ses successeurs ont fait frapper à Rome des monnoies comme Seigneurs et Souverains de cette Capitale du monde Chrétien.

Pepin convaincu de la mauvaise foi d'Astolphe ne voulut pas quitter l'Italie, que ce Prince n'eût remis au Pape tout ce qu'il était convenu de lui rendre. Mais Astolphe ne survécut pas long-tems à ce désastre; il fut tué dans une chasse par un sanglier, qu'il avait poussé trop vivement. Comme il ne laissait point d'héritier, *Didier*, Duc, c'est-à-dire, Gouverneur de la Toscane, qui avait été anparavant Général de ses troupes, s'empara du Royaume des Lombards. *Rachis*, en quittant le monde, n'avait pas tout-à-fait perdu le goût de la souveraineté: il crut que la mort de son frère Astolphe lui donnerait lieu de remonter sur le trône. Il sortit donc de son Monastère; et bientôt une guerre civile aurait été allumée dans l'Italie, si le Pape n'avait engagé ce Prince à rentrer dans le cloître, et si Didier lui-même ne l'eût accablé de paroles et de promesses, qu'il était résolu de ne pas tenir. Le Saint Siége fut persécuté sous ce nouveau Roi beaucoup plus qu'il n'avait été sous ses prédécesseurs; et loin de reconnaître que c'était aux sollicitations du Pape qu'il devait son élévation sur le trône de Lombardie, il se déclara l'ennemi du Saint Siége.

Le Pape Adrien Ier., qui avait succédé à Etienne III, se vit donc contraint d'implorer le secours de Charlemagne, qui avait autant de zèle pour le Saint Siége que Pepin son père, mais beaucoup plus de force pour obliger le Roi des Lombards à ne plus inquiéter l'Eglise Romaine. Charles vint donc en Italie avec une armée, battit plusieurs fois les Lombards, et poussa Didier jusques dans Pavie : Charles l'y assiégea avec une partie de ses troupes, et se rendit maître avec le reste de son armée des autres villes de la Lombardie, qui firent peu de résistance. Le siége de Pavie dura quelque tems; mais enfin Didier fut obligé de se rendre à la merci de Charles, qui mit fin l'an 774 au Royaume des Lombards, et fit venir avec lui en France Didier leur dernier Roi. Charles voulut ratifier en faveur de l'Eglise Romaine la donation des terres que Pepin son père avait faite au Pape; il y ajouta même de nouvelles libéralités, en cédant au Saint Siége le territoire des Sabins, le Duché de Spolette et celui de Bénévent, dont il est fait mention dans Anastase-le-Bibliothécaire. On y comprend même l'Istrie et les Provinces de l'Etat de Venise.

Charles ne laissa point de conserver un grand Domaine en Italie, dont il donna le Royaume à l'un de ses enfans, nommé Pepin.

Ce Royaume, sujet dans la suite à beaucoup de révolutions, se trouve impliqué dans l'Histoire des Papes, et dans celle des Empereurs d'Allemagne, qui souvent prirent occasion des Domaines qu'ils avaient dans l'Italie, pour vexer et tourmenter le Saint Siége : mais depuis la fin du douzième siècle, ce Titre fut entiérement aboli, et il se forma dans cette partie de notre Continent, beaucoup de Principautés particulières, dont nous parlerons ailleurs.

TABLEAU
DE
L'HISTOIRE UNIVERSELLE,
DEPUIS LA VENUE DE JESUS-CHRIST, JUSQU'A LA MORT DE LOUIS XV.

Par M. BÉRARDIER DE BATAUT (1).

PREMIÈRE ÉPOQUE.

La Naissance de JESUS-CHRIST.

Ans du Monde 4000 et 4004, suivant l'Ere vulgaire.

De l'Ere vulgaire. 1-14.

LES décrets du Ciel s'étaient accomplis. Jesus, fils de Dieu, le Sauveur du Monde,

(1) Cette partie de l'Histoire Universelle a été extraite de la deuxième édition du Précis de l'Histoire Universelle, par M. BÉRARDIER, ancien Professeur d'éloquence en l'Université de Paris, in-12, 1776 : c'est le

venait de naître à Béthléem, ville de la Judée, la trente-troisième année du règne d'Hérode. Ce Prince, ambitieux et cruel, apprit des Mages, en frémissant, la naissance de ce nouveau Roi : pour s'en défaire à coup sûr, il feignit de vouloir aussi l'adorer, et parvint à leur faire promettre de repasser par Jerusalem, lorsqu'ils l'auraient trouvé; mais il fut trompé dans son attente; les Mages retournèrent dans leur pays par un autre chemin. Hérode, furieux, résolut de faire périr l'enfant nouvellement né, en ordonnant d'égorger tous les enfans mâles au-dessous d'un an, à Béthléem et aux environs. Jesus-Christ seul échappa au massacre : Hérode mourut la même année, de la maladie pédiculaire. Archélaüs lui succéda en Judée; Hérode-Antipas, en Galilée, et Philippe, époux d'Hérodias, dans la Traconite. Archélaüs fut d'abord reconnu Roi à Rome; mais quatre ans après, étant tombé dans la disgrace d'Auguste, il fut dépouillé de ses Etats, et relégué à Vienne, dans les Gaules : la Judée fut alors réduite en province Romaine. 1-14.

Auguste cependant accoutumait les Romains

---

meilleur livre, après l'Ouvrage admirable de M. Bossuet, qu'on puisse mettre entre les mains de la jeunesse, et des personnes qui ne veulent s'arrêter qu'aux principaux faits Historiques.

14-37. à la domination d'un seul maître. La terreur qu'il inspira aux Parthes, ses victoires sur les Cantabres, celles de Germanicus et de Tibère sur les Germains soutinrent la gloire de ses armes. Sa politique abaissa le Sénat et les Magistrats, sans les offenser : sa clémence, mêlée à propos de sévérité, désarma les furieux qui en voulaient à sa vie. Il dut ses plus beaux triomphes à Agrippa, et les fruits d'un Gouvernement aussi heureux, aux conseils de Mécène, courtisan adroit, mais ministre habile, et qui chérissait son maître. Ce sage favori protégea les belles-lettres. Horace, Virgile et plusieurs autres beaux génies, qui ont servi de modèles jusqu'à présent, fleurirent sous ce règne. Par ces moyens, Auguste fit aimer une puissance usurpée, et mérita d'être regretté lorsqu'il mourut à Nole en Campanie. Il eut pour successeur Tibère, fils de Livie. Elle l'avait eu de son premier mariage avec Tibérius-Néron, avant qu'elle épousât Auguste. Ce Prince fut aussi odieux par ses vices, que son prédécesseur avait été aimable par ses vertus. Sombre, dissimulé, soupçonneux, il commença par se défaire d'Agrippa-Posthumus, le dernier des petit-fils d'Auguste. Le mérite de Germanicus son neveu, fils de Drusus, attira sa jalousie ; il le tira de Germanie, où il avait appaisé une dangereuse

révolte, et le transféra en Asie, où il le fit périr par le poison. Pison, fut l'instrument dont il se servit pour exécuter ce crime. 14-37.

La quinzième année de Tibère, Jean-Baptiste commença à prêcher, et Jesus-Christ à accomplir sa mission. Trois ans après, il fut mis à mort par les ordres de Pilate, Gouverneur de la Judée pour les Romains. Après avoir resté trois jours dans le tombeau, il en sort glorieux, et quarante jours après, il monte aux Cieux, en présence de ces Disciples. Le Saint-Esprit descendu sur les Apôtres, en ayant fait de nouveaux hommes, ils annoncent dans la Judée la divinité de leur maître; bientôt après, ils se dispersent dans tout l'univers, pour y prêcher la foi.

Cependant Tibère, livré aux plus infames débauches, s'était retiré dans l'île de Caprée, pour y être plus libre. Il y était accompagné du fameux Séjan. Cet insolent favori profita du caractère sauvage de l'Empereur, et de la confiance aveugle qu'il avait en lui, pour devenir le tyran de Rome. Il persécuta toute la famille de Germanicus. Enfin il forma des desseins pernicieux à Tibère lui-même, qui en fut averti. Séjan fut arrêté et étranglé par son ordre. Cet événement ne diminua rien de la cruauté de ce Prince. Tous ses jours furent marqués par quelque meurtre, jusqu'au

37-41. tems où il mourut dans sa retraite, l'an de l'Ere vulgaire 37. Il eut pour successeur à l'Empire, Caïus-Caligula, son petit neveu; car ce Prince était fils de Germanicus, dont nous avons parlé, et frère de la fameuse Agrippine, qu'il ne faut pas confondre avec l'épouse de Germanicus.

Auguste n'avait peut-être pas le caractère meilleur que Tibère; mais la raison, la politique, la nécessité même en firent un bon Prince. Tibère avait des passions plus vives, moins de jugement, et des vues moins nobles et moins étendues. Il ne put cacher long-tems ce qu'il était, et devint un tyran; mais son successeur le fit regretter.

Caïus-Caligula sembla ne jouir de la suprême puissance, que pour la faire servir à ses extravagances et à ses cruautés. Il eut la folie de vouloir se faire adorer comme un Dieu, lui qui à peine était un homme. Ce qu'il y eut de plus ridicule, c'est qu'il fut lui-même son propre Prêtre. Il s'associa dans cette fonction son cheval, digne Pontife d'une divinité pareille. Les Juifs n'ayant pu souffrir qu'on plaçât dans leur Temple la statue de ce nouveau Dieu, irritèrent à l'excès la colère de ce Prince violent. Outre les persécutions que leur faisait souffrir Flaccus, ils auraient encore éprouvé les plus terribles effets du res-

sentiment de l'Empereur, si Agrippa n'avait eu l'adresse de le calmer, et de lui faire quitter la résolution de se faire adorer dans le Temple du vrai Dieu. 41-51.

Cet Agrippa, qui mit à mort l'Apôtre Saint Jacques, était fils d'Aristobule, qu'Hérode le Grand son père, avait fait mourir. Tibère avait fait mettre ce Prince dans les fers ; mais Caligula, qui l'avait toujours aimé, le remit en liberté, lui donna l'Iturée et la Traconite ; et quelque tems après, ayant relégué dans les Gaules Hérode-Antipas, meurtrier de Saint Jean Baptiste, et oncle d'Agrippa, il donna encore à ce dernier le Royaume de Galilée, que possédait Hérode. Au commencement du règne de Caligula, les Apôtres se dispersèrent dans le monde, pour y prêcher l'Evangile.

Les cruautés de l'Empereur le rendaient si odieux, et ses folies si méprisables, que Chérea et quelques autres l'assassinèrent et délivrèrent enfin la terre de ce monstre, après trois ans de règne. Claude, oncle de Caligula et frère de Germanicus, était présent lorsque l'Empereur fut mis à mort, et il appréhendait le même sort pour lui-même, lorsque les soldats lui déférèrent l'Empire ; car ils s'arrogeaient déjà le droit d'élire l'Empereur, et le conservèrent presque toujours dans la suite. Ce Prince, sans avoir d'autres défauts que la fai-

41-51. blesse, fut responsable de tous les crimes que lui firent commettre ses affranchis et ses femmes, par qui il se laissait entièrement gouverner. Il se vit obligé de condamner à mort Messaline, sa première femme, à cause de ses énormes débauches. Après la mort de cette Princesse, il épousa Agrippine, sa nièce, fille de Germanicus. Les crimes ne coûtèrent jamais rien à cette femme impérieuse, pour satisfaire son ambition, et pour élever à l'Empire Néron son fils, qu'elle avait eu de Domitius-Ænobarbus, son premier mari. Elle le fit adopter par l'Empereur, et par-là l'égala à Britannicus, fils de Claude et de Messaline.

Aussitôt que Claude fut parvenu à l'Empire, il ajouta la Judée aux Etats que possédait déjà Agrippa, qui se vit maître de tout ce qui avait appartenu à Hérode le Grand. Mais il fut ébloui de sa propre grandeur. Quelques années après, ayant souffert que le Peuple de Césarée le traitât de Dieu, il fut aussitôt frappé par le Très-haut, et mourut dans de cruelles douleurs. Il laissa un fils, nommé Agrippa II, qui lui succéda, et devant qui plaida Saint Paul.

51. Sous l'Empire de Claude, se tint à Jérusalem le premier Concile, qui fut le modèle de tous les autres. Les Apôtres y jugèrent souverainement, et décidèrent qu'il n'était pas nécessaire

nécessaire d'observer la Loi Mosaïque pour être sauvé. La sentence, dit M. Bossuet, fut prononcée au nom du Saint-Esprit et de l'Eglise. 51-64.

Pendant que la Religion Chrétienne prenait tous les jours de nouveaux accroissemens, le stupide Claude se laissait gouverner par Agrippine. Cette femme ambitieuse, après avoir fait épouser Octavie, fille de l'Empereur, à Néron son fils, crut qu'il était temps de faire passer l'Empire sur sa tête; elle empoisonne donc son mari, fait disparaître quelque tems Britannicus, et fait proclamer Empereur, par les soldats, Domitius-Néron : elle eut dans la suite tout lieu de se repentir d'avoir servi un fils dénaturé, au prix de tant de forfaits.

Néron fut un monstre de cruauté. Après quelques années de dissimulation, il cessa de se contraindre. Ce même homme qui, dans les premiers jours de son règne, desirait ne pas savoir écrire pour s'exempter de signer un arrêt de mort, foula bientôt aux pieds toutes les lois divines et humaines. Son coup d'essai fut la mort de Britannicus, qu'il vit de sang-froid expirer à sa table, du poison qu'il lui avait fait prendre. Il fit périr Agrippine, sa mère, qui s'était flattée de gouverner sous son nom; Poppée, son épouse, Sénéque, son Gouverneur, et bien d'autres. La dixième année de

64-68. son règne, de l'Ere vulgaire 64, un horrible incendie consuma la plus grande partie de la ville de Rome; on crut qu'il avait été allumé par les ordres de Néron. Pendant la plus grande violence de l'embrâsement, ce Prince cruel repaissait ses yeux de cet affreux spectacle, et chantait des vers qu'il avait composés sur l'embrâsement de Troye; car il se piquait d'être bon poète, bon musicien et même bon comédien. Néron, pour se disculper aux yeux du peuple, accusa les Chrétiens d'être les auteurs de cet incendie, et leur fit souffrir des tourmens qui faisaient horreur aux Païens même. Ce fut la première persécution qu'eut à souffrir l'Eglise.

Deux ans après, Saint Pierre et Saint Paul obtinrent la couronne du martyre, à Rome, qui devint dès-lors la capitale du monde Chrétien, après avoir été le centre du paganisme; Saint Pierre fut crucifié, et Saint Paul fut décapité, comme citoyen Romain. Saint Lin, et après lui Saint Clet ou Clément, succédèrent au Prince des Apôtres, dans le souverain Pontificat.

Cependant les oracles de Jésus-Christ contre les Juifs commençaient à avoir leur accomplissement. La Judée, divisée en plusieurs factions, était dans un désordre affreux. Sur la fin du règne de Néron, elle se révolta contre les Romains. Vespasien, qui succéda à Cestius dans

la conduite de cette guerre, se mit à la tête des troupes, et pressa vivement les Juifs. Tout le reste de l'Empire était tranquille. Corbulon, après plusieurs avantages remportés sur les Parthes, les avait obligés à demander la paix; Néron, pour prix de ses victoires, le fit mourir. Ce Tyran était également détesté et méprisé. Le Sénat enfin le déclara ennemi du peuple Romain, et nomma Empereur Galba, qui était alors à la tête des légions en Espagne. Néron, à cette nouvelle, aussi effrayé qu'il paraissait fier et impérieux auparavant, chercha tous les moyens d'échapper à son malheureux sort; mais se voyant environné de tous côtés, seul et sans ressources, il se résolut à la fin, avec bien de la peine et après beaucoup de larmes, à se donner la mort. Galba ne jouit pas long-tems de la dignité Impériale; il eût été même estimé, s'il ne l'eût jamais obtenue. Son avarice le rendit odieux. Othon s'étant fait déclarer Empereur par les cohortes prétoriennes, entra dans Rome, et fit poignarder ce malheureux vieillard, vers le milieu du mois de Janvier de l'année qui suivit la mort de Néron. 64-68.

Dans le même tems, les légions de Germanie, qui campaient auprès de Cologne, élevèrent à l'Empire Vitellius qui les commandait. Il fallut décider la querelle par les armes. Les

68-69. troupes d'Othon ayant été défaites auprès de Bédriac, il se tua lui-même après trois ou quatre mois de règne.

Les légions de Syrie, qui faisaient la guerre contre les Juifs, voulurent aussi se donner un Empereur. Elles reconnurent Vespasien. Il envoie aussitôt ses troupes en Italie : après plusieurs victoires, elles entrent dans Rome, se saisissent de Vitellius, et le font périr le 2 Décembre de l'an 69. Vitellius ne fut pas regretté, et ne méritait pas de l'être. Chez lui la cruauté était encore avilie par une intempérance grossière. Vespasien fut le quatrième Empereur, qui fut reconnu dans Rome cette même année. Ce Prince, avant de se rendre dans la capitale du monde, laissa la conduite de la guerre de Judée, à Tite son fils. Tite fit le siége de Jérusalem, et après quelques assauts inutiles, il le changea en blocus. Les Juifs, par une obstination inconcevable, souffrirent toutes les rigueurs de la plus affreuse famine, sans vouloir se rendre. Les choses les plus dégoûtantes leur servirent de nourriture : une mère même y mangea son propre fils. Enfin, environ après quatre mois de siége, la ville fut prise d'assaut, le Temple fut brûlé, tout fut passé au fil de l'épée. Tite fit détruire entièrement cette ville malheureuse, et accomplit ainsi l'oracle de Jé-

sus-Christ, qui avait prédit qu'il n'y demeurerait pas pierre sur pierre. 69-80.

Vespasien était un bon Prince, doux, affable, patient, mais plus attaché à l'argent, qu'il ne convenait à un Maître du monde. A en juger cependant par l'usage qu'il en fit, il l'aima moins pour lui-même, que pour le bien de l'Empire. Après un règne de dix ans, il laissa l'Empire à Tite, son fils.

Tite ne règna qu'autant de tems qu'il en fallait pour faire connaître et regretter ses vertus. Il ne gouverna que deux ans, et il employa tout ce tems à faire des heureux. La seconde année du règne de ce Prince, le Mont-Vésuve vomit une quantité prodigieuse de cendres, de soufre et de flammes. Deux villes, Herculane et Pompeïes, situées au Midi de Naples, furent abîmées sous cette brûlante inondation. C'est cette même ville d'Herculane qu'on a découverte sous terre depuis quelques années, et qui fournit tous les jours tant de raretés précieuses aux amateurs de l'antiquité. L'Empereur n'épargna pas ses propres biens pour réparer ces maux, et ceux qu'avaient causés dans Rome la peste et les incendies. Un jour qui n'offrait pas d'exercice à sa générosité, lui paraissait un jour perdu. Dans la Grande-Bretagne, Agricola, son Lieutenant, se montra digne de commander sous un tel maître. Il soumit les Bretons,

80-96. plus encore par ses vertus et sa sagesse, que par la rigueur et les armes. Tite, en mourant, laissa l'Empire à Domitien, son frère.

Ce Prince fut plus semblable à Néron qu'à son père et à son frère. Il vit avec un œil d'envie les succès d'Agricola, et le rappela à Rome. La jalousie est le vice des petits esprits et des mauvais cœurs. Tel fut Domitien : il mêlait à ses cruautés des amusemens puériles et ridicules. Il persécuta les Juifs et les Chrétiens. Ce fut dans cette persécution, la seconde que souffrit l'Eglise, que Saint Jean, après avoir été plongé dans une chaudière d'huile bouillante, fut relégué dans l'île de Pathmos, où il écrivit son Apocalypse. Domitien fut assassiné dans son Palais, l'an 96. Le fameux Apollonius de Thiane mourut l'année suivante.

Nerva succéda à Domitien, dans un âge avancé. Le plus grand mérite de ce Prince, pendant le court espace de son règne, qui ne dura qu'un an et quelques mois, fut d'avoir choisi Trajan pour successeur. Ce peu de tems lui suffit néanmoins pour réparer presque tous les maux qu'avait faits son prédécesseur. Trajan a reçu de grands éloges, et il les a mérités. Guerrier habile et vigilant, il vainquit les Daces, obligea Decébale, leur Roi, à se donner la mort, et soumit tous ses Etats à l'Empire Romain. Il dompta les Arméniens, défit

les Parthes, et leur donna un Roi. A Rome, 96-180.
il mérita le titre de très-bon Prince, dont il fut plus jaloux, que de tous ceux que la flatterie avait inventés pour célébrer ses victoires. Malgré la douceur et les vertus de ce Prince, la fureur des Gentils excita contre l'Eglise une persécution, dans laquelle périrent plusieurs Chrétiens. Sous le règne de ce même Empereur, un grand tremblement de terre ruina une partie de la ville d'Antioche. Trajan mourut à Sélinonte, ville de Cilicie, au retour de son expédition contre les Parthes.

Adrien succéda à Trajan qui l'avait adopté. Il eut de grandes vertus et de grands vices. La persécution contre les Chrétiens continua sous 138.
son règne. Il mourut peu regretté à Bayes, après avoir adopté Antonin le pieux, qui fut son successeur. Ce Prince ramena les heureux tems des Tites et des Vespasiens. Il aima son peuple et en fut aimé. Il eut la consolation de finir son 161.
règne sans avoir répandu de sang, si l'on excepte celui des Chrétiens, qui furent persécutés sous ce règne et sous le suivant. En mourant, il laissa l'Empire à Marc-Aurèle, et à Lucius-Vérus, qu'il avait adoptés par l'ordre d'Adrien. Marc-Aurèle gouverna en Philosophe. Il souffrit patiemment les vices de Lucius-Vérus, son collègue. Celui-ci étant mort l'an 169 de l'Ere Vulgaire, Marc-Aurèle règna seul jusqu'à l'an

180-197. 180. Il eut de fréquentes guerres à soutenir contre plusieurs Peuples barbares de Germanie, et les vainquit toujours. Dans une de ces campagnes, il dut son salut et celui de son armée, aux prières de ses soldats Chrétiens, qui obtinrent du Ciel une pluie miraculeuse, sans laquelle l'armée aurait péri de soif. Ce Prince laissa, par sa mort, l'Empire à Commode, son fils. Les vices et la brutalité de Commode augmentèrent le regret qu'avaient les Romains d'avoir perdu son père. Il fit couler des ruisseaux de sang; il n'eut d'autres lois que ses passions et ses caprices. Enfin, il fut tué par ceux de ses courtisans à qui il préparait la mort, le dernier jour de l'an 192.

Après la mort de Commode, Pertinax fut élu Empereur. Il eût pu relever l'Empire, s'il eût régné plus long-tems; mais les affranchis furent bientôt révoltés par sa sévérité; et les soldats Prétoriens, irrités de ce qu'il voulait les contenir dans les bornes de l'ancienne discipline, le mirent à mort après quatre-vingt huit jours de règne.

Julien acheta l'Empire, et à force d'argent se fit proclamer par les soldats Prétoriens. Au bout de deux mois le Sénat le déposa, le condamna à mort; et nomma Empereur Septime-Sévère.

Sévere eut d'abord la guerre à soutenir contre deux compétiteurs à l'Empire, Niger,

qui commandait les légions de Syrie, et Albin, qui avait sous ses ordres celles de la grande Bretagne. Il trompa d'abord Albin, par les honneurs qu'il lui fit rendre, afin de n'avoir pas deux ennemis à la fois à combattre. Le premier fut vaincu vers la fin de l'an 194; l'autre fut défait l'an 197; et ainsi Sévère fut seul maître de Rome. 180-197.

Ce Prince fut belliqueux; il fit la guerre aux Parthes et aux peuples de la Grande-Bretagne, et persécuta les Chrétiens. Convaincu par ses propres yeux, que Caracalla son fils avait voulu attenter à ses jours, instruit que peu de tems après, ce Prince dénaturé s'était fait déclarer Empereur par les troupes, il lui pardonna ces crimes, mais il en mourut de chagrin à York, en Angleterre, l'an 211. Pour arrêter les courses des Bretons, il avait fait élever dans cette île une grande muraille dont on voit encore les ruines. Caracalla et Géta, fils de Sévère, furent reconnus conjointement pour Empereurs. Caracalla fut un scélérat hardi, dont aucune considération n'arrêtait les fureurs. Avant d'être Empereur, il avait tué lui-même, en présence de Sévère son père, Plautien, favori de ce Prince, et son propre beau-père. Dès la seconde année de son Empire, il fit poignarder Géta, son frère, dans les bras de sa mère. La suite de

221-250. son règne répondit parfaitement à de si beaux commencemens. Il versa le sang des plus illustres Sénateurs, il n'eut rien d'Alexandre-le-Grand, qu'il prenait pour modèle, que ses défauts. Pour punir les Alexandrins de quelques railleries, il fit faire main-basse sur ce malheureux peuple assemblé dans la place, et inonda la ville de leur sang. Macrin, qui craignait ses fureurs, le fit assassiner, et s'empara de l'Empire.

Macrin ne profita pas long-tems de son crime. Les soldats, mécontens de sa rigueur dans la discipline, et outrés d'avoir été battus par les Parthes, proclamèrent Empereur Héliogabale, qu'on fit passer pour fils de Caracalla. Macrin fut défait en Syrie, et peu de tems après mis à mort.

Héliogabale n'avait que quatorze ans quand il parvint à l'Empire. Dans un âge si tendre, il fut le plus infâme de tous les hommes. Les Soldats, indignés de ses dissolutions monstrueuses, le massacrèrent après environ trois ans de règne, et traînèrent ignominieusement son corps dans le Tibre.

Alexandre, cousin d'Héliogabale et son successeur, répara les maux qu'il avait faits à l'Empire. Ce Prince se fit aimer et respecter; il gouverna sagement, par les conseils de sa mère Mammea. Il s'attachait à proportionner les

châtimens aux crimes ; témoin ce courtisan qu'il fit mourir dans la fumée, pour avoir vendu à prix d'argent sa prétendue recommandation auprès de l'Empereur. Il eut trop de vertus pour ne pas aimer les Chrétiens : il les favorisa ; il adora même Jesus-Christ ; mais il le confondit avec ses autres Divinités : il voulut le faire mettre au nombre des Dieux par le Sénat, qui s'y opposa. L'Eglise admirait alors l'immense doctrine d'Origène, et les vertus de Saint Grégoire le Thaumaturge. Sous l'Empire d'Alexandre, un Persan, nommé Artaxare, se révolta contre Artaban, Roi des Parthes, le vainquit, le fit mourir, et fonda le nouvel Empire des Perses. Il forma même le dessein de reconquérir sur les Romains tout ce qui avait appartenu au grand Cyrus. Mais l'Empereur marcha contre lui à la tête de ses troupes, le défit, et l'obligea à se renfermer dans ses anciennes limites. De-là, Alexandre passa dans les Gaules, pour réprimer les courses des Germains. Un homme de néant, nommé Maximin, Goth de naissance, vint à bout de soulever contre lui un certain nombre de Soldats, déjà irrités de sa sévérité dans l'observation de la discipline. Les mutins vinrent en foule à sa tente, et le poignardèrent impitoyablement, après treize ans et quelques mois de règne. Ainsi périt ce bon Prince,

226-237.

237-244. âgé de vingt-six ans. Maximin, l'auteur de la mort d'Alexandre, fut son successeur. Sa cruauté le rendit encore plus redoutable aux Romains, qu'aux ennemis. Les Chrétiens surtout en éprouvèrent les plus tristes effets. Dès la seconde année de son règne, les deux Gordiens, père et fils, furent reconnus Empereurs à Carthage en Afrique, et à Rome, par le Sénat; mais bientôt après ils furent défaits et mis à mort par un des généraux de Maximin. Le Sénat leur substitua deux autres Empereurs, Maximus et Balbus, et un César, qui fut le jeune Gordien, neveu de celui qui avait été proclamé en Afrique; cependant, Maximin furieux, vient assiéger Aquilée; et pendant le siége, il est poignardé avec son fils par ses propres soldats: cette mort ne mit pas néanmoins le calme dans Rome. Les troupes, sur-tout les Prétoriennes, ne voulaient point reconnaître les deux Empereurs, Maximus et Balbus, nommés par le Sénat. Résolus de s'en défaire, ils les arrachent du Palais, les accablent d'outrages et de coups, et les mettent à mort l'un et l'autre; aussi-tôt, ils amènent dans le camp le jeune Gordien, et le déclarent Empereur, la même année que Maximin fut tué. Rien n'étonne dans ces désordres, lorsqu'on fait réflexion que l'Empire était à la discrétion des soldats, qui le donnaient à qui il leur

plaisait. Gordien fit avec succès la guerre contre les Perses; mais pendant qu'il triomphait des ennemis du dehors, Philippe, Préfet du Prétoire, gagnait les soldats, et bientôt après, enleva l'Empire et la vie à ce jeune Prince, et fit perdre aux Romains les espérances que lui avaient données ses vertus et sa capacité. 244-53.

Philippe, à ce que l'on croit, fut Chrétien, du moins il favorisa la Religion Chrétienne. Son règne ne fut ni long ni tranquille; sa trahison méritait ce châtiment : à peine avait-il gouverné quatre ans, que les légions de Pannonie élurent Dèce pour Empereur. Philippe lui ayant livré bataille, perdit dans ce combat son fils, le trône et la vie.

Dèce, pendant le court espace de son règne, fit périr des milliers de Chrétiens; le Pape Saint Fabien fut du nombre des martyrs. Ce fut sous l'Empire de Dèce, que parurent dans les Gaules ces Saints Evêques, qui en furent les Apôtres, entr'autres Saint Denis de Paris, l'an 251. L'Empereur Dèce périt dans un combat contre les Goths, où il fut englouti dans un marais, lui et son cheval : aussi-tôt les troupes déférèrent l'Empire à Gallus, lieutenant dans l'armée de Dèce : on l'accuse d'avoir trahi ce Prince, et d'avoir été la cause de sa mort. Il s'associa son fils Volusien : deux ans après, Emilien, Gouverneur de Mœsie, s'étant ré-

253-88. volté, Gallus marcha contre lui ; mais il fut tué dans la route par ses propres soldats, avec son fils. Emilien ne gouverna l'Empire que quelques mois, et eut le même sort que Gallus son prédécesseur.

Valérien fut alors élu Empereur par le Sénat, qui n'avait point reconnu Emilien. Il mérita d'abord des éloges, par la justice et la douceur de son gouvernement ; mais il se démentit ensuite, et persécuta cruellement les Chrétiens. Il associa à l'Empire Gallien son fils : il porta ses armes contre Sapor, Roi de Perse ; mais il fut pris dans cette guerre, la septième année de son règne, et traité par son vainqueur de la manière la plus outrageante : toutes les fois que Sapor montait à cheval, il faisait courber ce malheureux Prince, et lui mettait le pied sur la tête ; enfin il le fit mourir dans les tourmens.

L'Eglise, dès sa naissance, avait été combattue par divers hérétiques, les Gnostiques, les Ebionites, les Montanistes, etc. Sous ce règne, elle eut en tête un nouvel ennemi. L'hérésiarque Sabellius confondit les trois personnes en Dieu ; et quelques années après, sous le règne d'Aurélien, Paul de Samosates nia la divinité de Jésus-Christ, et fut condamné au Concile d'Antioche.

Gallien, mauvais Prince et fils dénaturé, se

plongea dans la débauche, sans songer à l'Empire, ni à la captivité de son père : son règne n'offre que troubles et que désordres. Chaque armée nomma Empereur son Général. On vit paraître jusqu'à trente Tyrans, qui déchirèrent l'Empire Romain. Odenat, Roi de Palmyre, un d'entr'eux, se déclara le vengeur de Rome, battit les Perses, et fit triompher le lâche Gallien. Zénobie, épouse d'Odenat, soutint la gloire de son mari après sa mort. Sous l'Empire du même Gallien, les Goths commencèrent à faire des courses sur les terres des Romains. Ces Peuples descendaient des anciens Scythes, et habitaient les bords du Pont-Euxin, entre le Danube et le Borysthène. Peut-être aussi étaient-ils venus s'établir dans cet endroit, des bords de la Mer Baltique. Ils ravagèrent la Thrace, et pénétrèrent jusqu'en Macédoine, d'où ils furent repoussés, dans la suite, par Claude, lorsqu'il fut parvenu à l'Empire. Enfin, Gallien fut assassiné près de Milan par ses soldats. Claude fut reconnu par le Sénat et l'armée, pour successeur de Gallien. Ce Prince remporta plusieurs victoires sur les Goths, nommés autrefois les Gètes, et en fit périr un très-grand nombre. Il défit dans un grand combat les Germains, près du lac de Garde : mais il ne put enlever à Zénobie l'Empire qu'elle gouvernait en Asie, depuis la mort d'Odenat son

253-68.

268-75. époux. Claude mourut de la peste à Sirmich, l'an 270. Quintille son frère, qui lui succéda, ne régna que dix-sept jours, après lesquels il se fit ouvrir les veines, pour prévenir la trahison des soldats, qui avaient déféré l'Empire à Aurélien.

Aurélien, quoique d'une basse naissance, était digne du Trône. Il reconquit les Gaules sur Tetricus, chassa les Goths, fit trembler les Perses, et repoussa les Francs, qui commençaient alors à faire des courses dans l'Empire : c'était un Peuple de Germains, qui habitait entre le Rhin et le Véser. Le plus grand exploit d'Aurélien, fut la victoire qu'il remporta sur la fameuse et fière Zénobie : il la fit prisonnière, et la mena en triomphe; il eût été plus brillant, s'il ne l'eût pas souillé du sang de Longin, conseiller de la Reine de Palmyre. Ce Prince était sévère jusqu'à la cruauté : son secrétaire appréhendant l'effet de ses menaces, qui ordinairement n'étaient pas vaines, le fit poignarder. Sa mort fut suivie d'un interrègne assez court.

Tacite fut enfin élu par le Sénat, du consentement de l'armée : son règne ne fut que de quelques mois. Il mourut au commencement de l'an 276, et Florien son frère lui succéda; mais ayant appris deux mois après, que Probus avait été élu par les soldats, il se donna la mort.

Probus

Probus fit la guerre, et aima la paix; il occupa ses soldats à planter des vignes dans la Gaule et la Pannonie; il établit des Peuples barbares dans la Thrace; il étouffa plusieurs conjurations dans les Gaules et dans l'Afrique; enfin il promit aux Romains de les mettre en état de se passer de troupes : les soldats le punirent d'avoir laissé échapper cette parole, et lui ôtèrent la vie. Carus fut nommé Empereur à sa place. Il fit quelques conquêtes sur les Perses, et fut tué d'un coup de foudre à Ctésiphonte. 275-306.

Carus avait laissé deux fils, Carinus et Numérien : ils régnèrent quelques mois ensemble, après lesquels Numérien fut tué par Aper, son beau père, et Carinus périt de la main de ses soldats, dans un combat qu'il livra à Dioclétien, déjà déclaré Empereur.

Dioclétien, associa à l'Empire Maximien-Hercule, la seconde année de son règne. Six ans après, il créa deux Césars, Constance-Chlore, père du grand Constantin, et Maximien-Galère, et partagea l'Empire entre ces différens Souverains : il se réserva l'Orient; Galère eut la Thrace et l'Illyrie; Hercule l'Italie et l'Afrique, et Constance-Chlore, les Gaules et la Grande-Bretagne. Maximien-Galère, suivant son humeur sanguinaire, engagea Dioclétien à renouveler la persécution contre les Chrétiens : ce fut la dernière et la plus san-

306-310. glante. Deux ans après, Galère, ennuyé de n'être que César, obligea le vieux Dioclétien à quitter la pourpre ; Maximien-Hercule fut contraint de suivre son exemple. Galère se fit déclarer Auguste, avec Constance-Chlore, et fit deux nouveaux Césars, Sévère et Maximin. Constantin, fils de Constance-Chlore, aurait pu prétendre à cet honneur, si son mérite l'eût rendu moins redoutable à Galère : ce cruel Empereur chercha tous les moyens de le faire périr ; enfin Constantin s'échappa de sa Cour, et se rendit à Yorck, dans la Grande-Bretagne, auprès de son père, qui mourut dans ses bras ; aussi-tôt les soldats le proclamèrent Auguste ; Galère ne consentit qu'avec peine à le reconnaître pour César.

La même année, Maxence, fils de Maximien-Hercule, se fit proclamer Auguste à Rome ; Galère envoie aussi-tôt contre lui Sévère ; Maxence appelle à son secours Maximien son père, et lui rend la pourpre ; celui-ci assiége Sévère dans Ravenne, le prend et le fait périr ; mais bientôt après, comme il cherchait à dépouiller son fils, il fut chassé de Rome, et alla d'abord se réfugier auprès de Galère, en Illyrie ; il passa ensuite dans les Gaules, auprès de Constantin, feignant de vouloir s'unir à ce Prince son gendre, occupé alors à faire la guerre aux Francs ; peu de tems après, ayant

été convaincu d'avoir voulu attenter à la vie de son bienfaiteur, il fut obligé de s'étrangler lui-même. 310-17.

Galère, après la mort de Sévère, avait nommé César, Licinius. Maximin en Orient, persécutait les Chrétiens avec fureur. Il se fit déclarer Empereur, l'an 308; ce qui engagea Galère à déclarer Augustes les quatre Princes régnans, c'est-à-dire, Galère, Maximin, Constantin et Licinius. La persécution continuait toujours. Dieu enfin se vengea de Maximien-Galère : il fut attaqué d'une maladie cruelle, qui l'obligea de reconnaître le bras du Tout-puissant. Ce repentir fut inutile; après un an de souffrances, il mourut dans les douleurs les plus aiguës.

L'année suivante, Maxence, sous prétexte de venger la mort d'Hercule son père, déclara la guerre à Constantin; elle ne lui fut pas heureuse : Constantin portant sur ses drapeaux le signe miraculeux de la croix qu'il avait reçu du Ciel même, vient attaquer près de Rome le Tyran, qui fut submergé dans sa fuite sous les ruines d'un pont qu'il avait fait jeter sur le Tibre. Maximin, furieux des succès du jeune Constantin, qui favorisait les Chrétiens, marche contre lui; mais Licinius, qui venait d'épouser la sœur de Constantin, vient à sa rencontre dans l'Illyrie, et le défait à plate-

310-17. couture. Maximin survécut peu à sa défaite : il mourut à Tarse, dans les douleurs, la rage et le désespoir, après avoir pris du poison, qui n'eut d'autre effet que de multiplier et allonger ses souffrances. Ce fut la même année que mourut dans sa retraite Dioclétien. Constantin, victorieux et sans rivaux, donna enfin à l'Eglise, l'an 317, une paix après laquelle elle soupirait depuis si long-tems : il se déclara Chrétien, et fit plusieurs édits aussi favorables à la vraie religion, que contraires à l'idolâtrie. La paix rendue à l'Eglise par Constantin, peut être regardée comme la fin de la première époque depuis Jesus-Christ.

SECONDE ÉPOQUE.

La Paix rendue à l'Eglise par CONSTANTIN.

ANS DU MONDE, 4317 et 4321, suivant l'Ere vulgaire.

ANS DE J. C. 317.

317-37. LA bonne intelligence ne dura pas long-tems entre Constantin et Licinius; il fallut en venir à un combat : celui-ci fut vaincu et obtint la paix; mais ayant remué de nouveau, et s'étant emporté jusqu'à persécuter les Chrétiens, après plusieurs défaites il tomba entre les mains de

Constantin, qui le fit mourir, malgré la parole qu'il lui avait donnée de lui conserver la vie. 317-37.

L'année suivante vit le triomphe de l'Eglise; ce fut le premier Concile œcuménique, c'est à-dire, formé des Evêques de tout le Monde Chrétien : il fut convoqué à Nicée en Bythinie, à l'occasion des erreurs d'Arius, qui osait soutenir que Jesus-Christ n'était pas Dieu, et qui fut condamné en présence de l'Empereur, lui, sa doctrine et tous ceux de son parti. Peu d'années après, Constantin, ennuyé des superstitions et de l'idolâtrie de Rome, transporta l'Empire à Byzance, qu'il nomma Constantinople; enfin, il mourut près de Nicomédie, l'an 337. Ce Prince, avec des vertus rares, eut de grands défauts; il avait le cœur noble et généreux, l'esprit grand et élevé, mais facile à tromper : la plus grande faute qu'on lui reproche, fut d'avoir envoyé au supplice Crispus, l'un de ses enfans, sans examen, sur les fausses accusations de Fausta, belle-mère du Prince; il découvrit bientôt après ce crime, et punit de mort sa femme. Il fut assez faible, sur la fin de son règne, pour abandonner les intérêts de la foi Catholique, jusqu'à exiler le grand Athanase, que les Ariens lui représentaient comme un esprit brouillon et entêté.

L'Empire, après la mort de Constantin, fut partagé entre ses trois fils : Constantin eut la

337-61. 350. Gaule, l'Espagne et la Grande-Bretagne; Constance, l'Egypte et l'Asie; et Constant, l'Italie, l'Afrique et la Grèce. Constantin, après trois ans de règne, périt dans la guerre qu'il faisait à Constant son frère, à l'occasion des limites des deux Empires. Constant lui succéda dans tout l'Occident; mais il perdit lui-même la vie par les embûches du tyran Magnence, qui s'était fait déclarer Empereur à Rome. Constance vengea son frère; il ôta la vie et l'Empire au Tyran, et se trouva par-là seul maître du monde; mais loin de protéger l'Eglise, comme ses deux frères, il lui fit presqu'autant de mal, que son père lui avait fait de bien. Ce Prince favorisa les Ariens; le grand Saint Athanase, Evêque d'Alexandrie, dont la cause semblait être celle de la foi Catholique, fut exilé, et persécuté de toutes manières. L'Arianisme, soutenu de l'Empereur, n'oublia rien pour accabler l'Eglise; mais elle fut toujours triomphante, tant que les Evêques eurent la liberté de parler, et même au milieu de leur exil et de leurs fers. Sous le règne de ce même Prince, les Francs firent de nouveaux efforts pour entamer l'Empire Romain. Ils eurent quelques avantages, mais ils furent le plus souvent battus. Quelques-uns de leurs Rois (car ils en avaient plusieurs) furent pris et mis à mort: il y eut plusieurs de leurs soldats incorporés dans les

troupes de l'Empire, et on y trouve même des Généraux Francs dans ce tems-là. Constance, après avoir remporté de grands avantages contre les Perses, mourut entre les bras des Ariens. 361-63.

Après la mort du grand Constantin, les soldats, qui ne voulaient dépendre que de ses enfans, avaient fait périr tous les neveux de l'Empereur défunt. Gallus et Julien, fils de Jules-Constance, étaient échappés à peine à cette boucherie : dans la suite, ces deux Princes s'étant rendus suspects, Gallus fut mis à mort par les ordres de Constance, et il l'avait bien mérité, par les cruautés qu'il avait commises en Orient, où il commandait au nom de l'Empereur : Julien dut la vie aux prières de l'Impératrice Eusébie, et Constance l'envoya commander dans les Gaules ; il s'y conduisit avec une habileté et une sagesse supérieures à son âge ; il eut contre les Allemands, les Francs et les autres Barbares, des succès si éclatans, qu'ils méritèrent la jalousie de l'Empereur ; enfin il y fut proclamé Auguste par ses soldats. Constance étant mort dans le tems qu'il se préparait à marcher contre lui, il fut salué Empereur à Constantinople : ce Prince avait dès-lors abjuré la Religion Chrétienne, après l'avoir professée vingt ans, ce qui lui a fait donner le surnom d'Apostat ; il voulut relever

363-75. les ruines de Jérusalem, et rétablir cette ville sur ses anciens fondemens, pour démentir les oracles divins; mais ses inutiles efforts n'aboutirent qu'à prouver d'une manière plus éclatante, la divinité d'une Religion qu'il voulait détruire; et la capitale de la Judée est demeurée soumise à l'anathême dont Jesus-Christ même l'avait chargée. Ce Prince fit à l'Eglise une persécution d'autant plus à craindre, qu'elle avait moins d'éclat. Il n'employait ni le fer ni le feu, ni les tourmens; il était trop habile pour avoir recours à ces moyens; il se contenta de traiter les Chrétiens avec un souverain mépris : il les éloigna des charges; il leur ôta leurs privilèges; il leur interdit même l'étude des belles-lettres. Malgré cette douceur apparente, il y eut bien des martyrs sous son règne, qui ne dura qu'un peu plus de deux ans. S'étant engagé témérairement dans un combat contre les Perses, il fut atteint d'un dard qui lui perça le foie; il mourut de cette blessure, l'an 363. Ce Prince s'était rendu odieux par sa haine contre les Chrétiens, et méprisable par l'affectation avec laquelle il voulut paraître philosophe, jusques dans la longueur de sa barbe.

Jovien, qui succéda à Julien, avait la taille avantageuse et le cœur excellent. Il rendit à la Religion Chrétienne son premier lustre. Il

rappela les Evêques bannis, remit les soldats sous les loix du Christianisme, et fit avec les Perses une paix plus nécessaire que glorieuse. Le ciel ne fit que montrer ce bon Prince à l'Empire. Il mourut après quelques mois de règne, étouffé par la vapeur du charbon qu'on avait allumé pour échauffer sa chambre. Valentinien, qui lui succéda, associa à l'Empire son frère Valens, et partagea avec lui le monde entier. Il prit pour lui l'Occident, et laissa l'Orient à son frère. Celui-ci parut d'abord peu digne de régner. Effrayé par la révolte de Procope, il lui eût cédé la pourpre, s'il n'eût été encouragé par ses propres troupes. Le rebelle fut vaincu, et il lui fit trancher la tête. Lorsqu'il n'eut plus cet ennemi à craindre, il se livra aux Ariens et fit aux Catholiques une guerre cruelle en Asie et en Egypte. Valentinien favorisa la cause de l'Eglise, et défendit les limites de l'Empire Romain dans les Gaules, contre les barbares. Comme il faisait la guerre aux Quades, qui habitaient au nord du Danube, ces peuples lui envoyèrent demander la paix. L'Empereur fit à leurs députés des reproches fort vifs, et s'étant emporté avec trop de violence contre eux, il fut saisi d'une attaque d'apoplexie, dont il mourut, laissant l'Empire d'Occident à Gratien son fils, déjà déclaré Auguste. Cependant les soldats, sans doute pour exercer

375-78.

375-78. le droit qu'ils avaient de donner des maîtres à l'Univers, nommèrent en même tems Auguste, Valentinien, fils aussi du dernier Empereur, mais d'une autre mère que Gratien. Valentinien II se fixa en Italie, et Gratien, commanda dans les Gaules et l'Espagne; Valens, par la mort de son frère, se vit plus en liberté que jamais de persécuter les Catholiques : il maltraita leurs Evêques, les exila, livra leurs Eglises aux Ariens ; mais la Providence suscita à son Eglise de dignes défenseurs de la foi, qui en furent la consolation et l'appui : tels furent les Basile, les Grégoire de Nazianze et de Nysse, les Jérôme, les Ambroise, et plusieurs autres. Sous l'Empire de Valens, les Huns, qui habitaient à l'orient des Palus Méotides, vinrent fondre dans le pays des Goths, et les chassèrent de leurs terres, où ils s'établirent; ceux-ci envoyèrent demander à l'Empereur la permission de se fixer dans la Thrace, Valens y consentit ; mais bientôt après, soit tyrannie de la part des Romains, soit avarice de la part des Goths, ceux-ci se révoltèrent. Valens vint aussi-tôt à la tête d'une armée, pour les soumettre : le combat se livra près d'Andrinople, les Romains y furent défaits, et perdirent plus de la moitié de leur armée. L'Empereur ayant été blessé dans la mêlée, s'était fait porter dans une cabane, pour y

faire panser sa blessure; les vainqueurs y mirent le feu, et ce Prince y fut consumé avec ceux qui l'environnaient. 378.

Aussi-tôt que Gratien eut appris la mort de Valens, il fit venir d'Espagne Théodose, l'envoya en Orient où il battit les Goths, et l'associa à l'Empire. Gratien, malgré ses talens, ne fut pas assez en garde contre l'ambition de Maxime, qui commandait dans la Grande-Bretagne; ce traître gagna secrètement les Payens, à qui l'Empereur avait enlevé leurs Dieux et leurs cérémonies; il se fit proclamer Auguste, remporta une grande victoire sur Gratien, qui s'enfuit à Lyon, où ses ennemis le firent cruellement périr. Telle fut la triste fin de ce Prince, assez vertueux pour avoir mérité d'être loué par le grand Saint Ambroise. C'était peu pour Maxime, que les Gaules et l'Espagne; il voulait encore dépouiller Valentinien de l'Italie; mais la fermeté du même Saint Ambroise l'arrêta quelque tems; d'ailleurs il craignait Théodose. Ce Prince, aussi religieux que grand Empereur, ne fit jamais la guerre sans nécessité, aussi la fit-il toujours avec succès. La grandeur de son rang ne lui fit jamais oublier qu'il était Chrétien : le premier mouvement de son courroux était terrible; mais la bonté naturelle de son cœur était une ressource assurée pour les malheureux : Antioche révoltée, méritait les

378-81. plus rudes châtimens, son Evêque Saint Flavien, suffit pour conjurer l'orage et obtenir sa grace. Dans un emportement de colère, ce Prince fit couler des flots de sang à Thessalonique; mais il répara cette faute de manière qu'on ne sait laquelle on doit admirer davantage, ou de la fermeté de Saint Ambroise, qui le soumit à la pénitence publique, ou de l'humilité de l'Empereur qui l'embrassa sans peine. Théodose favorisa les Catholiques, poursuivit les hérétiques, et fit assembler un Concile universel à Constantinople, contre les Macédoniens, l'an 381.

En Occident, Justine, mère du jeune Valentinien, entièrement déclarée pour les Ariens, faisait éprouver à Saint Ambroise tout ce que peut une femme irritée, tandis que Maxime se préparait à entrer en Italie à la tête de son armée; déjà même il avait passé les Alpes, et s'avançait vers Rome, lorsque Valentinien, effrayé, eut recours à Théodose : ce Prince vole à son secours, défait le Tyran, le fait prisonnier dans la ville d'Aquilée, lui fait trancher la tête, et remet Valentinien dans la paisible possession d'une couronne dont il ne jouit pas long-tems. Il avait à sa cour un Comte, nommé Arbogaste, Franc de naissance, grand Capitaine, mais d'une fierté insupportable; il était trop près du trône, pour ne pas ambi-

tionner d'y monter, et Valentinien lui devait trop, pour ne pas le haïr. Arbogaste voulut prévenir la haine de l'Empereur, et l'étrangla lui-même : aussi-tôt il fit donner la pourpre impériale à un Philosophe, nommé Eugène, sous le nom duquel il prétendait gouverner. Deux ans après, Théodose, par le secours du Ciel, remporta une victoire signalée sur Eugène, qui fut pris et mis à mort par ses soldats. Arbogaste se tua lui-même, pour éviter le châtiment qui lui était dû. Théodose, seul maître de l'Empire, le partagea entre ses deux fils: il donna l'Orient à Arcadius, et l'Occident à Honorius, et mourut ensuite paisiblement, emportant les regrets des Evêques, des Grands et du Peuple, pleuré des Chrétiens, qui l'avaient vu allier la majesté d'un Empereur avec l'humilité d'un simple fidèle; admiré des Payens même, que le zèle de l'idolâtrie ne rendit point injustes. 381-95.

Les deux fils de Théodose n'héritèrent que de sa puissance. En Orient, Arcade fut gouverné successivement par Ruffin et par Eutrope, qui devinrent enfin l'un et l'autre les victimes de leurs intrigues criminelles. Gaïnas, qui avait supplanté le dernier, porta par-tout le ravage, fit trembler l'Empereur, et alla se faire tuer dans le pays des Huns. Animé par l'Impératrice Eudoxie, Arcade persécuta Saint

395-410. Jean-Chrisostôme, Archevêque de Constantinople; et Théophile, Evêque d'Alexandrie, fut l'instrument dont il se servit, pour chasser de son siége ce Prélat aussi zélé qu'il était éloquent. Arcade mourut l'an 408, et laissa un fils, nommé Théodose-le-Jeune, qui, sous la conduite de sa sœur Pulchérie, fut un Prince vertueux, mais un faible Empereur. Stilicon, qui gouvernait en Occident sous le nom d'Honorius, ne fut point effrayé du sort de Ruffin et d'Eutrope, avec qui il avait eu des liaisons étroites. Il se distingua par ses victoires sur les Goths, mais plus encore par ses injustices, ses trahisons et sa tyrannie. On l'accuse d'avoir attiré les Barbares dans l'Empire Romain. En effet, il en fut alors attaqué de tous côtés. Radagaise,
405. Général des Goths, vint en Italie, et fut défait par Stilicon. Les Bourguignons, partis des bords de la Vistule, vinrent fondre dans les Gaules, sous les ordres de Gundicaire leur Roi, et fondèrent un grand Royaume, qui comprenait ce que nous appelons aujourd'hui la Bourgogne, la Franche-Comté, la Provence,
406. le Dauphiné et la Savoye. Les Vandales, les Alains, les Suéves, traversèrent toutes les Gaules, et arrivèrent enfin dans l'Espagne, dont ils se rendirent maîtres. Les Suéves, qui avaient habité au-dessous du Mein, eurent en partage la Galice; les Alains prirent pour eux

la Lusitanie ; la Province Carthaginoise et la Béotique, échurent aux Silingiens, qui étaient une des nations Vandales. En même tems, différens usurpateurs achevaient de partager et de désoler l'Empire. Héraclien, en Afrique, Constantin, dans les Gaules, prirent le titre d'Empereurs. L'an 410, Rome, assiégée pour la seconde fois, fut prise et pillée par Alaric, Roi des Visigoths ou des Goths occidentaux : cette prise n'arriva qu'après le supplice de Stilicon. Alaric étant mort, Ataulphe, son beau-frère lui succéda, et s'empara de Toulouse, de Narbonne, et de plusieurs autres villes du Languedoc. Après lui, Sigéric ayant régné quelques jours, Vallia monta sur le Trône ; l'Empereur Honorius fit avec ce Prince un traité, par lequel il lui céda toute l'Aquitaine, depuis Toulouse jusqu'à l'Océan. Telle fut l'origine de l'Empire des Visigoths, qui commencèrent dès-lors à s'étendre en Espagne, par leurs conquêtes sur les Vandales. A-peu-près dans le même tems, les Francs, réunis sous un seul Roi, nommé Pharamond, vinrent chercher des établissemens dans les Gaules. Pendant que l'Empire était ainsi la proie des Barbares, l'Eglise était dans un état très-florissant. Saint Jérôme et Saint Augustin étonnaient le monde, autant par leurs vertus que par leur profond savoir : ils réunirent les Donatistes à l'Eglise ;

410-23.

419.

423-50. ils confondirent les Pélagiens et quelques autres Hérétiques. L'Empereur Honorius soutint lui-même, par ses Edits, la doctrine Catholique, mais il défendit mal l'Empire. Il mourut d'hydropisie à Ravenne, qui fut toujours depuis le siége de l'Empire d'Occident, et ne laissa point d'enfans mâles. Valentinien III, fils de Pulchérie sa sœur et de Constance, lui succéda à l'Empire d'Occident.

Théodose II, fils d'Arcade, régnait alors en Orient, avec plus de piété, que de grandeur. Nestorius, Patriarche de Constantinople, qui divisait en deux la personne de Jesus-Christ, fut condamné par l'Eglise universelle, dans le Concile d'Ephèse, troisième œcuménique. Saint Cyrille, Patriarche d'Alexandrie, fut, de tous les Evêques, celui qui eut le plus de part à ce jugement. Mais Dioscore, qui lui succéda dans le siége d'Alexandrie, quelques années après, favorisa Eutychès, qui tomba dans l'erreur opposée, et qui confondit les deux natures en Jesus-Christ. Par les soins du Pape Saint Léon, Eutychès et Dioscore son protecteur, furent condamnés dans le Concile de Calcédoine, quatrième universel, un an après la mort de Théodose II. L'Eglise triomphait; mais l'Empire d'Occident était dans la plus triste situation. Valentinien avait le nom d'Empereur, et Aëtius le pouvoir. Ce Général, jaloux

jaloux du Comte Boniface qui commandait en Afrique, le rendit suspect à Valentinien. Boniface, outré de voir ses services si mal récompensés, se révolte, et appelle les Vandales en Afrique. Ceux-ci y viennent sous les ordres de Genseric leur Roi, l'an 429. Ils se rendent bientôt maîtres du pays, malgré ce même Boniface qui les avait appelés, et qui les voulait chasser, après avoir fait sa paix avec l'Empereur. Pendant que les Vandales s'emparaient de l'Afrique, les Visigoths se rendaient maîtres de la plus grande partie de l'Espagne. Ils voulurent aussi s'étendre du côté des Gaules; mais l'habileté d'Aëtius, qui soutenait les restes de l'Empire dans ces contrées, les empêcha de faire de grands progrès. Après quelques victoires et quelques défaites, ils firent la paix avec l'Empereur. Ce même Aëtius remporta plusieurs avantages sur les Français, commandés par Clodion leur Roi, et sur Gundicaire, Roi des Bourguignons : ce dernier, instruit par ses défaites, fit aussi un traité avec les Romains. L'Orient n'était pas exempt de la fureur des barbares; les Huns, sous les ordres du fameux Attila, inondèrent la Grèce : ces Peuples, comme nous l'avons dit, avaient chassé une grande partie des Goths des bords du Danube, et s'étaient emparés de ce pays. Théodose, pour se délivrer de leur

423-50.

423-50. fureur, fit avec eux une paix honteuse; elle le fut moins encore, que la résolution de faire assassiner Attila, que ce Prince avait prise, par les conseils de Chrysaphe, cet indigne eunuque qui avait gagné toute sa confiance et en abusait sans remords. L'Empereur ne survécut pas long-tems à cet affront; il mourut d'une chûte de cheval, l'an 450. La vertu et le mérite de Marcien, engagèrent Pulchérie, sœur du défunt Empereur, à le faire monter sur le trône Impérial, en l'épousant. La première année de son règne, ce Prince assista en personne au Concile de Calcédoine, qui condamna Eutychès.

450-57. Cependant Attila, continuant ses conquêtes, vint fondre dans les Gaules. Il laissa par-tout des traces sanglantes de sa cruauté : il fut enfin défait par Aëtius, secondé de Théodoric, Roi des Visigoths, qui fut tué dans ce combat. Mérouée, Roi des Français, et Gundicaire, Roi des Bourguignons, assistèrent Aëtius de leurs troupes. Attila furieux de sa défaite, s'en vengea sur l'Italie : Rome était perduë; mais le Pape saint Léon sut se faire respecter de ce barbare, et l'appaiser. Attila mourut peu de tems après d'un excès de débauche. Tel qu'un torrent, il avait porté par-tout le ravage, et, comme lui, il disparut en un instant, sans laisser presqu'aucune trace de sa puissance.

Valentinien, plus jaloux de son autorité que du bien de l'Empire, haïssait Aëtius à qui il devoit tout; ennuyé de ses hauteurs, il le poignarda, et donna ainsi le dernier coup au nom Romain. Bientôt après, les amis d'Aëtius vengèrent sa mort, et assassinèrent l'Empereur, par le conseil de Maxime. Dans le même tems, les Jutes, les Angles, les Saxons, peuples d'Allemagne, que les Bretons avaient appelés à leur secours contre les Pictes et les Ecossais, s'emparèrent de presque toute la Grande-Bretagne, et ne laissèrent aux anciens habitans que ce que nous appelons aujourd'hui le pays de Galles. Maxime, qui avait succédé à Valentinien, épousa Eudoxie sa veuve; celle-ci, pour punir les meurtriers de son mari, appelle les Vandales en Italie. Genseric vient d'Afrique, pour ruiner Rome; elle dut encore une fois son salut à Saint Léon : les barbares se contentèrent de la piller. Maxime, qui avait pris la fuite, fut déchiré en pièces et jeté dans le Tibre. Avitus, qui prit sa place, fut bientôt après dépouillé de la pourpre, et fait Evêque, l'an 457. Ce fut la même année que mourut en Orient l'Empereur Marcien, Prince religieux, et digne de régner dans des tems plus heureux : il eut pour successeur Léon I. Ce Prince était de Thrace; il gouverna avec sagesse; il dissipa les complots, et fit périr les

450-57.

457-76.

457-76. factieux. L'Eglise fut en paix sous son règne: il mourut l'an 474, et laissa l'Empire à Léon, fils de sa fille; mais comme ce Prince était trop jeune, Zénon, son père, prit la pourpre: au bout de dix mois, Léon en mourant laissa toute l'autorité entre les mains de Zénon. En Italie, les fréquens changemens d'Empereurs annonçaient la chûte prochaine de l'Empire. Majorien, successeur d'Avitus, périt par les fourberies de Ricimer. Sévère, qui lui succéda, eut le même sort. Après un court interrègne, Léon envoya de l'Orient Anthémius, qui fut aussi empoisonné par Ricimer. Olybrius après lui, régna à peine quelques mois. Glicère, qui lui succéda, fut dépouillé de la pourpre par Julius Népos, qui fut à son tour dépossédé par Oreste: celui-ci, maître de l'Empire, le donna à Romulus-Augustule son fils; ce fut le dernier des Empereurs d'Occident. Odoacre, Roi des Hérules, vint fondre en Italie, s'en rendit le maître, fit périr Oreste, et obligea Romulus-Augustule d'abdiquer, après un règne de quatorze mois. Odoacre se contenta du titre de Roi d'Italie. Ainsi, Rome fondée par un Romulus, l'Empire Romain, établi par un Auguste, tombèrent au pouvoir des barbares, sous un Prince qui réunissait en lui seul ces deux grands noms, mais qui n'avait ni l'habile har-

diesse du premier, ni la sage politique du second. 476.

Telle fut la fin de l'Empire Romain en Occident, qui, selon Procope, avait duré cinq cent cinquante-deux ans, depuis la bataille de Pharsale, gagnée par Jules-César, et cinq cents depuis celle d'Actium.

TROISIÈME ÉPOQUE.

Fin de l'Empire d'Occident, par l'abdication de ROMULUS-AUGUSTULE.

ANS DU MONDE 4476 et 4480, suivant l'Ere vulgaire.

ANS de J. C. 479.

VERS ce tems, Genseric mourut en Afrique, après un règne de trente-sept ans, depuis qu'il avait pris Carthage : son fils Hunneric lui succéda. 476-91.

La chûte de l'Empire Romain en Occident était une circonstance trop favorable, pour que les barbares restassent oisifs. Déjà maîtres d'une partie des Gaules, ils avaient sçu profiter de ses troubles. Childéric, Roi des Français, par ses victoires fut sur le point de former des établissemens dans ces pays. Théodoric, Roi des Visigoths, avait eu de grands avantages contre

476-91. Rechiaire, Roi des Suèves en Espagne. Il s'était emparé de Narbonne et de toute la première Narbonnaise. Mais Euric, son frère et son successeur, fit encore de plus grands exploits, et il étendit son Royaume jusqu'aux bords du Rhône et de la Loire.

Zénon, Empereur d'Orient, sous prétexte de pacifier l'Eglise, voulut s'ériger en juge dans les matières de la foi. Il en était moins capable qu'un autre, par ses vices et ses erreurs. Il eut pour successeur Anastase, qui favorisa comme lui les Eutychéens. Il y avait alors cinq ans que Clovis, Roi des Français, avait entièrement délivré les Gaules du joug des Romains, par la défaite de Siagrius, le seul Général qu'ils eussent encore au-delà des Alpes.

491-507. L'an 496, ce même Clovis, prêt à être défait par les Allemands, invoque le Dieu qu'adorait Clotilde son épouse. Il devient victorieux par son secours, et se fait baptiser. C'était alors le seul Roi catholique qui fût au monde. Anastase en Orient, prenait la défense d'Eutychès et de ses partisans; Huneric, Gontamont et Trasamond, qui avaient régné successivement sur les Vandales en Afrique, s'étaient déclarés pour les Ariens, jusqu'à persécuter les Catholiques : Alaric, Roi des Visigoths, et Gondebaud, Roi des Bourguignons, étaient Ariens, aussi bien que Théodoric, Roi des Ostrogoths ou des

Goths d'Italie. Ce Prince, dès l'an 489, était parti d'Orient avec l'agrément de l'Empereur Zénon. Arrivé en Italie, il défait Odoacre, Roi des Hérules, en trois batailles rangées, et l'oblige enfin de lui céder Rome et le Trône. Ce fut-là le commencement de la domination des Goths en Italie. 491-507.

Cependant Clovis était conquérant et ambitieux : les Evêques Catholiques soumis aux Rois Visigoths et Bourguignons, desiraient de passer sous les lois de ce Prince ; du moins ils en étaient soupçonnés. Ces raisons lui firent souvent prendre les armes contre Gondebaud et contre Alaric. Ce dernier fut enfin défait entièrement à la bataille de Vouillé, à trois lieues de Poitiers, et fut tué dans le combat, de la main de Clovis. Le Roi des Français parcourt aussitôt tout le pays en vainqueur, soumet tout presque jusqu'aux Pyrénées et au Rhône, et met ainsi fin dans les Gaules à la puissance des Visigoths, qui continuèrent de régner en Espagne. Clovis ternit la fin d'un si beau règne par ses cruautés. Ses quatre fils partagèrent son Royaume. Childebert régna à Paris, dès-lors capitale de toute la France; Thierry à Metz; Clodomir à Orléans; et Clotaire à Soissons.

Ces Princes vécurent d'abord en assez bonne intelligence. Childebert vengea sur Amalaric,

507-34. Roi des Visigoths, les mauvais traitemens que ce Prince faisait à sa sœur, qu'il avait épousée. Il le défit, et lui enleva la Princesse. Theudis, successeur d'Amalaric, porta le siége de son Empire au-delà des Pyrénées. D'un autre côté, Clodomir, aidé de ses deux frères, Childebert et Clotaire, porta la guerre en Bourgogne : il défit Sigismond, qui se rendit son prisonnier, et le fit périr, lui et ses enfans. Peu de tems après, il reprit les armes contre Godomard, successeur de Sigismond. Cette expédition ne lui fut pas heureuse ; il y périt lui-même. A la nouvelle de la mort de ce Prince, Clotaire et Childebert ses deux frères, poignardèrent sans pitié les deux fils du Roi mort, et partagèrent son Royaume. Le troisième de ses enfans échappa avec peine à leur fureur, et alla se sanctifier dans un cloître. Cependant les deux Princes résolurent de venger la mort de Clodomir, dont ils envahissaient la succession ; vengeance aussi utile à leur ambition, que le crime qu'ils venaient de commettre. Ils attaquent donc Godomard, le dépouillent de ses Etats, et s'en rendent les maîtres.

A Constantinople, on avait donné pour successeur à Anastase, Justin, homme sans naissance, mais non pas sans mérite. Il consola la Religion des maux qu'elle avait soufferts sous son prédécesseur. Il fut l'ennemi des Ariens,

malgré les sollicitations de Théodoric, Roi d'Italie. Ce Prince avait oublié ses premières vertus. Symmaque et Boëce furent les victimes de ses soupçons jaloux. Le remords de ce double crime empoisonna ses jours, et le mit bientôt au tombeau. Il laissa sa couronne à Athalaric, sous la conduite de la vertueuse Amalasonte, sa mère. 534-53.

Bélisaire, Général des troupes de Justinien Ier. qui était monté sur le Trône de Constantinople après Justin son oncle, venait de détruire l'Empire des Vandales en Afrique, lorsque le Royaume de Bourgogne fut envahi par les enfans de Clovis. Ce grand homme s'était déjà signalé par des victoires éclatantes remportées sur les Perses. D'Afrique il passa en Italie, et prit Rome, malgré les efforts que fit, pour défendre et reprendre cette ville, Vitigès, Roi des Ostrogoths et successeur d'Athalaric. Quelques années après, Totila, un des successeurs de Vitigès, reprit cette même ville jusqu'à deux fois; mais enfin Narsès, autre Général de Justinien, le défit et le tua. Tant de gloire n'avait point mis Bélisaire à l'abri des revers. Le vainqueur des Goths et des Vandales fut soupçonné d'avoir conspiré contre l'Empereur, et ce Prince lui donna pour prison sa propre maison. Mais bientôt après son innocence fut reconnue, et il mourut dans les mêmes dignités et le même

553-66. rang qu'il avait occupés auparavant. Sa prétendue misère est une fable destituée de vraisemblance. Teïas, qui monta sur le Trône après Totila, essaya inutilement de rétablir les affaires des Goths en Italie. Cet Empire finit l'an 553, la même année que se tint à Constantinople le cinquième Concile œcuménique, où furent condamnés les trois chapitres de Théodoret, de Théodore et d'Ibas. Trois ans auparavant, un Peuple de Sarmates, sorti des bords du Bosphore-Cimmérien, sous les ordres de Léchus, était venu jeter les fondemens du Royaume de Pologne, aux environs de la Vistule, et avait bâti la ville de Gnesne.

Justinien ne se contenta pas de procurer la paix de l'Eglise par les décisions d'un Concile; il mit encore l'ordre dans la justice, en faisant rassembler les Lois Romaines dans un seul code, et en y joignant le Digeste et les Instituts, où l'on admire encore sa sagesse et son éloquence. Son règne eût égalé celui des meilleurs Empereurs, s'il n'eût point épousé l'Impératrice Théodora, ou s'il eût donné moins d'autorité à cette Princesse impérieuse, cruelle et débauchée.

Théodebalde, Roi de Metz, fils de Théodebert et petit-fils de Thierry, après avoir vu ses troupes défaites en Italie par Narsès, mourut l'an 555. La mort de ce Prince, et le carnage

affreux des troupes qu'il avait envoyées au-delà des Alpes, sous les ordres de Bucelin, firent perdre aux Ostrogoths les espérances qu'ils avaient fondées sur son alliance. Childebert ne lui survécut que trois ans : ainsi Clotaire, le seul, qui restait des enfans de Clovis, se vit maître de tout l'Empire des Français. Il le posséda jusqu'en l'an 561, qu'il mourut, après avoir proféré ces belles paroles : *Quel pensez-vous que doit être le Roi du Ciel, qui fait ainsi mourir de si puissans Rois?* Un sentiment aussi chrétien, s'accordait mal avec le reste de sa vie. Elle fut un tissu de crimes, et se termina par la révolte de son fils Chramne, qu'il fit périr dans le feu, après l'avoir défait en bataille rangée. Le Royaume de Clotaire fut partagé entre ses quatre fils. Charibert eut le Royaume de Paris; Gontran celui de Bourgogne et d'Orléans; Sigebert, celui de Metz ou d'Austrasie; et Chilpéric celui de Soissons. L'année suivante, les Anglais, qui s'étaient emparés de la Grande-Bretagne, la partagèrent en sept Royaumes; c'est ce qu'on nomme l'Heptarchie. Charibert mourut sans enfans, un an après l'Empereur Justinien, qui eut pour successeur à l'Empire, Justin son neveu. Le règne de ce Prince fut fameux par les maux que les Lombards firent à l'Italie. 553-66.

Ces barbares, venus des bords de l'Océan

553-66. Germanique, s'emparèrent d'abord de la Pannonie, où ils demeurèrent environ quarante ans; ensuite, profitant de l'incapacité de Justin, et appelés par Narsès, mécontent de l'Empereur (car la jalousie et la calomnie lui avaient fait perdre ses bonnes graces), ils se jetèrent sur l'Italie, et la soumirent toute entière, excepté Rome et Ravenne. Les Empereurs,
566-82. maîtres de cette dernière ville, y envoyèrent des Gouverneurs, qu'ils appelèrent Exarques; et ce fut-là l'origine de l'Exarchat de Ravenne. Le Patrice Longin fut le premier qui eut ce titre. Justin, livré à ses plaisirs, ne songea point à réprimer les incursions des Lombards; il ignorait même les progrès des Perses dans l'Orient. Lorsqu'il apprit qu'ils étaient déjà au cœur de l'Empire, cette nouvelle fit sur lui une telle impression, qu'il en perdit l'esprit. On se félicita d'un accident, qui mit dans la nécessité de lui ôter le maniement des affaires. Tibère, qui lui succéda, fut un bon Prince; mais trop occupé d'ailleurs contre les Perses, il ne put remédier aux maux de l'Italie, non plus que Maurice, qui fut reconnu Empereur après lui. Saint Grégoire-le-Grand, qui fut élu Pape quelques années après, fit des efforts inutiles pour obtenir des secours d'Orient. Ce grand Pape, aussi estimable par son zèle et sa prudence, que par sa profonde doctrine, fit du

moins tout ce qui était en lui, pour entretenir la paix et adoucir les barbares. 582-84.

Les Lombards furent moins heureux en Bourgogne, qu'en Italie. Ils furent défaits deux fois par Mummol, Général de Gontran, Roi d'Orléans et de Bourgogne, Prince sage et religieux, qui gouvernait ses Etats dans une profonde paix. Ceux de Chilpéric et de Sigebert, n'en jouissaient pas de même : ces deux Rois, animés par Frédegonde et Brunehault leurs épouses, Princesses fières et cruelles, se faisaient une guerre sanglante. On croyait que Frédegonde avait contribué à la mort de Galsuinde, sœur de Brunehault, et première femme de Chilpéric, pour monter sur le Trône à sa place. L'une avait ce forfait à soutenir, l'autre avait à le venger. Enfin, Frédegonde, voyant Chilpéric son mari, réduit à la dernière extrémité dans Tournai, le tire de ce mauvais pas en faisant assassiner Sigebert. Ce Prince, en mourant, laissa un fils, nommé Childebert, héritier du Royaume d'Austrasie, sous la tutelle de Brunehault sa mère. Chilpéric fut poignardé lui-même au retour de la chasse, neuf ans après. Frédegonde fut soupçonnée d'avoir eu part à ce crime. Ses liaisons indécentes avec Landry, avaient été découvertes par le Roi ; la mort de tous les enfans que ce Prince avait eus de son premier mariage, pouvait être punie un jour : 575.

584-613. c'étaient bien des motifs pour une femme qui ne trembla jamais à la vue d'un assassinat. Clotaire, fils de Chilpéric, âgé de quatre mois, lui succéda au Royaume de Soissons. Gontran prit en main le Gouvernement des Etats de ce jeune Prince, et exila Frédegonde; châtiment bien léger pour tant de crimes. Gontran, en mourant, laissa ses Etats à Childebert son neveu, Roi d'Austrasie, qui eut lui-même pour successeur ses deux fils, Théodebert au Royaume d'Austrasie, et Théodoric au Royaume de Bourgogne. La haine arma ces deux Princes contre Clotaire, fils de Chilpéric. Ils l'attaquèrent plusieurs fois inutilement : mais enfin, la jalousie et l'ambition les désunirent. Ils se firent une guerre implacable; périrent l'un et l'autre sans postérité légitime, et laissèrent Clotaire, seul maître de l'Empire Français. Ce Prince traita ignominieusement la Reine Brunehault. Il paraît qu'on voulut la trouver coupable; et que la justice présida moins à son supplice, que la haine et la vengeance. Frédegonde, plus digne qu'elle de ces indignes traitemens, était morte paisiblement quelques années auparavant.

En Espagne, Léogivilde, après avoir immolé son fils Herménigilde aux intérêts de l'Arianisme, avait laissé le Trône à Récarede son second fils. Celui-ci dompta les Suèves, embrassa la Religion Catholique, et, par son exemple,

ramena au sein de l'Eglise toute la Nation des Visigoths. 584-613.

Pendant le même tems, l'Empereur Maurice devenait la victime de son avarice. Il refusa de racheter plusieurs prisonniers, qu'avait faits sur lui le Chagan des Arabes. Ce barbare les fit tous égorger. Dieu punit l'Empereur de cette faute, comme il l'avait desiré lui-même. Le Centurion Phocas usurpa l'Empire, et le fit massacrer, lui et ses enfans. L'usurpateur ne jouit que huit ans du fruit de son crime, et dans ce peu de temps, égala les cruautés des plus fameux Tyrans. La révolte enfin devint générale. Héraclius fut couronné Empereur, et fit mourir Phocas. Cependant, par les soins du Pape Saint Grégoire, la Religion prenait de nouveaux accroissemens. Le Moine Augustin, à la tête de quelques Missionnaires, apporta la foi en Angleterre, et convertit Ethelbert, Roi de Kent, et tout son Peuple.

L'Empire d'Orient, pendant ces entrefaites, était dans une affreuse désolation. Chosroës, Roi de Perse, menaçait de tout envahir. Il prit et pilla Jérusalem, et en enleva des richesses immenses, entr'autres le bois de la vraie Croix: il s'empara de la Syrie, de l'Egypte, de l'Asie-Mineure, et vint faire le siége de Calcédoine, dont il se rendit maître. Les Sarrasins achevaient de désoler ce qui avait échappé à la fureur des 613-22.

613-22. Perses. Héraclius effrayé, demande la paix. Le Prince Persan la lui refuse, s'il ne consent à adorer le Soleil. Alors Héraclius, pour venger sa Religion, prend les armes, et par cinq grandes victoires, pénètre jusqu'au cœur de la Perse. Chosroës, étant tombé malade de chagrin et d'une cruelle dissenterie, voulut faire couronner Mardesane, son plus jeune fils : mais Siroës, l'aîné, gagna la Noblesse, et fit égorger son cadet en présence de son père, qu'il fit ensuite percer de flèches. Siroës fit la paix avec Héraclius, et lui rendit la Croix de N. S. L'Empereur revint triompher à Constantinople, la portant dans ses mains. L'année suivante, il la rapporta à Jérusalem, et établit la Fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, pour le 14 de septembre.

QUATRIEME ÉPOQUE.

Commencement du Mahométisme.

ANS DU MONDE 4622 et 4626, suivant l'Ere vulgaire.

ANS de J. C. 622.

622-31. UN homme, plus à craindre pour la Religion que les armes des Perses, paroissait alors en Orient; c'était le fameux Mahomet. Cet habile

bile imposteur, guidé par son ambition, s'érigea en Prophète, et forma une nouvelle Religion d'un assemblage bizarre du Christianisme et du Judaïsme. Il ne réussit cependant pas dans les commencemens; poursuivi par le Magistrat, il fut obligé de sortir de la Mecque, sa patrie, et de se retirer à Médine. Cette fuite chez les Arabes et les Mahométans, est une époque célèbre, d'où ils commencent à compter leurs années : ils l'appellent Hégire ; elle a rapport à l'an 622 de Jesus-Christ. Mahomet ne tarda pas à se faire un grand nombre de Sectateurs ; avec leur secours, il s'empara de la Mecque, et ensuite de presque toute l'Arabie. 622-31.

Clotaire II, Roi de France, associa, en 622, au Royaume, son fils Dagobert, et lui donna l'Austrasie. Il envoya avec lui le Duc Pépin, qui eut le titre de Maire du Palais. Clotaire fut le premier qui étendit le pouvoir de ces Ministres ; il ne prévoyait pas que dans la suite ils abuseraient de leur autorité au point de détrôner leurs Maîtres.

C'est dans ce tems qu'on vit tout-à-coup la ville de Venise s'élever à la plus grande puissance : elle devait néanmoins ses faibles commencemens aux ravages des Huns, qui avaient obligé les Peuples des rives du Pô, à se retirer dans les Lagunes du Golfe Adriatique, et

622-31. à bâtir des cabanes sur le Rialto et dans les Islotes.

Héraclius régnait depuis vingt et un ans, quand l'imposteur Mahomet mourut, la neuvième année de l'Hégirie. Ses disciples l'enterrèrent à Médine, où ils font encore des pélerinages pour y révérer sa tombe.

Clotaire II mourut après avoir régné quarante ans : il laissa Dagobert seul maître du Royaume.

Ce Prince, dès les premières années de son Règne, céda à Charibert son frère, l'Aquitaine: ce fut là l'origine du Royaume de Toulouse. Charibert ne survécut pas long-tems à cette cession. A sa mort, Dagobert s'empara de ses Etats; on l'accuse même d'avoir fait périr Chilpéric, fils aîné de son frère; cependant quelques tems après, il rendit à Boggis et à Bertrand, fils puînés de Charibert, les états de leur père, comme un apanage héréditaire. Dans le même tems à-peu-près que Dagobert s'emparait de l'Aquitaine sur la postérité de son frère, il cédait l'Austrasie à Sigebert son fils. Sous ce règne, l'autorité des Maires du Palais commença à n'avoir plus de bornes : l'adroite ambition des Ministres, autant que l'indolence des Princes, en fut la cause.

Cette méprisable inaction ne régnait pas seu-

lement en France ; elle avait gagné l'Orient. L'Empereur Héraclius, occupé à protéger le Monothélisme, laissait les Sectateurs de Mahomet étendre au loin leurs conquêtes. Après la mort de ce nouveau Prophète, Aboubecre, et après lui, Omar, s'avancèrent dans la Palestine, et prirent Jérusalem. L'Empereur se retira à Constantinople, content de défendre la capitale de l'Empire. Là, toujours guidé par Sergius, Patriarche de Constantinople, il publia sa fameuse Ectèse, qui défendait de parler d'une ou de deux volontés en J. C. Elle fut condamnée dans la suite avec l'erreur qu'elle voulait mettre à couvert. Aboubecre fit reduire en un volume l'Alcoran, et prit le titre de Calife; ses successeurs l'eurent aussi après lui. 631-40.

Dagobert, après avoir comblé de biens l'Abbaye de Saint-Denis, mourut à Epinay. Il laissa deux fils, Sigebert, qui était déjà Roi d'Austrasie, et Clovis II, qui hérita des Royaumes de Neustrie et de Bourgogne. Dagobert, pendant son règne, avait fait recueillir et mettre en ordre les lois barbares, c'est-à-dire les lois Saliques et Ripuaires pour les Francs, les lois des Allemands, et celles des Bourguignons, rédigées dès l'an 501, par leur Roi Gondebaud.

Clovis et Sigebert ne rendirent leurs Règnes célèbres, que par le nombre incroyable de Monastères, qui furent fondés de leur tems.

640-60. L'Histoire de France ne montre plus jusqu'à la seconde Race, que les noms de plusieurs Rois, et les actions de leurs Ministres. Le Prince n'était qu'un fantôme, qui servait à appuyer l'autorité des Maires du Palais. Les deux Princes dont nous parlons, furent bons, parce que leurs Maires furent vertueux. Æga eut ce titre sous Clovis. Après sa mort, Archambault lui succéda en Neustrie, et Floachat en Bourgogne. En Austrasie, Pépin-le-vieux, ou de Landin, après un Gouvernement qui le fit regretter, laissa la dignité de Maire à Grimoald son fils, l'an 640. Sigebert avait fait espérer à celui-ci le Trône pour son fils. Cette espérance irrita son ambition. Après la mort de Sigebert, il fit disparaître Dagobert, fils du Roi défunt, et mit le sien sur le Trône : mais cette tentative fut sans succès. Grimoald avait dans les autres Maires des rivaux qui n'étaient pas d'humeur à voir régner paisiblement leur collègue. Il fut arrêté et mis en prison, son fils détrôné, et Childéric, un des fils de Clovis II, couronné Roi d'Austrasie. Clovis II mourut en 660. Il laissa trois enfans, Childéric, qui fut Roi d'Austrasie ; Clovis III, qui lui succéda en Neustrie ; et Thierry, qui n'eut point alors de partage.

A Constantinople, l'Empereur Héraclius était mort en l'an 641. Constantin, son fils aîné,

ne régna que peu de tems après lui. Héracléonas, son second fils, après un Empire de quelques mois, fut détrôné par le Sénat, qui lui fit couper le nez. On donna la pourpre à Constant, fils de Constantin et petit-fils d'Héraclius. Ce Prince fut, comme son aïeul, Protecteur des Monothélites, jusqu'à persécuter les Catholiques, pour les obliger à recevoir une espèce de formulaire qu'il avait dressée, sous le nom de Type, et qui renouvelait la défense de disputer sur les volontés de Jesus Christ. Sans s'inquiéter des progrès des Musulmans, qui s'emparèrent alors d'une bonne partie de l'Afrique, et vinrent le braver jusques sous les murs de Constantinople, il attaqua le Chef de l'Eglise : mais il trouva dans le Pape Saint Martin, une vertu à l'épreuve de ses menaces. Il en fit un Martyr. Enfin il se rendit si odieux aux habitans de Constantinople par sa haine contre les Catholiques, qu'il quitta cette ville, passa à Rome qu'il pilla, et de-là en Sicile, où il fut assassiné dans un bain. 660-70.

Le Règne de Clotaire III, en France, n'eut rien de remarquable, que d'avoir eu pour mère et pour tutrice Bathilde, que l'Histoire a mise au nombre des Reines les plus illustres, et la Religion au rang de ses Saintes, et pour Maire du Palais Ebroin, plus fameux par ses crimes, que par sa place. Clotaire mourut l'an 670.

670-705. Thierry son frère lui succéda d'abord; mais, dès l'année suivante, la foiblesse du Roi et la haine qu'on avait pour Ebroin, engagèrent les Seigneurs de Neustrie à se soumettre à Childéric, Roi d'Austrasie et à renfermer Thierry dans un Monastère, et Ebroin dans un autre.

Childéric gouverna bien, tant qu'il suivit les conseils de Saint Léger, Evêque d'Autun; mais ce Prélat lui étant devenu odieux, il l'éloigna, et l'enferma dans le même Monastère où était Ebroïn, qui devint ainsi la prison du vice et de la vertu. Le Roi alors se livra sans crainte à toutes ses passions. Il fut assassiné par un Seigneur qu'il avait indignement maltraité. Après sa mort, Thierry fut remis sur le Trône de Neustrie, et il fut obligé de recevoir Ebroin pour Maire du Palais. Dagobert, fils de Sigebert II, que Grimoald avait envoyé en Ecosse, régna en Austrasie, dont Childéric lui avait cédé une partie, après la retraite forcée de Thierry. Ce Prince ayant été tué l'an 679, les Austrasiens craignant Ebroin, Maire de Neustrie, se soumirent au Duc Pépin, surnommé d'Héristel. Après la mort d'Ebroin, Thierry voulut faire un dernier effort pour soutenir son Trône. Il livra bataille à Pépin, fut défait, et en gardant le nom de Roi, il laissa toute l'autorité à son vainqueur. C'est au règne de ce Prince que commence la liste de ces Rois, que nos Fastes ont

déshonorés par le surnom de fainéans. Clovis III son fils, lui succéda, ou plutôt Pépin continua de régner sous son nom. 705-32.

Dès l'an 685, l'Empereur Constantin Pogonat, fils de Constant, était mort. Sous son règne, outre les conquêtes des Sarrasins, qui ravagèrent l'Afrique et pénétrèrent dans la Sicile, l'Empire fut exposé aux incursions des Bulgares, qui passèrent le Danube et entrèrent dans la Thrace. L'Empereur fit avec les ennemis de l'Etat, une paix honteuse; mais celle qu'il procura à l'Eglise, lui fut bien glorieuse : par ses soins, le sixième Concile général condamna les Monothélites. On doit à ce règne l'invention du feu Grégeois, que la poudre à canon n'a que trop bien remplacé de nos jours : cette découverte fut faite par un Ingénieur nommé Callinique. Constantin eut pour successeur son fils Justinien II : ses cruautés et son mauvais gouvernement, le rendirent odieux. Après neuf ou dix ans de règne, ayant donné l'ordre affreux de faire massacrer tout le peuple de Constantinople, il fut détrôné par le Patrice Léonce, qui s'était distingué à la tête des troupes contre les Sarrasins, et qui lui fit couper le nez. Trois ans après, Léonce éprouva le même traitement de la part de Tibère-Apsimare, qui fut nommé Empereur par l'armée. Enfin Justinien remonta sur le trône, et fit mourir Léonce et Apsimare.

705-32. Son malheur ne l'avait pas corrigé : il fut aussi cruel qu'auparavant; les soldats irrités, donnent la pourpre à un certain Bardane, qu'ils nomment Philippique. Le nouvel Empereur vient à Constantinople, et fait massacrer Justinien; mais Philippique ayant été lui-même détrôné, et ayant eu les yeux crevés, on lui donna pour successeur Anastase.

L'année suivante fut remarquable en Occident, par deux grands événemens : le premier fut la mort de Pépin d'Héristel. Ce Seigneur avait été Maire du Palais, et Souverain de toute la France, sous Clovis III, sous Childebert III, son frère, et sous Dagobert III, fils du dernier : il défit les Allemands; il soumit les Frisons, et leur fit prêcher la foi : en mourant, il laissa Théodoalde son petit-fils, Maire du Palais, sous la tutelle de sa mère.

Le second, fut la ruine de l'Empire des Visigoths en Espagne. Roderic avait détrôné Vitiza; mais il devint lui-même la victime de son incontinence. Julien, Seigneur Goth, pour venger l'affront que le Roi avait fait à sa fille; appelle en Espagne les Maures ou les Sarrasins, qui depuis douze ans s'étaient emparés de l'Afrique sur les Empereurs de Constantinople. Roderic leur livre bataille; il y est tué, et les vainqueurs en peu de tems se rendent maîtres de toute l'Espagne. Cependant un grand

nombre de Goths se réfugient dans les montagnes des Asturies et de Biscaye; ils s'y fortifient, et donnent la Couronne à un Seigneur nommé Pélage. Ce furent les descendans de ce Prince qui, dans la suite, chassèrent les Sarrasins, et rétablirent le culte du vrai Dieu et l'ancienne Monarchie, qu'une passion brutale et une vengeance aveugle avaient ruinés dans ces belles Provinces. Les Maures attaquèrent plusieurs fois inutilement ce petit Royaume; ils furent défaits à différentes reprises par Pélage, par Favila son fils, par Alphonse son gendre, qui régnèrent successivement dans les Asturies. Les Gaules ne furent pas exemptes des incursions des Sarrasins; ils s'emparèrent de Narbonne, vinrent assiéger Toulouse, où ils furent défaits avec une perte considérable par Eudes, qui avait succédé dans le Duché d'Aquitaine à Boggis son père, et à Bertrand son oncle. Mais bientôt ils reviennent avec de nouvelles forces, s'emparent de plusieurs Places dans l'Aquitaine, et s'avancent jusqu'à Poitiers, où ils sont taillés en pièces par Charles Martel, Prince des Français : ce grand homme, après la mort de Pépin, dont il était fils naturel, s'était échappé de la prison, où l'avait enfermé la mère de Théodoalde, et avait été reconnu Duc d'Austrasie. 705-32.

Dagobert III, étant mort quelque tems après, on mit sur le trône de Neustrie, Daniel, fils

705-32. de Childéric II, au préjudice de Thierry, fils du feu Roi, et on le nomma Chilpéric : il voulut secouer le joug ; mais Charles aussi-tôt vient l'attaquer, et le met en fuite, lui et son Maire Rainfroi. Le Roi vaincu se retire chez Eudes, Duc d'Aquitaine ; celui-ci ayant fait sa paix avec Charles, lui livre le Prince, qui se voit obligé de vivre dans l'oisiveté, comme ses prédécesseurs. Après sa mort, le trône fut rempli par Thierry IV, surnommé de Chelles, fils de Dagobert III. Ce Prince étant mort, Charles ne crut pas devoir donner aux Français une ombre de Roi, et gouverna seul ; outre ses expéditions contre les Sarrasins, qu'il chassa plusieurs fois de la Provence et du Languedoc, appelés alors Septimanie, il porta encore ses armes en Allemagne : il soumit la Frise, la Saxe, la Turinge et la Bavière. Après la mort d'Eudes, Duc d'Aquitaine, il laissa ce Duché à Hunald, fils du dernier Duc, à condition de lui en faire hommage, à lui et à ses enfans, sans parler de Thierry, qui vivait encore alors. Pendant que Charles, par ses exploits, préparait les Français à la révolution qui devait bientôt arriver, tout était en combustion dans l'Orient. L'Empereur Anastase avait été dépossédé, l'an 716, par Théodose, et l'année d'après, Léon, surnommé l'Isaurien, avait pris la place de Théodose : après avoir remporté quelques avan-

tages sur les Sarrasins, ce Prince fit la guerre aux saintes Images. Irrité de l'opposition qu'il trouva à ses desseins, dans les Pontifes de Rome, il arma contr'eux, et par-là donna à Luitprand, Roi des Lombards, la facilité de s'emparer de l'Exarchat de Ravenne et de son territoire, et de pousser ses conquêtes en Italie, jusqu'à menacer Rome, tandis que l'Empereur, devenu furieux, persécutait les défenseurs des Images, et remplissait de sang Constantinople. Grégoire III, souverain Pontife, se voyant sans espérance du côté de l'Empereur, et exposé aux incursions des Lombards, eut recours à Charles-Martel; il lui demanda du secours, et lui promit, s'il l'obtenait, de se soustraire aux Empereurs de Constantinople, et de mettre Rome sous ses lois; sa proposition ne fut point rejetée, et cet accord aurait peut-être eu son effet, si la mort n'eût enlevé les trois personnes qui y étaient le plus intéressées, c'est-à-dire, le Pape Grégoire, l'Empereur Léon, et Charles-Martel : ils moururent tous trois, l'an 741. Charles laissa l'autorité dont il avait joui, à Pépin et à Carloman, ses deux fils; la Chaire de Saint Pierre fut remplie par le Pape Zacharie, et Léon eut pour successeur Constantin Copronyme. 732-41.

Constantin fit la guerre avec différens succès contre les Musulmans, les Bulgares et les Scla-

741-52. vons ; mais il la fit encore avec bien plus de fureur contre les Catholiques qui honoraient les Images, et il renouvela les anciennes persécutions. Pendant qu'il ne songeait qu'à établir son erreur, Astolphe, Roi des Lombards et successeur de Rachis, s'empara de la ville de Ravenne, et éteignit l'Exarchat, qui avait commencé sous Justin-le-jeune. Les Romains n'avaient donc plus de secours à attendre des Empereurs de Constantinople, et avaient tout à souffrir de la part des Lombards. Dans cette situation, le Pape Etienne II vient en France implorer le secours de Pépin, alors Roi des Français.

Ce Prince avait d'abord partagé l'autorité avec Carloman son frère, et quelques tems après, il sembla ne donner le titre de Roi à Childéric III, que pour montrer combien il était nécessaire qu'il montât lui-même sur le trône. Carloman s'étant fait moine au Mont-Cassin, où se retira aussi deux ans après Rachis, Roi des Lombards, successeur de Luitprand, les Français voulurent réunir le nom et l'autorité de Roi dans la même personne. Ils consultent le Pape Zacharie, et sur la réponse favorable qu'il leur rend, ils se croient libres de leurs sermens envers Childéric, l'enferment dans un Monastère, et couronnent Pépin, la même année qu'Astolphe prit Ravenne.

Ainsi finit la première Race des Rois de France, qui, à compter depuis l'an 418 ou 420, jusqu'en 752, a duré au moins trois cent trente-trois ans, et qui a eu vingt-un Rois, si on se borne seulement à ceux de Paris ; mais qui en a eu trente-six, si on considère tous ceux qui en ont porté le titre, tant en Austrasie qu'en Neustrie. 741-52.

Deux ans après, à la prière du Pape Etienne, successeur de Zacharie, le nouveau Roi des Français passe en Italie, et oblige Astolphe à lui promettre de restituer tout ce qu'il avait pris. Mais comme le Roi Lombard, loin d'accomplir sa promesse, était venu assiéger Rome, Pépin rentre en Italie l'année suivante, enlève aux Lombards l'Exarchat de Ravenne, et la Pentapole, et en fait une donation au Saint-Siége. Ce fut là l'origine de l'indépendance temporelle des Papes. La négligence des Empereurs de Constantinople les avait presque forcés de gouverner dans Rome, qu'ils avaient long-tems défendue seuls, contre tous les efforts des Lombards.

Pépin défit à plusieurs reprises les Saxons, les Bavarois, les Allemands. Mais les deux plus grands ennemis qu'il eut, furent Grypon, son frère, qui se révolta plusieurs fois, et périt enfin en voulant se sauver en Lombardie, et le

752-71. Duc d'Aquitaine. C'était Vaïfre, fils de Hunald : il avait été mis en possession de ce Duché par la retraite de son père, qui se fit Moine. Vaïfre ayant rompu la paix qu'il avait faite avec Pépin, ne fut plus maître d'en obtenir une nouvelle ; il fut défait plusieurs fois, et perdit ses meilleures places : il fut enfin assassiné par ses gens, et son Duché fut réuni à la Couronne, l'an 768. Ce fut la même année que Pépin mourut d'hydropisie, après avoir fait couronner Charles et Carloman, ses deux fils.

La mort de Carloman rendit bientôt Charles maître de tout l'Empire Français. Ce Prince fut surnommé Charlemagne, c'est-à-dire, Charles-le-Grand, et à juste titre. Jamais Monarque Français ne gouverna avec tant d'autorité et de sagesse, de si vastes Etats. Pendant plus de trente ans, il fut en guerre contre les Saxons, les Sclavons, et autres Peuples de Germanie : il les vainquit toujours, et les soumit à la Religion Chrétienne, et à ses Lois.

Didier, qui avait succédé à Astolphe dans le Royaume des Lombards, toujours ennemis des Romains et des Papes, voulait remettre les enfans de Carloman sur le trône de leur père. Charles vient en Italie, assiége Didier dans Pavie, le fait prisonnier, l'enferme dans un Monastère, lui et ses enfans, et se fait déclarer

Roi d'Italie. Par là, il éteignit le Royaume des Lombards, qui avait duré plus de deux cents ans. 771-87.

L'année suivante, mourut Constantin Copronyme. Il eut pour successeur Léon IV, son fils, surnommé Porphyrogenete, qui fut aussi ennemi des saintes Images, et ne règna que cinq ans. Après sa mort, Constantin, son fils, règna sous la tutelle d'Irène, sa mère. La paix fut rendue aux Eglises d'Orient, sous leur Empire. On assembla même à Nicée le septième Concile œcuménique, où les Iconoclastes furent condamnés et anathématisés. Ce Concile ne fut reconnu que plusieurs années après en France, où on ne le croyait pas légitime, par une erreur de fait. Irène fit d'inutiles efforts pour reprendre ce que ces prédécesseurs avaient perdu en Italie. La défaite de ses troupes affermit l'autorité des Français dans ces contrées. Cependant, le jeune Constantin se croyait en état de gouverner seul: il s'ennuya de n'être que le premier sujet de sa mère; il voulut l'éloigner; elle le perdit. Les intrigues de cette Princesse, plus encore que les crimes de l'Empereur, soulevèrent le peuple; on se saisit du malheureux Constantin; on lui creva les yeux avec tant de violence, qu'il en mourut quelques jours après.

Pendant ce tems, Charlemagne étendait les limites de son Royaume. Déjà maître de pres-

787 800. que toute l'Italie, dont il avait cédé une partie au Pape, en se réservant la souveraineté, il porta encore ses armes au-delà des Pyrénées. Il dompta les Saxons révoltés, engagea Vitikinde leur Général, à se faire baptiser, et les répandit eux-mêmes dans différentes Provinces de son vaste Royaume : il soumit Tassillon, Duc de Bavière, et s'empara de ses Etats, en punition de sa révolte : il vainquit les Huns sur les bords du Danube : enfin, son Empire s'étendit à l'Orient jusqu'à l'embouchure de la Drave, et au Nord jusqu'à l'Elbe. Ces guerres, presque continuelles, ne l'empêchèrent pas d'aimer et de protéger les sciences. Le fameux Alcuin, qu'il attira d'Angleterre, et qu'il combla de biens, en est une bonne preuve. Dans ses Capitulaires, nous admirons encore sa Religion, sa science et sa prudence.

Charles était plus puissant que l'Empereur, et il ne lui manquait que le même titre. Enfin, l'an 800, comme le Roi était à Rome pour prendre connaissance des violences commises contre le Pape Léon III, successeur d'Adrien, le souverain Pontife le proclama Empereur, aux acclamations de tout le Peuple de cette grande ville. Charles ne consentit qu'avec peine à se laisser couronner : mais pour ne se point montrer indigne de ce nouveau titre, il jura solemnellement d'être le Protecteur de l'Eglise.

Ainsi

Ainsi fut rétabli l'Empire d'Occident, après avoir fait place, pendant trois cent vingt-quatre ans, aux Hérules, aux Ostrogoths et aux Lombards. Il avait fini dans Augustule : il recommença dans Charlemagne, et dure encore aujourd'hui dans le Corps Germanique. 787-800.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

Elévation de Charlemagne au nouvel Empire d'Occident.

ANS DU MONDE 4800 et 4804, suivant l'Ere vulgaire.

ANS de J. C. 800.

CHARLEMAGNE, proclamé et couronné Empereur d'Occident, passa tout l'hiver à Rome : il signala sa sagesse par les plus beaux Réglemens pour le Gouvernement de la ville, et sa magnificence par de riches présens aux Eglises. Il la quitta le 24 d'Avril 801, et se rendit à Spolette. Le dernier jour de ce mois un tremblement de terre se fit sentir en France, en Allemagne et en Italie. Rome vit son Eglise de Saint Paul renversée, et plusieurs autres grands édifices. 800-14.

Irène, très-irritée de la proclamation du nou-

800-14. vel Empereur, et craignant l'impression qu'elle pouvait faire sur les Constantinopolitains, abolit les Impôts excessifs, dont tous les Ordres de l'état étaient accablés.

Charlemagne, dans le plus haut degré de gloire et de puissance, envoya l'année suivante des Ambassadeurs à Constantinople, pour négocier un Traité de paix avec Irène. Ils lui firent entendre qu'ils avaient des propositions de mariage à lui faire de sa part. Cette Alliance aurait réuni l'Orient et l'Occident. Pendant qu'elle traitait à ce sujet, Nicéphore, grand Trésorier, profita habilement du mécontentement du peuple, qui craignait de voir transférer le siége de l'Empire hors de Constantinople; il le fit soulever. Irène fut arrêtée, déchue de l'Empire, le 31 d'Octobre 802, et reléguée dans l'île de Lesbos, où elle mourut, le 9 Août 803.

Ce qu'on appelle l'Empire des Grecs, autrement le bas Empire, commence à Nicéphore, en 802.

802. Le premier soin de l'Usurpateur, fut d'envoyer des Ambassadeurs en France, pour assurer la paix entre les deux Empires. La négociation ne souffrit aucune difficulté. Le traité portait que Charlemagne et Nicéphore auraient également le nom d'Auguste; que le premier prendrait le titre d'Empereur d'Occident, le

second, celui d'Empereur d'Orient; que tout ce qui était en Italie, depuis l'Ofante et le Volturne, demeurerait sujet à l'Empire d'Orient, et que tout le reste serait de l'Empire d'Occident. 800-14.

Les Rois des Asturies étaient souvent aux mains avec les Sarrasins, et remportaient sur eux des victoires signalées, où ils leur tuaient beaucoup de monde, mais sans les abattre entièrement. Alphonse, surnommé le chaste, régnait alors à Oviédo : il se fit toujours un honneur d'être ami de Charles, Roi des Français.

Tout, excepté les Saxons, pliait sous la puissance de Charlemagne : il leur avait fait avec succès, mais toujours inutilement, la guerre depuis trente-trois ans : elle n'aurait pas eu de fin, s'il ne les eut arrachés de leurs foyers pour les répandre en différentes parties de sa domination.

Charlemagne partageait ses soins entre les expéditions militaires et le gouvernement intérieur de l'Empire : il dressa à Aix-la-Chapelle ces sages réglemens, sous le nom de grands Capitulaires. Plusieurs ont été renouvellés, huit cents ans après, par Louis XIV. 806.

Cependant, l'Empereur Nicéphore souillait le trône qu'il avait usurpé. Il ne tarda pas à s'abandonner à des vices, qui le firent haïr du peuple.

800-14. Le Royaume des Merciers, en Angleterre, finit vers ce tems, et tout ce que leur Monarque possédait passa à Elfrede, autre Roi du pays.

Charlemagne, âgé de soixante-quatre ans, convoqua un Parlement à Thionville, composé des principaux de ses Etats : il lui fit part de ses dispositions testamentaires. Charles, son fils aîné, avait l'Empire ; Pépin était créé Roi d'Italie, et Louis, le cadet, était déclaré Roi d'Aquitaine. Charlemagne se réservait, pour toute sa vie, la puissance qu'il tenait de Dieu seul sur le Royaume et l'Empire. Ce testament fut approuvé et signé par les Seigneurs de France et de Germanie.

Nicéphore se rendait odieux de plus en plus par ses vices ; il déclare, en 811, la guerre aux Bulgares. Quelques succès, qu'il obtint d'abord, le rendirent présomptueux ; il leur refusa opiniâtrément la Paix, qu'ils demandaient avec instance. Ces Barbares raniment leur courage par le désespoir, risquent la bataille, et remportent une victoire complète, le 13 Juillet 811. Nicéphore fut tué dans l'action.

Michel Curopalate, surnommé Rhancabene, gendre de Nicéphore, fut proclamé unanimement Empereur, le 5 Octobre suivant, après qu'il eut prêté serment de suivre la Religion Catholique. Ainsi fut rendue la paix à l'Eglise, jusques-là désolée en Orient par les persécu-

tions, les hérésies, et par la haine que se portaient les partis contraires; mais ce ne fut pas pour long-tems. 800-14.

Michel conclut, l'année suivante, la paix avec les Bulgares, et envoya des Ambassadeurs à Charlemagne, pour confirmer le Traité que Nicéphore avait fait avec lui. 812.

Aussi imprudent que son prédécesseur, Michel déclare, en 813, la guerre aux Bulgares. Ce peuple féroce et indomptable, défait l'Armée Impériale, le 25 de Mai, auprès d'Adrianopolis. L'Empereur s'enfuit dans la ville, et au lieu de faire tête à l'ennemi, il se décourage entièrement, abdique l'Empire, et en fait porter tous les ornemens à Léon V, surnommé l'Arménien, qui fut, en effet, proclamé le 11 de Juillet. Michel se fait ensuite couper les cheveux, et s'enferme dans un monastère avec ses enfans. Ce Prince eut les vertus d'un particulier, sans avoir les qualités d'un Empereur.

Charlemagne avait perdu ses deux fils aînés. Le Prince Charles était mort dans la trente-cinquième année de son âge, sans enfans, et Pépin, Roi d'Italie, dans la fleur de l'âge. Ce dernier laissa un fils naturel, nommé Bernard, qui fut Roi d'Italie.

Ces pertes avaient altéré la santé de l'Empereur. Ce grand Prince, se sentant affaiblir de jour en jour, résolut d'associer à l'Empire,

800-14. Louis, le seul fils qui lui restait. Ce dessein, qu'il communiqua aux Seigneurs de la Nation, fut accueilli avec les plus grandes acclamations. Le dimanche suivant, l'Empereur, après s'être rendu, avec son fils, à la magnifique Chapelle qu'il avait fait bâtir quelques années auparavant, commande à Louis d'aller prendre la couronne qui avait été placée sur l'Autel, et de se la mettre lui-même sur la tête; ce qu'il fit avec l'applaudissement de toute la Noblesse. Le couronnement du nouvel Empereur se fit, sans que le Souverain Pontife fût appelé, ni même consulté.

Charlemagne venait de faire tenir plusieurs Conciles, lorsqu'il ressentit plusieurs accès de
814. fièvre, qui dégénérèrent en pleurésie. Après sept jours de maladie, ce Prince expira à Aix-la-Chapelle, le 28 de Janvier 814, âgé de soixante-douze ans. Ainsi mourut le Héros de la France et de l'Univers, le modèle des grands Rois, l'ornement et la gloire de l'humanité. L'Europe lui doit encore aujourd'hui une partie de sa Police, par les Capitulaires et Ordonnances que l'amour pour ses Peuples, et le zèle du bon ordre lui inspirèrent. Aussi célèbre dans les fastes de la Religion par sa piété, qu'illustre dans les Annales du Monde par ses exploits, l'Eglise l'a mis au nombre des Saints, et toutes les Nations, de concert, lui ont donné le nom de Grand.

814-37.

Louis, surnommé le Pieux ou le Débonnaire, était en Aquitaine, lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de son père; il se rendit promptement à Aix-la-Chapelle, où il fut de nouveau proclamé Roi et Empereur. Tout se soumit, et il fut reconnu par-tout.

Sous le règne de Charlemagne, on commença à voir paraître les Normands ou Danois, qui firent dans la suite de si grands maux à la France. Ces peuples, ainsi que les Suédois, avaient eu un grand nombre de Souverains, dont l'Histoire, jusqu'à ces tems, est à peine connue. L'origine des uns et des autres se perd dans la nuit des tems et de la fable : on l'a fait remonter bien avant Jesus-Christ. Il suffit de savoir que, pendant cette longue suite d'années, ces deux Nations furent presque toujours en guerre l'une contre l'autre : quelquefois le Danemarck obéissait à la Suède, quelquefois la Suède au Danemarck : le plus souvent ils eurent chacun leurs Rois distingués; enfin, vers l'an 820, l'Evangile fut prêché dans la Suède, sous le règne de Biorn III. Le Danemarck ne reçut la foi que plus de cent ans après, sous le règne de Hérold VI, qui monta sur le trône, en 930. La Russie, qui d'abord paraît avoir été soumise à la Suède, ainsi que la Norwège, commença vers ce tems-ci à avoir ses Princes particuliers, tandis que l'Angleterre cessait d'être

837-40. gouvernée par plusieurs petits Rois indépendans. Egbert, Roi de Kent, les soumit successivement, et se rendit enfin seul maître de toute l'île. Il eut pour successeur Ethelvolf, son fils.

Léon, Empereur de Constantinople, persécutait violemment les Catholiques qui honoraient les images. L'an 820, il fut tué au pied des Autels, le jour de Noël, par une troupe de Conjurés, animés par Michel-le-Bégue, que l'on tenait dans les fers, et qui était déjà condamné à mort. Son supplice avait été différé jusqu'au lendemain de la fête; mais aussi-tôt après la mort de Léon, il fut proclamé Empereur, et donna le spectacle singulier d'un Souverain revêtu de la pourpre, ayant les chaînes aux pieds. Il se déclara l'ennemi des Catholiques, comme son prédécesseur : sous son règne, les Sarrasins, profitant de la mauvaise conduite des Empereurs d'Orient, se rendirent maîtres de l'île de Crète et de celle de Sicile, d'où ils pénétrèrent dans la Pouille et la Calabre. Michel envoya des Ambassadeurs à Louis, Empereur d'Occident, pour lier amitié avec lui. Ils firent à ce Prince une exposition de la foi et de la religion de leur maître, peu conforme à ce qu'elles étaient en effet. Louis, surnommé le Débonnaire, avait succédé aux vastes Etats de son père Charlemagne; mais il était trop faible

pour les gouverner, et trop facile pour punir les audacieuses entreprises de ses enfans. Différens partages qu'il fit entr'eux, son second mariage avec Judith de Bavière, Princesse ambitieuse et peu réglée, leur donnèrent occasion de prendre les armes contre leur père. Louis fut détrôné jusqu'à deux fois, et l'on vit alors une chose inouie, un Empereur déposé pour de prétendus crimes, et renfermé dans un monastère. Un des plus grands forfaits que lui reprochèrent ses enfans, fut d'avoir puni de mort Bernard son neveu, fils de Pépin et Roi d'Italie, qui avait pris les armes contre lui: enfin, ce père infortuné trouva la mort, l'an 840, dans le tems qu'il marchait contre Louis, Roi de Bavière, un de ses fils, pour punir sa révolte. Sous son règne, nous trouvons les commencemens du royaume de Navarre. Un Comte de Vâsconie, ou de Gascogne, passa les Pyrénées, s'empara de Pampelune, et s'y forma un Etat indépendant. 837-40.

La jeunesse de Louis-le-Débonnaire, lorsqu'il fut nommé Roi d'Aquitaine, avoit obligé Charlemagne de mettre à Toulouse des Ducs et des Comtes, pour gouverner pendant sa minorité : ils s'y maintinrent sous ce Prince, sous Pépin 1er. fils de Louis, et sous Pépin II, son petit-fils, qui furent successivement Rois

840-6. d'Aquitaine; et ce fut l'origine du Comté de Toulouse.

Cependant Michel-le-Bégue étant mort, avait eu pour successeur Théophile son fils : ce Prince ne fut injuste qu'envers les Catholiques, qu'il tourmenta plus cruellement encore que son père. Il fut presque toujours en guerre contre les Sarrasins; il dut les succès qu'il eut contre eux à deux excellens Généraux, Manuel et Théophobe. Ce dernier même eut l'ame assez grande pour refuser la pourpre impériale, que ses troupes lui offraient. Théophile, avant de mourir, le punit d'avoir été jugé digne de régner, et lui fit trancher la tête. Michel III, son fils, monta sur le trône après lui, et gouverna sous la tutelle de Théodora sa mère : il était également incapable et d'obéir à Dieu, et de commander aux hommes; mais les vertus et les talens de la Régente auraient suppléé à son incapacité s'il l'eût laissée plus long-tems la maîtresse des affaires. Bogoris, Roi des Bulgares, croyant effrayer cette Princesse, lui envoya déclarer la guerre : *Dites à votre maître*, répondit cette Héroïne aux Ambassadeurs, *qu'il me trouvera à la tête de mes troupes; qu'au reste, s'il est vainqueur, il n'aura vaincu qu'une femme, et que s'il est mis en fuite, mon sexe doublera la honte*

de sa défaite. Le Barbare s'avoua vaincu par tant de fermeté; il demanda la paix. On lui renvoya sa sœur élevée à Constantinople dans la religion Chrétienne; elle apporta à son frère le trésor de la foi, il se convertit. Son Peuple, indigné de ce changement, prend les armes: le Monarque marche contre les rebelles, les défait par le secours du Ciel, et tous les Bulgares demandent et reçoivent le baptême. 840-69.

Cependant l'Impératrice avait trop de vertu, pour ne pas mériter la haîne de Bardas son frère, vil courtisan, aussi scélérat, mais plus habile que son maître; il rendit la vie si dure à cette Princesse, qu'elle sollicita sa retraite. Michel la lui accorda avec plaisir, et depuis ce tems, l'Empire fut gouverné sous son nom par le Patrice Bardas, fameux par la persécution qu'il fit à Ignace, Patriarche de Constantinople. Ce pieux Prélat ayant osé lui refuser les saints Mystères, il le chassa de son Siége, et mit à sa place Photius, homme habile, mais rusé et intrigant. Le Pape Nicolas, Pontife vraiment digne de la Chaire de Saint-Pierre, s'opposa à cette usurpation, avec une fermeté à toute épreuve. Après la mort du Patrice Bardas, l'Empereur donna pour maître à l'Empire, et à lui-même pour collégue, Basile le Macédonien, qui avait assassiné Bardas en sa présence. Il se repentit bientôt de l'avoir élevé. Il

840-69. voulut détruire son ouvrage ; mais Basile le prévint, et le fit périr. A peine Basile se vit-il le seul maître, qu'il chassa Photius, rétablit Ignace, et du consentement du Pape Adrien, successeur de Nicolas, fit assembler un Concile œcuménique à Constantinople, où le faux Patriarche fut condamné. Cet événement fut la malheureuse origine du Schisme, qui sépara l'Eglise Grecque d'avec la Latine.

La même fermeté, que Nicolas avait montrée contre Photius, il la fit éclater dans l'affaire de Lothaire, Roi de Lorraine, et fils de l'Empereur du même nom. Après la mort de Louis-le-Débonnaire, ses enfans ne purent s'accorder sans en venir aux mains. Ils se livrèrent auprès de Fontenay une bataille, qui coûta bien du sang aux Français : Lothaire y fut défait ; alors ils convinrent d'un partage. Lothaire, avec l'Empire, eut l'Italie, la Provence, et tout ce qui s'étend le long du Rhin, jusqu'à son embouchure. Louis-le-Germanique eut la Bavière et l'Allemagne ; et Charles-le-Chauve, la Neustrie et l'Aquitaine. Ce dernier fut obligé de conquérir l'Aquitaine sur Pépin II, petit-fils de Louis-le-Débonnaire, qui en était Roi. Charles-le-Chauve, après la mort de Charles son second fils, donna ce Royaume à Louis son fils aîné, qui, étant devenu Roi de France, le réunit à la Couronne. L'an 855, mourut

l'Empereur Lothaire, après avoir partagé ses états à ses trois fils. Louis l'aîné eut l'Empire et l'Italie, où il se distingua contre les Sarrasins; Charles eut la Provence jusqu'à Lyon, et Lothaire, les pays renfermés entre le Rhône, le Rhin, la Meuse et l'Escaut. Une partie de ces pays fut appelée Lorraine, du nom de ce Prince. Une passion aveugle lui attira de fâcheuses affaires; il voulut répudier la Reine Thietberge, pour épouser Valdrade sa concubine. Le Pape Nicolas s'y opposa avec son zèle ordinaire, pendant tout le tems qu'il vécut; après sa mort, Lothaire vint à Rome, et fit sa paix avec Adrien son successeur, par le moyen d'un faux serment qu'il fit avant de recevoir le Corps de Jesus-Christ. Dieu ne différa pas la punition de ce sacrilège; Lothaire mourut avant de rentrer dans son Royaume, avec tous les Seigneurs qui avaient pris part à son crime. L'ambition était presque la seule loi qu'écoutaient alors les Rois de France : à la première nouvelle de la mort de Lothaire, Charles-le-Chauve entre à main armée dans ses Etats, augmentés d'une partie de ceux de Charles, Roi de Provence, mort en 860, s'en empare, et les partage avec Louis-le-Germanique. Le desir de posséder de grands Etats, est rarement une preuve que l'on gouverne bien. Les Normands parurent à diverses re-

869-75.

869-75. prises sur la Seine, la Loire et la Garonne; Charles s'en délivra avec de l'argent, et employa ses armes contre ses frères ou ses neveux. Les Evêques même des différens Royaumes se ressentirent du peu d'union qui était entre leurs maîtres; ils se partagèrent dans l'affaire de Goteschalc, qui avait avancé quelques erreurs sur la prédestination et le libre-arbitre. Enfin, les désordres et la faiblesse du Gouvernement donnèrent naissance à plusieurs petites Souverainetés : Nomenoy, Duc de Bretagne, s'en fit déclarer Roi, se maintint dans ce titre, malgré les efforts de Charles-de Chauve, et le transmit à ses enfans. Baudouin, Seigneur Français, ayant enlevé Judith, fille de Charles, eut en récompense cette Princesse en mariage, et le Comté de Flandres en dot. Le Comté de Toulouse devint héréditaire dans la maison de Raimond.

La Religion, qui souffrait ainsi en Orient et en Occident, se dédommagea dans le Nord, par la conversion des Russes et des Moscovites, qui embrassèrent le Christianisme sous le Pontificat d'Adrien II. Volodimer, Duc de Russie, se fit baptiser, et épousa dans la suite la fille de l'Empereur Basile.

L'Empereur Louis, après avoir fait longtems la guerre avec avantage contre les Sarrasins et le Duc de Bénévent, mourut sans en-

ans. Aussitôt Charles-le-Chauve se fit couronner Empereur à Rome, malgré les efforts que fit pour l'en empêcher Carloman, Roi de Bavière, fils de Louis-le-Germanique; car ce Prince était mort peu de tems après l'Empereur Louis, et avait auparavant partagé ses Etats à ses trois fils, Louis, Charles, dit le Gros, et Carloman. Charles-le-Chauve ne jouit pas long-tems de sa nouvelle dignité. Au bout de deux ans, il fut empoisonné par Sédécias, Juif de Nation, son médecin. Louis, surnommé le Bégue, son fils, lui succéda au Royaume de France, et Carloman son neveu, fils de Louis-le Germanique, à celui d'Italie. Ces deux Princes se disputèrent long-tems l'Empire. Louis-le-Bégue ne régna que deux ans, et transmit le Royaume à Louis et à Carloman, qu'il avait eus d'une première femme, et qui gouvernèrent conjointement. Il avait laissé sa seconde femme enceinte d'un Prince, qui régna dans la suite sous le nom de Charles-le-Simple. 875-82.

Aussitôt après la mort de Louis-le-Bégue, le Comte Boson se fit nommer Roi de Provence par quelques Evêques. Les deux Rois firent de vains efforts pour le soumettre, et pour repousser d'un autre côté les Normands qui désolaient la France. Louis mourut l'an 882, et son frère Carloman deux ans après lui. Ils ne laissèrent point de postérité. Charles-le-Simple

882-912. était un enfant : ainsi les Français, pour résister aux Normands, appelèrent à la Couronne Charles-le-Gros, fils de Louis-le-Germanique, qui avait déjà réuni sous ses lois toute la France Orientale, après la mort de Louis et de Carloman, Roi de Bavière, ses deux frères. Il avait été couronné Empereur quelque tems auparavant par le Pape ; mais il soutint mal tous ces titres. Les Normands, qui avaient déjà éprouvé sa faiblesse en Germanie, et qu'il venait d'irriter en faisant assassiner leur Roi, vinrent mettre le siége devant Paris. Les habitans de cette capitale, animés par les exemples de Eudes leur Comte, et de Goslin leur Evêque, se défendirent avec une bravoure incroyable pendant plus d'un an. Le faible Empereur parut enfin avec son armée à la vue des murailles ; mais ce fut pour faire avec les ennemis un traité honteux, qui acheva de le rendre méprisable. Il fut chassé de France et d'Allemagne, et mourut misérable dans un village de la Souabe. Arnoul, fils naturel de Carloman, Roi de Bavière, succéda à ce Prince dans l'Empire et dans le Royaume de Germanie.

Les choses étaient bien changées en Orient. Basile, séduit par les artifices d'un nommé Santabaren, et par les flatteries de Photius, rétablit ce dernier dans le Siége de Constantinople.

tinople. Les Souverains qui peuvent tout, peuvent-ils aussi se contredire eux-mêmes, sans choquer la raison? Le Pape Jean VIII eut la faiblesse de reconnaître le faux Patriarche; et ses Légats, allant encore plus loin que lui, rejetèrent le huitième Concile universel. L'Empereur Basile étant mort, Léon son fils, surnommé le Philosophe, qui lui succéda, punit de mort Santabaren, chassa Photius et l'envoya en exil; mais ce châtiment ne termina pas le Schisme. Ce Prince ne mérita le surnom de Philosophe que par son savoir, et nullement par ses mœurs, qui furent très-déréglées. Toujours livré à des favoris indignes de ce titre, il se rendit coupable de leurs vexations et de leur tyrannie. Après avoir eu quelques avantages contre les Bulgares et les Sarrasins, Léon laissa l'Empire à Constantin son fils, surnommé Porphyrogénete : comme ce Prince était fort jeune, Alexandre son oncle gouverna sous son nom, pendant la première année, et effraya l'Empire par ses énormes débauches. Après sa mort, Zoë, mère de Constantin, et ensuite Romain, surnommé Lécapene, le remplacèrent auprès du jeune Empereur. Ce dernier fit la paix avec les Bulgares; mais il ne put empêcher les Turcs et les Arabes de ravager l'Empire. Enfin il fut enfermé dans

882-912.

912-36. un Monastère, et Constantin régna seul jusqu'en 959.

Ce siècle est fameux dans l'Histoire, par les désordres et les malheurs qui inondèrent alors l'Europe. Une foule de Princes se disputèrent en Occident la couronne Impériale. Arnoul, Roi de Germanie; Guy, fils de Lambert, Duc de Spolette; Bérenger, Duc de Frioul; après eux, Rodolphe, Duc de la Bourgogne Transjurane; Hugues, Roi de Provence; Lambert, fils de Guy, furent tour-à-tour couronnés Empereurs. Rome elle-même était gouvernée par une femme déréglée, qui plaçait sur la Chaire de Saint Pierre des sujets indignes de ce haut rang.

En France, Eudes, fils de Robert-le-Fort, s'empara du trône, au préjudice de Charles-le-Simple. En mourant, il lui remit la couronne; mais ce Prince était bien peu capable de la porter: il fut obligé de faire la paix avec les Normands, et de donner à Rollon leur chef, sa fille en mariage, et le pays aujourd'hui, appellé Normandie, à titre de Duché; il y joignit même la Bretagne, comme un arrière-fief. La faiblesse du Prince, porta les Seigneurs à la révolte. Charles marcha contr'eux, et les défit; mais tout vainqueur qu'il était, il courut se réfugier chez Herbert, Comte de Verman-

dois, et y fut retenu prisonnier jusqu'à sa mort. Raoul, Duc de Bourgogne, fut nommé Roi par les rebelles : il régna jusqu'à l'an 936. 936-54.

Pendant ces troubles, les Seigneurs particuliers s'étaient presque tous rendus indépendans dans leurs gouvernemens, par ce que les usurpateurs du trône avaient été forcés de les ménager : telle fut là l'origine des Fiefs. Ce fut ainsi que se formèrent le Duché de Bourgogne, le Royaume d'Arles et de la Bourgogne Transjurane, et plusieurs autres.

En Allemagne, après la mort d'Arnoul, Louis, son fils, fut reconnu Roi de Germanie: il mourut sans enfans, et fut le dernier de la race de Charlemagne, qui porta cette couronne. Les Seigneurs lui donnèrent pour successeur Conrad, Duc de Franconie : celui-ci, en mourant, désigna, pour lui succéder, Henri, surnommé l'Oiseleur, Duc de Saxe. Ce Prince signala ses armes contre les Hongrois qui désolaient l'Allemagne.

Ogive, femme de Charles-le-Simple, et fille d'Edouard-le-Vieux, Roi d'Angleterre, s'était retirée dans le Royaume de ses pères, avec le Prince Louis, son fils, pendant la prison de son époux : elle y fut bien reçue par Adelstan, son frère, qui soutenait avec sagesse et dignité la gloire d'Edouard, son père, à qui il avait succédé. Après la mort de Raoul, les Seigneurs

954-62. Français rappelèrent le Prince Louis, et le mirent sur le trône : cet événement le fit surnommer Louis d'Outre-Mer : son règne ne fut pas plus paisible que celui de son prédécesseur ; en effet, il n'était pas le plus puissant des Seigneurs de son Royaume ; il fut souvent en armes contr'eux. Louis ayant enlevé le jeune Richard, qui avait succédé à Guillaume, son père, dans le Duché de Normandie, fut battu et fait prisonnier par les Normands : il fut relâché à la prière de Hugues-le-Blanc. Ce Hugues-le-Blanc, neveu de Eudes, et petit-fils de Robert-le-Fort, était plus maître dans l'Etat que le Roi même : il fut Comte de Paris et Duc de Bourgogne. Il ne faut pas confondre ce Duché avec le Royaume de Bourgogne, qui avait commencé l'an 930, formé de la Bourgogne-Transjurane, c'est-à-dire, de la Suisse d'aujourd'hui, et du Royaume de Provence : on l'appelait le Royaume d'Arles ; il était alors possédé par Conrad, fils de Rodolphe.

Louis d'Outre-Mer, pour soumettre les Seigneurs de ses Etats, fut obligé d'implorer le secours d'Othon I, Roi de Germanie, fils et successeur de Henri, quoiqu'il eût tenté inutilement, au commencement de son règne, d'enlever la Lorraine à ce Prince, à qui il avait recours ; mais il n'en retira pas un grand avantage. La paix se fit cependant par l'entremise

du Pape ; et peu de tems après, Louis mourut d'une chûte de cheval, et laissa le Royaume de France à Lothaire, son fils aîné. 954-62.

Othon, dont nous venons de parler, avait succédé à Henri l'Oiseleur, son père, en Germanie : il mérita à juste titre le nom de Grand ; il soumit les Sclaves, et punit Boleslas, Duc de Bohême, d'avoir fait périr son propre frère. Le fruit de ses victoires fut la conversion des Sclaves de Bohême à la religion Chrétienne. Cet exemple fut suivi, quelques tems après, l'an 964, par Micislas, Duc de Pologne, qui se fit baptiser, et bannit l'idolâtrie de ses états. Othon porta aussi ses armes en Italie : elle était en proie à différens compétiteurs. Hugues, dernier Roi de Provence, en se retirant, y avait laissé son fils Lothaire : celui-ci fut empoisonné par Bérenger II, fils du Marquis Adalbert. Mais Othon, appelé par la veuve de Lothaire, défit Bérenger, l'obligea à se soumettre, et lui laissa par grâce le Royaume d'Italie, qu'il perdit bientôt après par de nouvelles révoltes. Pendant tout ce tems, la France, l'Allemagne et l'Italie furent exposées aux ravages des Sarrasins et des Hongrois ; mais en Espagne, les Rois de Léon faisaient tous les jours quelque nouvelle conquête sur les Maures. Ramire, qui régnait alors, leur enleva Madrid, et quelques années après, les défit dans une grande bataille.

962-73. Bérenger, toujours remuant, obligea encore une fois Othon à repasser en Italie : il le dépouilla de ses Etats, et fut lui-même couronné Empereur, à Rome, par le Pape Jean XII. Ainsi, l'Empire d'Occident passa irrévocablement entre les mains des Princes Allemands.

Celui d'Orient, après la mort de Constantin-Porphyrogénete, avait passé à Romain son fils : l'ambition en avait fait un monstre ; deux fois il avait attenté aux jours de son père ; et le chagrin fit enfin ce que le poison et les plus noirs complots n'avaient point exécuté : ce Prince ne régna que quatre ans ; il laissa deux enfans, qui ne lui succédèrent point alors, à cause de leur grande jeunesse. On mit sur le trône Nicéphore-Phocas ; c'était un grand Capitaine : il enleva aux Sarrasins les îles de Crète et de Chypre, la Cilicie, et même Antioche ; mais avec ces talens, c'était un cœur dur et un esprit hautain. L'Empereur Othon, pour le punir d'une noire perfidie, lui enleva la Pouille et la Calabre : cette perte acheva d'irriter les esprits, déjà indisposés par la rigueur de ses exactions. Il fut assassiné par une troupe de conjurés. Jean Zimiscès, chef de la conjuration, fut proclamé Empereur. Il associa aussitôt à l'Empire, Basile et Constantin, fils de Romain-le-Jeune. Zimiscès sur le trône, effaça, par son humanité, sa vigilance et ses exploits,

le crime qui l'y avait fait monter : il aima la Religion ; il se couvrit de gloire dans la guerre qu'il fit aux Turcs et aux Russes ; mais ayant témoigné quelque mécontentement à la vue des grands biens de l'eunuque Basile, celui-ci l'empoisonna. Il n'est pas sûr, pour un Souverain, de se plaindre trop haut d'un Ministre riche et puissant. Basile et Constantin continuèrent à règner, ou plutôt Basile gouverna seul, et Constantin se livra à sa mollesse. Basile employa les premières années de son règne à soumettre deux rebelles, Sélérus et Phocas. Vainqueur de ces ennemis domestiques, il tourna ses armes contre les Bulgares, et soumit enfin à ses lois ce peuple indocile. 973-80.

En France, Lothaire portait le nom de Roi, et Hugues en avait toute l'autorité. Ce dernier, en mourant, laissa trois fils, Hugues-Capet, qui fut Roi de France ; Othon et Henri, qui succédèrent l'un après l'autre à leur père, dans le Duché de Bourgogne. Lothaire eut de grands démêlés à l'occasion de la Lorraine, avec l'Empereur Othon II, qui avait succédé dans l'Empire, à Othon I, son père. Othon ayant donné une partie de cette province à Charles, frère de Lothaire, celui-ci voulut la reprendre ; mais après une guerre assez vive, il laissa cette province à l'Empereur, à condition qu'il lui en ferait hommage. Lothaire eût peut-être été un

973-96. grand Prince, s'il eût eu des vassaux moins indépendans ; il fut empoisonné, et laissa le Royaume à Louis son fils. Ce fut sous le règne de Lothaire, qu'on abolit la coutume de partager le Royaume entre les enfans du Roi défunt.

Louis régna trop peu de tems, pour avoir pu rien faire de mémorable. Au bout d'un an, il eut le même sort que son père, et mourut sans enfans. La couronne appartenait à Charles, 987. Duc de Lorraine, frère de Lothaire et oncle du dernier Roi; mais les Seigneurs la donnèrent à Hugues-Capet, fils de Hugues-le-Blanc, le plus distingué d'entr'eux. En lui commence la troisième race de nos Rois : les commencemens de son règne ne furent pas paisibles. Charles lui disputa le trône; mais après quelques succès, il fut fait prisonnier dans la ville de Laon, et enfermé à Orléans, avec Arnoul son neveu, Archevêque de Rhéims, qui lui avait livré cette ville. Hugues, pour affermir son trône encore chancelant, fut contraint d'autoriser les usurpations des Seigneurs ; il accorda même à Henri son frère la possession héréditaire de la Bourgogne, qu'il n'avait eue jusques-là que par concession. Le Monarque Français vécut en paix avec l'Empereur Othon III, qui avait succédé, l'an 983, à Othon II, son père, dans l'Empire d'Allemagne. Ce dernier

était passé en Italie, pour défendre la Pouille et la Calabre contre les Grecs ; il y fut défait, pris par un Corsaire, et racheté sans être connu: il songeait à revenir en Allemagne, lorsque la mort l'enleva à Rome, où sa cruelle vengeance lui avait fait donner le surnom de Sanguinaire. Le Roi Hugues mourut l'an 996, et laissa la couronne à Robert son fils, qu'il avait fait sacrer dès le commencement de son règne. 973-96.

Othon III, Souverain dans tout l'Empire, ne l'était pas encore dans Rome, par les intrigues d'un certain Crescentius, qui osa même faire un Antipape de sa faction. L'Empereur eut recours à la force : il vint à Rome, et fit exécuter à mort Crescentius et son Antipape. Ce fut au retour de cette expédition, qu'il donna le titre de Roi à Boleslas, Duc de Pologne, digne de ce haut rang par ses vertus. Othon étant mort sans enfans, les Seigneurs Allemands usèrent du privilége que leur avait accordé le Pape Grégoire V, et ils élurent un Roi de Germanie : ce fut Henri, Duc de Bavière, qui descendait d'Othon-le-Grand. Ce Prince fut respecté pendant sa vie ; et après sa mort, l'Eglise le mit au nombre de ses Saints. Il sut faire respecter ses armes dans l'Empire et dans l'Italie ; mais sa bonté lui soumit plus d'ennemis encore que ses victoires ; la piété l'unit très-étroitement avec Robert de

996-1028. France. Ces deux Princes eurent une entrevue sur les bords de la Meuse, où ils se virent sans aucun appareil, parce que la vraie droiture méprise des précautions qui n'ont été inventées que contre le crime. Robert s'empara du Duché de Bourgogne, après la mort de Henri-le-Grand son oncle, qui n'avait point laissé d'héritiers. Le Roi donna ce Duché à Henri, son second fils; et celui-ci étant devenu Roi de France, le transmit à Robert son frère: en eux commença la première branche Royale des Ducs de Bourgogne.

A-peu-près dans le même tems, se fit une grande révolution en Angleterre. Ethelred ayant fait massacrer un grand nombre de Danois, Suénon, Roi de Danemarck, vint à la tête d'une armée venger ses sujets. Il chassa Ethelred, et fut déclaré Roi d'Angleterre. Il laissa, en mourant, ce Royaume à Canut son fils. Ethelred fit de vains efforts pour remonter sur le trône, et le Prince Danois posséda paisiblement cette Couronne après la mort d'Ed-
1016. mond, surnommé Côte-de-Fer, fils d'Ethelred: les enfans de ce dernier furent obligés d'aller chercher un asyle en Hongrie. Canut, après avoir ainsi contenté son ambition, satisfit à la Religion par une vie réglée et exemplaire le reste de ses jours.

Pendant que le Roi d'Angleterre perdait son

Royaume, celui de Navarre augmentait le sien. 1028-31.
Sanche III, surnommé le Grand, joignit la Castille à ses états. Il en hérita après l'assassinat de Don Garcie son beau-frère. Bientôt après il fut obligé de prendre les armes contre le Roi de Léon, et pénétra bien avant dans ses états. Les Princes alors ne regardaient point l'usurpation comme un crime.

La même année, à Constantinople, Romain-Argyre succéda à l'Empereur Constantin, dont il avait épousé une fille, qui bientôt après lui donna la mort. Constantin avait porté seul la pourpre Impériale pendant trois ans depuis la mort de Basile son frère. Romain, qu'il avait forcé d'accepter la main de sa fille avec l'Empire, fut un génie bizarre : tantôt humain et plein d'équité, tantôt avare et farouche, l'adversité l'aigrissait ou l'accablait.

L'Empereur d'Occident était alors Conrad, surnommé le Salique. Il avait succédé à Saint Henri dès l'an 1024. Rodolphe, Roi de Bourgogne-Transjurane, se voyant sans enfans, déclara ce Prince son héritier, et trompa ainsi l'avidité de plusieurs prétendans. Les Sarrasins qui désolaient l'Italie, eurent affaire à-peu-près dans ce tems-là à des ennemis qui leur étaient inconnus. Quelques Seigneurs Normands, revenant de la Terre Sainte, les repoussèrent de devant Salerne qu'ils assiégeaient. Cette glorieuse

1031-56.

expédition donna aux Princes Normands une entrée en Italie. Ils y furent ensuite appelés contre les Grecs, et ils y devinrent dans la suite si puissans, qu'ils fondèrent un Royaume, qui fut celui des deux Siciles.

Le Roi Robert mourut l'an 1031. La fermeté du Pape Grégoire V, l'avait obligé de répudier Berthe sa parente, qu'il avait épousée sans dispense. Il donna sa place à la Princesse Constance, de laquelle il laissa deux fils, Henri I, qui lui succéda, et Robert, tige de la première branche Royale des Ducs de Bourgogne.

Zoé, femme de Romain-Argyre, après avoir fait périr son époux, fit passer rapidement sur le trône de Constantinople, Michel le Paphlagonien, Michel-Calaphate, et Constantin-Monomaque. Ces révolutions de l'Empire, gouverné par une femme, invitèrent les Bulgares à la révolte : mais elle n'eut point de suites. Sous le règne du dernier, les Turcs, établis en Orient, secouèrent le joug des Sarrasins, s'emparèrent de la Perse, qui les avait appelés à son secours, et jetèrent les fondemens de ce grand Empire, qu'ils possèdent aujourd'hui. Constantin n'avait ni les forces ni la capacité nécessaires pour arrêter ces fiers ennemis, surtout depuis qu'il eut perdu Zoé sa Souveraine, plutôt que son épouse. Ce prince, en mourant, laissa malgré lui la couronne à Théodora, sœur

de Zoé, qui régna un peu moins de deux ans. Michel-Stratiotique ne posséda l'Empire après elle que peu de mois. Il fut obligé d'abdiquer, et on lui donna pour successeur Isaac Comnène, qui, deux ans après, quitta la pourpre, et la céda à Constantin-Ducas. Ces fréquens changemens ne contribuaient pas peu à fomenter les désordres qui régnaient en Orient et en Occident, et dans l'Etat et dans l'Eglise. Tout était devenu vénal, jusqu'à la Papauté; ce qui éleva des sujets indignes sur le siége de Saint Pierre, et causa des maux infinis à l'Eglise Romaine. 1056-60.

Le Pape Clément II, avait couronné Empereur Henri III, surnommé le Noir, fils et successeur de Conrad-le-Salique, qui avait été obligé de soumettre l'Italie les armes à la main, comme son prédécesseur. Henri connut dès les premières années de son Règne, combien la sagesse de son gouvernement lui avait gagné les cœurs, par les allarmes que causa dans tout l'Empire une maladie dont il fut attaqué, et par la joie qu'y répandit son rétablissement. Après avoir travaillé à mettre de dignes Pontifes sur le Saint Siége, et avoir puni les Seigneurs rébelles de ses états, il laissa son trône à Henri IV, son fils, âgé de six ans. Quelques années après sa mort, les Normands établis en Italie, engagèrent et par leurs conquêtes et

1056-60. par leur zèle pour la Cour de Rome, le Pape Nicolas II, à donner à Robert Guiscard leur Chef, l'investiture de la Pouille et de la Calabre, et ses droits sur la Sicile, à condition de lui en faire hommage.

L'Eglise, affligée de tant de désordres, eut encore à combatre alors l'erreur de Bérenger, Archidiacre d'Angers, qui le premier osa nier la présence réelle, dans le Saint Sacrement de l'Eucharistie. Il fut condamné en France et à Rome. Henri I régnait alors en France : ce Prince aida de ses troupes Guillaume-le-Bâtard, fils naturel de Robert I, Duc de Normandie, contre quelques Seigneurs qui voulaient lui disputer la succession à ce Duché. Ce même Guillaume donna depuis, dans ses Etats, un asile à Edouard, fils puîné d'Ethelred II, ce Roi d'Angleterre détrôné par les Danois. Ce service lui valut une Couronne. Quelque tems après, les Danois furent chassés d'Angleterre, Edouard remonta sur son trône, et désigna en mourant, pour son successeur, Guillaume, qui ne tarda pas à s'emparer, les armes à la main, d'un si bel héritage.

Les conquêtes de Sanche III, Roi de Navarre, lui soumirent assez d'états, pour les partager en mourant à ses quatre fils. Mais ce partage se réduisit bientôt après à deux grands Royaumes. Sanche-Ramirez, petit-fils de San-

che III, posséda la Navarre et l'Arragon, et Ferdinand eut la Castille. Ce dernier succéda même au Royaume de Léon, du chef de sa femme, seule héritière de Bermond III, dernier possesseur de cette Couronne, mort en 1037. Ferdinand, par ses fréquens exploits, soumit une partie du Portugal, et resserra le Royaume des Musulmans de Cordoue, dans des bornes fort étroites ; enfin, il mérita le nom de Grand. 1060-73.

Cependant Henri I, Roi de France, après un Règne de vingt-neuf ans, laissa pour héritier de sa Couronne, Philippe I, son fils aîné, âgé de huit ans, sous la tutelle de Baudouin, Comte de Flandre. Ce Prince, faible et déréglé ne prit aucune part aux grands événemens qui arrivèrent sous son règne. Un des plus remarquables, fut le démêlé qu'eut l'Empereur Henri IV avec le Saint-Siége.

Grégoire VII, qui avait succédé dans le Siége de Saint Pierre à Alexandre II, avait des mœurs irréprochables, de la vertu et de la science : mais d'ailleurs, c'était un génie incapable de plier, et trop prévenu pour des maximes nouvelles. Ce Pontife, justement indigné des désordres de Henri, et d'ailleurs, voulant lui faire quitter la coutume de donner l'investiture aux Evêques et aux Abbés, par la Crosse et l'Anneau, ne se contenta pas de l'excommunier, mais se crut en droit de le déposer, et d'ab-

1060-73. soudre ses sujets du serment de fidélité qu'ils lui avaient fait. Henri prend les armes, crée un Antipape : mais il n'en fut pas moins la victime de sa résistance. Victor III, Urbain II, et Paschal II, successeurs de Grégoire VII, marchèrent sur ses traces. Les Seigneurs Allemands, révoltés contre Henri, si souvent excommunié, élurent pour Roi Rodolphe de Suabe, et après sa mort, on donna la couronne à un Seigneur nommé Herman. Il ne manquait plus au malheureux Henri, que de voir ses enfans armer contre lui. Ils le firent en effet. Son fils aîné se révolta; et ce jeune Prince étant mort l'an 1101, Henri son cadet se fit couronner trois ans après en Bavière, marcha contre son père et le fit prisonnier : ce Prince infortuné s'échappa néanmoins de sa prison, et alla mourir vers le Bas-Rhin.

L'affaire des investitures souffrit aussi bien des difficultés en Angleterre. Guillaume-le-Roux
1106. avait succédé à Guillaume-le-Conquérant son père. Ce Prince dur et ambitieux, s'était rendu odieux à ses Sujets et à sa propre famille. Il ne voulut jamais consentir à se défaire de ce prétendu droit. Henri Ier., son frère et son successeur, après bien des contestations, se relâcha, et se contenta du serment de fidélité des Evêques. Henri avait un frère aîné, nommé Robert, qui avait hérité de Guillaume Ier., le Duché de Normandie.

Normandie. Il l'avait engagé à son frère Guillaume-le-Roux en partant pour la Croisade, moyennant une certaine somme d'argent. A son retour, Robert voulut disputer à son frère la couronne d'Angleterre ; mais il fut vaincu à la journée de Tinchebray, et fait prisonnier par Henri, qui s'empara de la Normandie, et la réunit à la couronne. Henri réforma les abus, rappela les exilés, et se fit autant aimer, que son prédécesseur avait été haï. 1073. 1106.

L'usurpation était alors si commune, qu'il y avait peu de Royaumes où l'on n'en vît des exemples fréquens. En Espagne, Ferdinand avait partagé en mourant, l'an 1065, ses états à ses trois fils, Sanche, Alphonse et Garcie; mais bientôt après, Alphonse, Roi de Léon, qui avait été détrôné par Sanche son frère, s'empara à son tour de ses états après sa mort, et y joignit la Galice que possédait Garcie son second frère. Il fit de grandes conquêtes sur les Musulmans, et entr'autres places leur enleva Tolède. Sous le règne de ce Prince, on voit les commencemens du Royaume de Portugal. Henri de Bourgogne, frère de Eudes, qui possédait alors le Duché de ce nom, épousa une fille d'Alphonse, Roi de Castille. Elle lui apporta en dot le Portugal, avec le titre de Duché, qui devint dans la suite un Royaume. 1108.

Vers ce tems commencent aussi les guerres

1095. des Croisades, qui se renouvellèrent plusieurs fois. Des conquêtes sur les Infidèles, il se forma dans la Palestine une nouvelle Monarchie. La première des Croisades fut assez heureuse; mais la dernière fut terminée par la perte totale de la Terre-Sainte.

SIXIÈME ÉPOQUE.

Première Croisade.

ANS DU MONDE 4695 et 4699, suivant l'Ere vulgaire.

ANS de J. C. 1095.

1095. 1108. UN Personnage, méprisable à l'extérieur, mais plein de feu, d'adresse et d'éloquence, ébranle les Nations et donne à l'Europe entière un mouvement, qui dura près de deux siècles. Pierre, Hermite du Diocèse d'Amiens, de retour de Jérusalem, fait à Rome une vive peinture des maux que souffraient les Fidèles d'Orient, sous la domination des Sarrasins. Il parcourt ensuite l'Italie, passe les Alpes et répand par-tout la ferveur dont il est embrâsé. Le Pape Urbain II, annonce la Croisade au Concile de Clermont, et invite les Princes Chrétiens à secourir les lieux Saints. Les exhorta-

tions véhémentes de Pierre, son précurseur, ne lui avaient laissé presque rien à faire, qu'à donner le signal du départ. Aussitôt Robert, Duc de Normandie; Hugues de Vermandois, frère de Philippe, Roi de France; Godefroi de Bouillon, Duc de Lorraine, et une foule de Laïcs, d'Ecclésiastiques, et de gens de tout sexe et de toute condition prennent la Croix, abandonnent leurs biens et volent au secours de la Terre-Sainte. Leur zèle était plus ardent que leurs mesures n'étaient bien prises. Ils partent en plusieurs troupes, sous différens Chefs, et arrivent ainsi en Asie. Mais l'ennemi, qu'ils avaient le plus à craindre, n'était pas celui contre lequel ils étaient armés. L'Empereur des Grecs, qui les aimait moins qu'il ne les craignait, leur fit tout le mal dont il fut capable : c'était alors Alexis Comnène. Après la mort de Constantin-Ducas, Eudocie sa veuve, épousa Romain-Diogène, et le fit déclarer Empereur. Il fit la guerre aux Turcs-Seljoucides, qui faisaient de rapides progrès dans l'Asie-Mineure. Après quelques avantages, il fut fait prisonnier : les Turcs le renvoyèrent; mais ses Sujets, qui avaient déjà couronné son successeur, le firent mourir. Michel-Parapinace, fils de Constantin-Ducas, fut mis sur le Trône Impérial. Prince faible et mou, il ne fut que le témoin de ce que firent ses Généraux contre

1095. 1108.

1095. 1108. les Turcs et les Rebelles animés par son indolence. Nicéphore-Botoniate lui enleva la couronne. Le règne de ce Prince ne fut qu'un tissu de révoltes. Deux ans après, il fut lui-même détrôné par Alexis-Comnène, qui s'était déjà distingué contre les Turcs, sous les derniers Empereurs, et qui reçut les Princes Chrétiens armés pour la Croisade.

Les Croisés, malgré la mauvaise volonté de l'Empereur de Constantinople, prirent la ville de Nicée; ensuite celle d'Antioche, dont la Principauté fut donnée à Bohémond, fils puîné de Robert-Guiscard, Duc de Calabre et de la Pouille; enfin, ils se rendirent maîtres de Jérusalem, et Godefroi de Bouillon, qui le premier était entré dans la ville, en fut élu Roi, du consentement de tous les Seigneurs. Ce fut la première et la plus heureuse des Croisades. Dans le même Concile de Clermont, où celle-ci fut proclamée, le Pape Urbain renouvela l'excommunication déjà prononcée contre Philippe, Roi de France, pour avoir répudié Berthe son épouse, et avoir pris pour femme Bertrade, fille de Foulques, Comte d'Anjou. Ce Prince demeura obstiné quelque tems. Enfin, il fut absous au Concile de Nîmes, après avoir promis de quitter entièrement Bertrade : mais n'ayant pas tenu sa parole, il fut excommunié de nouveau au Concile de Poitiers. Il mourut l'an 1108,

au milieu d'une Cour remplie de grands hommes, sans avoir paru lui-même grand. Louis VI, dit le Gros, lui succéda. 1108-22.

La réunion de la Normandie à la couronne d'Angleterre, fut, sous ce règne, un sujet de jalousie pour le Roi de France, qui donna commencement à ces guerres cruelles, qui durèrent si long-tems dans la suite, entre les Anglais et les Français. Louis, au commencement de son règne, fit d'inutiles efforts pour rétablir dans le Duché de Normandie, Guillaume Cliton, fils de Robert, qui en avait été dépouillé par Henri, Roi d'Angleterre, son frère. Après plusieurs mauvais succès, il fut obligé de donner à ce jeune Prince le Comté de Flandre, vacant par la mort de Charles-le-Bon, assassiné par ses sujets; et Guillaume s'en contenta. Quelque tems après, il le laissa par sa mort à Thierry d'Alsace, qui le lui avait disputé. L'Empereur d'Allemagne était entré dans les intérêts du Roi d'Angleterre; mais il ne fit que se montrer dans cette guerre.

Cet Empereur était Henri V. Il marcha d'abord sur les traces de Henri IV son père. Il surprit le Pape Paschal, le fit prisonnier, et l'obligea à lui accorder par une Bulle les Investitures. Mais aussitôt que le Pape fut en liberté, lui et l'Eglise Romaine révoquèrent cette concession arrachée par force. Enfin,

1122-38. après bien des débats, la paix se fit sous le Pontificat de Calixte II, et Henri renonça aux Investitures. Ce Prince mourut trois ans après, et les Seigneurs lui donnèrent pour successeur Lothaire II. Sous son règne, l'Eglise fut déchirée par un Schisme. Après la mort d'Honorius II, une partie des Cardinaux élut pour Souverain Pontife, le Cardinal Saint-Ange, qui prit le nom d'Innocent II; l'autre élut le lendemain, Pierre de Léon, qui fut nommé Anaclet. L'Empire, la France, l'Angleterre, l'Espagne, reconnurent Innocent, sur-tout par les soins et les exhortations de Saint Bernard, homme extraordinaire, qui sut allier le tumulte des affaires avec le recueillement du Cloître, et l'habileté d'un Ministre, avec la simplicité d'un Religieux: prodige qu'on eût peut-être regardé comme impossible, s'il n'en eût donné l'exemple. La mort de l'Antipape Anaclet, arriva l'an 1138, et le Schisme fut éteint peu de tems après. Lothaire était mort l'année précédente, aussi bien que Louis-le-Gros, Roi de France. Le premier eut pour successeur Conrad III, son neveu; le second laissa le trône à Louis, dit le Jeune, son fils.

La France semblait formée pour donner des Rois à tout l'Univers. Quelques années auparavant, un Français avait jeté les premiers fondemens du Royaume de Portugal; dans le

tems dont nous parlons, un autre Français monta sur le trône d'Angleterre. Henri Ier. ayant vu sa famille toute entière engloutie dans la mer presque sous ses yeux, mourut sans enfans mâles. Etienne son neveu, Comte de Boulogne, arrive en Angleterre, et est déclaré Roi au préjudice de Mathilde, fille du Roi défunt, qui avait épousé Geoffroi-Plantagenet, Comte d'Anjou, et que Henri, en mourant, avait déclarée son héritière. 1138-43.

En Espagne, Dona Urraque, fille d'Alphonse VI, Roi de Castille et fils de Ferdinand, avait épousé Alphonse VII, Roi d'Arragon, surnommé le Batailleur, à cause des fréquens combats qu'il livra aux Infidèles. Ce Prince la répudia. Cette insulte fit naître une guerre cruelle, où l'on vit une Reine conduire elle-même ses troupes contre son époux. L'issue de cette guerre fut d'enlever à Alphonse les Etats qu'il tenait de sa femme. Urraque, en mourant, laissa le Royaume de Castille à Alphonse VIII, son fils, qu'elle avait eu d'un premier mariage. L'amour des Croisades subsistait toujours, sur-tout en France; plusieurs Seigneurs se croisaient, et allaient secourir les Chrétiens d'Orient. Ces expéditions donnèrent naissance, l'an 1118 et 1119, aux deux Ordres des Templiers et des Hospitaliers. Ces derniers sont nommés aujourd'hui les Chevaliers de

1143-54. Malthe. Ils furent établis pour secourir et protéger les Chrétiens, qui passaient dans la Terre-Sainte.

Cette même année 1118, était mort Alexis-Comnène, Empereur de Constantinople, après un règne rempli de troubles et d'agitations. Il eut toujours les armes à la main, et contre Robert Guiscard, et contre les Turcs, et contre les Croisés même. Il fit face à tous ces ennemis, et parut toujours digne du rang qu'il occupait. Il eut pour successeur Jean Comnène son fils. Ce Prince essaya inutilement de reprendre Antioche sur les Latins, et laissa l'Empire à Manuel Comnène, le plus jeune de ses deux fils. C'était un Prince plus perfide que politique, ardent et infatigable dans la guerre, et livré aux plaisirs dans la paix. Il se conduisit de la même manière que son aïeul, envers les Princes Chrétiens, qui vinrent sous son règne au secours des Saints Lieux. Les Chefs de cette seconde Croisade, étaient l'Empereur Conrad et le Roi de France, Louis-le-Jeune. Tous leurs préparatifs n'aboutirent qu'à perdre l'un et l'autre la plus grande partie de leur armée, et à rentrer avec peine dans leurs Etats. Conrad ne survécut que quatre ans à cette malheureuse expédition. L'Histoire ne doit point oublier un fait singulier, occasionné par sa clémence au siége de Lansperg. Les femmes as-

siégées lui firent demander un sauf-conduit pour se retirer de la place. Il l'accorda, et y joignit même la permission d'emporter avec elles ce qu'elles auraient de plus précieux. Bientôt après, ce Prince les vit passer à travers son armée, chacune d'elles ayant son mari sur ses épaules. Rare et magnifique exemple de la tendresse conjugale! 1143-54.

Après la mort de Conrad, l'Empire passa entre les mains de Frédéric, surnommé Barbe-Rousse, son neveu. Un démêlé particulier le brouilla avec le Saint Siége, et il protégea trois Antipapes de suite contre Alexandre III. Il obligea deux fois ce Pontife à sortir de Rome; ses troupes désolèrent la Lombardie; et cependant il avait bien de la peine à calmer les soulèvemens et les émotions que son absence occasionnait en Allemagne. Enfin, forcé par deux batailles qu'il perdit contre les Milanais révoltés avec presque toute la Lombardie, il songea à la paix, et reconnut Alexandre avec le reste du monde Chrétien. Ce même Pontife eut aussi à soutenir les intérêts de l'Eglise contre Henri II, Roi d'Angleterre. Ce Prince était fils de Geoffroi-Plantagenet, Comte d'Anjou, et de Mathilde, fille unique de Henri Ier. Après la mort d'Etienne, il fit valoir les droits que lui donnait sa mère à la couronne d'Angleterre, et fut reconnu Roi. Il avait même fait ses premières tentatives du

1154-80. vivant d'Etienne, toujours occupé à étouffer des révoltes, et dont tous les succès aboutirent à indisposer contre lui tous ses sujets, et à céder, malgré sa répugnance, à son rival le droit de succéder à la couronne. Henri, la neuvième année de son règne, nomma Archevêque de Cantorberi, Thomas Becquet, son Chancelier. Ce Seigneur, dans le Ministère, avait été dévoué à son Prince; dans l'Episcopat, il fut tout à l'Eglise. Ayant osé résister à son Roi et à son bienfaiteur, qui voulait porter atteinte aux priviléges de son Eglise, il encourut la disgrace du Prince, se réfugia en France, l'asile des malheureux, et implora le secours du Pape. Louis le reçut avec bonté: Alexandre ménagea sa paix avec le Roi, et il rentra dans son Siége. Mais Thomas était toujours ferme, et Henri voulait être obéi. Ce Prince ayant laissé échapper un mot d'impatience contre le Prélat, quelques Seigneurs, croyant faire leur cour au Roi, allèrent assassiner le Saint Archevêque dans son Eglise. Les miracles qui se firent à son tombeau, attestèrent sa sainteté; et la pénitence du Roi témoigna l'horreur qu'il avait de ce crime: elle le réconcilia avec le Saint Siége et l'Eglise.

Henri II fit de grandes conquêtes. Il devint Souverain de la Bretagne et de l'Irlande entière; il défit et soumit les Ecossais; enfin il

y avait peu de Princes en Europe aussi puissans que lui. Outre le Royaume d'Angleterre et d'Irlande, il était de son chef, Duc de Normandie, Comte d'Anjou, du Maine et de la Touraine; et du chef d'Eléonore sa femme, répudiée par Louis Roi de France, il était Duc de Guyenne et de Poitou. En effet, Louis VII, au retour de la Croisade, répudia Eléonore, et lui rendit ses deux Duchés, contre toutes les règles de la politique. Il épousa en secondes nôces, Constance, fille d'Alphonse, Roi de Castille. Cet Alphonse eut deux fils, qui partagèrent ses Etats, et formèrent le Royaume de Castille, possédé par D. Sanche, et celui de Léon où régna Ferdinand. D'un autre côté, après la mort d'Alphonse-le-Batailleur, Roi d'Arragon, qui mourut sans enfans, les Arragonais se choisirent un Roi, et les Navarrois un autre. Enfin, dans le même tems, le Royaume de Portugal prit naissance. Alphonse-Henriquez, fils et successeur de Henri de Bourgogne, Duc de Portugal, ayant remporté une grande victoire sur les Maures, il fut salué Roi sur le champ de bataille par les soldats. Ainsi l'Espagne se trouva divisée en cinq Royaumes. 1154-80.

Cependant l'ignorance des siècles précédens commençait à se dissiper, et les études revenaient en honneur en Italie et en France. Ce fut sous le règne de Louis VII, que Gratien

1154-80. donna son décret, qui servit dans la suite de règle pour l'étude du Droit-Canon. Pierre Lombard, dit le Maître des Sentences, traita dans son livre, la Théologie, sur les principes d'Aristote; enfin, Abailard se distingua autant par ses aventures romanesques, que par sa science et ses erreurs.

Louis-le-Jeune n'avait qu'un fils, nommé Philippe : ce Prince étant tombé dangereusement malade, le Roi fit un pélerinage au tombeau de Saint Thomas de Cantorbéry, obtint la guérison du jeune Prince, et le fit sacrer et couronner à Rheims; il mourut ensuite, l'an 1180. Peu de jours avant, était mort Manuel Comnène, qui eut pour successeur Alexis Comnène son fils, Prince incapable de gouverner par sa grande jeunesse, et plus encore par ses vices et son inclination au mal. Trois ans après, ce jeune Empereur fut détrôné par Andronic, homme inquiet et turbulent, et qui semblait se faire un jeu des actions les plus barbares; mais ce rebelle ne jouit que deux ans du fruit de son crime. Le Peuple, fatigué de ses cruautés, proclama Empereur Isaac-l'Ange, et mit en pièces Andronic, après lui avoir fait souffrir les plus cruels outrages.

Sous l'Empire d'Isaac, se fit la troisième Croisade : elle eut pour chefs l'Empereur Frédéric, qui, moins heureux qu'Alexandre-le-

Grand, après bien des fatigues, périt dans le Cydnus, fleuve de Cilicie; Philippe-Auguste, Roi de France, et Richard, Roi d'Angleterre, qui avait succédé à Henri II son père, Prince infortuné, dont les dernières années avaient été empoisonnées par la douleur de voir ses enfans armés contre lui, pour partager de son vivant des états agrandis par sa valeur et sa conduite. La prise de Jérusalem, par Saladin, fut la cause de cette expédition, dont les deux Rois ne remportèrent que de la gloire : la conquête d'Acre, dont ils s'emparèrent, ne remit pas en meilleur état les affaires des Chrétiens d'Orient. Philippe revint dans ses états. Richard, après avoir cédé à Lusignan, Roi de Jérusalem, la Souveraineté de l'île de Chypre, qu'il avait conquise en venant à la Terre Sainte, prit sa route par l'Allemagne; mais il y fut arrêté par Léopold, Marquis d'Autriche, charmé de venger par-là un affront que lui avait fait ce Prince au siége d'Acre, et retenu prisonnier par l'Empereur Henri VI, qui ne le relâcha que long-tems après, moyennant une grosse rançon : ce dernier avait succédé à Frédéric I son père : il conquit la Sicile sur Guillaume, dernier Roi de la famille du fameux Roger, qui avait fondé cette Monarchie. Avec d'excellentes qualités, Henri se fit regarder comme un tyran, et mérita les surnoms les plus odieux. 1180. 1203.

Richard, plus grand guerrier que grand

1180. 1203. Prince, laissa par sa mort le trône d'Angleterre à Jean, surnommé Sans-Terre, son frère: il ne méritait la couronne, ni par ses vertus, ni par sa naissance; ayant fait périr Artus son neveu, qui y prétendait à plus juste titre que lui, Philippe-Auguste saisit cette occasion : il fit citer Jean devant la Cour des Pairs, pour rendre compte de ce meurtre, et comme il ne comparut point, on confisqua tout ce qu'il possédait en France. Philippe aussi-tôt s'empara de la Normandie, de la Touraine, du Maine, de l'Anjou et du Poitou, et les réunit pour toujours à la Couronne.

1203. L'année suivante amena une grande Révolution à Constantinople. Isaac-l'Ange, Prince aussi vain que soupçonneux et timide, avait appréhendé les troupes de Frédéric dans la Croisade précédente : il aurait dû plutôt se méfier de sa faiblesse, qui l'avait rendu méprisable à sa propre Cour. Il fut détrôné par Alexis son frère, qui lui fit même créver les yeux : celui ci n'était pas plus capable de gouverner l'Empire, qu'il avait obtenu par un crime. Un autre Alexis, fils d'Isaac, vint trouver les Croisés, qui s'étaient assemblés à Venise, et étaient déjà partis pour la quatrième Croisade : il implora leur secours contre l'usurpateur. Les Croisés s'emparent de Constantinople, et remettent sur le trône Isaac et son fils; mais à peine étaient-ils sortis de la ville,

qu'un certain Ducas, surnommé Murzufle, fit étrangler Alexis, dont le père était mort, et se fit déclarer Empereur. Comme il ne voulait point acquitter les promesses des deux Empereurs auxquels il avait succédé, les Croisés se crurent permis tout ce qui leur était utile; ils assiégent Constantinople une seconde fois, s'en rendent maîtres, mettent à mort l'usurpateur, et nomment un Empereur Latin : ce fut Baudouin, Comte de Flandre : ce Prince étant mort deux ans après dans les fers, en Bulgarie, il fut remplacé dans cette haute dignité par Henri son frère, qui défendit avec bravoure la Couronne contre Théodore Lascaris, et l'obligea à demander la paix. Après Henri, régnèrent successivement Pierre et Robert de Courtenai. Dans cette révolution, un Seigneur Grec, nommé Alexis, alla fonder au fond de la Colchide l'Empire de Trébizonde; et Théodore Lascaris se retira à Nicée, où il prit le titre d'Empereur. Il eut pour successeur Ducas, qui mourut environ l'an 1255. Telle fut l'origine de l'Empire des Latins à Constantinople. Pierre de Courtenai périt au bout de quelques mois, par la trahison du Roi d'Epire. Robert son fils, avoit la tête trop faible et le cœur trop attaché aux plaisirs, pour porter une Couronne aussi pesante. Une prompte mort, causée par le chagrin de ses disgraces, mit sur

1203-15.

1203-15. son trône Baudouin son frère, encore enfant: Ducas profita de ces révolutions, et étendit les bornes de son Empire.

Pendant que les Croisés oubliaient ainsi leurs vœux, les affaires des Chrétiens d'Orient étaient en bien mauvais état. Henri et Aimeri de Lusignan, qui avaient succédé l'un après l'autre à Gui de Lusignan dans le Royaume de Jérusalem, n'avaient rien fait pour les rétablir. Jean de Brienne, Seigneur Français, envoyé par Philippe-Auguste, à la prière des Barons de Jérusalem, pour posséder cette Couronne, défendait, du mieux qu'il pouvait, les tristes restes de ce Royaume, qui ne consistait plus qu'en deux ou trois places.

Il se fait en même-tems une autre croisade en France contre les Albigeois. Raimond, Comte de Toulouse, qui protégeait ces hérétiques, fut presque la victime de son obstination. Malgré ses artifices, il fut dépouillé de la plus grande partie de ses Etats, qui furent donnés au Comte de Montfort par le Pape Innocent III, en présence du quatrième Concile œcuménique de Latran. Mais après la mort du Comte de Montfort, le jeune Raimond VII, reprit tout ce qui avait été enlevé à son père.

1215. Cependant la France et l'Angleterre étaient dans des situations bien différentes. Philippe remportait une victoire signalée sur l'Empereur Othon

Othon et ses alliés, près de Bouvines, et Louis son fils battait en Poitou les troupes du Roi d'Angleterre, tandis que celui-ci mettait tout en combustion dans ses états : brouillé avec le Pape, il voulut se réconcilier avec lui, en rendant son Royaume tributaire du Saint Siége. Cette démarche irrita ses sujets, déjà mal intentionnés pour lui. On appelle à la Couronne d'Angleterre Louis, fils de Philippe-Auguste; Jean est obligé de fuir, tandis que son rival est couronné à Londres; mais enfin, la mort de ce malheureux Prince termina les désordres. Les Anglais, qui ne le voyaient plus, commencèrent à le plaindre : ils forcèrent Louis de se retirer en France, et donnèrent la Couronne à Henri III, fils du Roi défunt. Ce fut sous le règne de Jean-Sans-Terre, que les Anglais s'assurèrent la liberté dont ils ont joui depuis, par les privilèges sans bornes qu'ils se firent accorder par ce Prince : ils firent renaître les lois Saxones, ou les lois de Saint Edouard, renfermées dans ce qu'ils appellent *la grande Charte*. 1215-26.

Othon, qui s'était ligué avec le Comte de Flandre contre Philippe-Auguste, et avait eu part à sa défaite à la journée de Bouvines, n'était pas seul Empereur d'Allemagne : après la mort de Henri VI, l'Empire fut partagé entre trois concurrens; Frédéric II, fils de

1215-26. Henri, qui n'était encore qu'un enfant; Philippe, Duc de Souabe, et Othon, Duc de Saxe. Othon, malgré la protection du Pape Innocent III, ne fut pas le plus fort. La mort même de Philippe de Souabe, arrivée en 1208, ne rétablit point ses affaires : excommunié par le Pape, avec qui il s'était brouillé par rapport à la restitution des terres que la Comtesse Mathilde avait laissées au Saint-Siége; vaincu par Philippe-Auguste, il laissa enfin, par sa mort, la Couronne Impériale à Frédéric II. Pour le Roi de France, après un long et glorieux règne, il laissa le trône à Louis VIII son fils. Ce siècle et le précédent furent aussi féconds en nouveaux Ordres Religieux, qu'en Croisades : on y vit naître ceux de Saint François, de Saint Dominique, les deux Ordres de la Rédemption des captifs, et d'autres moins célèbres.

1226-37. Louis VIII, dès le commencement de son règne, fit la guerre à Henri, Roi d'Angleterre, dans la résolution de lui enlever tout ce qui lui restait en France : il prit sur lui plusieurs places, et poussa ses conquêtes jusqu'à la Garonne. Il eût été plus loin, si les pressantes sollicitations du Pape Honorius III, et son propre intérêt, ne lui eussent fait tourner ses armes contre les Albigeois. Amauri de Montfort, fils du fameux Simon, avait cédé à Louis

ses droits sur le comté de Toulouse : ce Prince, pour les faire valoir, vint attaquer Raimond VII; il eut de grands avantages; mais, après s'être rendu maître d'Avignon, il mourut au bout de trois ans de règne. Louis eût peut-être paru plus grand, s'il eût eu un père et un fils moins illustres. 1226-37.

La même année, Jean de Brienne, Roi de Jérusalem, fut contraint de céder son Royaume à Frédéric II, Empereur d'Occident : ce Royaume ne consistait presque plus que dans la ville de Tyr; mais ce titre flattait l'ambition d'un Prince assez puissant d'ailleurs. Jean de Brienne vint en Italie chercher de l'emploi; il y commanda les troupes du Pape; il fut ensuite appelé à Constantinople, pour y gouverner pendant la minorité du jeune Baudouin, dernier Empereur Latin. Il y mourut, après avoir fait des efforts incroyables pour défendre contre les Grecs un Empire qui n'avait plus d'autre soutien que les Papes, et qui se ruinait par ses propres victoires.

L'Empereur Frédéric, forcé par les Souverains Pontifes avec lesquels il avait des démêlés furieux, à l'occasion des états de Naples et de Sicile, passa enfin dans la Palestine, mais il semble y être venu plutôt pour visiter son nouveau Royaume, que pour en rétablir les affaires; elles étaient dans l'état le plus déplo- 1237-70.

1237-70. rable. Frédéric n'eut pas plutôt quitté les côtes de l'Asie, que les Corasmins, peuple barbare, s'emparèrent de Jérusalem, et mirent fin à cette Monarchie.

Frédéric était toujours en guerre avec les Papes : excommunié à diverses reprises, il vit s'élever contre lui deux concurrens, Henri, Landgrave de Turinge, d'abord, et après la mort de ce dernier, Guillaume, Comte de Hollande. Il défendit néanmoins, au prix de bien des peines, la Couronne qu'il avait reçue, et en mourant, il laissa l'Empire à Conrad son fils. Celui-ci périt bientôt après, par la perfidie de Mainfroi, fils naturel de l'Empereur Frédéric : ce traître, par cette mort, se vit maître du Royaume de Sicile. Après la mort de Conrad et de Guillaume de Hollande, les Electeurs se partagèrent; les uns choisirent pour Empereur, Richard, frère de Henri, Roi d'Angleterre; les autres, Alphonse, Roi de Castille, fils et successeur de Ferdinand le Saint : ni l'un ni l'autre de ces deux Princes ne put, ou ne voulut soutenir son élection : ainsi l'Empire demeura vacant, jusqu'à l'an 1273.

Douze ans auparavant, l'Empire des Latins à Constantinople, avait fini dans Baudouin II, frère de Robert de Courtenai. Après la mort de Jean de Brienne, ce Prince avait été dans les Cours de l'Europe solliciter des secours;

par-tout il n'avait trouvé que des promesses et de la compassion, et dans l'Empereur Frédéric, un ennemi jaloux, et dès-lors implacable. Théodore Lascaris avait succédé, à Nicée, à Jean Ducas, son père. Après un règne de trois ans, il laissa, en mourant, l'Empire à Jean Lascaris, son fils, encore enfant. Michel Paléologue, qui gouvernait pendant la minorité, fit brûler les yeux au jeune Empereur, et prit la Pourpre. Il y avait à peine un an qu'il était sur le trône, lorsque le César Alexis s'empara de Constantinople, et en chassa pour toujours les Latins, malgré les efforts qu'avaient faits les Papes pour conserver cet Empire. Ceux-ci voyant désormais tous leurs soins inutiles en Orient, s'appliquèrent entièrement aux affaires d'Occident. Mainfroi avait usurpé le Royaume de Sicile, comme nous l'avons dit. Le Pape Urbain IV l'excommunia, et appela, pour posséder cette couronne, Charles, Comte d'Anjou. Charles vient se faire couronner à Rome, défait et fait périr Mainfroi; et, peu après, s'étant aussi délivré de Conradin, fils de Conrad, il éteignit en lui la maison de Souabe, et fut paisible possesseur du Royaume de Sicile. 1237-70.

Charles était frère de Louis IX, qui régnait alors en France, après Louis VIII, son père, et qui, pour la gloire de la Religion, sut allier toutes les vertus d'un Saint, avec toute la gran-

1237-70. deur et la magnificence d'un Roi. Dès les premières années de son règne, il fut obligé de prendre les armes contre le Comte de la Marche, et plusieurs autres Seigneurs révoltés, et unis avec Henri III, Roi d'Angleterre : il les défit auprès de Taillebourg. Quelques années auparavant, il avait obligé le Comte de Toulouse à se soumettre, et avait exigé de lui que sa fille unique épousât Alphonse, son frère. Cette alliance fit passer le Comté de Toulouse entre les mains de Philippe-le-Hardi, fils de Saint Louis. Henri III, Roi d'Angleterre, qui cherchait à troubler les Etats voisins, ne pouvait mettre le calme dans les siens. Ses Barons, armés contre lui, prirent Saint Louis pour arbitre de leurs différends. La sentence de ce Prince qui les condamna, était trop équitable, pour être exécutée par des révoltés. La guerre continua, et ils forcèrent leur Roi à recevoir les conditions qu'ils voulurent lui prescrire. Peu de tems après, le Comte de Leycestre, armé de nouveau, le fit prisonnier; et si ce Roi malheureux ne perdit pas la couronne pour toujours, il en fut redevable à la bravoure et aux talens d'Edouard, son fils. Six ans après la bataille de Taillebourg, Louis voulant consacrer à Dieu ses armes victorieuses, était passé au secours de la Terre Sainte, après avoir déclaré Régente la Reine-Blanche, sa mère. Ses pre-

miers succès furent suivis de fâcheux revers : il fut défait auprès de Damiette, et fait prisonnier ; il parut aussi grand après sa défaite et dans ses fers, qu'au sein de la victoire. De retour dans ses états, il les gouverna avec une équité et une sagesse qui le firent admirer, même de ses ennemis. Enfin, toujours jaloux du progrès de la Religion, il passe une seconde fois en Afrique, fait le siége de Tunis, et meurt de contagion dans son camp, près de cette place. 1237-70.

L'Eglise ne retira aucun fruit de toutes ces guerres, et elles coûtèrent près de quatre millions d'hommes à l'Europe. Le malheureux succès des dernières Croisades, fit que dans la suite on en proposa encore plusieurs, mais on n'en entreprit aucune.

Saint Louis avait mené avec lui, dans sa dernière expédition, outre Philippe son fils qui lui succéda, Thibault V, Comte de Champagne. Ce Prince était le second de la famille des Comtes de Champagne, qui possédait la couronne de Navarre. Thibault VI, son père, avait succédé dans ce Royaume à Sanche-le-Fort, mort sans enfans, et dont il était le neveu, par Dona Sanche, sa mère. D'un autre côté, les deux Royaumes de Léon et de Castille avaient été réunis, l'an 1230, dans la personne de Ferdinand III, fils d'Alphonse IX, Roi de Léon. Ferdinand était cousin germain de Saint Louis, par

1270-74. Blanche, sa mère, et distingué comme lui par sa sainteté. Il eut pour successeur Alphonse X, son fils, qui fut appelé à l'Empire par les Electeurs, comme nous avons dit plus haut. Ces deux Princes continuèrent à pousser les Maures confinés à l'extrémité méridionale de l'Espagne, et remportèrent sur eux des avantages aussi utiles à leurs intérêts propres, qu'à ceux de la Religion. Le Saint Siége était en paix alors du côté de l'Allemagne. L'an 1273, les Electeurs choisirent pour Empereur Rodolphe, Comte d'Hapsbourg, qui fut la tige de la maison d'Autriche : ce Prince, plus occupé de l'avancement de sa famille que de tout autre intérêt, confirma aux Souverains Pontifes la possession des Etats, dont ils avaient eu jusqu'alors la jouissance ; et d'un autre côté, il défit Ottocare, Roi de Bohême, lui enleva le Duché d'Autriche, et en investit Albert son fils.

La Cour de Rome, tranquille de ce côté-là, négociait avec l'Empereur de Constantinople. Michel Paléologue, qui craignait toujours de perdre un trône usurpé, et qui voulait gagner le Pape, le seul qui pût empêcher Charles de Sicile de faire valoir les droits qu'il avait hérités de Baudouin, dernier Empereur de Constantinople, proposa et favorisa de tout son pouvoir la réunion des Grecs et des Latins. L'inconséquence de sa conduite, fit connaître com-

bien elle était peu sincère ; cependant Grégoire X, assembla à Lyon un Concile universel. La réunion s'y conclut, et les envoyés de Michel en souscrivirent l'acte au nom de leur maître ; mais ce Prince dissimulé, tandis qu'il ratifiait tout ce qui s'était fait au Concile, entrait dans une conjuration formée par un Seigneur Sicilien, nommé Jean de Procida, et Pierre, Roi d'Arragon, pour enlever la couronne de Sicile à Charles d'Anjou; conduite qui le rendit également odieux aux Grecs et aux Latins : il avait cependant des vertus qui en auraient fait un grand Prince, si on pouvait l'être avec la perfidie et la trahison. Sa mort mit sur le trône Andronic II, son fils. La conspiration dont nous venons de parler, avait éclaté le jour même de Pâques, par le massacre général de tous les Français qui se trouvèrent alors en Sicile : c'est ce qu'on appelle les Vêpres Siciliennes; événement affreux, qui apprendra toujours à la postérité, à quels excès se portent l'ambition et la vengeance. A peine cette cruelle exécution était-elle faite, que Pierre d'Arragon débarque en Sicile, et y est déclaré Roi. Peu après, sa flotte bat celle de Charles, et fait prisonnier Charles, Prince de Salerne, son fils. Martin IV, alors assis sur le siége de Saint Pierre, excommunie jusqu'à deux fois le Roi d'Arragon, le déclare déchu de tous ses états,

1274-85.

1274-85. et les donne à Charles de Valois, second fils de Philippe le-Hardi, qui régnait alors en France.

Philippe, peu après la mort de Saint Louis, son père, s'était mis en possession du Comté de Toulouse, dont il héritait par la mort d'Alphonse, son oncle, qui n'avait point laissé d'enfans. Invité par le Pape à s'emparer de l'Arragon pour Charles de Valois, il accepta ces offres, dont il aurait contesté, sans doute, la légitimité, si elles ne lui eussent pas été aussi avantageuses. Il part pour sa conquête, et après la prise de quelques villes, la contagion qui ravageait son armée, l'oblige à retourner sur ses pas, et l'arrête à Perpignan, où il meurt, laissant son trône à Philippe-le-Bel, son fils. Ce Prince était déjà Roi de Navarre, ayant épousé, l'année précédente, Jeanne, seule héritière de Henri, Roi de Navarre son père, et petite-fille de Thibault V, Comte de Champagne : par ce mariage, la Champagne avait été réunie à la couronne; elle en fut encore détachée dans la suite, et réunie de nouveau.

La même année, arriva la mort de Pierre d'Arragon, qui fut tué au siége de Gironne : il laissa ses Etats à Alphonse III, son fils aîné, et la Sicile, à Don Jayme, son second fils. Cette année, mourut aussi Charles d'Anjou, qui laissa héritier du Royaume de Naples, et de ses droits sur la Sicile, Charles, surnommé le Boiteux, son fils, alors prisonnier.

Tandis que le Roi de France, Philippe-le-Hardi, tentait inutilement la conquête de l'Arragon, Edouard, Roi d'Angleterre, qui avait succédé à Henri III, son père, en faisait une bien plus réelle : il attaqua les Gallois, peuple jusqu'alors indépendant des Rois d'Angleterre, fit périr Léolyn, leur chef, et les obligea à porter le joug, malgré leur résistance. Ce Léolyn était un guerrier infatigable, et qui avait su mettre à profit les mécontentemens des Barons, depuis long-tems en armes contre Henri III, Prince faible, inconsidéré, dissipateur, et toujours gouverné par des Ministres, dont le moindre défaut était d'être étrangers. Peu de tems après, Edouard fut pris pour arbitre entre Jean de Bailleul et Robert de Brus, qui se disputaient la couronne d'Ecosse : il se déclara pour le premier ; mais il sembla ne l'avoir mis sur le trône, que pour avoir un esclave plus distingué ; ou plutôt il fit éclater le dessein qu'il avait de s'emparer lui-même de l'Ecosse. La prison et la retraite de Jean de Bailleul, ni les efforts que fit le Roi d'Angleterre, ne purent soumettre les Ecossois, qui se révoltèrent jusqu'à cinq fois, et qui enfin, sous Edouard II, fils et successeur d'Edouard I, recouvrèrent entièrement leur liberté. Ils donnèrent la couronne à Robert de Brus, fils de celui dont nous avons parlé.

1285-304.

1285-304. Edouard I eut encore plus de peine à défendre la Guyenne contre les armes du Roi de France, qu'à soumettre l'Ecosse. Philippe-le-Bel, Roi de France par son père, et Roi de Navarre par sa femme, piqué des insultes du Roi d'Angleterre, lui déclare la guerre, confisque la Guyenne, et envoie, pour s'en emparer, Charles de Valois son frère, aïeul de Philippe de Valois, qui fut dans la suite Roi de France. L'Anglais s'unit avec Guy, Comte de Flandres. Après différens succès de part et d'autre, le Roi d'Angleterre s'étant accommodé avec Philippe, les Flamands furent défaits dans une grande bataille, près de Mons en Puelle: on fit un accord avec eux; et leur Comte, arrêté prisonnier par le Roi quelques tems auparavant, leur fut rendu. C'est en mémoire de cette victoire, que fut érigé le Monument que l'on voit encore dans la cathédrale de Paris. Philippe eut une autre guerre à soutenir contre un ennemi bien différent. Ce fut le Pape Boniface VIII : il avait succédé à Célestin V, nommé auparavant Pierre Moron, qui avait assez de vertus pour être un Saint, mais qui n'avait pas assez de connaissance des hommes, pour occuper une place aussi difficile : il abdiqua, et on lui donna pour successeur le Cardinal Gaëtan, qui prit le nom de Boniface. Ce Pontife, prévenu de l'idée que son rang lui donnait une

autorité sans bornes sur les têtes couronnées, trouva dans Philippe-le-Bel un Prince jaloux de ses droits, et disposé à tout pour les défendre. Des deux côtés on porta les choses à l'excès : du côté du Roi, on oublia le respect dû au Vicaire de Jesus-Christ ; du côté de Boniface, on franchit les limites inviolables qui séparent la Puissance spirituelle et la temporelle : ce dernier en fut la victime. Arrêté au milieu de son Palais, par Nogaret, maltraité indignement par Sciarra Colonne, la douleur que lui causa cet affront, le fit périr peu de tems après. Sa mort devait éteindre la querelle ; mais l'acharnement avec lequel ses ennemis poursuivirent sa mémoire, déplut aux gens les plus désintéressés. Enfin, tout fut appaisé sous Benoit XI et Clément V, qui transféra le Saint Siége à Avignon, où il resta ensuite plus de soixante-dix ans. Clément était dévoué au Roi de France, à qui il devait la tiare. Bertrand de Got, (c'était son nom) Archevêque de Bordeaux, fut aveuglé par l'ambition, au point de promettre à Philippe, entr'autres articles, l'exécution d'une chose qu'il ne devait connaître qu'après son exaltation : à cette condition il fut élevé sur le Saint Siége ; mais il se vit dans un grand embarras, lorsque le Roi exigea de lui qu'il flétrît la mémoire de Boniface : il éluda pourtant cet engagement ; et malgré la haine du

1304-07.

1304-07. Monarque et la complaisance du Pontife, au Concile de Vienne, Boniface fut déclaré exempt de tout soupçon d'hérésie, et sa mémoire justifiée.

La hauteur de Boniface lui avait fait perdre le repos et la vie; celle de l'Empereur Albert Ier, d'Autriche, lui enleva une partie de ses états. Ce Prince était fils de Rodolphe de Hapsbourg. Après la mort de celui-ci, les Electeurs appelèrent à l'Empire Adolphe de Nassau. Mais bientôt la conduite de ce Prince les fit repentir de leur choix. Ils le déposèrent, et élurent pour lui succéder, Albert d'Autriche. Les deux concurrens se livrèrent bataille. Adolphe fut tué, et laissa l'Empire à son rival. Il y avait déjà neuf ans, qu'il régnait, lorsque la dureté de ses Officiers et la hauteur de son Gouvernement, obligèrent la nation Helvétique à secouer le joug. Un ordre inhumain força Guillaume Tell d'abattre à coups de flèche un fruit placé sur la tête de son fils. Dans son désespoir, ce père malheureux s'était préparé à venger dans le sang du barbare Gouverneur Grisler, la perte de ce qu'il avait de plus cher. Son adresse le tira de ce danger; mais la nature outragée souleva les esprits d'une Nation paisible par caractère; et la tyrannie portée à l'excès, enfanta la liberté dont jouissent encore ces Provinces. Trois cantons, Uri, Undervald et Schwits (ce dernier donna son

nom à toute la Nation), levèrent l'étendard de la révolte, et furent bientôt suivis de tous les autres. Ils formèrent une République, qui subsiste encore aujourd'hui, depuis plus de quatre cents ans. Albert, l'année suivante, fut assassiné par son neveu. Il eut pour successeur à l'Empire, Henri de Luxembourg : ce Prince fut arrêté par la mort, comme il s'avançait en Italie pour faire la guerre à Robert, Roi de Naples, fils de Charles-le-Boiteux. 1307-13.

Après la mort de Charles d'Anjou, Charles-le-Boiteux, son fils, par la médiation d'Edouard Ier, Roi d'Angleterre, sortit de prison à des conditions très-dures, qu'il n'exécuta point; mais Alphonse d'Arragon étant mort, Jayme ou Jacques, Roi de Sicile, son frère, passa en Espagne pour se faire couronner Roi d'Arragon. Il fit même un traité avec Charles, par lequel il lui céda la Sicile. Frédéric, frère de Jacques, n'avait point été consulté dans cet accord; aussi ne s'y soumit-il point. Il se fit couronner Roi de Sicile, et Charles, Roi de Naples, fit de vains efforts pour reprendre cette couronne. En mourant, il laissa Robert son fils, pour lui succéder au Royaume de Naples, et Charobert son petit-fils, Roi de Hongrie.

Sanche IV, fils d'Alphonse X, était monté sur le trône de Castille, au préjudice d'Alphonse de la Cerda, fils de son frère aîné. Ce Monarque,

1307-13. Ferdinand IV son fils, et Alphonse XI son petit-fils, continuèrent à se distinguer contre les Maures, qui occupaient toujours le midi de l'Espagne.

Les Chrétiens avaient tout perdu à la Terre-Sainte, jusqu'à la ville d'Acre ou Ptolémaïde. On voyait même déjà paraître les commencemens d'un nouvel Empire. Otman ou Ottoman, était fils d'Ortogrul, Prince Turc, qui, chassé des bords de l'Euphrate, s'était réfugié dans la Natolie. Otman obtint d'Alaëddin, Sultan d'Iconium, la souveraineté des conquêtes qu'il ferait sur les Grecs. Il s'empara de la Bythinie, et du consentement du même Alaëddin, il prit le titre de Sultan, l'an 1299. Tels furent les commencemens de la puissance Ottomane, qui règne aujourd'hui à Constantinople. Andronic II, qui y portait alors la pourpre, pour regagner ses sujets schismatiques, avait rompu l'union faite par son père avec les Latins. Il venait de partager son trône avec Michel son fils : mais pour avoir deux Empereurs, l'Empire n'en était pas mieux défendu. Cependant, les Souverains Pontifes ne perdaient point de vue l'idée des Croisades. Clément V, toujours complaisant pour Philippe-le-Bel, à qui il ressemblait peut-être un peu trop par l'amour de l'argent, pensait, comme ses prédécesseurs, au secours de la Terre Sainte. Ce fut un des principaux motifs qui

qui lui firent convoquer le Concile de Vienne, quinzième œcuménique. Un autre objet non moins important de cette convocation, fut l'abolition des Templiers. Ces Chevaliers, accusés de crimes énormes, par des aveux, des rétractations sans nombre, et par un mélange étonnant de faiblesse et de fermeté, nous laissent encore douter, s'ils furent suffisamment convaincus, et si l'on n'en voulait point autant à leurs biens, qu'à leurs désordres. Quoiqu'il en soit, plusieurs furent brûlés à Paris et ailleurs : l'ordre entier fut aboli dans le Concile, et leurs biens attribués aux Hospitaliers, qui venaient de prendre, l'année précédente, sur les Turcs, l'île de Rhodes. Clément V et Philippe-le-Bel ne survécurent pas beaucoup à la célébration du Concile de Vienne. Ils moururent l'un et l'autre, l'an 1314. Philippe eut pour successeur Louis X, dit Hutin, son fils aîné, qui était déjà Roi de Navarre, du chef de Jeanne sa mère, morte l'an 1304. Louis étant mort l'an 1317, laissa une fille nommée Jeanne, d'un premier lit, et son épouse enceinte d'un fils, qui fut nommé Jean à sa naissance, et mourut huit jours après. Alors la Princesse Jeanne fut déclarée incapable de regner à cause de son sexe, selon la loi Salique. Elle hérita seulement du Royaume de Navarre, qui lui appartenait du chef de Jeanne son aïeule. Quelque tems après, elle porta cette

1313-28.

1313-28. couronne dans la maison d'Evreux, en épousant Philippe, Comte d'Evreux, petit-fils de Philippe-le-Hardi, Roi de France. Ainsi, à l'exclusion de Jeanne, la couronne de France fut déférée à Philippe, dit le Long, frère du Roi défunt. Ce Prince mourut aussi sans enfans mâles au bout de cinq ans, et eut pour successeur Charles-le-Bel son frère, qui ne laissa point non plus de postérité. Ces trois règnes peu féconds en événemens, furent funestes aux financiers : dans ce court espace, on en vit deux finir leurs jours au gibet; Enguerrand de Marigny et Gérard de la Guette. Pierre Remi eut le même sort au commencement du règne suivant. Enguerrand fut immolé à la vengeance de Charles de Valois, oncle du Roi, sur qui ce Ministre eut la hardiesse et l'imprudence de rejeter la dissipation des finances. Le Prince, en mourant, fit des efforts bien tardifs pour réparer cette injustice devant Dieu et devant les hommes. Sous le règne de Charles-le-Bel, la Baronnie de Bourbon fut érigée en Duché-Pairie, en faveur de Louis, fils de Robert, Comte de Clermont, et petit-fils de Saint Louis.

Jean XXII, qui avait pris la place de Clément V, sur le siége de Saint-Pierre, faisait toujours sa résidence à Avignon. Il vécut en bonne intelligence avec la Cour de France; mais il n'en fut pas de même avec l'Empire. Après la mort

de Henri de Luxembourg, les Electeurs s'étaient partagés. Les uns avaient nommé Empereur Frédéric, Duc d'Autriche; les autres, Louis de Bavière. Une bataille décida la querelle. Frédéric, vaincu et fait prisonnier, céda la couronne à Louis; mais le Saint Père, irrité de ce que le dernier avait pris le titre d'Empereur sans sa permission, l'excommunia, et le déclara déchu de l'Empire. Cette sentence n'empêcha pas Louis de venir à Rome, où les Romains, ennuyés de l'absence du Pape, le reçurent bien: il s'y fit couronner par Pierre de Corbière, qu'il avait fait lui-même Antipape. Cette même année vit la mort cruelle d'Edouard II, Roi d'Angleterre: ce malheureux Prince fut la victime de la vengeance d'une femme, et de l'insolence de deux favoris. Isabelle, Reine d'Angleterre, était fille de Philippe-le-Bel, Roi de France: outrée des hauteurs des deux Spensers tout-puissans auprès d'Edouard II, et qui avaient succédé dans sa faveur au fameux Gaveston; irritée d'ailleurs que le Roi son époux eût découvert ses intrigues avec un Anglais, nommé Mortemer, elle passe en France avec Edouard son fils, de-là elle se rend en Hainault, elle engage le Comte dans sa querelle; enfin elle vient débarquer en Angleterre. Tout cède aussitot devant elle: elle fait exécuter à mort les deux Spensers père et fils. Jusques-là sa révolte pou- 1313-28.

1328-47. vait avoir quelqu'excuse; mais elle alla plus loin; elle poursuivit son époux, le fit détrôner, et donna la couronne à Edouard son fils, troisième du nom. Le père fut renfermé dans un cachot, où ses maux et ses sollicitations ne touchèrent point sa cruelle épouse. Des furieux le firent périr quelque tems après, en lui enfonçant un fer rouge dans les entrailles. Ces sanglantes tragédies ne furent que trop communes dans la suite en Angleterre.

Les troubles qui avaient agité l'Italie dans les dernières années, avaient donné occasion à plusieurs petits Gouverneurs de se rendre Souverains dans leurs Gouvernemens. Ainsi, les Gonzague se rendirent maîtres de Mantoue; la maison d'Est, de Modène. Les Visconti possédaient Milan, et ils devaient cette souveraineté à l'Archevêque Othon-Visconti, qui, vers la fin du siècle précédent, était rentré dans cette ville à main armée, et avait mis sa famille en état de s'en emparer entièrement. Ces révolutions étaient l'image de ce qui s'était passé en France à la fin de la première race, et au commencement de la troisième.

L'Empereur Louis ne put soutenir long-tems son Antipape. Il fut obligé de retourner en Allemagne : aussitôt Rome rentra dans son devoir : Pierre de Corbière demanda grace, et l'obtint. Sous les Pontificats de Benoît XII et

de Clément VI, Louis négocia la paix sans la faire, peut-être par l'opposition qu'y mettait Philippe de Valois, Roi de France, dont les Papes suivaient les vues, et à qui il importait d'occuper l'Empereur à ces dissentions. Enfin Louis mourut subitement, et laissa le trône à Charles de Luxembourg, élu Empereur dès l'année précédente, par une partie des Electeurs : ce Prince crut devoir tout sacrifier pour régner, et promit au Pape tout ce qu'il lui demanda. 1328-47.

La France, dès l'an 1328, avait vu passer le sceptre à une branche collatérale; c'était celle des Valois, si funeste au nom Français, et sous laquelle les Anglais, toujours vaincus jusqu'alors, triomphèrent à leur tour, et nous eussent peut-être donné des maîtres, sans un secours du Ciel qu'on n'avait pas lieu d'attendre.

Philippe de Valois, fils de Charles de Valois, et petit-fils de Philippe-le-Hardi, fut reconnu Roi, malgré l'opposition d'Edouard III, Roi d'Angleterre, qui prétendit à cette couronne, comme petit-fils de Philippe-le-Bel, par Isabelle sa mère. Cette prétention, toute chimérique qu'elle était, fut appuyée par le ressentiment de Robert d'Artois. Outré qu'on eût adjugé le Comté d'Artois à Mahaud, préférablement à lui, il se retira en Angleterre, et pour se venger, devint criminel et révolté. Edouard fut encore

1328-47. soutenu par les Flamands, déjà vaincus par Philippe de Valois à la bataille de Cassel, et révoltés de nouveau sous les ordres d'un brasseur de bierre, nommé Artevelle, qui n'avait rien conservé de son origine, que la férocité du caractère. Avec ces ressources, Edouard pénètre en France, défait entièrement les Français près de Créci, et après un siége de près d'un an, se rend maître de Calais, ville à jamais mémorable, par la fidélité de ses habitans, qui se disputèrent l'honneur d'être livrés au vainqueur, pour être les victimes de sa vengeance. Il en faisait le siége, lorsque la Reine son épouse lui amena David, Roi d'Ecosse, qu'elle avait fait prisonnier quelque tems auparavant. David avait été détrôné par Edouard Bailleul, de concert avec le Roi d'Angleterre ; il rentra néanmoins dans ses états ; mais il fut défait et pris, et il ne sortit de sa prison que pour remonter sur son trône, onze ans après. Edouard avait encore une autre armée en Bretagne, pour soutenir les intérêts de Jean de Montfort, qui disputait ce Duché à Charles de Blois. Le premier était frère de Jean, dernier Duc de Bretagne ; le second avait épousé sa nièce, et avait été désigné son successeur. Deux héroïnes remportèrent tout l'honneur de cette guerre : pendant la prison et après la mort de Jean de Montfort, Jeanne de Flandres sa

femme prend la conduite de l'armée, et soutient son parti avec une intrépidité au-dessus de son sexe. Après la prise de Charles de Blois, Gui de Penthièvre son épouse, joua le même rôle, et se mit à la tête des troupes. Enfin, le Duché de Bretagne demeura à Jean de Montfort, fils de celui dont nous venons de parler. 1328-47.

En Italie, Jeanne, Reine de Naples, avait succédé à Robert son aïeul : elle avait épousé André, frère du Roi de Hongrie; elle le fit étrangler deux ans après, et se remaria avec Louis, Prince de Tarente. L'inutile ressentiment de Louis, Roi de Hongrie, ne put venger ce crime, dont la Reine vint à bout de se purger.

Pendant ces sanglantes catastrophes, Alphonse XI, Roi de Castille, se signalait contre les Maures. A la fameuse journée de Salado, ce Prince, uni avec le Roi de Portugal, leur tua deux cent mille hommes, et leur prit plusieurs places : il mourut la même année, qui mit fin à la vie de Philippe de Valois. Alphonse eut pour successeur son fils Pierre, dit le Cruel. Philippe d'Evreux, Roi de Navarre, était mort l'année précédente, et avait laissé le trône à Charles-le-Mauvais, son fils. Ces dénominations odieuses nous font entrevoir, par avance, les événemens de leurs régnes.

En Orient, les troubles de Constantinople laissaient les Turcs s'étendre en liberté. An-

1347-60. dronic II avait vu périr Michel son fils au milieu des embarras que lui causaient les incursions des Turcs, et les vexations des Catalans qui étaient venu le secourir. Il voulut d'abord écarter du trône le jeune Andronic son petit-fils, en qui il haïssait des vices que sa trop grande facilité et sa tendresse aveugle avaient d'abord entretenus. Ses mauvais traitemens mirent le jeune Prince dans la nécessité de prendre les armes, et le vieil Empereur fut contraint de partager avec lui l'Empire. Bientôt après, de nouveaux démêlés se terminèrent par la déposition de l'aïeul, qui alla finir ses jours dans un monastère ; et Andronic le jeune régna seul. La modération et la douceur, dont il avait donné tant de preuves dans la persécution de son aïeul, n'ôtèrent rien à sa fermeté et à ses vertus guerrières. Ce Prince, en mourant, laissa sa couronne à Jean Paléologue son fils, encore enfant. Jean Cantacuzène prétendit avoir la tutelle du jeune Empereur. Il fit plus : il entra à main armée dans Constantinople, se fit couronner Empereur, et associa son fils à l'Empire. Il eût été digne du trône Impérial s'il n'y fût monté par une usurpation. Environ huit ans après, Jean Paléologue rentra dans sa capitale, et confina dans un monastère Cantacuzène : supplice plus dur peut-être que la mort, pour un usurpateur.

Ces dissentions favorisaient les progrès des Turcs. La même année où Cantacuzène fut relégué, Amurat succéda à Orcan, fils d'Otman : sous son règne, les Turcs pénétrèrent dans la Thrace, et s'emparèrent de Gallipoly et d'Andrinople. 1347-60.

L'Empire d'Allemagne était en paix sous le gouvernement de Charles IV de Luxembourg. Il donna, en 1356, la fameuse bulle d'or, qui servit dans la suite de règle pour l'élection des Empereurs, et pour les droits et priviléges des Electeurs, dès-lors réduits au nombre de sept. Il n'en était pas de même de la France.

Jean succéda à Philippe de Valois son père, et continua la guerre contre les Anglais. Ayant livré imprudemment bataille au Prince de Galles, près de Poitiers, tout supérieur qu'il était en forces à un ennemi qui lui offrait des conditions avantageuses pour avoir la liberté de se retirer, il fut défait et emmené prisonnier à Bordeaux, et de-là en Angleterre. Pour le bonheur de la France, la Régence tomba entre les mains de Charles, fils du Roi Jean, qui portait le titre de Dauphin, depuis la cession que Humbert, Dauphin de Viennois, avait fait de ses états à la France. Cette Régence était d'autant plus difficile, que le Dauphin était obligé de commander à des séditieux, qui

1347-60. méprisaient son autorité, et regardaient la révolte comme une marque de zèle. La détention du Roi mit tout en désordre. Charles-le-Mauvais, Roi de Navarre, échappé de la prison où l'avaient renfermé l'ordre du Roi et ses crimes, s'unissait avec les Anglais, et cabalait contre le Dauphin qu'il voulait perdre. Paris ne rougit pas d'obéir à un indigne Prévôt des Marchands, qui osa insulter ce Prince jusques dans son Palais, où il fit massacrer deux Seigneurs en sa présence, et qui eût livré la ville aux Anglais, si un fidèle citoyen, en l'abattant à ses pieds, n'eût puni ses forfaits et vengé sa Patrie. D'un autre côté, les paysans armés formèrent des troupes, qu'on nomma *la Jaquerie*. Plusieurs brigands, et autres gens sans aveu, s'étant réunis, portèrent le fer et le feu dans toute la France, et jusques dans l'Italie : on les appela les *Compagnies blanches*. A tout cela se joignit Edouard, Roi d'Angleterre. Indigné qu'on eût refusé les conditions honteuses qu'il avait proposées pour la liberté du Roi, il pénétra, à la tête d'une armée, jusqu'aux portes de Paris. La paix se
1360. conclut enfin à Brétigny, à des conditions très-dures pour la France. Il y avait à peine un an que le Roi était sorti de prison, lorsque Philippe de Rouvres, Duc de Bourgogne, mourut sans enfans. Jean réunit ce Duché à la Couronne, et peu après, il le céda à Philippe-le-Hardi, son

quatrième fils, à titre d'apanage. En lui commença la seconde race des Ducs de Bourgogne de la maison de France. 1360-80.

Tandis que la France souffrait sous un Roi malheureux, l'Espagne voyait avec horreur les crimes de Pierre-le-Cruel, Roi de Castille, meurtrier de ses frères et de sa propre femme : il ne respectait ni les liens du sang, ni le mérite, ni la bonne foi. Un Roi de Grenade vient lui rendre hommage, il l'étrangle de ses propres mains. En un mot, il faisait couler par-tout des flots de sang : tant d'horreurs ne purent demeurer impunies. Henri de Transtamare, son frère naturel, aidé du fameux Bertrand Du Guesclin, vint l'attaquer. La haine des peuples aida ses armes, et Pierre fut chassé du trône. L'année suivante, il y fut rétabli par le Prince de Galles; mais ce cœur ingrat se fit bientôt un ennemi de son bienfaiteur. Henri le voyant privé de cet appui, lui déclare de nouveau la guerre, et, après différens succès, le poignarde de sa propre main.

Cependant, le Roi Jean, cinq ans auparavant, était retourné en Angleterre, pour ratifier le traité fait à Brétigny : il mourut à Londres, et laissa la couronne à Charles, son fils.

Le règne de ce Prince, qui mérita le glorieux surnom de Sage, sembla rendre la paix et la gloire au nom Français; mais ce ne fut

1360-80. que pour un tems. Charles, sans sortir de son cabinet, reprit tout ce qu'avait perdu son prédécesseur, et fit tête au Roi d'Angleterre, et à Charles-le-Mauvais, Roi de Navarre. Convaincu que l'art de régner n'est point l'art de combattre, il employa, pour commander les armées, le Connétable Du Guesclin, dont il sut connaître et récompenser le mérite. Sous les ordres de cet habile Général, ses troupes battirent le Roi de Navarre, près de Cocherel, la même année où se termina la guerre de Bretagne, par la mort de Charles de Blois, tué à la bataille d'Aurai. Le Roi de Navarre fut obligé de faire la paix avec Charles V.

La Monarchie Française eut peu de Rois supérieurs à celui-ci; mais elle ne le posséda pas long-tems : le poison que lui avait fait prendre le Roi de Navarre, le mit au tombeau, peu après la mort de Du Guesclin, qui fut enlevé par la maladie au siége de Rendan. Les ennemis rendirent hommage au mérite de ce grand homme, en exécutant, après sa mort, la capitulation qu'il avait faite, et remettant les clefs de la ville sur son cercueil : il fut inhumé à Saint-Denis; honneur moins glorieux pour lui, que ne le fut, quelque tems après, le refus des Généraux les plus illustres, de recevoir l'épée de Connétable, qu'ils ne se croyaient pas capables de porter après lui. La mort d'Edouard III,

arrivée l'an 1377, n'avait pas peu contribué aux succès de la France. Ce Prince avait laissé pour successeur un enfant, son petit-fils, nommé Richard II, et l'état gouverné par une Régence, tems toujours fâcheux; Charles V en profita habilement. 1380-1414.

Quelques années avant cette mort, l'Ecosse et l'Espagne avaient vu sortir la couronne de la branche régnante. En Ecosse, David II étant mort sans enfans, eut pour successeur Gauthier Stuart, qui avait épousé la sœur de ce Prince: il fut le premier Roi de la maison des Stuarts, qui réunit ensuite les deux couronnes d'Angleterre et d'Ecosse, et qui se voit aujourd'hui dépouillée de l'une et de l'autre. En Espagne, Henri de Transtamare, fils naturel d'Alphonse XI, après avoir mis à mort Pierre-le-Cruel, monta sur le trône de Castille, et régna avec gloire, malgré les Rois ses voisins. Sur la fin de son règne, il vit le commencement de ce schisme déplorable, qui déchira l'Eglise pendant environ quarante ans.

En effet, la même année que mourut l'Empereur Charles IV de Luxembourg, et qu'il laissa la couronne Impériale à Venceslas, son fils, le Pape Grégoire XI finit aussi ses jours à Rome, où il s'était rendu d'Avignon. Les Cardinaux assemblés, élurent Barthélemi Prignano, Archevêque de Bari, qui prit le nom d'Ur- 1378.

1380-1414. bain VI. Quelques mois après, irrités contre ce Pape, qui ne ménageait point leurs défauts, ils prétendirent avoir été forcés à cette élection par les cris du Peuple, qui demandait un Pape Romain, tandis qu'ils étaient au Conclave : ils ne s'en tinrent pas là; ils firent une seconde élection en faveur de Robert de Genève, Cardinal Français, qui prit le nom de Clément VII, et vint siéger à Avignon. Toute la Chrétienté se partagea entre les deux Pontifes : les excommunications mutuelles de l'un et de l'autre ne firent qu'augmenter le scandale, sans apporter de remède au mal : exemple du désordre que causent les passions, même dans le Sanctuaire. *Tantæ ne animis cœlestibus iræ?*

Jeanne, Reine de Naples, qui, à l'âge de trente-sept ans, venait d'épouser Othon de Brunswick, en quatrièmes noces, prit le parti de Clément : Urbain aussitôt la déclara déchue de son Royaume, comme révoltée contre son Seigneur légitime, et appela à cette couronne Charles de Duras, parent de l'Empereur. Jeanne eut recours à la France, et déclara son héritier, Louis, Duc d'Anjou, frère de Charles V, qui donna commencement à la deuxième maison d'Anjou, dans le Royaume de Naples. Charles fut le plus prompt : il arrive sans délai en Italie, fait prisonniers Othon et la Reine Jeanne, la fait étrangler, et s'empare de tout

le Royaume. Louis d'Anjou vint cependant lui disputer cette couronne ; mais après des efforts inutiles, pendant deux ans, il laissa, en mourant, ses prétentions à Louis II, son fils. Charles de Duras lui-même fut bientôt après la victime de son ambition. Louis, Roi de Hongrie, n'avait laissé en mourant que deux filles ; l'une hérita de la Pologne, qu'elle apporta en mariage à Ladislas-Jagellon, grand Duc de Lithuanie ; l'autre succéda à son père dans le Royaume de Hongrie. Charles de Duras, appelé par quelques mécontens, vole en Allemagne pour dépouiller la Princesse du Royaume de Hongrie ; mais il y fut assassiné : il laissa pour son héritier du Royaume de Naples, Ladislas, son fils. Ce Prince, après avoir long-tems défendu sa couronne contre les efforts de Louis II, d'Anjou, et des Pontifes Romains, eut pour héritière Jeanne sa sœur. Cette Princesse, pour arrêter les progrès de Louis III, qui avait succédé aux prétentions de Louis II son père, adopta pour son fils et son successeur, Alphonse V, Roi d'Arragon, qui obligea le Duc d'Anjou de se retirer d'Italie. 1380-1414.

Jamais tems ne fut plus fécond en désordres, que celui où nous sommes, et jamais des passions particulières ne produisirent de plus funestes effets. Les Cardinaux Romains donnèrent pour successeurs à Urbain VI, l'un après l'autre,

1380-1414. Boniface IX, Innocent VII et Grégoire XII. Ceux d'Avignon, après la mort de Clément, élurent Benoît XIII. Tous ces Pontifes, plus attachés à leur dignité qu'au bien de l'Eglise, feignaient de desirer l'accommodement qu'ils craignaient le plus. Le Concile de Pise, assemblé par l'autorité des Cardinaux, multiplia les Pontifes, sans faire cesser le schisme. Alexandre V, qu'il éleva sur la Chaire de Saint-Pierre, fut seulement un troisième Pape dans le monde. Enfin, par les soins de l'Empereur Sigismond, Jean XXIII, successeur d'Alexandre V, assembla un Concile universel à Constance, pour terminer les maux de l'Eglise.

Sigismond était fils puîné de l'Empereur Charles IV, de Luxembourg; mais il ne lui avait pas succédé immédiatement à l'Empire. Venceslas, Roi de Bohême, son frère aîné, avait été élu après la mort de son père. Les débauches de ce Prince le firent déposer l'an 1400. On lui donna pour successeur Robert, Comte Palatin, qui mourut dix ans après, sans avoir pu remettre le calme dans l'Empire, ni réunir les Etats qui en avaient été aliénés sous le règne de Venceslas. Alors les Electeurs jetèrent les yeux sur Sigismond, qui était déjà Roi de Hongrie par son mariage avec Marie, fille de Louis, et héritière de cet état. Les divisions et les guerres civiles des deux règnes précédens, paraissent

raissent avoir donné naissance aux différens Cercles d'Allemagne, par les ligues que firent entr'eux les Seigneurs, qui se rendirent alors presque indépendans des Empereurs. 1380-1414.

Pendant que toutes les Puissances de l'Europe envoyaient leurs Députés à Constance, la France était la victime de l'ambition des Seigneurs, de la jalousie des Anglais, et de la faiblesse d'un Roi sans raison. Charles VI, fils et successeur de Charles V, après une minorité fort orageuse, allait punir les attentats du Duc de Bretagne, aveuglé par sa haine contre le Connétable de Clisson, lorsque tout-à-coup il tomba dans un accès de démence, qui ne lui laissa, le reste de sa vie, que quelques courts intervalles de bon sens. Cet accident ouvrit une vaste carrière à l'ambition des Seigneurs de la Cour : elle produisit, en effet, tous les maux qu'on peut imaginer. Les principaux prétendans à la Régence, étaient le Duc d'Orléans, frère du Roi, les Ducs de Berry et de Bourgogne, ses oncles ; car le Duc d'Anjou était mort dans son expédition de Naples, comme nous l'avons dit. Philippe-le-Hardi, Duc de Bourgogne, venait d'unir à son Duché les Comtés de Flandres et d'Artois, par la mort de Louis de Mâle, dont il avait épousé l'unique héritière ; mais comme l'ambition n'est jamais satisfaite, il voulait encore gouverner en

1414-22. France, et écarter le Duc d'Orléans : il en vint même à bout. Mais, après la mort du Bourguignon, les haines éclatèrent plus vivement encore entre Jean-sans-Peur, son fils, et le même Duc d'Orléans. Ce dernier fut assassiné au milieu de Paris, par les ordres du Duc de Bourgogne; et, ce qui est encore plus inoui, le Duc avoua cet attentat, qui trouva un défenseur dans le Docteur Jean Petit. C'eût été un prodige que l'Angleterre n'eût pas profité de ces désordres. Richard II, fils d'Edouard III, pendant tout son règne, avait été en armes contre ses sujets. D'abord la populace s'était soulevée, ayant à sa tête un couvreur, qui avait osé traiter d'égal à égal avec son Souverain : il avait fallu combattre le Parlement, ennemi des favoris; enfin la conduite irrégulière du Roi, ses soupçons, sa sévérité déplacée, lui avaient fait trouver des ennemis dans sa propre famille : il fut détrôné et mis à mort par Henri de Lancastre, son cousin germain, qui fut nommé Henri IV : celui-ci se soutint avec assez de peine sur le trône qu'il avait usurpé. Tous les jours il se formait quelque nouvelle conjuration pour lui enlever la couronne : il la porta néanmoins jusqu'à l'an 1413 qu'il mourut, et eut pour successeur Henri V son fils. Ce Prince entretint avec le Duc de Bourgogne, les liaisons que son père avait commencées : ce Duc ne

rougit pas même de signer, peu de tems après, un traité où il reconnaissait le Monarque Anglais pour Roi de France. Charles, Duc d'Orléans, fils du défunt, ayant été fait prisonnier à la funeste bataille d'Azincourt, gagnée par Henri V, sur les Français, cet événement ne termina point les animosités des deux partis : tout fut inutile pour ramener la paix, jusqu'aux efforts de l'Empereur Sigismond, qui vint à Paris dans ce dessein ; et le meurtre de Jean-sans-Peur, Duc de Bourgogne, tué en présence de Charles Dauphin, le seul fils qui restât au Roi, mit le comble aux fureurs. Philippe-le-Bon, fils de Jean-sans-Peur, ne ménagea plus rien : de concert avec la Reine Isabelle, Princesse avare, mère dénaturée, épouse infidelle, il prit en tout le parti des Anglais ; enfin on vit, par un renversement général, le Roi de France signer à Troyes un traité, par lequel il reconnaissait le Roi Henri d'Angleterre, pour son fils et successeur à la couronne, et déshéritait le Dauphin Charles, qui s'était retiré au-delà de la Loire, où tous les bons Français le suivirent. Ce Prince prit alors le titre de Régent, cassa le Parlement de Paris, qui avait osé le proscrire, et en créa un nouveau à Poitiers. 1414-22.

La postérité de Henri de Transtamare, Roi de Castille, donnait dans le même tems des

1414-22. Rois à toute l'Espagne. En effet, pendant que Jean I, fils de Henri, régnait en Castille, Martin, Roi d'Arragon et de Sicile, mourut sans héritier; les états d'Arragon reconnurent pour Roi, Ferdinand, fils de Jean I : ce Prince, en mourant, laissa la couronne à Alphonse son fils aîné, qui fut appelé au Royaume de Naples par la Reine Jeanne, comme nous l'avons dit; mais Ferdinand avait un autre fils, nommé Jean, qui devint Roi de Navarre par son mariage avec Blanche, seule héritière de Charles-le-Noble, qui était lui-même fils de Charles-le-Mauvais, mort en 1386, par un accident étrange et digne de ses crimes : il avait coutume de se faire envelopper dans un drap imbibé d'esprit-de-vin, et cousu autour de son corps pour en réparer les forces énervées; une imprudence fit prendre feu à ce drap dans lequel il était étroitement renfermé, et qui, s'étant embrasé tout entier, lui dévora toutes les parties du corps par un supplice aussi long que cruel, sans qu'on pût ou qu'on voulût le secourir.

L'Empire d'Orient s'affaiblissait tous les jours; Jean Paléologue tremblait au nom d'Amurat, et exécutait avec soumission les ordres qu'il plaisait au Sultan de lui envoyer. Manuel son fils, à qui il laissa l'Empire, était réduit à la seule ville de Constantinople, et

voyait, pour ainsi dire, du haut de ses murailles les victoires de Bajazet, fils et successeur d'Amurat Ier. Ce Conquérant pensait à envahir l'Europe; il défit, dans une grande bataille près de Nicopolis, Sigismond, Roi de Hongrie, et ensuite Empereur : dans cette funeste journée, il périt une grande quantité de noblesse Française, venue au secours de l'Empereur; le Maréchal de Boucicaut y fut fait prisonnier avec plusieurs autres. Bajazet trouva enfin son vainqueur : obligé d'aller arrêter les progrès de Tamerlan, Roi des Tartares, il lui livra bataille en Natolie, fut battu et fait prisonnier. Le vainqueur l'enferma dans une cage de fer, où il resta jusqu'à sa mort. Soliman, Musa et Mahomet Ier. ses enfans, régnèrent successivement sur les Turcs : les deux premiers se firent d'abord une guerre cruelle, et Soliman fut étranglé par les ordres de son frère. Musa, délivré de son rival, porta ses armes contre les Grecs, et fit le siége de Constantinople. La politique de Manuel fut alors de lui susciter un ennemi dans Mahomet son frère, qui se vit bientôt maître du trône par la mort de Musa, tué dans une déroute. Mahomet rétablit l'Empire Ottoman, affaibli par ces divisions domestiques, et mourut l'an 1421, lassant sa couronne à Amurat II, son fils aîné. 1414-22.

1422-29. L'année suivante, Henri V, Roi d'Angleterre, finit ses jours en France : ce Prince avait pu déjà s'appercevoir que pour avoir été déclaré héritier de la couronne de France, il n'en était pas encore le maître, et qu'il lui en coûterait plus pour soumettre les Français, que pour usurper un titre imaginaire. Henri VI son fils, lui succéda au Royaume d'Angleterre, et à ses prétentions chimériques sur la France. Charles VI suivit de près l'usurpateur de sa couronne : la même année il laissa en mourant les Anglais maîtres de la moitié de son Royaume, les Princes armés les uns contre les autres, le Dauphin son fils déshérité et banni, enfin l'état prêt à périr, si la Providence ne l'eût sauvé par une protection tout-à-fait particulière.

Le Concile de Constance avait rendu la paix à l'Eglise. D'abord, Jean XXIII y fut déposé ; peu après, Grégoire XII donna sa démission ; Benoît XIII fut le seul qui s'obstina à vouloir garder sa dignité : il fut donc aussi déposé, et le Concile éleva sur le siége de Saint-Pierre, Martin V. Alphonse, Roi d'Arragon, piqué contre le Pape Martin, à l'occasion du Royaume de Naples, soutint encore pendant quelque tems Benoît, lui donna même un successeur ; mais enfin il l'abandonna, et l'Eglise fut paisible. Le même Concile de Constance condamna les erreurs de Wiclef, de Jean Hus et de Jérôme

de Prague son disciple : ces deux derniers furent même brûlés vifs. Cette exécution rendit furieux les Hussites de Bohême : ils prirent les armes, et défirent plusieurs fois les troupes de l'Empereur Sigismond. Ces désordres semblaient être le présage de ce que devaient faire dans la suite les sectateurs de Luther et de Calvin. 1429-31.

Charles VII, fils et successeur de Charles VI, ne possédait que les pays situés au-delà de la Loire. La division régnait entre les grands de sa Cour, dont il n'osait punir l'insolence, parce qu'il avait besoin d'eux et qu'ils le savaient. Les Anglais se préparaient déjà à franchir la dernière barrière qui leur restait, par la prise d'Orléans, dont ils faisaient le siége : c'était le moment qu'attendait la Providence pour faire éclater ses merveilles (1).

(1) Le système où l'on imagine que tous les exploits de la Pucelle n'étaient que l'effet d'un stratagème inventé à la Cour, pour ranimer la confiance des Français, présente quelque chose de plus difficile à croire, que tout ce qu'ont avancé sur ce sujet les Historiens. Se persuadera-t-on aisément qu'en très-peu de tems on ait pu former une jeune paysanne à commander des troupes, à défendre une place, à faire des sorties, à opiner dans un conseil de guerre ? Si tous les Seigneurs de la Cour de Charles VII étaient dans le secret, comment aucun d'eux ne l'a-t-il trahi ? Si la plupart l'ignoraient, com-

1429-31. Une jeune paysanne, du village de Domremy, nommée depuis la Pucelle d'Orléans, et alors Jeanne d'Arcq se met à la tête de l'Armée, fait lever le siége aux Anglais, conduit le Roi à Reims, à travers un pays ennemi, et le fait sacrer. Une si belle carrière devait finir par le martyre. Les Anglais l'ayant fait prisonnière, la brûlèrent vive, à Rouen. Cette indigne vengeance n'empêcha pas Charles d'enlever en peu de tems tout ce que possédaient les Anglais en France, excepté Calais et quelques autres places. Il fit la paix à Arras avec Philippe-le-Bon, Duc de Bourgogne, et peu après rentra triomphant dans Paris.

La même année où périt la Pucelle d'Orléans,

---

ment a-t-on pu tromper si grossièrement et si longtems, on ne dit pas le Peuple, qu'on veut bien supposer aveugle à ce point-là, mais tant de gens éclairés, dont plusieurs, peu religieux, étaient dès-lors peu crédules? Comment a-t-on pu en imposer aux Anglais, répandus alors dans toute la France, et à qui il importait si fort de dévoiler ce manége, pour le décréditer? Comment la Pucelle elle-même ne s'est-elle pas démentie dans son interrogatoire et sur l'échafaud? que gagnait-elle à mourir martyre d'une intrigue de Cour? Il paraît que cette opinion doit sa naissance au goût de certaines gens, qui aiment mieux passer par-dessus les vraisemblances, que d'admettre quelque chose qui ait l'air d'un prodige.

le Pape Martin V, convoqua un Concile universel à Bâle, que l'on compte pour le dix-septième. A la vingt-sixième session, les Pères s'étant brouillés avec Eugène IV, successeur de Martin V, le Pape transféra le Concile à Ferrare, et de-là à Florence. Les Pères de Bâle, plus irrités que jamais, portèrent leur ressentiment jusqu'à déposer Eugène, et à donner la Tiare à un Duc de Savoie, qui prit le nom de Félix V; mais enfin, sous le Pontificat de Nicolas V, successeur d'Eugène, l'Antipape se démit, et la paix fut rendue à l'Eglise. Le Concile de Florence avait commencé l'an 1439 : il s'y fit une célèbre réunion de l'Eglise Latine avec les Grecs, les Arméniens, les Jacobites et quelques autres, l'Empereur de Constantinople étant présent à ce Concile, avec son Patriarche et plusieurs Prélats Grecs; mais cette démarche, qui n'était peut-être pas exempte de quelques vues d'intérêt, ne produisit encore aucun fruit : ils voulaient engager par-là les Latins à les secourir contre les Turcs, qui faisaient tous les jours de plus grands progrès. Amurat II, fils et successeur de Mahomet Ier. après avoir fait périr Mustapha, le dernier des enfans de Bajazet, qui avait pris les armes contre lui, à la sollicitation de l'Empereur Manuel, avait conquis presque toute la Grèce : il aurait, sans doute, porté plus loin ses armes, s'il n'avait

1431-39.

1439-53. eu en tête deux héros, Huniade, qui gouvernait en Hongrie pendant la minorité du jeune Ladislas, et le fameux Scanderberg, Roi d'Albanie, qui sut défendre contre toute la puissance Ottomane, un trône qu'il avait formé lui-même : il avait été élevé dans son enfance par Bajazet, qui, charmé de son air noble, l'avait mis au nombre de ses pages. La grandeur de son ame l'emportait sur sa bonne mine et sur ses graces; il sentit qu'il était né pour régner; rien ne lui parut difficile pour y réussir : il saisit un moment favorable; le poignard à la main, il force le Secrétaire du Visir de lui expédier un ordre au Gouverneur de Croye, de remettre la place à celui qui en serait le porteur. A l'instant il se rend dans cette ville, dont il se fit un boulevard, où vinrent deux fois échouer toutes les forces d'Amurat. Le Sultan en mourut de chagrin. Mahomet II, qui succéda à son père Amurat, fut le plus illustre des Sultans, et le plus scélérat des hommes : il conquit douze Royaumes, et renversa l'Empire des Grecs, par la prise de Constantinople. Manuel Ier. l'avait laissé entre les mains de Jean II Paléologue, son fils, qui assista au Concile de Florence : celui-ci, après avoir vu Ladislas et Huniade mis en déroute, près de Varnes, par Amurat, eut pour successeur Constantin XII Paléologue son frère. Ce fut sous le règne de ce Prince,

que Mahomet II, Empereur des Turcs, se rendit maître de Constantinople. Cette ville importante fut prise d'assaut, le 29 Mai 1453. Le Pape Nicolas avait fait inutilement les plus grands efforts pour réunir les Princes Chrétiens, divisés entr'eux, et d'ailleurs plus occupés à se mettre en garde contre le Saint-Siége que contre les Infidèles. L'Empereur mourut au lit d'honneur; il se fit tuer sur la brèche. 1453-61.

Ainsi finit, sous un Prince nommé Constantin, l'Empire d'Orient, ou le Bas-Empire, qui avait commencé sous un Empereur du même nom. Depuis plusieurs siècles, ce n'était plus qu'un faible reste du puissant Empire Romain.

SEPTIÈME ÉPOQUE.

Prise de Constantinople.

ANS DU MONDE 5453 et 5457, suivant l'Ere vulgaire.

ANS de J. C. 1453.

TANDIS que Mahomet II, par la prise de Constantinople, portait le coup funeste à l'Empire d'Orient, celui d'Occident s'affermissait dans la maison d'Autriche. Après la mort de Sigismond, on donna la couronne Impériale à 1453-61.

1453-61. Albert II, d'Autriche. Deux ans après, la mort l'ayant enlevé, il eut pour successeur Frédéric III, son cousin germain.

Jeanne, Reine de Naples, aussi fameuse par son libertinage que par ses variations, avait adopté tour-à-tour la maison d'Arragon et celle d'Anjou : en mourant, elle les laissa se disputer cette couronne. Louis III d'Anjou, René, son frère, et Jean, fils de ce dernier, n'omirent rien pour soutenir leurs droits ; mais tous leurs efforts furent inutiles. Ferdinand, fils d'Alphonse d'Arragon, demeura paisible possesseur de cet Etat.

Malgré les victoires que Charles VII devait principalement à la bravoure des grands Hommes, dont sa Cour était peuplée, il n'était pas sans chagrins. Les Comtes de Dunois, de Foix, d'Armagnac, reprirent sur les Anglais la Normandie et la Guyenne ; mais Louis, Dauphin de France, sous prétexte de mécontentement, se retira de la Cour ; et pour éviter le juste ressentiment d'un père, il alla chercher un asile en Flandres, auprès de Philippe-le-Bon, Duc de Bourgogne. L'inquiétude de Charles sur la révolte de son fils, alla jusqu'à lui faire croire qu'il voulait l'empoisonner ; dans cette idée, il refusa long-tems de prendre de la nourriture : elle devint un poison pour lui, quand il se fut déterminé à en user. Ce fut sous le règne de ce Prince, vers l'an 1440, que l'on découvrit

en Allemagne l'Art de l'Imprimerie, qui a fait depuis tant de bien et tant de mal. 1461-77.

La même année où Charles VII perdit la vie, le Roi d'Angleterre se vit enlever la seule couronne qui lui restait. Henri VI, en montant sur le trône, avait été déclaré Roi de France à Paris, et Roi d'Angleterre à Londres. Les conquêtes des Français lui enlevèrent le premier de ces titres, le Duc d'Yorck lui ravit le second. Ce Seigneur prétendait que le trône d'Angleterre lui appartenait; en effet, il descendait du second fils d'Edouard III, et Henri ne tirait son origine que du troisième : il lève donc une armée, vient attaquer Henri, et le fait prisonnier. Ce Prince malheureux trouva une ressource dans Marguerite d'Anjou, son épouse : cette héroïne, à la tête de ses troupes, défait le Duc d'Yorck, qui est tué dans le combat, et tire son époux de prison; mais elle fut bientôt après, battue elle-même par le Comte de la Marche, fils du Duc d'Yorck, aidé du fameux Comte de Varwick, qui l'obligea de chercher une retraite en Ecosse. Enfin, après différens succès, Henri fut renfermé dans la tour de Londres, et le Comte fut reconnu Roi sous le nom d'Edouard IV. Tels furent les commencemens de ces fameux démélés entre les deux maisons de Lancastre, sous le nom de la *Rose rouge*, et d'Yorck, sous celui de la *Rose blan-*

1461-77. *che*, qui firent dans la suite éprouver de si grands maux à l'Angleterre.

Louis XI, fils et successeur de Charles VII, au Royaume de France, fut un Prince aussi artificieux que politique, et plus superstitieux que dévot. Dès les commencemens de son règne, il destitua tous les Ministres qui avaient servi sous son père; et pour vouloir régner plus absolument, il pensa perdre sa couronne. Les Princes mécontens se liguèrent : on vit sous les armes le Duc de Berry, frère du Roi, le Duc de Bretagne, le Comte de Charolois, fils de Philippe-le-Bon, Duc de Bourgogne, et plusieurs autres. La bataille qui se livra près de Montlhéry, entre le Roi et le Comte de Charolois, ne décida point la querelle, l'avantage ayant été égal de part et d'autre; mais elle détermina Louis à faire un traité, où il accordait tout aux mécontens, bien résolu de ne rien tenir, car un point de sa politique, était de ne point garder sa parole quand il était dangereux de le faire. Par ce traité, il mit fin à la *Guerre du bien public :* ce fut le beau nom que les mécontens donnèrent à leur révolte. Les Princes étant séparés, il les accabla aisément en particulier. Celui qui lui donna le plus de peine, fut Charles, Duc de Bourgogne, fils et successeur de Philippe-le-Bon : c'était un génie fier et emporté, et d'un caractère si dif-

férent de celui de Louis, qu'il semble que la Providence ait voulu les opposer l'un à l'autre; s'il eut recours à l'artifice, ce fut plutôt par contagion que par inclination : en effet, Louis semblait apprendre à l'Europe à mépriser la foi des traités; aussi, jamais tems ne fut plus fécond en fourberies, en trahisons, en empoisonnemens. Louis aidait secrètement les Liégeois révoltés, dont il feignait de condamner la rébellion. Charles, instruit de ce manége, fit arrêter Louis, près de Péronne, où il avait eu l'imprudence de venir conférer avec lui. Ces deux Princes, toujours ennemis, ne négociaient que pour se tromper mutuellement. Le Duc, après avoir ravagé la Picardie, vint échouer devant Beauvais, où les femmes, conduites par une d'elles, nommée Jeanne Hachette, l'obligèrent à lever le siége; enfin, après bien des intrigues et différens succès, Charles de Bourgogne se fit tuer sous les murs de Nanci, dans une bataille qu'il livra imprudemment contre les Suisses et le Duc de Lorraine, et où il fut trahi par Campo-Basso, Napolitain, son Confident. Louis se hâta alors de réunir à la couronne, la Bourgogne et une partie des Pays-Bas; mais ayant manqué le mariage de Marie de Bourgogne avec le Dauphin, le reste de ces Provinces passa dans la maison d'Autriche, cette Princesse ayant épousé Maximilien, fils de Frédéric III,

1461-77.

1477-81. qui gouvernait paisiblement l'Empire. Louis, pendant ces guerres, achetait par de grandes sommes d'argent, la neutralité d'Edouard IV : ce Prince jouissait de son usurpation en Angleterre, malgré les efforts du Comte de Varwick, qui, mécontent de lui, voulait détruire son propre ouvrage. Dans un premier combat, Edouard est fait prisonnier; échappé de sa prison, il défait à son tour le Comte, qui bientôt après, le bat une seconde fois, et tire des fers Henri VI. Edouard néanmoins voulut encore tenter le sort des armes; Varwick fut défait et tué. Peu de tems après, la Reine Marguerite fut aussi mise en déroute avec son époux et son fils : ils furent mis à mort l'un et l'autre. Alors cette Héroïne, sans ressource, se retira en France, et laissa la couronne à l'usurpateur.

Le Roi de France était tranquille aussi du côté de l'Espagne, trop occupée des Révolutions qui l'agitaient. Jeanne, fille unique de Henri IV, Roi de Castille, fut déclarée illégitime, et en conséquence incapable de succéder au trône. On donna la couronne à Isabelle, sœur de Henri, qui la fit passer sur la tête de son époux Ferdinand, surnommé le Catholique, fils de Jean II, Roi de Navarre. Le Roi de Portugal voulut, pendant quelque tems, soutenir les intérêts de Jeanne; mais l'ambition, d'accord avec la vraisemblance, rendirent ses efforts inutiles. Peu après,

après, Jean II, qui avait succédé à Alphonse son frère, au Royaume d'Arragon, étant mort, Ferdinand son fils réunit la couronne d'Arragon à celle de Castille. Pour celle de Navarre, Jean II la laissa à sa fille Léonore, qui la transmit, en mourant, à François Phébus son petit-fils; ainsi elle passa dans la maison des Comtes de Foix. La guerre régnait en Italie, entre le Pape Sixte IV, Ferdinand, Roi de Naples, les Florentins et les Vénitiens; mais les progrès de Mahomet II, les obligèrent de faire la paix: il avait pris Otrante, et ne menaçait de rien moins que d'envahir tous les Pays Chrétiens, lorsque la mort l'arrêta. Tout fut sans bornes dans ce Conquérant, génie, talens, vices et vertus: aucun de ceux qu'il attaqua ne résista à ses armes, excepté Scanderberg et Huniade, cet illustre père de Mathias Corvin, que son mérite éleva sur le trône de Hongrie, après la mort de Ladislas. Mahomet eut pour successeur Bajazet II, son fils. Zizim, frère de ce dernier, lui disputa la couronne; mais ayant été vaincu dans une grande bataille, il vint chercher un asile en France, et de-là en Italie, où il mourut à la suite de Charles VIII, à qui Alexandre VI l'avait livré. 1477-81.

Deux ans après, Louis XI expira au milieu des frayeurs de la mort, et des superstitions qui l'occupaient, et qui l'avaient rendu esclave de ses

1481-98. Médecins, et des plus vils des hommes : il eut pour successeur Charles VIII son fils, qu'il avait tenu jusqu'alors enfermé au château d'Amboise.

La même année mit fin à la vie d'Edouard IV, Roi d'Angleterre. Edouard V son fils, devait monter sur le trône après lui : il n'y fit que paraître. Le Duc de Glocester, son oncle, le fit déclarer incapable de régner, et bientôt après le fit mourir, et s'empara de la souveraine autorité, sous le nom de Richard III. C'est à changer souvent de maîtres, que les Anglais semblent reconnaître leur liberté.

En effet, il y avait à peine un an que Richard portait la couronne, lorsqu'une conjuration, formée pour le détrôner, éclata. La nature sembla d'abord combattre pour lui : l'armée des conjurés fut détruite par la disette, et leur flotte par la tempête ; mais les cruautés de Richard ranimèrent les anciens complots. Le Comte de Richemont, descendant de la maison de Lancastre par sa mère, partit de la Bretagne, où il s'était réfugié, aborda en Angleterre, vainquit et tua dans une bataille l'usurpateur, et se fit déclarer Roi sous le nom de Henri VII : il réunit les droits des maisons de Lancastre et d'Yorck, en épousant la fille d'Édouard IV, héritière de cette dernière maison. Ainsi finirent les sanglans démêlés des factions nommées la *Rose rouge* et la *Rose blanche*.

Richard fut le dernier Roi de la race des Plantagenets, ou Angevins. Quelque bien établis que parussent les droits de Heuri VII, ils ne le mirent point à l'abri des conjurations : il s'en forma deux entr'autres d'un caractère bien singulier. Un nommé Simnel, fils d'un Boulanger, se fit passer pour le Comte de Varwick, et fut déclaré Roi d'Angleterre à Dublin. Son armée livra la bataille à celle du Roi : il fut défait et pris ; et le Roi le fit passer du trône dans sa cuisine, persuadé qu'il étoufferait plus sûrement ce complot par ce mépris insultant, que par un châtiment capable de donner de la célébrité à ce malheureux. A peine ce premier imposteur avait été puni, que la Duchesse Douairière de Bourgogne, toujours ennemie de Henri, en suscita un autre. Perkin, fils d'un Juif, parut sous le nom de Duc d'Yorck : il joua parfaitement son rôle : aidé du Roi d'Ecosse, il devint redoutable à Henri ; mais enfin il fut abandonné, et se trouva dans la nécessité de se livrer à son maître, qui l'enferma dans la Tour, et le fit pendre peu de tems après, en punition du complot qu'il avait formé pour s'échapper. 1481-98.

Le Duc de Bretagne, qui avait donné un asyle au Comte de Richemont, se nommait François II. Il eut bien de la peine à gouverner les Seigneurs de ses états, irrités de l'insolence de Landais son favori, qu'ils punirent enfin,

1481-98. malgré lui, du dernier supplice; mais il eut encore de plus fâcheux revers à éprouver du côté de la France, avec qui il fut presque toujours en guerre : il suivait en cela les impressions du Duc d'Orléans, ennemi déclaré de la Dame de Beaujeu, qui gouvernait pendant la minorité du Roi Charles VIII. Le Duc François, en mourant, laissa ses états à Anne sa fille aînée : cette Princesse fut fiancée à Maximilien, fils de l'Empereur Frédéric; mais, malgré cet engagement, elle épousa Charles VIII. Celui-ci de son côté renvoya à Maximilien Marguerite sa fille, qui depuis long-tems se flattait de devenir Reine de France. Le ressentiment de Maximilien ne produisit pas un grand effet. La diversion que devait faire le Roi d'Angleterre son allié, aboutit à se montrer sous les murs de Boulogne, et à y signer un traité de paix avec la France. Charles fit avec l'Empereur une paix désavantageuse, pour exécuter les projets qu'il avait formés sur le Royaume de Naples, que possédait alors Ferdinard I, bâtard d'Alphonse, Roi d'Arragon. Charles, Comte du Maine, dernier mâle de la Maison d'Anjou, avait transporté tous ses droits sur le Royaume de Naples, à Louis XI, père de Charles VIII. Celui-ci voulut les faire valoir, sans avoir égard aux prétentions de René de Lorraine, fils de l'unique héritière de René d'Anjou, oncle de

Charles, Comte du Maine : il vole donc en Italie, invité par les Vénitiens, le Pape Alexandre VI, et Ludovic Sforce, issu d'un homme de fortune, et qui voulait profiter de cette entreprise, pour usurper le Duché de Milan, sur son neveu Galéas. Charles traverse l'Italie avec une rapidité incroyable, arrive à Naples. Alphonse, successeur de Ferdinand-le-Bâtard son père, depuis quelques jours avait abdiqué la couronne entre les mains de Ferdinand II son fils : ce Prince, effrayé du nom et des exploits de Charles, se retire, et laisse le Roi de France entrer dans Naples; mais le changement des affaires fut si prompt, que cette entreprise parut plutôt un spectacle, qu'une réalité. Les mêmes Puissances qui avaient invité Charles à venir en Italie, étonnées de ses succès, se joignirent à l'Empereur et à Ferdinand-le-Catholique, Roi d'Espagne, et prétendirent lui en fermer le retour; il se l'ouvrit l'épée à la main, en passant sur le corps de ses ennemis, à la journée de Fornoue. Mais à peine Charles était-il rentré dans ses états, que Naples reçut Ferdinand son ancien maître, qui peu après, par sa mort, laissa son trône à Frédéric son oncle. Charles, depuis ce tems, sembla oublier sa conquête, pour se livrer à ses plaisirs : il mourut sans laisser d'enfans d'Anne de Bretagne. Dès le commencement du règne de ce

1481-98.

1498. 1500. Prince, la couronne de Navarre était passée dans la maison d'Albret, par le mariage de Catherine de Foix, sœur et héritière de François Phébus, avec Jean d'Albret : cependant elle fut long-tems disputée à cette Princesse, par Jean, vicomte de Narbonne son oncle, qui avait épousé Marie, sœur du Roi de France Louis XII.

Louis, Duc d'Orléans, était petit-fils de Charles V, par Charles d'Orléans son père et Louis d'Orléans son aïeul, frère de Charles VI. Il succéda à Charles VIII son cousin : dès les premières années de son règne, il songea à faire valoir les droits qu'il avait sur le Milanais, du chef de Valentine son aïeule, seule héritière des Visconti, Ducs de Milan, dépossédés par les Sforces : ces droits semblaient avoir acquis une nouvelle force, depuis la mort de Jean-Marie Galéas Sforce, dernier Duc de Milan de cette famille, empoisonné par Ludovic Sforce son oncle. Ainsi, après avoir fait déclarer nul, par le Pape Alexandre VI, son mariage avec Jeanne, fille de Louis XI, et avoir épousé Anne de Bretagne, veuve de son prédécesseur, il entra dans le Milanais à la tête d'une armée, et s'en rendit maître en vingt jours. L'année suivante 1500, Ludovic Sforce rentra dans le Milanais; mais La Trémouille, envoyé contre lui, le fit prisonnier : il fut con-

duit en France, et enfermé au Château de Loches. Après cette conquête, Louis s'unit avec Ferdinand-le-Catholique, pour conquérir le Royaume de Naples. L'expédition ne fut pas difficile; Frédéric, sans ressource, fut bientôt dépouillé. Il se livra à Louis XII, qui lui assigna un revenu honnête en France; les deux Rois partagèrent le Royaume; mais quel partage peut-être durable entre deux puissances voisines et jalouses? Ferdinand, comptant sur la droiture de Louis, l'amusa par un traité, pendant que Gonsalve son général, faisait la conquête de tout le Royaume de Naples, et en chassait les François. Dans le même tems, mourut le Pape Alexandre VI, trop tard pour l'Eglise, qu'il avait scandalisée par ses désordres. Pie III, qui fut élu à sa place, ne tint le Saint-Siége que quelques jours : il eut pour successeur Julien de la Rovère, qui prit le nom de Jules II, Pontife d'une humeur guerrière, et de tout tems ennemi des François. Ferdinand perdit, peu après, Isabelle son épouse, Reine de Castille : Elle lui avait donné, par son testament, l'administration de ce Royaume, qui appartenait à Jeanne sa fille aînée. L'Archiduc Philippe, époux de Jeanne et fils de l'Empereur Maximilien, prétendit à cette Régence; mais sachant que le droit est peu de chose, s'il n'est soutenu, il débarqua en Espagne, et

1500-06.

1506-12. s'y fit reconnaître Roi, malgré Ferdinand, qui se vit obligé de subir la loi du plus fort. Le jeune Prince ne jouit pas long-tems de son triomphe; la mort l'emporta l'année suivante. Cette mort acheva de déranger entièrement l'esprit de l'Archiduchesse Jeanne, déjà faible depuis long-tems. Ferdinand fut donc appelé pour gouverner la Castille au nom du jeune Charles, fils de l'Archiduc Philippe.

Le caractère belliqueux du Pape Jules, arma toute l'Europe. Le Cardinal d'Amboise, ministre de France, signa à Cambrai, au nom de son maître, une ligue contre les Vénitiens, avec le Pape, l'Empereur Maximilien et Ferdinand, Roi d'Espagne. On voulait leur enlever les villes qu'ils avaient usurpées sur ces Puissances dans la Terre-ferme. La bataille d'Aignadel, gagnée sur eux par Louis XII, fut le commencement de leur ruine. Cette malheureuse République fut en effet si vivement attaquée, qu'elle se vit bientôt réduite aux seules Iles de son golphe; mais le Pape ayant repris les villes qu'il demandait, ne songea plus qu'à empêcher l'établissement des Français en Italie, et à pousser à bout le Duc de Ferrare, qui les favorisait. Il s'accommoda avec les Vénitiens, et même forma une ligue contre la France avec Ferdinand, Roi d'Arragon, et Henri VIII, Roi d'Angleterre.

Ce Prince avait succédé à Henri VII son père, et avant de monter sur le trône, il avait épousé Catherine d'Arragon, veuve d'Artus son frère, avec la dispense du Pape Jules II, qui, ne songeant alors qu'à gagner le Roi d'Angleterre, ne prévoyait pas les terribles suites qu'aurait cette dispense. 1512-15.

Le Roi de France, piqué contre le Pape Jules, fit assembler à Pise, par quelques Cardinaux et un nombre de Prélats Français, un Concile, qui seul se donna le titre d'Universel. Jules II aussitôt en indiqua un autre à Rome, qui fut le Concile de Latran. Dans le même tems, les troupes Françaises entrèrent dans l'état Ecclésiastique, et après quelques succès, elles livrèrent bataille aux troupes des Confédérés, près de Ravenne : la victoire demeura aux Français; mais ils y perdirent leur Général, Gaston de Foix, Duc de Nemours; et avec lui la plus brillante noblesse. Cette mort enleva au Roi Louis XII en très-peu de tems tout le Milanais. Ferdinand-le-Catholique profita de cette malheureuse circonstance, pour se saisir du Royaume de Navarre, sur Jean d'Albret, époux de Catherine de Foix. Ferdinand, dans cette usurpation, ne se fonda point, comme on dit, sur une Bulle de Jules II, qui n'existe point, mais sur les prétendus droits de Germaine de Foix, qu'il avait épousée après la

1512-15. mort d'Isabelle, et qui étant sœur de Gaston de Foix, tué à la bataille de Ravenne, avait hérité des prétentions de ce Prince, qui en effet avait disputé la Navarre à Catherine de Foix. Sur ces entrefaites, mourut le Pape Jules. Il eut pour successeur Léon X, qui continua le Concile de Latran : ce Pontife se proposait de pacifier les troubles de l'Europe, de manière cependant que les Français ne rentrassent point en Italie, et que le Milanais restât à Maximilien Sforce, fils de Ludovic, qui y était rentré; mais ces vues de pacification furent sans effet; la ligue continua; l'Empereur même se déclara contre la France, et les Suisses outrés que Louis XII n'eût pas voulu augmenter leurs pensions, jurèrent de maintenir Maximilien Sforce. Tout cela n'empêcha pas le Roi de France de se lier avec les Vénitiens, et d'envoyer son armée, sous les ordres de La Trémouille, dans le Milanais, qui fut soumis avec une promptitude incroyable, mais il fut perdu de même : les Suisses, ayant attaqué l'armée des Français, qui faisaient le siége de Novare, les mirent en déroute, et les chassèrent pour la troisième fois du Duché de Milan.

Louis XII se vit alors en tête presque toute l'Europe. Henri VIII, débarqué en Flandres, faisait le siége de Térouanne. Maximilien, oubliant qu'il était Empereur, servait sous lui:

l'amour de l'argent faisait en lui ces sortes de prodiges. 1512-15.

Térouanne fut prise après la défaite des Français, auprès de Guinegate, à la journée des Eperons. Henri fit ensuite le siége de Tournai, qu'il emporta. D'un autre côté, les Suisses entraient en France, et faisaient le siége de Dijon. La Trémouille eut l'adresse de le faire lever par un traité, loué par la politique, condamné par la bonne foi, et qui ne peut trouver d'excuse que dans le danger où était le Royaume.

Pendant que la France se défendait à peine contre ses ennemis, les Portugais étendaient leurs conquêtes au Levant et au Couchant : ils s'emparèrent de Goa, et de quelques autres villes sur la côte du Malabar : ils découvrirent le Brésil dans l'Amérique, où Christophe Colomb était abordé, pour la première fois, plus de vingt ans auparavant.

D'un autre côté, Constantinople avait changé de maître dès l'an 1512. Bajazet avait fait des Conquêtes sur les Vénitiens : ses troupes ayant été défaites par le Sultan d'Egypte, il ne se proposa plus que de gouverner paisiblement ses états le reste de ses jours. Selim s'ennuya d'attendre la mort de son père ; il l'obligea, par le moyen des Janissaires, à se démettre, et peu après le fit empoisonner : ensuite, s'étant délivré de ses deux frères, il porta ses armes en

1512-15. Egypte, et la soumit : il fit aussi de grandes conquêtes en Perse.

Le Roi de France, dans le plus cruel embarras, eut recours aux traités : il gagna le Pape, en reconnaissant le Concile de Latran ; il traita aussi avec Ferdinand et Henri VIII, et épousa Marie, fille de ce dernier ; car il avait perdu, peu auparavant, Anne de Bretagne. Son Duché fut réuni à la couronne, du consentement des états. Louis se voyant tranquille, reprenait déjà ses desseins sur le Milanois, lorsque la mort l'emporta : il ne laissa point d'enfans mâles ; il fut regretté, et il le méritait ; il aima ses Peuples, et fit voir qu'on pouvait faire et soutenir de grandes guerres, sans les charger d'impôts. Il eut pour successeur François Ier., alors Comte d'Angoulême, qui descendait de Charles V, par Charles son père, et Jean, Comte d'Angoulême, son aïeul, qui lui-même était fils de Louis, Duc d'Orléans, tué à Paris, par le Duc de Bourgogne : ce Prince fut le Protecteur des Lettres ; mais il crut que toutes les qualités d'un grand Roi se réduisaient à la bravoure et au soin de garder sa parole : il donna des preuves de la première de ces vertus dans la bataille de Marignan, qu'il gagna en personne contre les Suisses, dans le Milanois, toujours conquis et toujours perdu par les Français ; en effet, il lui fut encore enlevé six ans après. Au commen-

cement de ce règne, le Chancelier Duprat, pour faire entrer de l'argent dans les coffres du Roi, trouva l'indigne expédient d'introduire la vénalité dans les charges de Judicature ; malgré ces ressources, l'argent manqua à Lautrec dans le Milanois. Semblançai, chargé des Finances, et obligé d'en rendre compte, accusa la Duchesse d'Angoulême, mère du Roi, et prétendit lui avoir remis ces fonds. L'exemple d'Enguerrand de Marigny ne l'avait pas rendu sage ; il eut le même sort que lui, et fut pendu, sans trouver de ressource dans l'amitié du Roi, qui lui faisait l'honneur de l'appeler son père. 1515-45.

L'an 1517, la Providence mit sur le trône d'Espagne, un Prince aussi rusé, aussi politique, aussi ambitieux, que le Monarque Français était brave et sincère ; c'était Charles V : il avait succédé à Ferdinand-le-Catholique, son aïeul maternel. Deux ans après, il fut élu Empereur, malgré les brigues de François Ier., à la place de Maximilien, son aïeul paternel, Prince faible et avare, qui se mêla dans toutes les guerres de ses voisins, sans y chercher autre chose que de l'argent. Déjà commençaient à paraître les semences de cette haine, qui dura toujours depuis entre François et Charles : elle ne tarda pas même à éclater par une guerre ouverte. Le malheur de la France fut qu'elle fournit des forces à ses ennemis. Le Roi, trop occupé de

1515-45. la galanterie, ne songea pas à prévenir, ou ne voulut pas arrêter les mécontentemens du Connétable de Bourbon, persécuté par la Duchesse d'Angoulême, sa mère, avec d'autant plus d'acharnement, qu'elle l'avait aimé inutilement. Ce Seigneur irrité, commença par conspirer contre l'état, et ensuite passa du côté des Impériaux, avec lesquels, l'année suivante, il défit, près de Rebec, une partie de l'armée Royale, commandée par Bayard. Ce fut peu de tems après, à la retraite de la Sesia, que fut tué ce brave Chevalier, aussi célèbre par sa probité et sa vertu, que par sa valeur. Ses dernières paroles suffiraient elles seules pour peindre la grandeur de son ame. « Je ne mé» rite point, répondit-il au Connétable de » Bourbon qui l'avait rencontré blessé à mort, » et qui plaignait son sort, je ne mérite point » votre compassion; je meurs en homme de » bien, en combattant pour mon Roi. Vous » méritez la mienne, vous qui portez les armes » contre votre Prince, votre Patrie et vos ser» mens ». La désertion et la révolte du Connétable, n'empêchèrent pas le Roi de s'obstiner à la conquête du Milanois : il y livra bataille aux troupes de l'Empereur, auprès de Pavie, par les conseils de l'Amiral de Bonnivet, qui, de toutes les qualités d'un Général, n'avait que celle d'être aimé du Roi : ce Prince la per-

dit, et fut fait prisonnier. Charles V fut redevable de cette victoire, pour la plus grande partie, à l'habileté du Marquis de Pescaire, grand Général, Politique rusé, mais homme faux, et pour qui tout était légitime, dès qu'on flattait son ambition; trahissant l'Empereur, lorsqu'on lui promettait la couronne de Naples; réparant cette trahison par une autre envers les ennemis de son Maître, dans l'espérance de devenir Duc de Milan. La mort, qui l'enleva à la fleur de son âge, ne lui laissa pas le tems d'exécuter ce projet. François ne sortit de sa prison, qu'environ au bout d'un an, après avoir signé un traité qu'il n'avait pas dessein d'exécuter. Peu après, Rome fut prise le 6 Mai 1527, par ce même Connétable de Bourbon, qui y périt traître à son Roi, et ennemi de l'Eglise: il fut tué du premier coup d'arquebuse qui fut tiré des murs de la ville. Ainsi s'exécuta l'imprécation qu'il avait prononcée peu auparavant contre lui-même, lorsqu'il trompa les Milanais dans la promesse qu'il leur fit, de les délivrer de la vexation des Impériaux, moyennant une somme d'argent qu'ils lui remirent. « Si je man- » que à ma parole, leur dit-il, puissé-je tomber » mort à la première bataille, ou au premier » assaut, du premier coup qui partira de la main » de l'ennemi ». Rome, emportée d'assaut, fut pillée impitoyablement. A la nouvelle du siége, 1515-45.

1515-45. Charles V affecta d'adresser au Ciel des vœux, dont il empêchait l'effet sur la terre. Le Pape Clément eut inutilement recours à lui; il demeura long-tems prisonnier dans le Château-Saint-Ange. Enfin, la paix se fit entre le Pape, le Roi de France et les Vénitiens, en 1529, et François Sforce, fils de Ludovic, fut rétabli dans le Duché de Milan.

Ce ne fut pas là le plus grand des maux qu'éprouva l'Eglise dans ce tems. Un Moine violent et ambitieux, sous prétexte d'attaquer les abus des Indulgences, s'était déclaré chef d'hérésie; il se nommait Luther : il fut suivi de plusieurs autres prétendus réformateurs, à qui il avait montré la route, tels que Carlostat, Œcolampade, Mélancton, Zuingle, et enfin Calvin, aussi ennemis entr'eux, qu'ils l'étaient de l'Eglise Catholique. Luther sut attirer à son parti plusieurs Princes Souverains d'Allemagne. Charles V voulut d'abord les gagner; ses soins et ses diètes fréquentes ne produisirent aucune chose, que de faire donner à ces nouveaux Hérétiques le nom de Protestans, parce qu'ils protestèrent solemnellement contre les Edits de ce Prince. La ligue de Smalcade qu'ils firent ensuite, lui prouva que l'erreur est quelquefois aussi funeste aux Souverains qu'à la Religion : d'ailleurs, l'Empereur était encore occupé à se mettre en garde contre les démarches de François 1er., uni

par

par des traités avec les Princes Luthériens, et et à se précautionner contre les Turcs. 1515-45.

Soliman II avait succédé à Sélim : il avait déjà enlevé Bude et Belgrade aux Hongrois, et à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, l'île de Rhodes, bien défendue par les Chevaliers, sous les ordres du grand Maître d'Aubusson, mais mal secourue par les Princes Chrétiens. Charles V céda à l'Ordre l'île de Malthe, qu'il possède aujourd'hui. Soliman porta ensuite ses armes dans la Hongrie, et y fit des conquêtes très-rapides, tandis que ses flottes tenaient les mers, sous les ordres du fameux Barberousse, qui s'était rendu maître de Tunis. Ferdinand, frère de l'Empereur, avait été reconnu Roi de Hongrie, après la mort du jeune Prince Louis. Dans cette situation, Charles sentit qu'il fallait avoir recours au dernier remède contre l'erreur : il engagea le Pape à assembler un Concile universel à Trente, dont l'ouverture se fit l'an 1544, et lui-même prit les armes pour soumettre les rebelles. Quelques années auparavant, la Suède avait tout à-la-fois retrouvé le sang de ses anciens Rois, et perdu son ancienne Religion. Gustave Wasa, condamné par Christiern II, à travailler aux mines, dans ce triste état, songea à détrôner l'usurpateur : il en vint à bout. Christiern fut chassé de la Suède qu'il avait révoltée par ses cruautés, et bientôt après, il le fut même

1545-47. du Danemarck. Wasa remonta sur le trône de ses pères, et introduisit le Luthéranisme dans ses états : c'était le plus court moyen pour envahir les biens que possédait l'Eglise.

Lorsque le Concile commença, il y avait plus de dix ans que l'Eglise avait perdu un des plus florissans Royaumes de l'Europe. L'Angleterre était gouvernée par Henri VIII, qui avait épousé Catherine d'Arragon, tante de l'Empereur : ce Prince avait d'abord paru zélé pour la Religion. Un livre contre Luther, présenté au Pape sous son nom, lui avait mérité le titre de Défenseur de la Foi ; mais il le démentit bientôt. Dégoûté de Catherine d'Arragon, dont il avait eu plusieurs enfans, il eut, ou feignit d'avoir des scrupules sur son mariage, malgré la dispense que lui avait donnée Jules II ; Il voulut le faire déclarer nul, pour épouser plus librement Anne de Boulen, dont il était épris. Sur le refus du Souverain Pontife Clément VII, ce Prince se sépare de l'Eglise Romaine, se déclare Chef de l'Eglise Anglicane, casse son mariage, détruit tous les Monastères (1), s'empare de leurs biens, en un mot, épouse successivement six femmes, dont il fit exécuter deux à mort. Lorsqu'on ré-

(1) Les Anglais voient encore aujourd'hui avec peine des Parcs d'une étendue immense, couvrir ces terres, autrefois si fertiles entre les mains des Moines.

fléchit sur le génie fier et bouillant de Henri VIII, sur la vivacité de ses passions, on est peu surpris des excès où il s'est porté; mais ce qui étonnera toujours, c'est qu'il ait été en cela obéi servilement par un Peuple qui paraît si jaloux de sa liberté. La fermeté de l'Evêque Fischer et du Chancelier Thomas Morus, qui ne voulurent point se prêter à ces nouveautés, leur coûta la vie. Henri fut toujours maître absolu en Angleterre, même après sa mort : il eut pour successeur Edouard, fils de Jeanne Seymour, comme il l'avait lui-même marqué dans son testament. François Ier. le suivit de près : il mourut la même année, et laissa le trône à Henri II son fils. François avait été toujours en guerre les dernières années de sa vie, avec le Roi d'Angleterre et l'Empereur. La bataille de Cérisoles qu'il gagna sur le dernier, ne fut d'aucun fruit; il se résolut donc à faire la paix, et il la conclut avec ces deux Princes avant sa mort. 1547-56.

Le Concile de Trente fut transféré cette même année à Bologne; mais cette translation s'étant faite contre l'avis des Impériaux, on ne fit rien jusqu'à l'an 1550, que le Pape Jules III le rétablit à Trente.

Cependant Charles V voyant qu'on ne pouvait faire aucun accommodement avec les Protestans, prit le parti de leur faire la guerre.

1556-58. Ses succès furent d'abord assez rapides : il défit les Princes ligués, dans une grande bataille : il fit prisonniers le Duc de Saxe, Jean Frédéric, et le Landgrave de Hesse, leurs Chefs ; mais ses victoires lui attirèrent de nouveaux ennemis. Les Protestans s'unirent avec Henri II, Roi de France, toujours ennemi de l'Empereur ; et pendant que le Monarque Français prenait dans la Lorraine, Metz, Toul et Verdun, l'armée des Ligués pensa surprendre l'Empereur lui-même à Inspruck : il prit la fuite, fut obligé de relâcher ses prisonniers, et d'accorder la liberté de conscience aux Luthériens d'Allemagne. Cet incident rompit encore le Concile de Trente, et il ne recommença que huit ans après, sous le Pontificat de Pie IV.

Charles, pour se venger du Roi de France, vint mettre le siége devant Metz, avec une nombreuse armée ; mais François, Duc de Guise, qui s'y était enfermé, l'obligea de le lever. Tant de revers dégoûtèrent ce Prince des grandeurs humaines : il céda d'abord ses états d'Espagne et des Pays-Bas à Philippe II son fils, déjà marié avec Marie, Reine d'Angleterre, et peu après, l'Empire à Ferdinand son frère. Il se retira lui-même dans le Monastère de Saint-Just, en Espagne ; exemple admirable, si le motif fut aussi pur que l'action fut grande.

Philippe II continua la guerre commencée

par son père contre la France. Sous les murs de Saint-Quentin, il sut vaincre sans profiter de sa victoire. La prise du Connétable de Montmorenci et de la plus illustre Noblesse, jeta l'alarme dans Paris. On rappelle le Duc de Guise, qui était alors en Italie pour y faire valoir les droits qu'il prétendait avoir sur le Royaume de Naples. Cet illustre défenseur de Metz vole au secours de son Roi, enlève Calais et plusieurs autres villes aux Anglais, et les chasse entièrement de la France. 1556-58.

Cette perte acheva d'irriter les Anglais contre Marie leur Reine : ils étaient déjà indisposés contre elle, à cause du mariage qu'elle avait contracté avec Philippe, Roi d'Espagne. Cette Princesse avait succédé à Edouard son frère, qui, pendant le court espace de son règne, avait détruit la Religion Catholique presque dans tout son Royaume, par les conseils et à l'aide du fameux Crammer, Archevêque de Cantorbéry. La Reine Marie voulut la rétablir; elle commença par réconcilier l'Angleterre avec le Saint-Siége : elle fit faire de sanglantes exécutions des Hérétiques : enfin, elle eût peut-être réussi, si la mort ne l'eût enlevée la cinquième année de son règne, peu de mois après que l'Empereur Charles V eut fini ses jours dans sa retraite.

Elizabeth, fille de Henri VIII, et d'Anne de Boulen, succéda à Marie sa sœur : elle eut moins

1553-60. de peine à détruire de nouveau la Religion Catholique, que Marie n'en avait eu à la rétablir: elle fit revivre tous les réglemens d'Edouard, et l'on vit une femme à la tête de l'Eglise Anglicane. A peine cette Princesse était-elle sur le trône, que le plus triste des accidens fit périr Henri II, au milieu des fêtes qu'il donnait pour la célébration du mariage de sa fille. Dans un tournois, un éclat de la lance du Comte de Montgommeri lui entra dans la tête par la visière de son casque; ce Prince en mourut quelques jours après : il venait de conclure à Cateau-Cambresis, avec l'Angleterre et l'Espagne, un traité de paix, par lequel il perdait plusieurs de ses conquêtes; et les plus belles espérances d'en faire de nouvelles. De quatre enfans mâles qu'il laissa, trois régnèrent successivement après lui. Le premier des trois fut François II, qui avait épousé Marie Stuart, Reine d'Ecosse.

Malgré les soins et le zèle de Henri II, les nouvelles erreurs pénétrèrent en France. Le Calvinisme, sur-tout, y avait pris de grands accroissemens par la faveur et la protection de Marguerite, Reine de Navarre, sœur de François Ier. Cette Princesse, après la mort du Duc d'Alençon, son premier mari, avait épousé Henri d'Albret, qui avait hérité des droits qu'avaient sur la Navarre Jean d'Albret son père, et Catherine de Foix sa mère. Henri,

en mourant, ne laissa de son épouse qu'une fille, nommée Jeanne d'Albret, qui fut toujours attachée au Calvinisme. Elle épousa Antoine de Bourbon, père de Henri IV, et fit ainsi passer dans la famille des Bourbons les droits légitimes qu'elle avait sur la couronne de Navarre. 1558-60.

Quoique le règne de François II en France, n'ait duré que dix-sept mois, il fut aussi fécond en grands maux, qu'en grands hommes. L'ambition des Guisés portée à son comble, leur fit des ennemis de tous les Princes, à la tête desquels étaient le Roi de Navarre et le Prince de Condé son frère. Catherine de Médicis, qui gouvernait sous le nom de ses fils, voulant ménager les différens partis, pour assurer son autorité, pensa tout perdre. Enfin, la Religion servant de prétexte à la vengeance, le Royaume fut rempli de désordres. On découvrit un complot formé par le Prince de Condé et l'Amiral de Coligni, et dont un certain la Renaudie paraissait le chef, où l'on se proposait d'assassiner les Guises et d'enlever le Roi, qui était alors à Blois. C'est ce qu'on appelle la conspiration d'Amboise. Ce fut dans cette situation des affaires, que Charles IX succéda à François II, son frère.

Les Huguenots (c'est ainsi qu'on appellait les Calvinistes de France), soutenus par le

1560-71. Prince de Condé, avaient encore à leur tête l'Amiral de Coligni, dont nous venons de parler; homme fameux, qui joignait à de rares talens et à un grand air de probité, un esprit entêté, remuant, et personnellement ennemi des Guises. Avec ces ressources, ils prennent les armes, commettent les plus affreux excès, appellent en France les Anglais et les Allemands, et livrent aux troupes du Roi deux batailles rangées; l'une auprès de Dreux, où ils furent défaits; l'autre à Saint-Denis, dont le succès fut incertain; mais le Connétable de Montmorenci y fut tué. Ni l'autorité du Roi, ni sa condescendance à leur accorder leurs demandes, ni la fermeté du Parlement, qui refusa d'enregistrer un Edit favorable à leurs prétentions, ni deux éclatantes victoires remportées sur eux dans la même année par le Duc d'Anjou, frère du Roi, la première à Jarnac, la deuxième à Moncontour, ne furent capables de les réduire. Enfin, on eut recours, pour les soumettre, à un remède plus affreux que le mal même. La nuit qui précéda la fête de Saint-Barthelemi, on fit main-basse sur tous les Huguenots à Paris, et ce cruel exemple fut suivi dans les Provinces. On eût dit, que dans ces malheureux tems, les meurtres et les assassinats étaient le seul moyen de se faire justice. Le Président Minard avait été assassiné sous le règne pré-

cédent, en revenant du Palais. François, Duc de Guise, le héros des Français, le libérateur de Metz, fut tué par Poltrot (1), un des émissaires des Huguenots, au siége d'Orléans; on attenta à la vie de l'Amiral au milieu de Paris; enfin le Prince de Condé fut mis à mort de sang-froid, par Montesquiou, à la bataille de Jarnac. 1560-71.

Les Huguenots de France avaient inutilement tenté de s'unir avec les Protestans des Pays-Bas, connus sous le nom de *Gueux*. Tout était en feu dans ces Provinces. Philippe II, Roi d'Espagne, voulut y établir l'inquisition : irrité de la résistance des Peuples, il y envoya pour Gouverneur le Duc d'Albe, dont le génie altier et inflexible fit éclore une conspiration, qui ne cherchait qu'une occasion pour paraître.

Tandis que la Religion souffrait ainsi des Hérétiques en Occident, elle triomphait en Orient contre les Infidelles. Soliman II, après avoir inutilement assiégé Malte, vaillamment défendue par le grand Maître la Valette, avait laissé

(1) Ce grand homme, en mourant, ayant demandé à son assassin quelle raison il avait eu de lui donner la mort : celle de venger ma Religion, répondit Poltrot: la mienne, reprit le Duc, m'ordonne de te pardonner; vas, juge laquelle est la meilleure.

1571-78. le trône des Sultans à Sélim II, son fils. Ce Prince tourna ses armes contre l'île de Chypre, et la soumit toute entière. Mais la flotte chrétienne, rassemblée par les soins du Pape Pie V, sous les ordres de Don Jean d'Autriche, remporta une victoire signalée sur celle des Turcs, près le golfe de Lépante, l'an 1571, un an environ avant la funeste journée de la Saint-Barthelemi. Ce grand Pape avait mis fin au Concile de Trente, l'an 1563, avec le secours de l'Empereur Ferdinand, qui, l'année suivante, laissa son trône à Maximilien II son fils. Ce Concile ne fut point reçu, par rapport à la discipline, par quelques Puissances (1), qui croyaient y voir des articles contraires à leurs priviléges et à leurs libertés.

Quelque tems après, la France donna un Roi à la Pologne. Sigismond, le dernier des Princes Jagellons, mourut sans enfans. Les suffrages de la Diète, malgré les efforts des Protestans, se déclarèrent pour le Duc d'Anjou Henri, frère du Roi de France. Il partit pour aller gouverner son nouveau Royaume. Son ab-

(1) Le Concile de Trente n'a point été publié en France, parce qu'il s'y trouve des décrets de discipline contraires à la Jurisdiction séculière et aux libertés Gallicanes; cependant les points de Doctrine y sont regardés, ainsi que dans les autres états Catholiques, comme autant d'articles de Foi.

sence ne fut pas longue ; la mort de Charles IX son frère, qui arriva l'année suivante, le rappela bientôt. Si le trône dont il héritait par cette mort, était plus brillant que celui qu'il abandonnait, il était aussi agité par des secousses bien plus violentes. Henri répondit mal aux espérances qu'on avait conçues de lui. Le vainqueur de Jarnac et de Moncontour, devenu Roi de France, n'apporta aucun soulagement aux maux de ce Royaume. Il se fit haïr des Huguenots, en leur faisant la guerre ; des Catholiques, par les ménagemens qu'il eut pour les Hérétiques, et des gens de bien, par ses désordres et sa feinte dévotion ; enfin, il cessa d'être grand homme, dès qu'il commença de régner. La couronne de Pologne qu'il avait laissée vacante, fut donnée à Etienne Batori, Prince de Transilvanie. 1578-89.

Philippe, Roi d'Espagne, presqu'en même-tems, s'emparait d'un Royaume étranger, et perdait une partie du sien. Sébastien, Roi de Portugal, avait eu pour successeur le Cardinal Henri son grand oncle. Le règne de ce Prince, qui ne pouvait avoir de postérité, réveilla l'ambition des prétendans. Après la mort du Roi Cardinal, Philippe fit valoir ses droits. Le plus puissant, fut une armée considérable, qui défit Don Antoine de Crato, déjà couronné à Santaren. Cette victoire soumit tout le Portugal.

1578-89. 1580. Mais l'année suivante, éclatèrent les funestes effets de la conspiration formée dans les Pays-Bas. Les ménagemens que Philippe commençait à avoir pour les révoltés, étaient venus trop tard. Dans une assemblée tenue à ce dessein, Philippe fut déclaré déchu de son autorité dans ces belles Provinces. On parut en revêtir d'abord le Duc d'Anjou, frère de Henri III; mais elle demeura réellement entre les mains de Guillaume, Prince d'Orange. C'est une partie de ces Contrées qui forme encore aujourd'hui la République de Hollande.

Cet exemple était contagieux : il pensa être suivi en France. La mort du Duc d'Anjou, auparavant Duc d'Alençon et frère unique du Roi, engagea Henri, Duc de Guise, surnommé le Balafré, fils du fameux François de Guise, à porter ses vues jusques sur le trône. En effet, depuis cette mort, l'héritier le plus proche était Henri de Bourbon, déjà Roi de Navarre, du chef de Jeanne d'Albret sa mère. Mais ce Prince était Huguenot, et faisait alors la guerre à la tête du parti rebelle. Le Duc de Guise profita de ce prétexte, et forma cette fameuse Ligue, qui, dans ses commencemens, avait peut-être un motif excusable, mais dont la cause apparente dans la suite, fut la défense de la Religion; et la véritable, l'ambition des Princes Lorrains, unis d'intérêts, et même par un

traité avec Philippe II, Roi d'Espagne. Henri III avait à se défendre tout à-la-fois contre le Roi de Navarre, à la tête des Huguenots, et contre ses sujets Catholiques, animés par le Duc de Guise. Ce dernier porta l'audace jusqu'à venir à Paris, contre la volonté de son Souverain. Le Roi ayant fait entrer dans sa capitale des troupes pour sa sûreté, les Parisiens prennent les armes, tendent les chaînes, l'assiégent dans le Louvre; et Guise est le seul qui puisse arrêter ce tumulte, et dégager son Maître. Henri III, hors d'état de punir un sujet si puissant, se retire de Paris, assemble les états à Blois, et y fait poignarder le Prince Lorrain et le Cardinal son frère. Cette exécution rendit plus furieux les Ligueurs. Henri, obligé d'avoir recours au Roi de Navarre, vient avec lui assiéger Paris, où commandait le Duc de Mayenne, frère du Duc de Guise: mais quelque tems après, il est assassiné dans son camp à Saint-Cloud, par un Jacobin fanatique, nommé Jacques Clément. Henri III mourut le 2 août 1589, à l'âge de trente-huit ans. En lui finit la branche des Valois, qui avaient régné deux cent soixante-un ans; elle avait donné treize Rois à la France. On ne saurait lire sans horreur dans les Historiens, les fureurs et les extravagances, auxquels se livraient pendant ce tems les ligueurs dans Paris. 1589-98.

1589-98. Deux ans avant ce meurtre d'un Souverain en France, une Reine avait perdu la tête sur un échafaud en Angleterre. Elisabeth, qui gouvernait toujours ce Royaume, avait long-tems amusé plusieurs Princes de l'Europe, par l'espérance de les épouser; sur-tout le Duc d'Alençon, depuis Duc d'Anjou, qui s'était flatté de cette alliance et de la souveraineté des Pays-Bas : il mourut frustré de l'un et de l'autre. Elle les avait trompés tous, plus jalouse de régner indépendante, que d'avoir un héritier de sa puissance. Ennemie des Catholiques, plus par politique que par zèle pour l'erreur, elle les persécuta pendant tout son règne, et donna de grands secours aux Religionnaires rebelles de France et d'Espagne. Elle traita encore plus inhumainement Marie, Reine d'Ecosse. Cette infortunée Princesse, fille de Jacques V, bannie de ses états par des sujets révoltés contr'elle parce qu'elle était soumise à l'Eglise, se retira en Angleterre. Elle crut y trouver un asile, elle y trouva une prison. C'était peu pour Elisabeth, qui redoutait ses justes prétentions sur l'Angleterre; il fallait la perdre. On l'accusa d'avoir trempé dans une conspiration; on lui fit son procès; et elle souffrit la mort avec une constance aussi glorieuse pour elle, que honteuse pour celle qui en était l'auteur. Ce ne fut pas assez de lui avoir arraché la vie;

on voulut flétrir son honneur, par les crimes qu'on lui imputa, même après sa mort. Jacques, déjà nommé Roi à sa place, eut la faiblesse ou l'inhumanité de voir périr sa mère sous la main d'un bourreau, sans songer à la venger. Après cette sanglante exécution, Elisabeth régna jusqu'à l'an 1603, qu'elle laissa, en mourant, ses états à Jacques VI, Roi d'Ecosse, fils de cette même Marie, qu'elle avait fait périr sur l'échafaud. Pendant tout ce tems, outre les guerres presque continuelles qu'elle soutint contre l'Espagne, elle eut bien des conspirations à étouffer et à punir. Aucune, sans doute, ne lui fut plus sensible que celle du Comte d'Essex. Ce Seigneur était entré bien avant dans ses bonnes graces : sa faveur le rendit ambitieux et ingrat. Il forma des complots contre sa bienfaitrice, et la Reine se vit forcée de livrer au supplice une tête, qui lui était peut-être encore chère malgré son crime, lorsqu'elle la fit abattre. Le Roi d'Ecosse fut proclamé Roi de la Grande-Bretagne, et dès les premières années de son règne, il se montra l'ennemi des Catholiques. 1589-98.

En Espagne, Philippe II était toujours plus occupé à troubler les états voisins, qu'à bien gouverner les siens. Outre l'invasion du Portugal, il avait fourni aux Ligueurs de France de puissans secours, espérant de s'emparer de

1589-98. la couronne. Ce projet ne lui réussit point. Le sceptre appartenait de droit à Henri de Bourbon, par l'extinction de la branche des Valois. Jamais Prince ne fut plus digne de gouverner la Nation française, ni plus capable de réparer ses malheurs.

HUITIÈME ÉPOQUE.

Avénement de la Maison de Bourbon au trône de France.

ANS DU MONDE 5598 et 5602, suivant l'Ere vulgaire.

ANS de J. C. 1598.

1589-98. HENRI DE BOURBON, Roi de Navarre, descendait de Saint-Louis; le trône de France lui était dû incontestablement; il fut donc reconnu Roi dans le camp par la plupart des Seigneurs, après avoir promis de se faire instruire dans la Religion Catholique. Mais ce n'était pas là ce que demandaient Philippe II, et le Duc de Mayenne. Ainsi, les Ligueurs, protégés par la Cour de Rome, soutenus de l'argent et des troupes d'Espagne, refusèrent de se soumettre, et firent proclamer Roi dans Paris, le Cardinal de Bourbon. On vit un Souverain

verain occupé à conquérir son Royaume par les armes, et plus encore par ses vertus et sa bonté même envers des sujets rebelles. Ces moyens lui réussirent : après avoir défait le Duc de Mayenne à la bataille d'Arques et à celle d'Ivri ; après plusieurs avantages considérables remportés sur le Duc de Mercœur et les autres Ligueurs, il fit solemnellement abjuration de l'Hérésie à Saint-Denis ; Paris lui ouvrit ses portes ; le Pape Clément VIII, fléchi par ses soumissions, le remit dans le sein de l'Eglise, et il fit le bonheur des sujets qu'il avait vaincus. 1598-1610.

Philippe voyant ses desseins évanouis, par la soumission des Ducs de Mayenne, de Mercœur et de toute la France au Roi, conclut la paix à Vervins, et mourut peu après. Philippe III, son fils et son successeur, fut contraint de reconnaître les Etats de Hollande, comme République, ainsi que les avait reconnus son père, en faisant une trève avec eux.

L'Empereur Rodolphe, successeur de Maximilien II, avait pris peu de part aux affaires d'Occident ; pendant tout son règne, il fut en armes contre les Sultans Amurat III, fils et successeur de Sélim II, Mahomet III et Achmet. Il remporta même sur eux des avantages considérables, et les força de rechercher la paix.

Le calme commençait à renaître en France ;

1610-43. les Protestans paraissaient satisfaits de l'Edit de Nantes, que le Roi avait donné en leur faveur; les guerres civiles étaient assoupies; mais les fureurs de la Ligue vivaient encore dans les cœurs de quelques particuliers. On avait déjà attenté plusieurs fois à la vie de Henri IV. Enfin, pendant que ce bon Prince s'appliquait tout entier à affermir la tranquillité dans son Royaume, et à se faire craindre des ennemis du dehors, un scélérat, nommé Ravaillac, le poignarda au milieu de Paris.

Henri IV aimait à pardonner, et si le Maréchal de Biron, convaincu d'avoir conspiré contre l'Etat, fut décapité, il ne le dut qu'à l'obstination avec laquelle il refusa d'avouer son crime. Comme ce Monarque ne laissait qu'un enfant en bas âge, Marie de Médicis son épouse, fut déclarée Régente jusqu'à la majorité de Louis XIII son fils. Cette Régence d'abord ne fut pas tranquille : la Reine et l'état étaient gouvernés par Concini, Maréchal d'Ancre; les Seigneurs mécontens prirent les armes; mais la mort du favori rétablit le calme. A ce premier orage succéda une tempête plus violente encore : les Protestans, indignés qu'on eût rétabli le Clergé Catholique du Béarn dans ses biens, et qu'on eût réuni cette Province à la Couronne, voulurent profiter des troubles occasionnés par le mécontentement de la Reine

mère et son évasion du château de Blois, et formèrent un parti redoutable. Leur projet n'allait à rien moins qu'à changer la Monarchie Française en République : ils tracèrent le plan de ce nouveau Gouvernement, où toute l'autorité résidait dans un Conseil. Rohan et Soubise étaient leurs chefs, La Rochelle leur boulevard, la défense de la Religion réformée leur prétexte. Le Roi fut forcé de parcourir plusieurs de ses Provinces les armes à la main. Il fut secondé dans cette expédition par Lesdiguiéres, qui conserva sa probité au sein de l'erreur ; il demeura fidèle à son Prince et à sa Religion ; sa droiture fut récompensée ; il abjura l'erreur, et son Souverain lui remit l'épée de Connétable, après la mort du Duc de Luynes. La présence et les succès du Roi soumirent enfin les rebelles pour quelques tems. 1610-43.

Louis XIII, tout jaloux qu'il était de son autorité, ne put jamais se passer de Favori ou de Ministre : De Luynes occupa d'abord cette place ; Richelieu, alors Evêque de Luçon, le remplaça dans la suite : c'était un génie rare et vaste ; il concevait de grands projets, et venait à ses fins par les voies les plus courtes. Il se proposa dans son Ministère trois objets principaux : d'abattre les Religionnaires, de soumettre les grands du Royaume, et d'abaisser la Maison d'Autriche. Il les exécuta malgré les

1610-43. obstacles que firent naître ses ennemis, et l'opposition qu'il trouva dans le Prince même qu'il servait. La prise de La Rochelle, emportée par le Roi et son Ministre, quelques efforts qu'eussent faits l'Espagne et l'Angleterre pour la secourir, ou pour arrêter le succès de cette entreprise, porta le dernier coup à l'Hérésie. Les Huguenots furent obligés de mettre bas les armes, et de recevoir les conditions de paix que le Roi voulut bien leur donner. On laissa subsister l'Edit de Nantes, qui leur avait été accordé par Henri IV. Les troubles d'Allemagne donnèrent au Ministre Français une occasion de nuire à la Maison d'Autriche. Mathias, frère et successeur de Rodolphe, avait irrité les Bohémiens, en attaquant leurs priviléges; ils refusèrent de reconnaître pour leur Roi Ferdinand III, cousin de Mathias, et qui avait été élu pour lui succéder à l'Empire. Ils prirent les armes et donnèrent la couronne à Frédéric, Electeur Palatin. Celui-ci reçut avec plaisir cette offre, comptant sur les secours de Jacques Ier, Roi d'Angleterre, dont il avait épousé la fille. Mais l'Espagne amusait le Roi d'Angleterre, tandis que le Duc de Bavière, à la tête des troupes de l'Empereur, battait à plate-couture le Palatin. En reconnaissance de ce service, l'Empereur Ferdinand transporta au Duc de Bavière la dignité d'Electeur, dont il avait

dépouillé Frédéric. Le Traité de Westphalie rendit dans la suite la dignité Electorale à ce dernier, et donna un huitième Electeur à l'Empire. A cette guerre s'en joignit une autre : les Protestans que l'Empereur voulait soumettre, aidés du Roi de Danemarck, avaient une armée considérable sous les ordres de Mansfeld. Les troupes de Ferdinand furent presque toujours invincibles, tant qu'elles furent conduites par le brave Tilly. D'un autre côté, Gustave-Adolphe, Roi de Suède, mécontent des réponses que l'Empereur avait faites à ses demandes, entre en Allemagne avec une puissante armée : c'était un nouvel ennemi de la Maison d'Autriche; c'en fut assez au Cardinal de Richelieu pour faire alliance avec lui et le secourir d'argent. Gustave, après des conquêtes rapides et de grands succès, périt au sein de la victoire, dans les plaines de Lutzen. Walstein, qui commandait seul les troupes de l'Empereur depuis la mort de Tilly, avait autant de hauteur que de mérite : ébloui par ses succès, il voulut se rendre indépendant et faire révolter ses troupes. Ferdinand le prévint, et le fit mettre à mort. Le Duc de Saxe-Weimar remplaça dignement Gustave à la tête des Suédois. 1610-43.

La branche de la maison d'Autriche qui régnait en Espagne, ne tarda pas à prendre part à ces démêlés. L'Electeur de Trèves s'était mis

1610-43. sous la protection de la France, afin de se garantir des armes de Gustave. Philippe IV, qui avait succédé sur le trône d'Espagne à son père Philippe III, après avoir fait une tentative inutile pour soumettre les Pays-Bas, forme aussitôt le siége de Trèves, s'en rend le maître, et fait enlever l'Electeur. Cette insulte engagea la France dans une guerre longue et cruelle avec l'Espagne. Elle ne faisait que commencer, lorsque les Espagnols perdirent le Portugal, conquis sous le règne de Philippe II. Les Portugais, dégoûtés d'une domination étrangère, exécutèrent avec tout l'ordre possible, une conspiration conduite avec un secret prodigieux; et Jean, Duc de Bragance, était proclamé Roi à Lisbonne, avant qu'on en eût le moindre soupçon à Madrid. La même année, les Catalans, traités avec la plus grande dureté par le Duc d'Olivarès, Ministre de Philippe IV, se révoltèrent, et se donnèrent à la France. La disgrace du Ministre, qui suivit de près, fut peut-être son châtiment, mais non pas un dédommagement pour cette double perte. Quelques Auteurs font honneur de ces deux révolutions à la politique du Cardinal de Richelieu. En Angleterre, dans le même tems, Charles Ier, qui avait succédé à Jacques 1er son père, était en armes contre les Ecossais révoltés. Il fut obligé de les prendre bientôt après contre son

propre Parlement : ce Prince s'était proposé de reprendre une partie de l'autorité qu'on avait enlevée à ses prédécesseurs, et de mettre à la raison les Presbytériens, secte née du Calvinisme. Ceux-ci soulevèrent contre lui l'Angleterre et l'Ecosse : il le contraignirent enfin, après bien des vexations, d'assembler un Parlement qui devint son maître et son tyran. Le Roi se vit dans la nécessité d'armer : le Parlement en fit autant. Cette guerre ne finit que par l'horrible catastrophe d'un Souverain immolé sur un échafaud, par la main de ses sujets. Cromwel avait conduit toute cette intrigue, et avait employé habilement, pour la faire réussir, le fanatisme des Presbytériens, qu'il paraissait servir, en ne songeant qu'à lui-même. 1610-43.

L'Empire Ottoman avait aussi ses révolutions. Osman Ier avait pris la place de son père Achmet. Les Janissaires firent sur lui les premiers essais de cette redoutable vengeance, qu'ils exercent sur leurs maîtres. Le Sultan, mécontent de cette milice insolente, l'avait menacée de la casser ; ces mutins le prévinrent ; ils l'étranglèrent, et élevèrent à la souveraine puissance Mustapha son oncle. L'imbécille Monarque, qui avait déjà régné trois mois avant Osman, ne fut pas plus en état alors de porter ce fardeau, qu'il ne l'avait été d'abord. On le détrôna, et on lui donna pour successeur

1610-43. Amurat IV. Ainsi, dans le même siècle, le despotisme à Constantinople devenait aussi funeste aux Souverains, que l'abus de la liberté en Angleterre. Amurat, après avoir enlevé Bagdad aux Perses, laissa la couronne à son frère Ibrahim, qui attendait la mort, lorsqu'on lui déféra l'Empire. Enfermé depuis long-tems dans une étroite prison par Osman et Amurat ses frères, il prit pour les ministres de son supplice ceux qui lui apportaient le diadême. On eut peine à le tirer de sa retraite; mais il n'en sortit que pour faire éclater ses vices.

Pendant que Richelieu cherchait par-tout des ennemis à la Maison d'Autriche, il avait bien de la peine à se défendre contre les siens. Résolu d'abattre la puissance des grands du Royaume, il vit se former contre lui des complots, auxquels il fut près de succomber : il en coûta bien du sang. Le Comte de Soissons fut tué à la bataille de la Marfée; le Duc de Montmorenci, Cinqmars, De Thou, furent décapités; le duc de Bouillon fut dépouillé de la Principauté de Sedan. Le Cardinal venait de découvrir la dernière de ces conjurations, lorsqu'il fut emporté par la mort, le 4 Décembre 1642, peu regretté du Prince qui l'avait toujours employé. Louis XIII ne lui survécut pas long-tems; il mourut le 14 de Mai 1643, et

laissa le Royaume à Louis XIV son fils, âgé d'environ cinq ans. 1643-48.

Ce siècle fut celui des grandes actions et des grands hommes : la Guerre eut un Condé, un Turenne, un Luxembourg, un Catinat, un Vendôme ; l'Eglise, un Bossuet, un Fénélon, un Bourdaloue ; la Philosophie, un Descartes. Les Arts produisirent des chefs-d'œuvres en tout genre. Les exploits du Duc d'Enguien, nommé depuis le grand Condé, ouvrirent une si belle scène : à peine sorti de l'enfance, il défait entièrement les Espagnols à Rocroy ; l'an 1644, près de Fribourg, il met en fuite l'armée Impériale et le général Merci qui la commandait ; l'année suivante, il remporte une nouvelle victoire à Nortlingue sur ce même général, qu'il laisse parmi les morts ; enfin trois ans après, il a le même succès contre l'Archiduc Léopold, dans les plaines de Lens. Le fruit de tant de triomphes, fut de hâter la paix, qui se négociait depuis long-tems à Munster et à Osnabruck : elle fut conclue cette même année, par le fameux Traité de Westphalie, entre la France, la Suède et l'Empire. La guerre continua encore quelques années avec l'Espagne. 1643.

Tandis qu'on travaillait à la paix au dehors, tout était en tumulte au dedans : l'aveugle impatience du Peuple, foulé par les impôts, et

1648-49. qui sent toujours vivement ses maux, sans en rechercher la cause; les intrigues du Coadjuteur, dans la suite Cardinal de Retz, qui mirent en mouvement la plus grande partie du Parlement, jaloux de se donner pour protecteur du peuple, en vengeant ses propres injures; l'ambition de quelques particuliers, qui ne pouvaient se rendre illustres et nécessaires que dans le trouble, furent les causes de ces désordres; le prétexte apparent, fut la haine qu'on portait au Cardinal Mazarin, qui gouvernait sous l'autorité et la Régence d'Anne d'Autriche, mère du Roi. Le Gouvernement ferme et impérieux de Richelieu, avait tenu dans la soumission tous les esprits inquiets. Mazarin, souple et rusé, crut devoir les ménager, pour les gagner ou les tromper; mais l'audace voulut se faire redouter, lorsqu'elle cessa de craindre, et la condescendance de la Cour anima les factieux. On vit renaître les barricades dans Paris; le Prince fut obligé de relâcher deux Conseillers séditieux, Broussel et Blancmenil, qu'il avait cru devoir faire enfermer; il se vit contraint d'abandonner sa Capitale, et bientôt après, d'employer contr'elle les armes de ce même Prince de Condé, si redoutable aux Impériaux et aux Espagnols.

La sédition et la révolte sembla devenir cette année un mal contagieux : tandis que la

Capitale de France faisait la guerre à son Roi, à Constantinople, les Janissaires étranglaient le stupide et cruel Ibrahim. Il eut pour successeur son fils Mahomet IV, qui continua la guerre de Candie, commencée par son père. Le désordre qui régnait dans tous les Royaumes de l'Europe, empêcha les Vénitiens d'y trouver les secours qu'ils avaient lieu d'en attendre. 1649-52.

Il s'exécutait en même-tems en Angleterre une bien plus sanglante tragédie. Charles Ier, vaincu par l'armée du Parlement, sous les ordres de Fairfax, ou plutôt de Cromwel, son Lieutenant, s'était jeté entre les bras des Ecossais, qui le livrèrent à ses plus cruels ennemis. Ce qu'il y eut de plus singulier, c'est qu'on voulut donner un air de justice au plus affreux des attentats. On lui fit son procès; il fut exécuté, et l'Europe vit, sans émotion, une tête couronnée tomber sous le glaive d'un bourreau. Charles fut un bon Prince : il eût été compté parmi les plus grands Rois, s'il fût monté sur un trône plus solide, ou s'il eût eu des sujets plus soumis. Cromwel, qui n'avait travaillé que pour lui-même, ne laissa pas long-tems l'autorité entre les mains du Parlement, qui l'avait utilement servi : il le cassa, et remit le Pouvoir souverain au peuple et à l'armée, dont il disposait à son gré. C'était un de ces hommes, qui unissent à de grands talens un mauvais

1652-61. cœur, qui ne voient rien de difficile, parce qu'ils ne connaissent rien de criminel; prêts à feindre la vertu même, lorsqu'elle sert à leur agrandissement. Il fut déclaré Souverain d'Angleterre, sous le nom de Protecteur; il en fut le tyran. Il fut cependant reconnu par les principaux états de l'Europe; et l'infortuné Charles II, fils de Charles Ier, s'étant échappé à travers mille dangers, fut obligé de vivre en exil, jusqu'à ce que la Providence le rappelât au trône de ses pères.

Deux ans avant cet étrange événement, les Napolitains, surchargés d'impôts, s'étaient révoltés contre la Cour d'Espagne: ils avaient appelé le Duc de Guise; mais, soit imprudence de sa part, soit inconstance des peuples, il descendit bientôt du trône pour entrer dans les fers.

La paix s'était faite en France entre les Frondeurs, ennemis du Cardinal, et la Cour: on n'en goûta pas long-tems les douceurs. Le Prince de Condé avait rendu trop de services pour qu'on ne le craignît pas; il les estimait trop lui-même, pour mettre des bornes à ses prétentions. On crut devoir l'humilier: on le fit enfermer à Vincennes, avec le Prince de Conti et le Duc de Longueville. S'il l'en faut croire lui-même, il entra dans cette prison le plus innocent, et en sortit le plus coupable des hom-

mes. En effet, rien ne put désormais calmer ses défiances. A peine jouit-il de sa liberté, qu'il prit les armes contre son Souverain. Le sage et vaillant Turenne, qui partageait autrefois ses victoires, lui fit appréhender de se voir vaincu aux portes de Paris. Enfin, le dépit lui fit prendre un parti désespéré : il alla offrir son épée aux Espagnols, ennemis de la France; mais sa gloire sembla s'être éclipsée avec sa fidélité. Après bien des revers, il fut entièrement défait à la bataille des Dunes, par le Vicomte de Turenne. Le fruit de cette victoire, fut la prise de Dunkerque, que l'on remit à Cromwel, comme on en était convenu avec cet usurpateur, dans le Traité conclu avec lui contre l'Espagne: ce fut presque sa dernière action. Il mourut la même année, et laissa le nom et l'autorité de Protecteur à Richard son fils; mais ce fardeau était trop pesant pour lui: il abdiqua quelques mois après, et le Gouvernement revint entre les mains du Parlement. Ces événemens suivirent de près l'élévation de Léopold Ier, à l'Empire, à la place de Ferdinand II son père, mort l'année précédente. 1652-61.

Cependant, tout se disposait à la paix avec l'Espagne. La Reine-Mère, en France, la désirait; les mauvais succès des Espagnols la leur rendaient nécessaire. Les premiers Ministres des deux Cours, Mazarin et Don Louis de Haro,

1661-65. furent chargés de la conclure : ils terminèrent le traité des Pyrénées en moins de trois mois. Le principal article était le mariage du Roi de France avec l'Infante. Par le même traité, le Prince de Condé fut rappelé, et rétabli dans les droits que lui donnait sa naissance.

Presqu'en même-tems que cette paix réunissait la France et l'Espagne, Charles II remontait sur le trône d'Angleterre, après s'être vu abandonné de toutes les Puissances de l'Europe : il dût son retour à l'adresse et à la fidélité du Général Monck, qui sut profiter, en sa faveur, de la mauvaise conduite de ses ennemis. Charles rentra dans sa capitale ; et une amnistie fit oublier le passé, autant que pouvaient l'être de pareils désordres.

Mazarin et Don Louis ne survécurent pas long-tems à la paix des Pyrénées : ils furent enlevés tous deux la même année, et la Providence ne leur laissa pas le tems de rien faire de médiocre après la conclusion d'un traité aussi glorieux. Mazarin mourut admiré de ses ennemis même, et laissant au Prince qu'il avait servi les plus belles espérances. Louis XIV ne tarda pas à les seconder : il se proposa d'être le maître dans son Royaume, et de se faire respecter par les Puissances étrangères. Le premier coup d'autorité qu'il fit, fut de faire arrêter le Surintendant des finances Fouquet. Sa place fut

donnée à Colbert, nom qui sera toujours cher à la France. Bientôt après, deux de ses Ambassadeurs ayant été insultés, l'un à Londres, par celui d'Espagne, l'autre à Rome, l'année suivante, par les Corses, la réparation authentique et humiliante qu'il en exigea, fit voir quelles étaient ses prétentions, et ce qu'on avait à craindre de son indignation. 1661-65.

Les principales vues de ce Prince étaient sur les Pays-Bas Espagnols : il prétendait y avoir des droits, du chef de la Reine son épouse, fille d'un premier lit de Philippe IV, qui, après avoir perdu la bataille de Villa-Viciosa contre les Portugais, laissa, en mourant, la couronne d'Espagne à Charles II son fils. Les Hollandais devaient naturellement s'allarmer de la conquête de ces pays, qui servaient de barrière entr'eux et la France. Ce fut eux aussi que Louis voulut principalement gagner : il mit dans ses intérêts le fameux Jean de Witt, pensionnaire de Hollande, tout-puissant alors dans sa patrie. Quelque tems après, la guerre s'étant allumée entre l'Angleterre et les Etats, il donna du secours à ces derniers, mais de manière à ne point irriter trop vivement le Monarque Anglais. Enfin, après des victoires et des défaites mutuelles, la paix de Bréda ayant terminé ces différends, Louis ne songea plus qu'à em-

1665-68. porter, par la force, ce que l'Espagne refusait à ses demandes.

Une bonne partie des Pays-Bas fut conquise en une campagne; la Franche-Comté toute entière fut soumise pendant l'hiver de 1668: cette guerre fut terminée par le traité d'Aix-la-Chapelle, qui rendit aux Espagnols la Franche-Comté. Peu auparavant, le Roi d'Espagne, dans un traité de paix avec le Portugal, avait reconnu l'indépendance de cette couronne. Si des victoires si rapides augmentaient la gloire de la France, elles multiplièrent aussi ses ennemis. La Hollande ne fut plus maîtresse de sa jalousie; elle s'unit avec l'Angleterre et la Suède, pour mettre des bornes à l'ambition de Louis XIV; ce Prince irrité, résolut de punir cette République: il détache adroitement de la triple alliance l'Angleterre et la Suède, et vient tout d'un coup fondre sur les Provinces-Unies, qu'il soumet presque tout entières dans une seule campagne. Les Hollandais effrayés, nommèrent Stathouder Guillaume III, Prince d'Orange.

Une vengeance si éclatante réveilla toute l'Europe. L'Empereur en fut effrayé: il avait été témoin de ce que font les Français commandés par un grand Général, lorsque sous les ordres de Montécuculli, ils avaient si fort contribué à la victoire que ce Général avait remportée

portée à Saint-Godard, l'an 1664, sur le fameux Coprogli, Visir de Mahomet IV : ce fut ce même Visir, qui, quatre ans après, emporta enfin la ville de Candie, bravement défendue depuis long-tems par les Vénitiens. 1668-72.

L'Espagne entra dans les vues de Léopold, qui avait succédé dans l'Empire à Ferdinand, l'an 1657. Quelqu'occupé que fut l'Empereur à soumettre la Hongrie, dont il voulait rendre la couronne héréditaire dans sa famille, il se joint à l'Espagne, à la Hollande, à l'Electeur de Brandebourg; et l'Europe presque entière déclara la guerre à la France. Pour comble de disgrace, le Roi d'Angleterre, bientôt après, fut forcé, par son Parlement, d'abandonner l'alliance de la France, et de faire la paix avec les Provinces-Unies. Le crédit des de Witt y avait cédé à la faction du Prince d'Orange : ils avaient été la victime de leur attachement à la France, et ils furent massacrés l'un et l'autre par une populace idolâtre de son nouveau Stathouder.

Louis XIV trouva en lui seul des ressources suffisantes contre tant d'ennemis. Ses troupes, sous les ordres du Prince de Condé, battirent le Prince d'Orange, près de Sénef en Flandre : sur le Rhin, l'armée Impériale fut ruinée et détruite en détail, par l'habileté de M. de Turenne, dont le moindre mérite fut d'avoir été le plus grand Capitaine de son siècle. La mort

1672-75. de ce grand homme, emporté par un boulet de canon à la veille de la plus belle victoire, ne fut pas aussi utile aux ennemis qu'ils s'en étaient peut-être flattés. Le brave Maréchal de Créqui suivit les traces du héros auquel il succéda. La guerre se fit avec une égale vivacité, et même le Roi se crut assez fort pour secourir les Messinois révoltés contre l'Espagne. Ruyter, ce célèbre Amiral de Hollande, voulut s'y opposer: il y perdit la victoire et la vie.

Au milieu de ses prospérités, Louis avait ses Plénipotentiaires à Nimègue : il offrait la paix aux Alliés, mais en vainqueur : ceux-ci voulaient la donner, et non pas la recevoir. Les conférences avaient même été interrompues par la conduite violente de l'Empereur, qui avait fait enlever à Nimègue le Prince de Furstemberg, Plénipotentiaire de l'Electeur de Cologne, parce qu'il était dans les intérêts de la France. Les voies de fait étaient du goût de Léopold. Peu d'années auparavant, il avait fait décapiter les plus illustres Seigneurs de la Hongrie, sous le prétexte d'une conjuration. Louis XIV vit donc qu'il fallait forcer, par de nouveaux exploits, ses ennemis à accepter la paix : il se mit à la tête de ses troupes. Valenciennes, Cambray, Saint-Omer, sont assiégées et prises presqu'en même-tems. Le Prince d'Orange veut secourir cette dernière place ; il est défait à

plate-couture, près de Cassel, par Monsieur, frère du Roi. Ce fut peu de tems après cette défaite, que le même Prince d'Orange épousa la fille du Duc d'Yorck, depuis Jacques II, Roi d'Angleterre: alliance qui coûta la couronne à son beau-père. Gand et Ypres eurent bientôt le même sort que Valenciennes et Cambray. Il n'était plus possible de rejeter les conditions offertes par la France. La paix fut donc signée d'abord avec la Hollande; et ce premier traité pensa être funeste à M. de Luxembourg. Le Prince d'Orange croyant le surprendre, vint l'attaquer après la signature de la paix; mais il avait affaire à un homme toujours sur ses gardes: son artifice tourna à sa honte, et il fut défait par un ennemi à qui il eût été assez glorieux de se défendre. 1675-79.

Les autres Confédérés conclurent enfin la paix générale au commencement de l'an 1679, dans la ville de Nimègue. La France conserva une partie de ses conquêtes des Pays-Bas, et la Franche-Comté toute entière, qu'elle avait reprise pour la seconde fois en 1674. Le reste fut rendu. Le Prince de Furstemberg fut élargi et rétabli dans ses biens. Les conquêtes que le Roi de Danemarck et l'Electeur de Brandebourg avaient faites sur le Roi de Suède, seul allié de Louis XIV, lui furent entièrement restituées.

Il était de l'intérêt de l'Empereur d'employer

1679-85. désormais pour sa défense, les armes qu'il avait tournées contre la France. Les Hongrois mécontens, avaient appelé les Turcs à leur secours. Le grand Visir, à la tête d'une formidable armée, vient faire le siége de Vienne, et cette ville est réduite à la dernière extrémité, lorsque Sobieski, Roi de Pologne, vient attaquer les Turcs dans leurs retranchemens, les met en fuite, délivre la ville assiégée, et reprend tout le pays dont ils s'étaient rendus maîtres. L'Empereur reconnut mal le service que lui avait rendu le Roi de Pologne. Mahomet IV se vengea de cette défaite sur son Visir Cara-Mustapha, et les Turcs s'en vengèrent sur lui-même : ils le déposèrent, et mirent sur le trône Soliman III son frère. Celui-ci, au bout de trois ans dont les commencemens furent marqués par des revers, et la fin par des victoires sur l'Empereur et les Vénitiens, eut pour successeur Achmet II, frère de Mahomet IV, comme lui. Le règne de ce Prince ne fournit rien à l'Histoire. Au bout de quatre ans, il laissa le trône à Mustapha II son neveu.

Louis XIV s'appliquait alors, pendant la paix, à dompter les ennemis de la Religion, comme il avait soumis ceux de l'état pendant la guerre. L'année 1685 vit paraître le fameux Edit qui révoquait celui de Nantes. Les Protestans se plaignirent beaucoup ; mais il fallut obéir. Quel-

que zèle cependant que le Roi montrât pour la Religion Catholique, il n'en soutenait pas avec moins de hauteur ses droits contre les entreprises de Rome : il le fit voir dans l'affaire des franchises, dont jouissaient ses Ambassadeurs dans cette Capitale du Monde Chrétien ; et malgré l'excommunication que le Pape avait fulminée contre ceux qui voudraient les conserver, il défendit avec fermeté les prérogatives qu'avaient eues jusqu'alors ses Ministres. 1685-89.

En Angleterre, Charles II voulait tout à-la-fois se livrer aux plaisirs, et défendre sa couronne contre les entreprises du Parlement : il irrita ses Peuples. On porta le mécontentement jusqu'à vouloir exclure de la succession au trône Jacques, Duc d'Yorck, son frère, parce qu'il avait embrassé la Religion Catholique : néanmoins ce Prince, après la mort de Charles, se trouva le plus fort, et fut proclamé Roi.

Cependant, le traité de Nimègue fut plutôt l'occasion d'une nouvelle guerre, que l'assurance de la paix. Le Monarque Français exerçait ses droits avec la dernière rigueur, et réunissait par des voies de fait, aux villes qui lui avaient été cédées, tout ce qui en avait été démembré autrefois : il était peut-être soutenu dans ces idées par un Ministre charmé de flatter le goût de son maître, en travaillant à ses propres intérêts. La guerre donnait de l'éclat à M. de Lou-

1685-89. vois, et le rendait nécessaire : il n'en fallait pas tant pour réveiller des jalousies mal assoupies. Toutes les Puissances de l'Europe se liguent de nouveau contre la France. Le principal moteur, et pour ainsi dire l'ame de cette confédération, fut le Prince d'Orange : il y trouvait un double avantage ; il satisfaisait la haine qu'il avait toujours eue contre cette couronne ; et d'ailleurs, ce trouble devait favoriser les desseins ambitieux qu'il avait formés sur le trône d'Angleterre.

Jacques II, frère et successeur de Charles II, était devenu odieux à ses sujets, par la protection qu'il accordait aux Catholiques. Le Prince d'Orange, son gendre, saisit cette occasion, et débarque en Angleterre à la tête d'une armée. Le malheureux Roi ne put tenir contre ses ennemis et ses sujets réunis. Après d'inutiles efforts, il fut défait à la journée de la Boyne, obligé de chercher un asile en France ; et le Stathouder de Hollande fut couronné Roi à Londres. Louis prit hautement la défense du Roi détrôné.

La guerre s'alluma donc de toutes parts. Les premières campagnes furent toutes à la gloire de la France. M. de Luxembourg, dans les Pays Bas, fut vainqueur à Fleurus en 1690, à Leuze en 1691, à Steinkerque en 1692, et à Nervinde en 1693. En Piémont, M. de Ca-

tinat, après avoir mis en déroute l'armée du Duc de Savoye, près de Staffarde, la défait une seconde fois aux environs de Marsaille, trois ans après. Le Maréchal de Noailles et M. de Vendôme se distinguèrent en Catalogne par la prise de plusieurs villes. La flotte française, commandée par M. de Tourville, vit fuir devant elle celles des Hollandais et des Anglais; et les tentatives de ces derniers, pour ruiner nos villes maritimes, furent presque sans succès. Les affaires seules du Roi Jacques ne répondaient point à ces prospérités. Quelques secours que lui fournît la France, ses troupes furent battues; l'Irlande fut soumise à l'usurpateur; et le Prince détrôné en fut banni sans ressource. 1689-97.

Les avantages de la France ne pouvaient vaincre l'opiniâtreté des confédérés, résolus d'humilier sa fierté, et de la réduire, disaient-ils, dans de justes bornes. L'épuisement fit ce que la raison ne pouvait faire. Il termina une guerre que la jalousie avait commencée, et que la haine avait soutenue. Le Duc de Savoye fut le premier qui fit la paix. Un des avantages qu'il en retira, fut de donner sa fille pour épouse à M. le Duc de Bourgogne. Cet exemple ébranla les autres Princes, et le Traité fut enfin signé à Ryswick. Par un des articles, Louis XIV reconnaissait le Prince d'Orange comme Roi

1697-1700. d'Angleterre. On n'eut point d'égard aux protestations du Roi Jacques. La France d'ailleurs restituait presque tout ce qu'elle avait réuni ou conquis sur l'Espagne ou sur l'Empire.

Le Czar Pierre-le-Grand, parcourait alors les états de l'Europe, pour étudier les hommes, les sciences et les arts, et répandre ensuite dans ses vastes états les connaissances qu'il aurait acquises. C'est être doublement Roi, que de former et gouverner ses Peuples.

Charles II, Roi d'Espagne, fils et successeur de Philippe IV, était sans héritier, et ses fréquentes infirmités ne lui laissaient point d'espérance d'en avoir. Ainsi la France, l'Angleterre et la Hollande crurent devoir prévenir les contestations, par un Traité de partage, où l'on donnait la couronne d'Espagne au Prince électoral de Bavière. Ce Prince étant mort, on en fit un second, dans lequel l'Archiduc Charles prenait sa place. Le Monarque espagnol, indigné de voir partager ses états de son vivant, fit un testament, dans lequel il déclarait son successeur, Philippe, Duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV. Il mourut peu de tems après. Ce testament fut accepté par la France; et cette démarche ralluma la jalousie des Puissances voisines, comme on devait s'y attendre. L'Empereur, les Etats-Généraux et le Roi
1701. Guillaume, qu'on appelait le Stathouder d'An-

gleterre et le Roi de Hollande, formèrent une ligue pour empêcher cette disposition ; et c'est ce qu'on appele la grande alliance. Les premières campagnes soutinrent la gloire de la France. Villars, en Allemagne, gagne la bataille de Fredelinghen sur le Prince Louis de Bade : ce coup d'essai lui valut le bâton de Maréchal ; Vendôme, en Italie, fit repentir le Duc de Savoie de la perfidie avec laquelle il avait abandonné Philippe V son gendre, pour se livrer au plus offrant, et suivre le parti de l'Empereur. Mais cet éclat fut de peu de durée. Il fallait des revers pour apprendre à Louis qu'il pouvait être malheureux. La Providence lui en ménagea; et le fameux Malboroug fut l'instrument dont elle se servit. Il commandait les troupes de la Reine Anne d'Angleterre, fille du malheureux Jacques II. A peine Malboroug fut-il à la tête des armées, secondé du Prince Eugène, Général de l'Empereur, que les Français semblèrent oublier leur ancienne gloire et leurs victoires passées. Ils furent battus à Hochstet, sous les ordres de Tallard et de Marsin ; à Ramillies, sous le commandement de Villeroi ; à Malplaquet, malgré l'habileté de Villars, qui les menait au combat. Le gain de la bataille d'Almanza, où M. de Bervick défit les troupes anglaises et portugaises, qui défendaient les intérêts de Charles, nommé plai-

1700-10.

1700-10. samment Roi Catholique par la grace des Hérétiques, ne fut pas capable de rétablir les affaires. Cette même année vit fuir dans les plaines de Pultawa, Charles XII, Roi de Suède, devant le Czar Pierre, qu'il avait instruit à vaincre, par une guerre longue et cruelle, où il avait long-tems triomphé. Il alla chercher un asile dans les états du Sultan Achmet III, successeur de Mustapha II, et laissa sans ressource Stanislas, qu'il avait élevé au trône de Pologne, à la place d'Auguste, Electeur de Saxe. Mustapha, dont nous venons de parler, remporta d'abord des avantages assez considérables sur les Princes Chrétiens; mais l'habileté et les victoires du Prince Eugène le forcèrent à recourir à la paix. Elle fut conclue à Carlowits en 1699, entre la Porte, l'Empire, la Moscovie et la Pologne. A peine le Sultan commençait à en goûter les douceurs, que les Janissaires et les Spahis, mécontens de n'être pas payés, le déposèrent, et élevèrent à l'Empire Achmet III son frère. Ce Prince eut quelques succès contre le Czar, mais fut toujours battu par le Prince Eugène.

La bataille de Turin, où le Duc d'Orléans fut défait par ce même Prince Eugène, nous fit perdre tout le Piémont, d'où l'on avait rappelé mal à propos le Duc de Vendôme, pour l'envoyer dans les Pays-Bas. Tant d'échecs

accumulés jetèrent la France dans la plus affreuse consternation, et l'obligèrent à demander la paix; mais cette nécessité était un motif aux Alliés pour la refuser : ils allèrent jusqu'à proposer pour préliminaires que Louis employât ses propres troupes à détrôner son petit-fils Philippe V. Ce Prince avait eu en Espagne des succès bien variés : en 1710, il fut obligé de quitter sa Capitale pour la seconde fois; mais bientôt après, la bonté de son cœur, l'habileté et le grand nom de Vendôme, et le gain de la bataille de Villa-Viciosa, lui rendirent tout ce qu'il avait perdu, et firent presque évanouir les espérances de l'Archiduc Charles : ce Prince, depuis ce jour, eut bien de la peine à soutenir les restes de son parti, jusqu'à ce qu'il fut appelé au trône Impérial, par la mort de l'Empereur Joseph son frère, qui avait succédé en 1705 à son père Léopold, et qui, comme lui, avait toujours été en guerre et contre la France et contre les mécontens de Hongrie. Malgré ces avantages, les Alliés ne relâchaient rien de leurs prétentions; il fallut avoir recours à la négociation; on l'entama avec l'Angleterre. 1700-10.

La Reine Anne, fille de Jacques II, avait succédé, dès l'an 1702, à Guillaume III son beau-frère, et était venue à bout de réunir les deux Parlemens d'Angleterre et d'Ecosse

1710-13. en un seul, sous le nom de Parlement de la Grande-Bretagne. L'ambition de Malboroug, les hauteurs de la Duchesse son épouse, la dégoûtèrent de l'un et de l'autre : elle ôta le commandement des armées au Duc; c'était lever le plus grand obstacle à la Paix; elle fut donc conclue avec l'Angleterre; mais les autres Alliés ne se rendaient point encore. Le Maréchal de Villars vainquit enfin leur obstination : il trompa le Prince Eugène, qui assiégeait Landrecie; il força ses lignes à Denain, et cette victoire lui soumit une grande partie de la Flandre. Les plénipotentiaires des Alliés devinrent alors plus traitables, et la paix fut signée à Utrecht. Les Alliés reconnaissent Philippe V, comme Roi d'Espagne; la France de son côté reconnaît la succession à la couronne d'Angleterre dans la ligne Protestante; elle donne le titre de Majesté au Roi de Prusse et au Duc de Savoie, comme Roi de Sicile; elle cède plusieurs villes aux Etats-Généraux.

Charles VI, Empereur depuis la mort de son frère Joseph, refusa d'abord d'accéder à ce Traité; mais enfin les Plénipotentiaires assemblés à Rastadt, conclurent la paix l'année suivante avec l'Empereur et l'Empire : le principal article de cette paix confirmait la cession des Pays-Bas Catholiques à la Maison d'Autriche, déjà faite par le Traité d'Utrecht. La

Reine Anne vit à peine terminer cette Paix, à laquelle elle avait tant contribué. Sa mort laissa le trône de la Grande-Bretagne à Georges de Brunswick, Duc d'Hanovre. Ces arrangemens mirent Philippe V en état de soumettre en peu de tems ce qui restait de révoltés en Espagne, et de régner en paix. Mais Louis XIV son aïeul ne goûta pas long-tems le plaisir de ce spectacle, qu'il avait acheté si cher: la mort l'emporta, l'an 1715 : il la vit arriver d'un œil tranquille, après un règne aussi long que glorieux. Des disgraces multipliées avaient mis sa constance à l'épreuve : une des plus sensibles fut de voir périr sous ses yeux toute sa famille, et de n'avoir plus à la fin de sa vie d'autre héritier de son trône, qu'un arrière-petit-fils de cinq ans, qui lui succéda sous le nom de Louis XV. 1713-15.

Louis XIV eût peut-être été plus grand, s'il eût moins ambitionné de l'être. Tout annonçait en lui un homme destiné à porter la couronne : il avait de grandes vues ; il savait connaître les hommes, les employer à propos, les récompenser avec magnificence, sans rien perdre de l'autorité qu'il devait conserver sur eux. Son cœur montra plus de fermeté dans les revers, que de force contre les attraits de la prospérité ; sa taille même avait quelque chose de noble, qui imprimait le respect ; en

1715-26. un mot, les critiques amères et les invectives de ses ennemis font mieux son éloge, que les louanges excessives de ses panégyristes.

Les dernières volontés du plus absolu des Monarques, furent les plus mal exécutées : dès le lendemain de la mort de Louis XIV, avant l'ouverture de son testament, et contre les dispositions expresses qu'il contenait, le Duc d'Orléans fut déclaré au Parlement Régent du Royaume. Les Princes légitimés avaient été trop favorisés sous le dernier règne, pour n'avoir pas lieu de craindre le revers qu'ils éprouvèrent alors. Philippe, Duc d'Orléans, avec des talens rares pour le gouvernement, fit une plaie profonde à la France, en voulant la sauver. Le système des billets de Banque, imaginé et exécuté par un nommé Law, sous la protection du Régent, pour la liquidation des dettes de l'état, ne fit que les augmenter et renverser la fortune de bien des particuliers.

Le Czar Pierre était venu peu de tems auparavant en France : ce Monarque, après avoir appris par ses défaites à vaincre l'invincible Charles XII, parcourait l'Europe, pour s'instruire à former des hommes et à les gouverner : heureux, s'il eût mêlé à cette étude quelques leçons d'humanité.

Les entreprises du Cardinal Albéroni, résolu de remettre sous la domination de l'Espagne

tout ce qui en avait été détaché dans la guerre précédente, donnèrent de l'inquiétude aux Puissances. Elles occasionnèrent beaucoup de Traités, entr'autres celui de la quadruple alliance entre la France, l'Angleterre, la Hollande et l'Empire. L'Empereur, malgré les avantages que lui promettaient deux grandes victoires remportées par le Prince Eugène sur les Ottomans, se hâta de faire la paix avec le Turc, qui se dédommagea d'un autre côté, par les conquêtes qu'il fit sur le Sophi, dont le trône ébranlé ne fut soutenu que par le bras du fameux Thamas-Koulikan. Néanmoins les projets du ministre d'Espagne n'eurent d'autre effet que de faire passer entre les mains du Duc de Savoie le Royaume de Sardaigne en échange de celui de Sicile, et de lui faire perdre à lui-même sa place et les bonnes graces de son Souverain. 1715-26.

Charles XII ayant été tué au siège de Friderics-Hall, Ulrique Eléonore sa sœur hérita de son trône, mais non pas de toute sa puissance. Sept ans après, l'illustre rival du Roi de Suède, Pierre-le-Grand, laissa en mourant la couronne de Russie à Catherine-Alexiowna son épouse.

Pour maintenir la paix en France pendant la minorité, et arrêter les contestations qui s'étaient élevées à l'occasion de la Bulle *Uni-*

1715-26. *genitus*, un édit ordonna l'observation de cette Constitution. Il fut enregistré par le Parlement séant à Pontoise. Peu après, un autre Edit interdit aux Protestans tout exercice de leur Religion. En 1730, il y eut une autre déclaration en faveur de la Bulle *Unigenitus ;* mais malgré ces coups d'autorité, malgré la déposition de l'Evêque de Sénez au Concile d'Embrun en 1727, on eut encore bien de la peine dans la suite à contenir les réfractaires.

Il était tems de penser à un mariage convenable pour le Roi. L'Infante ayant été trouvée trop jeune, on jeta les yeux sur la fille de Stanislas : ce Roi Chrétien, philosophe et malheureux, à qui la Providence, en lui enlevant une couronne, ménagea sans doute cette ressource, pour faire éclater ses vertus. Louis avait donné sa confiance à l'ancien Evêque de Fréjus, qui avait formé ses premières années : il la porta jusqu'à le charger du soin de son Royaume : il n'eut pas lieu de s'en repentir. Le Cardinal de Fleury, sans avoir le génie vaste d'un Richelieu, la politique fine et rusée d'un Mazarin, joignait à un désintéressement parfait, des vues droites et un jugement sage : il aimait son Dieu et son Roi; il se persuada que procurer le bien du Peuple, c'était faire celui du Souverain, il s'y appliqua tout entier. Pacifique par caractère, il

il le devint encore plus par réflexion. Il fallait du repos pour rétablir une Nation fatiguée de tant de guerres, pour réparer des finances épuisées, pour ramener dans l'état un équilibre que la secousse du système avait dérangé. Il achetait la paix, dit-on : eh ! pouvait-il la payer trop cher ? Cet amour de la paix, dans le ministère de France, produisit une multitude de traités, dont l'objet était de prévenir ou d'assoupir des démêlés entre les Puissances de l'Europe, surtout entre l'Empereur et le Roi d'Espagne Philippe V, qui avait repris le sceptre après la mort de Don Louis son fils, à qui il l'avait transmis. Cependant, le ministre fut contraint de céder aux circonstances, et de prendre les armes pour venger l'honneur de son Souverain, outragé dans son beau-père. 1726-42.

Après la mort d'Auguste, Roi de Pologne, la Diète avait élu librement Stanislas. La Czarine, de concert avec l'Empereur, envoie des troupes à Varsovie, dissipe la Diète, et fait faire une nouvelle élection en faveur d'Auguste, Electeur de Saxe, fils du dernier Roi. Cette Princesse se nommait Anne : elle avait succédé à Pierre II son petit-neveu, qui lui-même était parvenu à l'Empire après Catherine-Alexiowna, à qui Pierre-le-Grand son mari, l'avait laissé. Une pareille violence alluma la guerre en Allemagne, dans la Lombardie, dans le Royaume

des Deux-Siciles, dont l'Espagne fit la conquête.
1726-42. Les succès de la France et de ses Alliés, obligèrent l'Empereur de se prêter aux conditions de paix que l'on proposait : elle fut conclue à
1735. Vienne. Stanislas descendit une seconde fois en héros, d'un trône dont il s'était montré digne : il conserva le titre et les honneurs de la Royauté. On lui donna le Duché de Lorraine, avec la clause de réversion à la couronne de France, après sa mort : il ne songea plus qu'à faire des heureux dans la situation où l'adversité l'avait réduit. Le Duc de Lorraine obtint en échange le grand Duché de Toscane, et l'assurance d'épouser la fille aînée de l'Empereur. Le Royaume des Deux-Siciles demeura à Don Carlos, fils du Roi d'Espagne. On ajouta quelques dédommagemens en faveur du Roi de Sardaigne, Charles-Emmanuel, successeur de Victor Amédée. La postérité ne reprochera rien à ce Prince, sinon peut-être, la sévérité avec laquelle il tint en prison jusqu'à sa mort, un père qui, après lui avoir remis la souveraine Puissance, avait cherché à la reprendre.

La guerre continuait toujours en Orient, entre les Turcs et les Perses. Thamas-Koulikan indigné, ou feignant de l'être, d'une paix honteuse, détrône le Sophi qu'il avait défendu, met à sa place un de ses enfans, prend le titre de Régent, et bientôt, à l'aide de ses victoires,

1726-42.

il le change en celui de Souverain. Ce n'était plus Achmet III qui régnait à Constantinople. Il avait été déposé dans une sédition, et son neveu Mahmoud avait été proclamé Sultan. Le nouveau Roi de Perse, après avoir fait une paix avantageuse avec les Turcs, porta ses armes dans l'Indostan, soumit ces vastes contrées, y fit un butin immense, mit dans les fers l'Empereur du Mogol, et ne lui rendit ses états que pour en faire un vassal couronné.

La paix, dont jouissait l'Europe, ne fut pas de longue durée. Le voisinage des possessions d'Amérique était une source de divisions entre l'Espagne et l'Angleterre, où Georges II avait succédé à Georges Ier. son père, de la maison d'Hanovre, appelé à cette couronne après la mort de la Reine Anne; car la Nation Anglaise avait fixé irrévocablement la succession au trône dans la branche Protestante, à l'exclusion de la postérité Catholique de Jacques II. Croyait-elle que la différence de Religion pût priver un Prince des droits que lui donnait sa naissance? Elisabeth ne le pensait pas, lorsqu'elle aida Henri IV à conquérir son Royaume. Quoiqu'il en soit, les deux Monarques faisaient des plaintes réciproques: enfin, la rupture éclata, et on arma des deux côtés. La France crut devoir se déclarer pour l'Espagne dans cette guerre; mais celle qui s'éleva dans le même tems en Alle-

magne, fut encore plus sérieuse. L'Empereur
1726-42. Charles VI, après avoir fait avec la Porte une paix plus nécessaire que glorieuse, après avoir consenti que le Danube bornât ses états, fut emporté par une mort assez précipitée : il ne
1740. laissa qu'une fille, Marie-Thérèse, épouse du grand Duc de Toscane, ci-devant Duc de Lorraine. Bien des prétendans se mirent sur les rangs pour partager cette succession, entr'autres l'Electeur de Bavière qui fit ses protestations, et Charles-Frédéric de Brandebourg, fils et successeur de Frédéric-Guillaume, Roi de Prusse : ce dernier prit une voie plus courte ; il envoya une armée en Silésie, et s'empara de Breslau. Marie-Thérèse avait pris possession des états de son père ; elle avait même associé au gouvernement le Grand-Duc son époux ; mais il fallait soutenir ces démarches. La Russie étant en guerre avec la Suède, ne pouvait entrer dans sa querelle. Ce vaste Empire était alors soumis à un enfant, nommé le Prince Jean, fils du Duc de Brunsvick-Bévern, que la Czarine avait fait reconnaître pour son successeur, peu de jours avant de mourir. Enfin, pour comble de malheur, la France et l'Espagne se joignirent à l'Electeur de Bavière, et furent bientôt suivis de la Pologne et de la Sardaigne. Les armes de Louis tenant en échec le Roi d'Angleterre dans ses états de Hanovre, la

Reine de Hongrie se vit réduite à ses seules forces : elle ne put d'abord tenir contre tant d'ennemis. L'Electeur de Bavière pénétra bien avant dans l'Autriche, et soumit le Royaume de Bohême. Pendant ce tems-là, une femme exécutait, dans le Nord, un projet qui eût effrayé le Politique le plus intrépide. Elizabeth-Petrowna, fille du Czar Pierre, dans une seule nuit, fait arrêter le Czar Jean, le Prince et la Princesse de Bévern, et leurs principaux partisans, et tout de suite se fait reconnaître Impératrice de Russie. C'est peut-être la seule révolution de ce genre qui n'ait point coûté de sang. 1726-42. 1741.

L'infortunée Reine de Hongrie, presque dépouillée de ses états, eut encore le chagrin de voir élever à l'Empire, sous le nom de Charles VII, son ennemi le plus déclaré, l'Electeur de Bavière; mais la fortune changea bientôt. Le Roi de Prusse, gagné par les sollicitations des Anglais, et par les propositions de la Reine, qui lui cédait la Silésie et le Comté de Glatz, quitta brusquement ses alliés, et les laissa à la merci de deux armées bien supérieures : il fallut faire retraite. En moins de sept mois, on évacua l'Autriche et la Bohême, et le nouvel Empereur se trouva presque banni de son propre Electorat. Le Roi de Sardaigne tint en Italie la même conduite, à-peu-près, que le Roi

1742-74. de Prusse; et ces deux événemens soutinrent la constance de la Reine.

Après la mort du Cardinal de Fleury, les affaires de l'Empereur ne prirent pas un meilleur train. Le Prince Charles chasse de l'Autriche les troupes ennemies, entre dans la Bavière qu'il soumet, pénètre jusqu'au bord du Rhin : les Français sont défaits à Ettingen par les Anglais et les Hanovriens; la Reine de Hongrie se fait couronner à Prague, et reconnaître Souveraine dans la Bavière; enfin, Charles VII est obligé de tenter la voie de la Négociation. Ces revers ne ralentirent point le zèle de Louis XV : il déclara la guerre à l'Angleterre et à la Reine de Hongrie; il reçut dans ses états le fils du prétendant (1), qui tâchait d'intéresser l'Europe à ses droits et à ses malheurs : il fit plus, il se mit lui-même à la tête de son armée de Flandres, et ses premières conquêtes furent rapides. En même-tems la négociation ramène le Roi de Prusse, qui prend hautement le parti de l'Empereur. En vain le Prince Charles, frère du Grand-Duc, passe le Rhin, et menace l'Alsace : Louis vole au-devant de lui.

1744. La cruelle maladie qui l'arrêta à Metz, lui montra de près la mort, qu'il allait braver à la tête

(1) C'est le nom qu'on donnait au fils du Roi Jacques II.

de ses troupes; mais elle servit à lui prouver tout l'amour de ses sujets, et par leurs vives allarmes dans son danger, et par l'ivresse de leur joie après son rétablissement : cet accident lui valut le titre de Bien-Aimé. Le Prince Charles repasse le Rhin, et vole au secours de la Bohême envahie par le Roi de Prusse, et l'Empereur reprend toute la Bavière. 1742-74.

La mort de Charles VII, arrivée peu de tems après, ne mit pas fin à la guerre, qui était devenue presque générale dans l'Europe. Le Roi de Prusse, après plusieurs batailles gagnées, attaque le Roi de Pologne, Allié de la Reine, et pénètre jusqu'à Dresde, dont Auguste était sorti. Cependant, l'Electeur de Bavière, ennuyé de voir ses états héréditaires dévastés, et par ses ennemis et par ses alliés, fit la paix avec la Reine de Hongrie. Le Roi de Prusse, content de ses avantages, bientôt après prit le même parti. La France se trouva seule, opposée en Flandres, aux Anglais et aux autres Confédérés. La présence du Roi et l'habileté du Maréchal de Saxe y soutinrent sa gloire. La conquête d'une multitude de villes ennemies, trois victoires remportées dans l'espace de trois années consécutives, auraient mérité au Monarque le surnom de Victorieux, s'il n'en avait pas eu un plus précieux. Dans cet intervalle, le fils du Prétendant était débarqué en Ecosse, et s'étant

avancé jusqu'aux portes de Londres, il donna
1742-74. de vives allarmes au Roi d'Angleterre. Une
1746. seule défaite renversa toutes ses espérances.

En Espagne, Philippe V, avant sa mort, avait vu ses troupes chassées de l'Italie par les Autrichiens. Ferdinand son fils et son successeur, les rappela, et laissa ainsi les Génois exposés à la vengeance de l'Impératrice. Le grand Duc de Toscane, François de Lorraine, avait été élu Empereur l'année précédente.

Les Hollandais, effrayés des conquêtes de Louis XV, oublièrent presque leur liberté : ils nommèrent Stathouder le Prince de Nassau, et déclarèrent cette dignité héréditaire dans sa famille.

Le fameux Thamas-Koulikan périt environ dans ce tems, d'une mort assez ordinaire aux usurpateurs : il fut tué dans une sédition excitée par son neveu, qui lui succéda.

1748. Après tant de sang répandu, la paix fut enfin conclue à Aix-la-Chapelle : elle remit les choses dans l'état où elles étaient avant la guerre, à l'exception des Duchés de Parme et de Plaisance, cédés à l'Infant Don Philippe.

Après cette paix, l'Europe entière éprouva les douceurs du repos. La tranquillité semblait devoir être durable; mais l'avidité de l'Angleterre était un feu qui couvait sous la cendre;

les premières étincelles s'échappèrent en Amérique. 1742-74.

Les Anglais, qui connaissaient leur supériorité sur mer, voulurent en profiter pour chasser les Français du Canada, et par diverses hostilités faites en pleine paix, les obligèrent à reprendre les armes. 1755. Le Roi de Prusse, ennuyé d'une trop longue paix, se joignit aux premiers contre l'Impératrice-Reine, alliée de la France. Sa déclaration de guerre fut de se jeter dans la Saxe, et d'obliger le Roi de Pologne d'en sortir. On se battit dans le Nouveau-Monde, dans la Méditerranée, en Westphalie, en Allemagne, avec des succès différens. Les victoires furent compensées par des défaites dans tous les partis. La Czarine se déclara enfin contre le Roi de Prusse. Après la mort de cette Princesse, le Duc de Holstein qui lui succéda, sous le nom de Pierre III, eut à peine le tems de joindre ses troupes aux armées Prussiennes. Il fut détrôné, et Catherine son épouse reconnue Impératrice de Russie. Enfin, après plus de cinq ans de guerre, 1763. la France fit la paix avec l'Angleterre, en lui cédant le Canada et quelques autres possessions en Amérique; et le Roi de Prusse avec l'Impératrice, en remettant les choses dans l'état où elles étaient auparavant. Il y avait alors deux ans que Louis XV avait

1742-74. conclu un Traité de Famille (1) avec l'Infant D. Philippe, le Roi de Naples, et D. Carlos, qui avait passé du trône de Naples à celui d'Espagne, après la mort de Ferdinand son frère.

Le Roi de Pologne ne goûta pas long-tems les douceurs de la paix. Quelques mois après, il laissa, en mourant, la Saxe à son fils, qui,

(1) Ce Traité, appelé Pacte de famille ou de Bourbon, a été signé le 15 Août 1761 : il renferme vingt-huit articles. Les Rois de France et d'Espagne, tant pour eux que pour le Roi des deux Siciles et l'Infant Duc de Parme, y conviennent entr'eux d'une alliance perpétuelle, stipulant de regarder à l'avenir comme ennemie toute Puissance qui agira hostilement contre l'un d'eux, et se garantissant réciproquement leurs états dans toutes les parties du monde, s'obligeant aussi de se fournir les secours nécessaires, de faire la guerre conjointement, et de ne point faire de paix séparée les uns des autres.

Ce Traité porte encore suppression du droit d'aubaine, en faveur des sujets du Roi d'Espagne et de Sicile, et convention expresse que les sujets des trois Couronnes jouiront dans leurs états réciproques des mêmes droits, priviléges et exemptions que les nationaux, par rapport à la navigation et au commerce, sans que les autres Puissances de l'Europe puissent être admises à cette alliance de famille, ni prétendre, pour leurs sujets, le même traitement dans les états des trois Couronnes.

La Maison d'Autriche a accédé à ce Traité quelque tems après.

au bout de deux mois et demi, eut lui-même pour successeur Frédéric-Auguste, l'aîné de ses enfans. La Diète de Pologne plaça sur le trône Stanislas Poniatowski, et l'année suivante l'Empire passa entre les mains de l'Archiduc Joseph, fils du dernier Empereur. 1742-74.

Deux événemens, que personne n'avait pu prévoir, attirèrent alors toute l'attention de l'Europe. Une société, formée sous le nom de Jesus, ainsi fondée par les contradictions qu'elle avait éprouvées, que par les hommes de mérite qu'elle avait produits, paraissait désormais inébranlable. Mais le moment marqué par la Providence était arrivé. Tous ses membres dispersés, proscrits, bannis de la plupart des états catholiques, tombèrent sous les coups d'une main, qui semblait devoir être leur ressource. En 1773, le Souverain Pontife mit le sceau à leur destruction. Avant le dernier coup porté à la société, une autre révolution, non moins étonnante, s'était opérée en France. Le Parlement de Paris refuse d'enregistrer un édit: le Monarque mécontent, confisque les charges, disperse les membres de ce corps, et crée aussitôt un autre Parlement pour rendre la justice. Quelles catastrophes furent jamais plus inattendues? 1771.

Louis XV avait atteint son treizième lustre, et jouissait d'une parfaite santé. Après avoir

1742-74. échappé aux traits de la mort dans les murs de Metz, aux fureurs d'un monstre qui osa, dans son palais, porter sur lui une main parricide, il succomba sous la contagion d'une maladie aussi terrible qu'elle est commune, mais dont l'horreur et le danger ne purent écarter de son lit les Princesses ses filles. Neuf ans auparavant, il avait perdu le Dauphin son fils, les délices et l'espoir de la France. Ce jeune Prince, à la fleur de son âge, a été privé du précieux avantage de régner sur un Peuple chéri, et de le rendre heureux. Ses vertus furent le fondement de notre admiration et de notre amour; elles l'auraient été à jamais de nos regrets et de nos larmes, s'il n'avait laissé sur le trône un fils, qui nous rappelle bien moins encore les traits de son visage, que son amour pour la religion et la justice, la bonté de son cœur et la sagesse de ses vues.

1774.

SUPPLÉMENT *au Tableau de l'Histoire Universelle moderne, depuis le Règne de* LOUIS XVI *jusqu'au Consulat à vie de* BONAPARTE, *en* 1802.

ANS DU MONDE 5774 et 5778, suivant l'Ere vulgaire.

ANS de J. C. 1774.

LOUIS XVI monta sur le trône le 10 mai, étant âgé d'environ vingt ans. Sa première opération fut de remettre à ses sujets le droit de joyeux avénement, et de leur promettre de payer les dettes de ses prédécesseurs. Il fut sacré à Reims le 11 juin, avec son épouse Marie-Antoinette-Josephine-Jeanne, Archiduchesse d'Autriche, Princesse aimable et d'une figure gracieuse, née à Vienne en 1755. A cette occasion les Français signalèrent leur amour pour un Prince, dont le caractère plein de bonté semblait leur garantir un règne heureux. Ils avaient déjà joui de ses bienfaits, il y mit le comble en rétablissant les Parlemens et autres Cours de justice dans leurs fonctions, en s'entourant de ministres pleins de probité. Turgot qui gouverna les finances, y aurait

1774.

1775.

1775. rétabli l'ordre; mais trop épris des principes des philosophes économistes, il osa donner une grande liberté au commerce des grains. Cette opération devint la cause de plusieurs émeutes et le prétexte de son renvoi.

Le Comte de Saint-Germain, porta au ministère de la guerre, des idées de réforme, et des nouveautés, qui mécontentèrent les officiers et les soldats; il fut obligé de céder à l'orage qu'il avait élevé contre lui.

Lamoignon de Malesherbes, vit de près les intrigues de la cour, et ce miuistre philosophe, que le desir d'être utile à son Roi, et l'amour du bien public avaient tiré de la retraite, chercha bientôt à y rentrer: l'étude l'y consola des inconvéniens attachés aux grandes places.

MM. de Maurepas et de Vergennes, politiques plus habiles et mieux façonnés au manége des cours, s'y maintinrent jusqu'à la mort. Par leurs conseils et leur prudence, le jeune Monarque évita bien des écueils, réforma quelques abus, abolit la question, donna la liberté à ceux de ses sujets, qui, dans certains domaines de la couronne, étaient encore dans les liens de la servitude. Cet exemple eut quelques imitateurs parmi les gens de main-morte. Enfin, dans les premières années de ce règne, le Gouvernement s'occupa de tout ce qui pouvait assurer la tranquillité publique, multiplier l'ai-

sance dans l'intérieur, et faire fleurir le commerce et les arts. Plusieurs vaisseaux parcoururent de grandes portions du globe, soit pour accélérer les progrès de la navigation, soit pour étendre les connaissances géographiques et les sciences naturelles et physiques. Les établissemens de bienfaisance furent multipliés, les prisons devinrent plus saines et mieux adaptées aux diverses espèces de délits; les routes furent bien entretenues. Par l'accord de ces grands ministres, et le talent de M. Necker dans l'économie administrative des finances, la France eut réellement alors des momens d'éclat, de bonheur et de prospérité. 1776.

La mort du Pape, Clément XIV (Ganganelli), arrivée en septembre 1774, affligea quelques momens la chrétienté; mais Pie VI (Jean-Ange Braschi), élu peu après (le 15 février 1775), eut les vertus et les talens qui pouvaient la dédommager de cette perte. Par la mort de Joseph Ier, Roi de Portugal et l'exil du vieux Marquis de Pombal, son premier ministre, l'Espagne retrouva la paix qu'elle était sur le point de perdre. Pierre III lui succéda, du chef de sa femme Marie-Françoise-Elizabeth; et les différends qui existaient entre ces deux Puissances voisines, furent aussitôt appaisés.

Il ne fut pas aussi facile de terminer ceux qui s'étaient élevés depuis long-tems entre l'An-

1777. gleterre et ses Colonies du Nord de l'Amérique. Le Gouvernement anglais appauvri par sa dette au sein de la prospérité, courant sans cesse après de nouvelles taxes pour réparer les échecs portés à ses finances par son ambition, sa magnificence et ses prodigalités, voulant d'une part resserrer les chaînes qui assujétissaient ses Colonies du Nord de l'Amérique, à la mère patrie, et de l'autre augmenter de beaucoup les impôts qu'il y percevait, trouva de grands obstacles à ses nouveaux projets. L'arrogance des ministres anglais et leur fermeté trop grande dans une circonstance où il fallait habilement négocier, devinrent la cause d'une révolution qui ne devait pas être si prompte, mais dont les progrès s'étendirent en raison de l'obstination qu'on mit à l'appaiser par des moyens violens. Bientôt l'insurrection des Anglo-Américains prit un caractère imposant. Le Congrès présidé par Randolf, proscrivit l'importation des marchandises de fabrique anglaise, voulut soutenir ses décisions par la force des armes, et quand il eut mis sur pied un corps nombreux de milice, auquel il donna pour Général Washington, dont le nom sera long-tems célèbre en Amérique, il fit publier dans tous les Etats-Unis, et à la tête de l'armée, l'acte de son indépendance de la Métropole.

La France, humiliée par l'Angleterre dans ses

guerres

guerres précédentes, saisit habilement cette conjoncture pour réparer ses pertes et reprendre cette attitude fière qu'elle n'avait perdue que par la faiblesse de son dernier Roi. Grace à l'activité des ministres, et à la bravoure des Français, l'Amérique-Anglaise rompit ses fers, Boston et Philadelphie furent le séjour de la liberté. Cette nation nouvelle, qui fournissait aux Anglais d'immenses matériaux pour leur marine, devint l'alliée de la France. Les mers furent affranchies pour quelque tems d'un despotisme insupportable, le commerce reprit son indépendance; et Louis XVI, devenu maître chez lui, ne fut plus gêné dans ses opérations maritimes, par la présence d'un commissaire anglais dans ses ports et sur-tout à Dunkerque. Dès-lors, la marine française anéantie depuis 1756, reprit quelque essor: recréée comme par enchantement sous l'administration de M. de Sartines, soutenue d'abord par celle d'Espagne, et ensuite par celle de Hollande, elle osa disputer aux Anglais, non la suprématie des mers, à laquelle elle ne prétend point, mais la supériorité dans les combats d'égal à égal. Ceux de MM. d'Orvilliers, de Guichen, de la Mothe-Piquet, d'Estaing, et de Vaudreuil, sur-tout du Bailly de Suffren, dans l'Inde, attestent qu'avec des Amiraux dignes de les conduire, les Français ne doivent baisser leur

1777.

1777. pavillon devant aucun autre. Néanmoins des hasards singuliers sur mer, et la hardiesse des Anglais sur cet élément, leur procura quelques succès dans des momens presque décisifs, où ils semblaient devoir être écrasés par le nombre et la valeur de leurs ennemis. Rodney délivra la Jamaïque du joug qui la menaçait
1782. en 1782; et dans la même année l'Amiral Hove fit manquer le siége de Gibraltar, en ravitaillant cette place, malgré la flotte combinée des Français et des Espagnols, qui l'investissait. La
1783. paix de 1783 termina cette guerre, et assura l'indépendance des Anglo-Américains, vengea l'Espagne, la Hollande et la France des insultes de l'Angleterre; mais ces Puissances ne surent pas tirer tous les avantages qu'elles devaient obtenir de leurs efforts contre un ennemi aussi actif et aussi dangereux. Elles crurent que leur modération assurerait la durée de cette paix, et elles se trompèrent.

De nouveaux différends s'étaient élevés au sujet de la Crimée, et cette Province, malgré la paix jurée avec les Turcs en 1774, dans le camp de Kainardji près de Silestrie, fut envahie par les Russes en 1777. Cet événement, qui devait rallumer la guerre entre ces deux Puissances, devint le sujet de longues négociations; la France intervint comme médiatrice, et la paix fut rétablie. Les Turcs renoncèrent

à toute souveraineté sur cette presqu'île, et l'Impératrice en retira ses troupes. Mais quelques années après (1783), le Kan Sahim Gherai, qui croyait être le vrai Souverain de la Crimée, vendit ses droits aux Russes, pour une pension viagère et un brevet de capitaine des gardes de Catherine. Il eut bientôt regret de s'être ainsi dépouillé de sa souveraineté, et repassant sur les terres de la Turquie, il y trouva la mort, digne prix de son inconstance. 1783.

Maximilien Joseph, Electeur de Bavière, était décédé sans postérité (le 30 décembre 1777). A peine eut-il fermé les yeux, que sans examiner les droits de l'Electeur Palatin son héritier, Joseph II, Empereur d'Allemagne, fit occuper par ses troupes une partie de ce pays. Le grand Frédéric, Roi de Prusse, assemble aussitôt deux armées pour s'opposer à ses prétentions : il semblait que l'Allemagne allait se liguer en deux factions pour vider cette grande querelle ; plus de sept cent mille hommes furent en présence pendant longtems ; mais la paix conclue à Teschen le 13 mai 1779, arrêta l'effusion du sang : l'Electeur Palatin céda à la Maison d'Autriche un petit canton de la Bavière au-delà des rivières de l'*Inn* et de la *Saltza*. Cette faible acquisition fut chèrement payée par les frais énormes qu'elle coûta, et si la Maison d'Autriche eut

1783. quelque joie d'une conclusion aussi prompte, elle eut bientôt à pleurer la mort de l'Impératrice Marie-Thérèse : cette femme célèbre par son courage et ses vertus, que ses sujets reconnaissans avaient nommée la *mère de la Patrie*, cessa de vivre le 29 novembre 1780, après avoir placé sa postérité sur le trône ou sur les premiers degrés qui y conduisent : les larmes de ses enfans coulèrent dans les plus belles contrées de l'Europe, et sur-tout en France, où elle était chérie comme dans ses états. La Reine sa fille fut justement inconsolable de cette perte ; car les leçons de sa mère et ses consolations lui manquèrent dans les momens les plus difficiles de sa vie.

Joseph II, fils de Marie-Thérèse, qui tenait les rênes de l'Empire depuis 1765, lui succéda pour les Royaumes de Hongrie et de Bohême : ce Prince, ami des arts et de l'instruction, cachait une vaste ambition sous les dehors de la simplicité et de la modestie ; il avait de l'élévation dans l'esprit, et le desir de ressembler à ce héros qui fut tour-à-tour l'Achille et le Nestor de la Prusse. Mais Frédéric sut le contenir par son expérience et sa fermeté, tellement que l'Empereur Joseph eut peu d'occasions de se distinguer dans les circonstances où l'Europe se trouvait alors. Les affaires d'Allemagne avaient pris un peu

de fixité par la paix de Teschen, et la guerre d'Amérique ayant été terminée par le traité de Paris, l'Europe se trouvait tranquille et dans l'état qui convenait le plus à l'âge de Frédéric II : ce fut lui qui dérangea les projets ambitieux des Monarques de Vienne et de Pétersbourg. Ces deux Souverains regardaient Rome et Constantinople comme devant leur appartenir un jour, et employaient alors les ressorts de la politique la plus déliée pour arriver à leur but. La Russie ne démembra la Pologne en 1772 et par suite en 1794, que pour s'ouvrir une route aisée dans la Romanie. Joseph II ne convoitait la Bavière que pour exécuter plus facilement ses projets sur le Capitole. Mais le Roi de Prusse qui devinait leur pensée, conclut en 1785, avec le Duc de Deux-Ponts et quelques autres Princes de l'Empire, une alliance qui empêcha l'échange de la Bavière et assura le repos de l'Allemagne. Les dernières années de la vie de ce grand Roi furent employées à consolider ses travaux passés : il ne s'occupa plus qu'à surveiller ses voisins, à faire fleurir dans ses états la justice, le commerce et les arts, à réparer les malheurs des tems antérieurs, à créer des établissemens utiles : ses finances tenues en meilleur ordre que celles des autres Princes de l'Europe, lui assuraient des ressources propres à leur faire avantageusement

1783.

1785.

1785. la guerre, ou à les forcer à la paix. C'est ainsi qu'il mit le comble à la gloire qu'il s'était acquise et à l'amour de ses sujets; aussi quand
1786. la mort leur ravit en 1786 (le 17 août) un Roi qu'ils avaient si long-tems admiré, leurs larmes furent également abondantes et sincères. Frédéric-Guillaume son neveu et son successeur, dans le peu d'années qu'il régna, ne put opérer de grandes choses : il fit même souvent le contraire de ce qu'avait fait son oncle : celui-ci lui avait laissé un trésor qu'il dissipa ; il avait refusé d'entrer dans la querelle des Pays-Bas avec l'Empereur, et dans celle des Provinces-Unies avec le Stathouder : Frédéric-Guillaume maintint ce dernier en Hollande, contre une partie de la Nation, qui voulait faire révoquer le décret rendu en 1747 sur l'hérédité du Stathoudérat, et contre les traités qui liaient la Prusse à la France. Celle-ci soutenait le parti anti-Stathoudérien ; elle avait feint de rassembler une armée pour s'opposer à celle que le Roi de Prusse avait formée réellement dans les Duchés de Clèves et de Juliers, et la guerre du continent pouvait être la suite de l'obstination de Frédéric-Guillaume à soutenir son parent. Mais dans cette occasion, la France embarrassée par une dette depuis long-tems pesante, et qui s'était accrue par les dépenses de la dernière guerre, se laissa ravir l'influence

qu'elle avait acquise sur la Hollande. Les Prussiens furent reçus dans Amsterdam le 20 septembre 1787. Mylord Pitt, qui dirigeait alors le cabinet de Saint-James, crut l'occasion favorable pour faire rompre les traités qui subsistaient entre la France et les Provinces-Unies; en conséquence, il appuya du crédit de sa Cour le parti du Stathouder, et regagna par un traité défensif conclu en 1788, avec la Prusse et la Hollande, la prépondérance qu'il desirait avoir sur ce Peuple navigateur et commerçant On reprocha cette faute politique à M. de Vergennes, mais la prudence lui dictait d'écarter une guerre nouvelle, qui pouvait causer de grands maux à l'état. 1787. 1788.

Louis XVI sentait que l'énormité de la dette publique devenait pour ses peuples un fardeau insupportable, et loin de vouloir l'augmenter, la bonté de son cœur lui conseillait plutôt de chercher les moyens de l'alléger. Il y travaillait avec zèle, et les sacrifices que lui demanda M. Necker, pour diminuer les dépenses annuelles, ne lui coûtèrent rien; on a prétendu même qu'il en avait trop fait pour la dignité du trône. Quoi qu'il en soit, le bonheur de la France auroit été tôt ou tard son ouvrage, si la fermeté de son ame avait dirigé ses louables volontés; mais il aimait trop la Reine pour savoir la borner dans ses goûts, et sa tendresse

1788. pour ses frères lui fermait les yeux sur leurs prodigalités. L'état ne put donc sortir de l'abîme où les dépenses de l'ancien et du nouveau règne le précipitaient successivement. Le contrôleur-général Calonne, plus courtisan que M. Necker son prédécesseur, sentait comme lui qu'il était tems de puiser dans la bourse des grands, du clergé et des riches, des secours pécuniaires que le peuple ne pouvait plus fournir; mais comme le Roi et ses ministres ne surent pas amener ces grands corps de l'état aux sacrifices nécessaires pour sauver la chose publique, ni leur en imposer, ce fut inutilement que l'on assembla les Notables en 1787; et les Etats-Généraux, convoqués en 1788, au lieu de produire le bien qu'on s'en était promis, devinrent le foyer d'une révolution si grande et si prompte, qu'elle acheva la dissolution totale de l'ancien gouvernement.

Ici les événemens se pressent avec une rapidité égale à leur importance; mais avant de les raconter, jetons un coup-d'œil sur l'état politique du Globe, ou plutôt de l'Europe, dont les affaires viendront naturellement ensuite se mêler avec celles de la France, qui, depuis cette époque, devint le but central des efforts de plusieurs grandes Puissances liguées ensemble pour la démembrer; mais qui, par une résistance comparable à la pression qu'elle éprouvait, les

rejeta toutes hors de leurs limites, et s'agrandit de plusieurs vastes Provinces, dans le moment même où les siennes semblaient devoir être envahies. 1788.

Le Roi de Portugal était mort en Mai 1786, et cet état, gouverné d'abord par sa veuve, ensuite par le Prince héréditaire, se débattait dans les chaînes dont l'Angleterre l'enveloppait, et tantôt contre l'Espagne, qui, depuis longtems, aurait dû réunir à son territoire ce petit Royaume qui y est enclavé.

Charles IV, Roi d'Espagne, venait de succéder à son père (Décembre 1788), dont il adopta les idées pacifiques; mais, quoiqu'ami des Anglais, il manqua de se brouiller avec eux pour une petite jalousie de commerce. Une convention particulière régla ce différend, relatif au négoce des pelleteries à la côte N. O. d'Amérique, et fixa les droits des deux Nations sur les terres découvertes nouvellement par leurs navigateurs. 1789.

Toujours occupée de ses intérêts, l'Angleterre n'avait rien négligé depuis la paix de 1783, de ce qui pouvait l'indemniser de ses pertes en Amérique. Ses spéculations s'étaient étendues en Asie et dans l'Inde, où elle avait agrandi de plus en plus ses possessions et son Empire: elle y trouvait peu de Princes capables de lui résister. Le seul Tipoo-Saïb, fils du célèbre

1789. Heyder-Alikan, Roi de Maissour ou de Mysore, s'occupait des moyens de leur résister; mais depuis que la puissance des Français avait été presque anéantie dans ces pays, il ne trouvait plus d'alliés qui voulût joindre ses forces aux siennes. Il tenta un dernier effort, et fit passer à Paris (en 1787) trois Ambassadeurs chargés de traiter avec la Cour de Versailles, d'une alliance offensive et défensive contre les Anglais; mais cette Cour craignant de donner de l'ombrage à ces insulaires, se contenta de faire aux Indiens la réception la plus amicale, et les renvoya chargés de présens et de promesses, sans prendre avec eux aucun engagement positif. Ne craignant pas la concurrence du Portugal et de la Hollande, devenus ses alliés, l'Angleterre ne redoutait que les efforts réunis de la maison de Bourbon, c'est pourquoi elle avait les yeux toujours ouverts sur ses démarches, et s'occupait sans cesse à diminuer par la guerre ou les Négociations, la force et le crédit des Princes de cette maison, dans tous les pays où ils avaient des établissemens et des relations; c'est par ces moyens que pendant la guerre de la Révolution, les Anglais ont enlevé à la France le commerce d'Amérique, celui de la Chine et du Levant, et qu'ils ont porté le leur à un degré de prospérité qui n'a plus rien de comparable.

1789.

La Russie était aussi dans ce moment à un très-haut degré de splendeur et de puissance. Après avoir pris sa part de la Pologne, et fait périr le rebelle Pugatschew, Catherine II obtint enfin des Turcs, en s'appuyant du secours de l'Empereur d'Allemagne, la Crimée, l'île de Taman et le Cuban; mais elle eut trois guerres à soutenir, et la jouissance ne lui en fut bien assurée que par la paix de 1791. Ce fut alors que l'Impératrice fit construire sur le Dniéper ou Boristhène, la ville et le port de Kerson, ou Cherson, avec une forteresse assez considérable pour mettre en sûreté cette capitale de la petite Tartarie; et afin d'en faciliter la population, on promit des exemptions à ceux qui viendraient l'habiter, et des priviléges aux commerçans qui s'y fixeraient: mais, d'une part, la peste, et de l'autre le voisinage des Tartares, Peuple avide, inquiet et farouche, firent voir que Cherson ne pouvait prendre encore un degré d'importance égal à celui qu'on voulait lui donner. Les progrès de la Russie, en Asie, et vers le Midi de l'Europe, son ambition toujours croissante, deviennent inquiétans, surtout pour les Turcs, dont l'Empire est un objet de desirs pour cette Puissance, depuis, que par ses guerres continuelles avec eux, elle en a connu la faiblesse.

1789. Le règne de Sultan Abdul-Hamid Ier, successeur de Mustapha III (en 1774), avait été orageux. Outre ses démêlés avec plusieurs Pachas, gouverneurs de ses Provinces, il eut, pendant plusieurs années, une guerre assez vive à soutenir avec les Beys d'Egypte révoltés contre lui. Enfin, le Capitan Pacha envoya à Constantinople la tête et les trésors du Cheik Daher Omar, tué pendant le siége d'Acre; et après avoir forcé les révoltés de poser les armes, l'autorité du Grand-Seigneur sur l'Egypte et les Provinces voisines, fut rétablie. Il eut plus de peine encore au sujet de la Crimée, par les guerres successives dont cette Province fut l'objet; et quoiqu'il eût fait d'immenses sacrifices pour obtenir, à diverses fois, la paix, il se trouva, en 1788, dans la nécessité de combattre l'Empereur d'Allemagne et celui de Russie. Cette fois il n'eut pas la satisfaction de terminer la guerre; mais il la poussa avec beaucoup de vigueur; et Selim IV qui lui succéda en 1789, opposa à ses ennemis une résistance à laquelle ils ne s'attendaient pas. Cette guerre néanmoins, malgré le courage et l'activité que les Turcs y déployèrent, leur devint aussi funeste que les précédentes. Quoiqu'ils eussent empêché le siége de Belgrade, et que leur armée eût pénétré en Hongrie, ils perdirent la ville d'Ockzakow. La paix de 1791, obtenue

par l'entremise de l'Angleterre et de la France, leur ôta définitivement cette ville, qui était pour eux la clef de la Crimée, et qui devint pour les Russes celle de la Bessarabie. 1789.

Joseph II venait de mourir sans postérité (20 Février 1790), et Léopold son successeur, avait besoin de quelques momens de tranquillité au commencement de son règne : il trouva ses finances en mauvais état, et ses sujets mécontens des réformes de son frère. Les Turcs avaient pénétré en Hongrie : les affaires de la France lui donnaient de l'inquiétude, et méritaient toute son attention. Il n'eût pas plutôt fait la paix avec le Grand-Seigneur, qu'il entra dans la première coalition des Puissances qui se liguèrent par le Traité de Pilnitz, sous prétexte de secourir Louis XVI, mais bien plus dans l'intention de profiter de sa faiblesse pour démembrer ses états, et en séquestrer quelques Provinces à leur convenance. En effet, la France était cruellement agitée par le désordre de ses finances. Le Roi tenait à la promesse mille fois répétée dans les préambules de ses Edits, d'assurer le paiement des dettes contractées par ses prédécesseurs et par lui-même. Cependant, les Parlemens se refusaient à l'enregistrement des Edits du timbre et de la subvention territoriale ; impôts nouveaux, dont l'un devait remplacer la taille, et peser à-la-fois sur les biens

1789. nobles et roturiers. Leur conduite, dans cette circonstance, ainsi que dans beaucoup d'autres, prouva que leur opposition venait de ce que leurs intérêts étaient blessés par les taxes proposées, plutôt que d'un sincère amour du bien public. On s'était flatté, en assemblant les Etats-Généraux, de l'espoir que les députés des trois Ordres, se pénétrant de la position critique du Royaume, viendraient généreusement à son secours, en acceptant les impôts rejetés par le Parlement; mais les préjugés établis, mirent en défaut la prudence des ministres. Ces députés, choisis presque tous dans la Noblesse, le Clergé et la Robe, étaient imbus des opinions des hommes qui avaient empêché l'enregistrement des Edits. En outre, une intrigue de Cour profondément combinée, fit avorter des projets conçus peut-être avec sagesse, mais qu'on ne sut pas exécuter avec dextérité.

Louis-Philippe-Auguste d'Orléans, connaissant bien les embarras de la Cour, stimulé par sa propre ambition, et aussi par le desir de se venger de l'exil qu'il avait subi en 1788, à l'occasion de sa protestation au Parlement, contre l'enregistrement d'un emprunt fait en séance Royale; le Duc d'Orléans, animé par tous ces motifs, avait conçu le projet de porter sa branche sur le trône : il caressa les députés de tous les Ordres, pour attirer dans son parti ceux qui

par leurs grands talens, pouvaient lui devenir utiles. Il imprima dans toutes les têtes les idées de la supériorité des Etats, sur la personne même du Roi; il propagea, par mille moyens, les principes démocratiques de liberté et d'égalité, qui, par la suite, devinrent funestes à toute la France, comme à lui-même, en le précipitant sur l'échafaud. Dès le moment de l'installation des Etats-Généraux, on s'apperçut à Versailles de l'influence du parti Orléanais, et bientôt on s'occupa des moyens de dissoudre cette assemblée redoutable. Ceux qu'on y employa, au lieu d'être combinés avec adresse, servirent, par leur violence même, à donner plus d'énergie aux membres d'une Assemblée soutenue, en secret, par un Prince riche et puissant. Les réponses vigoureuses du Comte de Mirabeau aux agens de la Cour, enflammèrent les esprits; M. Bailly, Académicien distingué, alors Président de l'Assemblée Nationale, ne pouvant la réunir dans le lieu ordinaire de ses séances, fermé par ordre du Roi, osa convoquer les Députés dans un Jeu de Paume, à Versailles, où ils prêtèrent le serment solemnel *de ne jamais se séparer, et de se rassembler par-tout où les circonstances l'exigeraient, jusqu'à ce que la Constitution du Royaume et la régénération publique eussent été opérées.* 1789.

1789. La division la plus malheureuse éclata donc entre le Gouvernement, et l'Assemblée Nationale, qui jouissait alors d'une grande prépondérance dans l'opinion. Le 12 Juillet 1789, jour à jamais mémorable dans les fastes de la France, il y eut un soulèvement presque universel dans Paris, à cause du renvoi de M. Necker; et ce soulèvement se développa avec plus d'énergie, par la conduite imprudente du Prince de Lambesc, chargé de l'appaiser. Le 13, la masse du peuple de Paris fut en armes, et le 14 la Bastille était prise.

Il paraît démontré que le Duc d'Orléans eut une grande part à ces agitations. Le Peuple était entraîné par ses émissaires; mais parmi les chefs apparens, le plus grand nombre était de bonne foi, et voulait sincèrement abolir les abus de l'autorité Royale, sans la détruire, ni sans en dépouiller la branche régnante. Quelques-uns seulement étaient franchement Républicains, et se bornaient à faire des vœux secrets pour l'anéantissement de toute Royauté, par horreur pour la tyrannie. M. Bailly fut élu Maire de Paris, et M. de la Fayette, Commandant de la Garde Nationale. Les habitans de toutes les Provinces, à l'imitation de ceux de la Capitale, avaient pris les armes; des Gardes Nationales furent organisées dans toutes les communes du Royaume, pour maintenir la liberté

liberté conquise, mais le peuple, abusant de cette liberté, brûlait les Châteaux, détruisait les archives et les titres des Seigneurs. En vain l'Assemblée Nationale cherchait à arrêter ces désordres; ils étaient augmentés par une main invisible. Enfin, on occupa les Français de l'idée de s'unir par une grande Confédération: elle eut lieu au Champ-de-Mars, le 14 Juillet 1790. Des hommes choisis dans toute la France, parmi les Gardes Nationaux, les troupes de toutes armes et les amis de la liberté, représentèrent toutes les communes et tous les corps. On y jura, par acclamation, d'être à jamais fidèle à la Nation, à la Loi et au Roi; de maintenir la Constitution décrétée en 1789, par l'Assemblée Nationale; de protéger la sûreté des personnes et des propriétés, trop violée depuis un an; et de rester unis par les liens de la fraternité. Le Roi et le Président de l'Assemblée prononcèrent le même serment, qui devint sacré pour ceux qui l'avaient fait de bonne foi, et nul pour beaucoup d'autres. 1790.

Louis XVI, par une suite de diverses imprudences, qui toutes ne peuvent lui être attribuées, avait été forcé de venir avec sa famille, habiter à Paris le château des Tuileries; mais n'y jouissant que d'une liberté précaire, voyant son autorité s'affaiblir de jour en jour, celle même de l'Assemblée Nationale céder à

1791. l'influence et aux opinions exagérées des clubs ou sociétés populaires, ses conseils crurent devoir le déterminer, le 20 Juin 1791, à s'échapper secrètement de Paris pour aller rejoindre ses frères, le Prince de Condé et la noblesse française, dont l'émigration continuait depuis deux ans avec une fureur délirante ; Louis arrêté à Varennes, sur les frontières de la Lorraine et de la Champagne, fut ramené à Paris le 25, avec sa femme et ses enfans. Son entrée dans la Capitale fut humiliante, l'Assemblée le suspendit de ses fonctions jusqu'après l'achèvement de la Constitution. Enfin, le 30 septembre il l'accepta. Fut-il de bonne foi dans cette circonstance pénible de sa vie ? Son cœur ulcéré par la réception qui venait de lui être faite, par les bornes qu'on avait mises au pouvoir presqu'illimité dont il avait joui jusqu'alors, et par les insultes dont il avait été l'objet, devait être en opposition avec l'acte qu'on lui faisait accepter. En lui rendant son pouvoir, n'était-ce pas lui donner aussi l'idée d'en abuser ? Et quand il ne l'aurait pas eue, la Reine douée d'une plus grande force de caractère, ses partisans, ses ministres mêmes, rendus presque impuissans dans leurs fonctions précaires, n'auraient pas manqué de la lui communiquer. Son acceptation cachait donc un précipice où il tomba naturellement en reprenant

son autorité ; car sa conduite future étant devinée à l'avance, il ne pouvait qu'en être bientôt la victime. 1791.

Une Assemblée nouvelle, dite *Législative*, succéda le 1er. Octobre 1791 à la *Constituante*. A peine elle avait ouvert ses séances, que déjà l'on parlait de sa division en sociétés *Feuillantine* et *Jacobine* (1). Les nouveaux Députés en arrivant à Paris, s'aggrégeaient à l'une ou à l'autre de ces sociétés. Toutes deux se disaient amies de la Constitution, en l'accommodant à l'intérêt des chefs dont la main invisible les dirigeait. Les *Jacobins* signalaient les *Feuillans* comme des ennemis de l'égalité, et leur imputaient le projet de travailler au retour de l'ancien régime. Les *Feuillans*, au contraire, reprochaient aux *Jacobins* cet esprit de désorganisation et de révolte qu'ils soufflaient dans tous les Départemens; ils les blâmaient sur-tout, de s'occuper d'établir une République, quand ils devaient obéir à la Constitution reçue. Il fallait que l'une de ces sociétés rivales succombât, et ce fut celle des *Feuillans*, composée en général de gens d'un caractère timide et ami des lois, que les fougueux *Jacobins* vinrent fa-

(1) Le nom de ces Sociétés venait du local qu'elles occupaient, l'une au couvent des *Jacobins*, à Paris, l'autre à celui des *Feuillans*.

1791. cilement à bout de disperser par la force et par la peur.

Il s'éleva un autre *Club* fameux, dit des *Cordeliers*, du couvent de ce nom où il tenait ses séances. Il prit le titre de *Société des Droits de l'Homme*, à l'imitation des *Jacobins*, qui avaient adopté celui de *Société des Amis de la Constitution*. Cependant les vues de ces deux Sociétés n'étaient pas les mêmes, et leurs intrigues agitant la France en sens divergent quoique semblable en apparence, réussirent à la bouleverser. Les *Cordeliers* travaillaient à placer le Duc d'Orléans sur le trône de Louis XVI. *Robespierre*, *Danton* et *Marat*, les dirigeaient ostensiblement; *Laclos* et *Sillery* en étaient les chefs secrets. *Marat* était le mannequin qu'on faisait agir; *Laclos*, l'intriguant qui tirait les fils du mannequin, et *Sillery* le caissier de cette tourbe de mauvais Français. *Danton* ne se mettait en évidence que pour obtenir un grand crédit sous le règne du Duc d'Orléans; et *Robespierre* ne songeait qu'aux moyens de les supplanter tous deux : mais il cachait avec soin des projets qui ne pouvaient réussir qu'avec l'or du Prince qui avait si bien placé sa confiance.

D'un autre côté, le Roi paraissant s'attacher aux principes de la Constitution par politique et par système, plutôt que par penchant

et par conviction, voulut cependant user du *Veto suspensif* qui lui était accordé par cette Constitution, pour arrêter l'exécution de décrets rendus par l'Assemblée Législative, sur les Prêtres et sur les Emigrés. Cette conduite irrita contre lui les deux factions puissantes des Jacobins et des Cordeliers, qui voulaient renverser le trône. Après une tentative inutile le 20 juin 1792, pour le forcer à accepter ces décrets, le 10 Août suivant, elles attaquèrent le Roi dans son château des Tuileries et tous les partisans qui y étaient rassemblés pour sa défense. Un régiment des Gardes-Suisses de sa garde, y fut presque détruit, et l'on y commit des massacres horribles. Mais le Roi, la Reine et leurs enfans s'étant réfugiés au sein de l'Assemblée Législative, échappèrent à la mort; ils furent conduits, trois jours après, au Temple, où ils devaient être enfermés jusqu'à ce qu'une Assemblée nouvelle, convoquée exprès, eût prononcé sur leur sort. Cette incarcération fut suivie de celle d'une infinité de personnes de tout sexe, de tout âge et de toute condition, que l'on massacra dans les prisons, dans les affreuses journées des 2 et 3 Septembre, à la nouvelle de la prise de Verdun par les Prussiens. Au milieu de ces scènes d'horreurs, les Députés élus arrivèrent de tous les points de la France, et le 22 Septembre, une nouvelle

1791.

1792.

1792. Assemblée fut installée sous le titre de *Convention Nationale*. Sa première opération fut de déclarer la France République ; tout ce qui avait servi au Gouvernement Monarchique fut détruit, changé ou remplacé ; les jours, les mois et même le calendrier Grégorien participèrent à la réforme.

Depuis long-tems M. *Necker* s'était démis de la place de Directeur des finances ; il avait eu d'abord pour successeur, M. *Valdec-de-Lessart*, qui fut assassiné en Septembre 1792 à Versailles, avec beaucoup d'autres partisans de la Cour. Les finances n'en étaient pas mieux régies. La disparution du numéraire entravait le commerce et les échanges ; on avait cru y remédier par l'émission d'un papier-monnaie sous le nom d'*assignats*, hypothéqués sur les biens du Clergé, et des Emigrés qui n'étaient pas rentrés au 1er. janvier 1792. Plusieurs Monarques de l'Europe attachés à la Maison régnante, par les liens du sang ou par des relations utiles, voyaient avec peine les progrès alarmans de la révolution. Les uns voulaient venir au secours du Roi et de sa famille et la délivrer de l'oppression par la force des armes. On parlait d'abord vaguement d'un Traité par lequel plusieurs Puissances s'étaient réunies pour écraser la France. On sut enfin que ce Traité avait été conclu à Pilnitz le 27 Août 1791,

entre l'Empereur Léopold, le Roi de Prusse et l'Angleterre. Louis XVI s'était donc vu forcé de proposer la guerre contre la Maison d'Autriche, et elle fut solemnellement déclarée par un décret de la Convention. 1792.

Jusqu'alors, les agens secrets des Puissances ennemies, se joignant aux agitateurs du peuple, excitaient les factions opposées, cherchaient à les détruire l'une par l'autre, à couvrir la France de plaies et de ruines, soit pour diminuer sa force réelle, soit pour anéantir son industrie. Les Princes et la noblesse française, réfugiés chez elles, les engageaient, les sollicitaient de tomber à-la-fois sur une Nation infidelle à son Roi, qui voulait que le mérite seul et non pas la naissance conduisît à toutes les fonctions civiles et militaires; qui prétendait que le trône n'appartenait à personne par droit de naissance, mais par le consentement des peuples; qui s'était enthousiasmée de beaucoup d'idées renouvelées des Grecs et des Romains, et toujours repoussées avec précaution par les chefs des Gouvernemens Monarchiques. Ce bourdonnement des Prêtres et des Emigrés autour des trônes, et sur-tout la position critique de Louis XVI, décidèrent l'Empereur et le Roi de Prusse à attaquer la France en même tems par la Lorraine et la Flandre. Le 28 Août la prise de Longwi fut annoncée au Corps Lé-

1792. gislatif; et le 1er. Septembre le bruit se répandit que Verdun bloqué ne pouvait faire qu'une courte résistance. Bientôt la France eut sur les bras les Monarques d'Espagne, d'Angleterre, de Sardaigne, de Naples, et jusqu'au Pape même.

Mais l'exaltation des esprits était égale au danger. En peu de tems des armées furent formées, équipées, et en état de faire face à l'ennemi. Dumouriez et Kellermann battirent le Roi de Prusse et ses vieilles troupes à *Valmy*, près de Sainte-Ménéhould, avec des soldats beaucoup moins aguerris, et le firent sortir de France aussi vîte qu'il y était entré. Les Français pénètrent ensuite dans les Pays-Bas et en en Allemagne. Custine s'empare de Spire, de Worms, d'Oppenheim; entre dans Mayence le 19, et dans Francfort le 29 Octobre. En moins d'un mois la Savoie est conquise par le Général Montesquiou, et le 6 Novembre la bataille de Gemmappes est gagnée sur les Autrichiens par ce même Dumouriez, qui, quelque tems après est obligé de fuir chez eux, pour éviter la mort que lui auraient attirée ses menaces contre la Convention, au sujet du
1793. Procès du Roi, et ses liaisons avec ses ennemis.

Dans l'intérieur de la France, l'ambition de quelques hommes féroces avait déconcerté les

vues des plus zélés Patriotes. Louis XVI, contre le vœu des âmes honnêtes, fut condamné à mourir (1), et le Duc d'Orléans son parent vota froidement sa mort, croyant sans doute lui succéder avant peu. Le parti qui avait porté le Roi de France à l'échafaud, se permit bientôt après tous les crimes, fit mourir sans distinction les purs Républicains et les Royalistes les moins dangereux, s'empara de leurs biens, mit Paris et la France au pillage. L'affreux Duc d'Orléans trouva lui-même dans ces tems calamiteux la juste punition de ses crimes. Dégoûtés de servir un Prince sans courage, les scélérats qu'il avait employés à l'exécution de ses projets, le sacrifièrent sans scrupule (le 16 brumaire an 2), aussitôt qu'il eut épuisé ses trésors, pour jouer eux-mêmes le rôle qu'il s'était réservé. Les affiliés au club des Cordeliers, pour repousser l'accusation d'Orléanisme, la rejetèrent sur les *Girondins* (1), et parvinrent à les réduire au silence, en faisant mourir les uns et dispersant les autres par la peur. Une Constitution nouvelle, contenant les principes de la démocratie la plus illimitée fut ré- 1793.

(1) Il a été décapité le 21 Janvier 1793, et son épouse le 25 vendémiaire an II (16 octobre 1793).

(2) Ainsi nommés du département de la Gironde, dont les chefs principaux de cette faction étaient députés.

1793. digée, discutée et décrétée en moins de quinze jours. Quoiqu'elle fût impraticable et absurde, on l'accepta généralement par nécessité ou par terreur. Mais les Jacobins qui l'avaient fait adopter, ne voulaient pas établir un Gouvernement régulier; leur but en la publiant, fut de rallentir les préparatifs qui se faisaient contr'eux, dans un grand nombre de Provinces du Midi et de l'Ouest, indignées de leur conduite. Bientôt néanmoins ils réduisirent ces Provinces comme ils avaient subjugué la Capitale. Leur moyen était de soulever les pauvres contre les riches; des hordes de Sans-Culottes étaient armées et équipées comme par miracle, avec les assignats que le Comité de salut public prodiguait sans mesure. A la vue de ces bandes indisciplinées, Marseille et Bordeaux ouvrirent leurs portes; mais cette soumission n'appaisa pas la soif de la vengeance; le sang fut versé à grands flots dans ces deux villes par Fréron et Tallien; et les prétendus patriotes à leurs gages, s'y gorgèrent des richesses de leurs victimes. Les habitans de Toulon, pour éviter le même sort, livrèrent leur ville aux Anglais pendant la nuit du 27 au 28 Août. De plus grands malheurs étaient réservés à Lyon, qui soutint un siége de soixante-dix jours, tandis que le fer et le feu dévoraient la Vendée, et quelques autres dé-

partemens de l'Ouest, entre la Loire et la Charente. Les habitans simples et religieux de ces départemens, excités par des agens venus de l'étranger, s'étaient insurgés après le décret de déportation lancé contre les Prêtres qui refusaient le serment exigé par la Constitution, et aussi pour venger Louis XVI, dont la mort tragique avait excité leur indignation. 1793.

La situation des affaires publiques, tant à l'intérieur qu'au dehors était alarmante; les Espagnols maîtres de Bellegarde et de Colioure, avaient pénétré jusqu'à Perpignan; d'un autre côté, les Anglais établis dans Toulon, menaçaient de se joindre aux Espagnols, et forçaient l'armée d'Italie à la défensive. Les Insurgés de la Vendée avaient remporté sur les troupes qu'on leur opposait de nombreux avantages; et dans la Flandre, les armées de Prusse et d'Autriche s'étaient emparées de Lille, de Valenciennes et du Quesnoy. Dans ces circonstances, la Convention sentant le besoin de prendre des mesures extraordinaires, mit de côté la Constitution qu'elle venait d'adopter, et sur la proposition de Bazire, proclama jusqu'à la paix un Gouvernement Révolutionnaire. Cette administration de circonstance eut les résultats les plus étonnans : un million de combattans bien payés, lorsqu'il n'existait plus de fortune publique, bien nourris aux frontières,

1793. quand la famine régnait à l'intérieur, firent admirer leur valeur en combattant l'Europe entière. Les Anglais sont défaits à Hoods-Cootte et forcés d'abandonner le siége de Dunkerque. Bientôt la Belgique rentre sous la domination de la France, Toulon est repris, les Espagnols poursuivis de toutes parts abandonnent le territoire Français et sont battus sur le leur. Le Général *Hoche* défait les Prussiens devant Landau, qu'il dégage. *Pichegru* pénètre le premier dans cette place, et annonce par différens traits de bravoure, les grands talens qu'il développa bientôt dans la campagne de Hollande. Enfin les armées coalisées évacuent l'Alsace, et les Français maîtres du Bas-Palatinat, forment des magasins jusqu'aux portes de Mayence. Mais à l'intérieur, le Gouvernement Révolutionnaire comprimait toutes les ames, brisait toutes les affections, éteignait parmi nous jusqu'à l'amour de la vie. La France était couverte de scellés, de prisons, d'échafauds. Les asiles domestiques étaient livrés à une inquisition tyrannique, les formes de la justice violées sans cesse et dépouillées de tout sentiment de bonne foi et d'humanité : en un mot, tous les excès de l'anarchie et du despotisme se choquaient avec fracas dans une multitude de clubs et de comités de tous les noms et de tous les genres. Tel fut en ce moment le

système administratif qui dévora les hommes et les propriétés en France. 1793.

Marat ayant été assassiné le 13 Juillet, par une fille nommée *Charlotte Corday*, qui s'applaudit d'une telle action, les partisans de cet homme affreux n'en furent que plus terribles; ils assuraient que tous les Républicains devaient être égorgés. Les Dantoniens et les Robespierristes se faisaient une guerre acharnée. Autant les uns s'efforçaient de repousser l'accusation de royalisme dont on les écrasait, autant les autres accumulaient les preuves de leur assertion; et dans ce combat, les Orléanistes succombèrent. Danton qui avait été leur chef, ce Danton dont le visage hideux et cynique, annonçait l'ame perverse, fut exécuté le 17 germinal an 3 (1794). Le coup porté par les Jacobins aux Cordeliers, retentit jusqu'aux extrémités de la France. Les amis et les créatures de d'Orléans et de Danton, arrêtés dans les villes et dans les campagnes, étaient plongés dans les cachots, à côté des malheureux qu'ils y avaient eux-mêmes entassés, ils étaient jugés par les mêmes tribunaux, et le peuple voyait avec une surprise mêlée d'effroi, les échafauds teints du sang des bourreaux et de leurs victimes. Les tribunaux révolutionnaires ayant été débarrassés des formes juridiques observées jusqu'alors, ce fut un débordement de meur- 1794.

1794. tres. Enfin quelques membres du Comité de Salut Public, collègues du féroce Robespierre, certains d'être bientôt immolés à ses vues ambitieuses, soulevèrent contre lui le reste des Conventionnels, et le tyran farouche de la France fut proscrit le 9 thermidor 1794, arrêté dans le même instant, et mis à mort deux jours après : avec lui périrent *Couthon*, *Saint-Just*, *Henriot*, *Dumas*, et beaucoup d'autres scélérats de seconde ligne, composant la Municipalité Parisienne, dévouée à ces hommes de sang.

La France, toujours agitée de convulsions, respira cependant quand le régime affreux de 1793 eut été anéanti : les victimes de tout genre, entassées dans les cachots, retournèrent pour la plupart dans leurs foyers, et les échafauds furent renversés ; mais une réaction semblait prête à s'établir, et les partis acharnés les uns contre les autres, se seraient détruits mutuellement, si, las de voir couler le sang, des hommes enfin devenus plus sages, n'avaient arrêté l'effervescence des passions, et occupé les Français à repousser les ennemis du dehors. Quoique battus, ceux-ci redoublaient d'efforts, et du côté du Piémont on ne put conserver que les conquêtes déjà faites, et s'emparer d'Orméa. Les armées furent plus heureuses en Espagne, et conquirent Fontarabie, le Port

Passage, St-Sébastien, Figuerras et Rosa : la bataille de Fleurus, gagnée sur les Autrichiens par le général Jourdan, rendait la Belgique aux Français : vainqueurs une seconde fois au bord de la Roër, ils repoussent Cobourg et les Prussiens au-delà du Rhin, pénètrent dans les Duchés de Clèves et de Gueldre, achèvent la conquête du Bas-Palatinat et se rendent maîtres de Cologne, Coblentz et Maëstricht. Les succès de l'armée du Nord étaient aussi étonnans : Pichegru, à la tête de cent mille hommes, avait conquis avant l'hiver, la Flandre Hollandaise et une partie du Brabant. La prise de Grave le rendit maître du cours du Rhin et de la Meuse jusqu'à leur embouchure; par lui les Autrichiens sont défaits auprès de Nimègue, et contraints de se retirer au-delà de l'Issel. Le froid violent qui avait permis à ce Général de faire alors ces expéditions sur des terrains inondés, mais glacés, rendait solide le lit de tous les fleuves de la Hollande; bientôt il passe le Vahal sur la glace, pénètre dans Utrecht le 28 nivôse an 4 (17 janvier 1795), et le lendemain les Français sont reçus dans Amsterdam. Le Stathouder donne la démission de ses emplois, et le même jour il se retire en Angleterre, tandis que les Anglais et les Autrichiens, chargés de le défendre, rétrogradent à grandes journées vers l'Allemagne, fuyant

1794.

1795.

1795. devant Pichegru qui s'empare de toutes les places que les ennemis sont forcés d'évacuer. Par-là, les Provinces-Unies sont vengées des entreprises faites par le Stathouder en 1747 et 1787 sur leur liberté, et conservent le gouvernement Républicain, auquel elles étaient attachées depuis long-tems.

Pendant que les Français s'emparaient de Nimègue et du fort de Schenck, la société des Jacobins était détruite par un Décret du 22 Brumaire; Carrier, Fouquier-Tinville, qui avaient condamné tant de Français à mourir, portaient leur tête sur un échafaud; la loi du *maximum* était rapportée, les feux de la Vendée s'éteignaient par les soins de *Canclaud* et de *Hoche*. Le Corps Législatif discutait une nouvelle Constitution qui fut adoptée à la fin de l'an 3 : elle donnait à la France deux Conseils de Législateurs, l'un dit *des Anciens*, ou 250, et l'autre *des Cinq-Cents*. Le pouvoir exécutif était confié à un *Directoire* composé *de cinq membres;* et par ce moyen, le pouvoir étant plus concentré, aurait rendu plus d'énergie au Gouvernement, si l'ambition et la discorde avaient été bannies de la France avec les abus qu'on voulait réformer; mais les restes impurs des Cordeliers et des Jacobins, s'étaient réunis pour mettre obstacle à une réaction qui devait les détruire à leur tour. Depuis la mort de

de Danton et de Robespierre, les buveurs de sang étaient poursuivis jusques dans le sein de la Convention ; et dans les Provinces du Midi, on les chassait comme des bêtes féroces : les passions étaient poussées, par les deux partis, au plus haut degré d'effervescence. Fatigués d'une telle persécution, les Jacobins et les Montagnards tentèrent de renouveler les scènes du 31 Mai, et de rétablir un nouveau Gouvernement Révolutionnaire. Des mouvemens eurent lieu dans Paris, le 12 Germinal, à l'occasion du procès que la Convention faisait à Collot-d'Herbois, Billaud et Barrère. Le 1er. Prairial, la Convention fut assaillie, et presque subjuguée par une multitude d'insurgés, portant sur leurs chapeaux ces mots de ralliement tracés à la craie : *Du pain et la Constitution de 1793.* Le Député *Féraud* est massacré presque dans la salle des délibérations, et sa tête y reparaît portée sur une pique. Les Jacobins, maîtres des délibérations, commençaient à rendre des Décrets, lorsque la Garde Nationale des Sections voisines des Tuileries, entre au pas de charge, renverse les insurgés, et rend à la Convention son autorité. Quelques-uns des auteurs de cette insurrection perdirent la tête sur un échafaud, et les autres furent amnistiés en Vendémiaire suivant. Des troubles eurent lieu dans le même tems à Toulon et à Marseille ; mais le Gouver- 1795.

1795. nement subjugua par-tout ces hommes dangereux et turbulens.

Au milieu de ces agitations intérieures, le négociateur Barthélemy signait à Bâle (le 14 Germinal, ou 3 Avril) la paix entre la France et la Prusse. Le 28 Floréal (17 Mai), un nouveau traité d'alliance entre la Hollande et la France, assurait à celle-ci la Flandre Hollandaise, les villes de Maëstricht, de Venloo, quelques territoires au Sud de Venloo sur les deux rives de la Meuse, et en outre la jouissance du port de Flessingue. Peu de tems après (le 14 Thermidor, ou 22 Juillet), l'Espagne fait sa paix avec la France, et lui cède ses possessions dans l'île de Saint-Domingue. Dans le même moment, les Anglais et les Émigrés sont défaits à Quiberon : ils se consolèrent de leur perte par une victoire navale que l'Amiral *Howe* remporta sur les Français. Il s'en fallait beaucoup que la marine fût aussi bien organisée en France que les armées de terre. Les Anglais s'étaient déjà emparés des comptoirs de l'Inde sans la moindre résistance. En Amérique, la Martinique et Sainte-Lucie tombèrent également en leur pouvoir : ils enlevèrent à la Hollande le Cap de Bonne-Espérance, et plusieurs autres Colonies importantes, quand elle eut associé son sort à celui de la France ; et la marine des Provinces-Unies, confiée à des hommes en partie

dévoués au Stathouder, fut bientôt détruite, ou tellement affaiblie, qu'elle ne put prêter aucun secours à ses alliés. L'Espagne eut à peine renouvelé ses anciens traités avec la France, qu'elle se trouva pareillement exposée aux insultes de l'Angleterre, qui lui reprit l'île de Minorque. 1795.

Cependant, la Constitution de l'an 3 s'achevait (le 5 Fructidor), et les Assemblées Primaires convoquées pour réorganiser le Corps Législatif, l'acceptèrent. Les troubles, néanmoins, recommencèrent au sujet des Décrets des 5 et 12 Fructidor, qui réglaient le mode de remplacement au Corps Législatif. Le parti qui s'était vu comprimé par les Cordeliers et les Jacobins, ne voulait pas qu'il en restât un seul parmi les Législateurs; il trouva donc mauvais que deux tiers des membres de ce corps eussent été conservés, pour maintenir une Constitution qu'ils venaient de rédiger; et que le nouveau tiers ne fut pas certain d'obtenir la majorité dans les décisions futures. L'obstination que mit ce parti à contrarier la marche du Gouvernement, amena les événemens malheureux du 15 Vendémiaire, jour auquel la jeunesse Parisienne voulant lutter contre des troupes réglées, fut mitraillée et mise en fuite. Enfin, le Corps Législatif fut organisé en deux Conseils, conformément à la Constitution nouvelle, et tint sa première séance le 6 Brumaire. 1796.

1796. Le Directoire est nommé ; les citoyens Rewbell, Letourneur, la Révellière, Barras et Carnot, parvinrent les premiers à cette magistrature importante.

La guerre continuait toujours avec un acharnement incroyable contre la France. Jourdan et Pichegru à la tête de leurs armées, avaient passé le Rhin, et s'étaient emparés de Dusseldorff et de Manheim. Bientôt forcés, par les troupes de l'Empereur, de reculer, ils restent quelque tems sur la défensive ; les Autrichiens les attaquent à leur tour, et sont repoussés : ils tentent le passage du Rhin, près Coblentz; déjà les ennemis atteignaient la rive gauche ; Kléber fond sur eux, et les force de regagner la droite de ce fleuve : cette action vigoureuse fut suivie d'un armistice, le 10 Pluviôse suivant ; mais cette trêve ne s'étendait pas aux armées d'Italie. La campagne de 1796 y fut brillante et glorieuse pour les Français. En terminant la précédente, Schérer avait battu les troupes de l'Empereur et du Roi de Sardaigne, le 7 et le 15 Pluviôse : Napoléon Bonaparte lui succéda ; ce jeune Guerrier, né en Corse, et élevé en France, était déjà connu par les services qu'il avait rendus lors de la reprise de Toulon sur les Anglais : il commandait aussi à la malheureuse affaire du 13 Vendémiaire, où le sang des Parisiens coula malgré lui. Il part de Paris

le 4 Ventôse, fait la visite de son armée, cantonnée depuis Orméa jusqu'au de-là de Final, bat les Autrichiens à Montenotte et Millesimo, sur la fin de Germinal, attaque ensuite les Piémontais, près de Céva, les chasse de cette position, s'empare de Mondovi, de Fossano, de Cherasco, et contraint le Roi de Sardaigne d'abandonner la coalition. Ce traité, conclu le 29 Floréal (18 Mai) suivant, donne à la France la Savoie, les Comtés de Nice, de Tende, le libre passage de ses armées par le Piémont, pour se porter en Italie; et les troupes Françaises sont mises en possession des forteresses de Coni, d'Exilles, Suze, la Brunette, Château-Dauphin, Tortone et Alexandrie. 1796.

Le 18 du même mois, les Français avaient passé le Pô; le 21, le pont de Lodi est emporté au pas de charge, et les Autrichiens mis en fuite, abandonnent leur artillerie, leurs bagages, évacuent le Milanais, et ne se rallient que sous les murs de Mantoue. Le lendemain de cette bataille mémorable, les Français entrent dans Milan; et le 11 Prairial, les Autrichiens, de nouveau vaincus à Borghetta, quittent les bords du Mincio, et se réfugient dans les montagnes du Tyrol, espérant s'y défendre jusqu'à ce que leur armée, secourue par les renforts qu'ils attendaient, pût tenir la campagne. Pendant ce tems, Bonaparte cerne Man-

1796. toue, met garnison dans Véronne, pour intercepter les secours venant de ce côté; arrête les Anglais par l'occupation du port de Livourne, et fait un armistice avec le Pape, le Roi des Deux-Siciles et le Duc de Modène. Le château de Milan lui est rendu le 11 Messidor, avant qu'Alvinzi, chargé de conduire une nouvelle armée en Italie, y fût arrivé : en effet, ce Général parut un mois après. Déjà il avait repris Vérone et Brescia, quand Bonaparte, entre deux armées, sentit qu'il ne se tirerait de ce danger que par la célérité de ses opérations : il lève donc le siége de Mantoue, et se portant avec rapidité sur l'armée nouvelle qu'on lui oppose, il fond sur elle à l'improviste, et la disperse dans les montagnes d'où elle sortait. Il revient ensuite combattre Wurmser, et l'ayant vaincu à Castiglione, le 18 Thermidor, il le force à se renfermer dans Mantoue, avec les débris de son armée. Tandis que Bonaparte en poursuit le siége avec activité, jetons un coup-d'œil sur les opérations des Français en Allemagne.

Jourdan, commandait l'armée de Sambre-et-Meuse; Beurnonville, celle dite du Nord; et Moreau remplaçait Pichegru à la tête de l'armée de Rhin-et-Moselle. Les mauvais succès des Autrichiens, en Italie, au lieu de les rebuter, les décidèrent à rompre l'armistice conclu le 10 Pluviôse, au bord du Rhin. Les

hostilités recommencèrent le 13 Prairial (1.er Juin), et l'armée de Moreau ayant traversé ce fleuve le 6 Messidor, avait pris le fort de Kell de vive force, battu les Autrichiens, et s'était emparée de Rastadt et d'Offenbourg. Vainqueur à *Renchen*, et successivement dans beaucoup d'autres combats, ce Général s'avançait rapidement dans l'intérieur de l'Allemagne, en suivant les rives du Danube : déjà il avait entamé la Bavière, et marchait sur *Munich*, quand la bataille de *Teming* (7 Fructidor, ou 24 Août), gagnée par les Autrichiens sur l'armée de Jourdan, fit sentir à Moreau que son armée lancée dans l'intérieur de l'Allemagne, au milieu d'ennemis révoltés, et de paysans armés contre elle, étant découverte par sa gauche, risquait à son tour d'être enveloppée et détruite : c'est alors qu'il exécuta cette belle retraite, qui fut regardée comme le chef-d'œuvre de l'art militaire; disputant le terrain pied à pied, s'emparant toujours des meilleures positions, s'ouvrant un chemin à travers les défilés de la Forêt-Noire, repoussant l'ennemi sur tous les points, le battant même à *Biberach*, à *Rotweil*, au *Val-d'Enfer*, et à *Schliengen*. Enfin, le 5 Brumaire il repassa le Rhin au pont d'Huningue, et se porta, avec le gros de son armée, dans les environs de Strasbourg, pour couvrir cette ville contre les attaques du

1796.

1796. Prince Charles, qui faisait alors le siége de Kell. Cette forteresse importante fut rendue aux Allemands après cinquante jours de tranchée ouverte. La perte d'Huningue termina la campagne de l'armée du Rhin. Quoiqu'elle eût procuré peu d'avantages de ce côté, néanmoins elle contribua beaucoup aux nombreuses victoires de l'armée Française en Italie, en occupant les Autrichiens en Allemagne. L'Empereur s'épuisait en vain pour empêcher Mantoue de tomber au pouvoir des Français. *Alvinzi*, battu d'abord dans les plaines d'Arcole, est obligé d'aller chercher de nouveaux secours; il reparaît à la tête de cinquante mille hommes. Bonaparte court à sa rencontre, l'attaque dans les champs de Rivoli, et détruit encore cette quatrième armée, en Nivôse de l'an 5. Cette
1797. victoire décida la prise de Mantoue, qui se rendit le 14 Pluviôse suivant (2 Février). La campagne semblait terminée. Le Pape avait signé sa paix séparée à Tolentino, et l'armée songeait à prendre quelque repos, lorsque son chef apprit qu'une cinquième armée Autrichienne, commandée par le Prince Charles en personne, descendait les Alpes. *Bernadotte* lui amenait, dans le même tems, quelques renforts. Bonaparte a bientôt fait ses dispositions : il attaque les ennemis sur les bords de la *Piava*, les 22 et 23 Ventôse, les poursuit sur ceux du *Tagliamento*,

et force, le 26, les retranchemens de l'Archiduc. Les Autrichiens, enfoncés de toutes parts, se réfugient dans les Alpes. Bonaparte, maître de l'Istrie et du Frioul par cette retraite, s'empare de Gradisca, le 1er. Germinal, et de Trieste le 3. Le 8, il était sur les bords de la Drave, et le 9, Clagenfurth ouvrait ses portes à *Massena*. Enfin, après de nouveaux succès, Bonaparte occupait *Léoben*, ville à trente lieues de Vienne, où les préliminaires de la paix furent signés le 28 du même mois. Cette convention fut faite à propos pour les parties belligérantes; car l'Italie se révoltait; Venise levait une armée : mais Bonaparte eut bientôt dissipé ces nuages. D'un autre côté, l'Allemagne avait beaucoup souffert de la guerre. L'Empereur François II, qui occupait le trône depuis 1792, n'avait pas joui d'un moment de tranquillité. Un nouveau règne s'ouvrait aussi dans la Russie. La célèbre Catherine Alexiewna, qui gouvernait cet Empire depuis 1762, était morte en Novembre 1795, et son fils Paul Ier. lui avait succédé. Sa mère, en secourant la famille détrônée, avait toujours différé de faire la guerre à la France. On verra bientôt le fils jouer un grand rôle dans une coalition nouvelle dirigée contre une Nation trop éloignée de lui pour lui porter ombrage. Mais revenons à la situation intérieure de cet état. Au dehors il triomphait

1797.

1797. de ses ennemis par sa force naturelle, le talent de ses Généraux et la bravoure de ses armées; au dedans il était tourmenté par l'ambition de ses Législateurs et de ses Magistrats, par les passions fougueuses des deux partis fortement animés l'un contre l'autre; l'insurrection royaliste tirait à sa fin dans la Vendée, par les soins du Général *Hoche;* et *Charette* qui en était l'ame, avait été pris et ensuite fusillé à Nantes, le 9 Germinal; mais ce parti remuait encore à Paris et dans les Provinces. Les Emigrés rentraient en France par milliers, au moyen de différentes subtilités. Louis XVII était mort au Temple, naturellement ou de poison, comme on en a inculpé les gouvernans d'alors; mais on publiait une lettre de Louis XVIII, pour diriger une nouvelle révolution. Le Directoire avait la preuve matérielle qu'il existait une vaste conspiration contre le Gouvernement, et se taisait. On l'accusait de vouloir envahir toute la puissance, tandis que le conseil des Cinq-Cents lui-même, oubliant ses devoirs, entravait la marche de l'état, et par sa conduite entortillée, l'abandonnait à l'anarchie. Un nouveau tiers, composé d'hommes attachés, pour la plupart, au parti royaliste, avait été introduit dans les Conseils, où ils avaient pris la place des Législateurs dévoués à la République. Paris semblait calme, et cependant l'inquiétude se

peignait sur tous les visages : on attendait une révolution nouvelle. En effet, le comité des Inspecteurs de la salle des Cinq-Cents, chargé d'une surveillance active, s'assemblait toutes les nuits, mais on ignorait l'objet de ses délibérations. Le Directoire enfin éventa ses projets, et les prévint au moment où ils allaient éclater. Le 18 Fructidor fut le terme de cette lutte sourde, entre les Conseils et le Directoire; celui-ci fit cerner l'enceinte où siégeaient ces deux Corps, par la garnison de Paris, et quelques troupes, ayant à leur tête le Général *Augereau; Ramel* qui commandait la garde des Conseils, fut arrêté; le Directeur *Carnot* s'évada; *Barthélemy*, son confrère, fut gardé à vue dans sa chambre; et les membres de la Commission des Inspecteurs, arrêtés d'abord dans le lieu de leurs séances, furent ensuite conduits au Temple. 1797.

Les députés des deux Conseils, assemblés par ordre du Directoire, à l'Odéon et aux Ecoles de Chirurgie, y prirent tous les arrêtés conformes à ses vues. Les opérations d'un certain nombre d'Assemblées Electorales de divers départemens, furent déclarées nulles et non-avenues. En conséquence, beaucoup de députés élus pour le nouveau tiers, beaucoup de fonctionnaires publics nommés dans les Assemblées Electorales et Communales, furent privés de

1797. leurs fonctions; le Directoire les remplaça par d'autres hommes qui lui semblaient plus dévoués au maintien de l'ordre établi. Les Emigrés, rentrés par supercherie, furent obligés de quitter de nouveau le sol de la République, et par suite de cette révolution, sur de simples Décrets rendus dans les séances des Conseils, depuis le 18 jusqu'au 23 Fructidor, beaucoup d'hommes en place, distingués d'ailleurs par leur mérite ou leurs talens, furent condamnés, sans autre jugement, à être déportés à la Guyane. *Merlin de Douai* et *François de Neufchâteau*, furent nommés Directeurs à la place de *Carnot* et *Barthélemy*, et installés le 24 du même mois dans leurs fonctions. Ce coup d'état, fait pour éviter de plus grands maux à la France, aurait été facilement pardonné dans la suite au Directoire, s'il avait déployé dans son administration de grands talens, et fait des opérations utiles; mais il excita bientôt lui-même un mécontentement général par sa conduite.

A la vérité, la paix avec l'Empereur d'Allemagne, ménagée par *Bonaparte* à *Léoben*, avait été signée à *Campo-Formio*, près d'Udine, le 26 Vendémiaire an 6 (17 Octobre 1797): mais comme les actes de ratification devaient en être échangés à Rastadt, ville indiquée pour un Congrès qui devait régler les articles de la

paix générale, celle-ci devenait précaire; et il fallait l'assurer, en travaillant avec zèle à la pacification de l'Europe, qui devait résulter des conférences de ce Congrès. Des propositions de paix, entre la France et l'Angleterre, avaient aussi été faites depuis les préliminaires signés à Léoben. La ville de Lille était le rendez-vous des Négociateurs; et déjà le Lord *Malmesbury* y était arrivé, quand le Directoire y envoya ses Plénipotentiaires. On prévit bien que les dissentions existantes en France, entre les deux pouvoirs, Législatif et Exécutif, s'opposeraient à la réussite de ces négociations : il en fut de même pour celles de *Rastadt*, où rien n'avançait. Bonaparte y parut d'abord comme Plénipotentiaire; il y déclara hautement qu'aucun Ministre Français ne pouvait et ne devait traiter avec le Comte de *Fersen*, cet ennemi déclaré de la France; et l'Ambassadeur Suédois fut contraint de quitter le Congrès. Peu de tems après, le Conquérant de l'Italie, ennuyé des longueurs de ces discussions diplomatiques, revint à Paris, et fut remplacé au Congrès par des hommes plus patiens, qui en imposèrent beaucoup moins, et qui ne purent achever cette entreprise, d'autant plus difficile, que le Directoire, ébloui par les succès de la campagne dernière, aveuglé par une ambition peu conforme alors à sa position et à celle de la France,

1797.

1798.

1798. égaré par le desir de se venger de l'Angleterre, qui attisait par son or le feu de la guerre civile et étrangère, ne sut ou ne voulut pas faire tout ce que les circonstances semblaient prescrire pour donner la paix à la France et à l'Europe. D'une part, au lieu de se prêter aux propositions de l'Angleterre, on lui montra des vues hostiles; on les réalisa par de grands préparatifs de descente, et encore plus par l'expédition d'Egypte. Ce qui semble plus extraordinaire, c'est que dans le moment où l'on faisait prendre à la France une attitude menaçante, on privait les armées des Généraux qu'elles aimaient le plus, et que les ennemis redoutaient davantage. Moreau, rappelé à Paris après le 18 Fructidor, fut perdu pour l'armée du Rhin et Moselle; et Bonaparte, envoyé en Egypte pour y opérer une diversion importante, ne put être opposé au Prince Charles. Les ennemis, profitant de ces fautes, se rallièrent; les Anglais, inquiets pour leurs possessions et leur commerce de l'Inde, formèrent une coalition nouvelle, suscitèrent à la France de nouveaux ennemis, depuis le Midi jusqu'au Nord, la brouillèrent avec la Porte-Ottomane, pour lui enlever le commerce du Levant, et saisirent avec avidité le moment favorable pour écraser, dans l'Inde, le seul ami qui lui restât, le malheureux *Tipoo-Saïb*, l'ennemi le plus dangereux qu'ils

y eussent à combattre : il périt à la prise de sa capitale ; et dès-lors l'Empire de Maissoure, fondé avec tant de peine par *Hyder Ali*, fut anéanti, et la conquête de l'Inde assurée aux Anglais. 1798.

Le Congrès de Rastadt fut donc dissous par l'effet naturel de cette conduite imprudente ; et les Plénipotentiaires Français furent assassinés en quittant une ville, qui devait être sacrée comme le temple de la paix ; attentat affreux contre le droit des gens, exécuté avec réflexion, à la fin du dix-huitième siècle, chez une Nation hospitalière et policée, et dont le Directoire eut tirer grand parti, pour exciter les Français à venger le sang de leurs Ministres, si odieusement versé.

La guerre recommença donc alors avec autant de fureur qu'auparavant ; mais il ne restait à la France, pour alliés, que l'Espagne, peu agissante, et la Hollande, énervée par son commerce et sa richesse, tandis que la coalition lui donnait pour ennemis : le Royaume de Portugal et celui de Naples, subordonnés à l'Angleterre, et adoptant ses passions ; toute l'Italie, impatiente du joug qui lui était imposé, remuée par l'or des Anglais, et sur-tout par les partisans et les amis de la Cour de Rome et de celle de Vienne ; l'Empereur François II, à cause des subsides que lui payaient les An- 1799.

1799. glais, et qui d'ailleurs entrevoyait l'occasion propre à tirer une indemnité de ses malheurs et de ses pertes ; Paul Ier, qu'on flatta de l'espoir de devenir l'arbitre de l'Europe, de remettre sur le trône la famille des Bourbons et du Piémont, et à qui peut-être on promit de nouvelles dépouilles arrachées à la Turquie ; la Suède et aussi le Danemarck, états voisins de la Russie, trop faibles ensemble pour oser résister à ses invitations ; et enfin le Grand-Seigneur, justement irrité d'une attaque dirigée contre une de ses plus importantes Provinces.

De tous les Etats que cette lutte intéressait, la Prusse seule refusa de s'y engager, et voulait se réserver sans doute l'avantage de terminer la querelle, en offrant sa puissante médiation au moment où elle verrait la France prête à succomber sous les coups des coalisés.

On vit également les Etats-Unis d'Amérique éviter de se mêler dans cette ligue, quoiqu'ils eussent en particulier beaucoup de plaintes à former contre certains agens de la France aux Antilles et à Cayenne ; ils préférèrent des explications amiables au plaisir de se venger, contre leurs propres intérêts, et il faut leur savoir gré d'une conduite qui prouve leur sagesse et leur reconnaissance.

Les ennemis avaient profité utilement de la cessation

cessation de la guerre pendant les longues discussions de Rastadt, pour amasser de l'argent, former des magasins, rallier leurs soldats et compléter leurs armées en partie détruites. Ils trouvèrent dans la Russie un allié puissant, qui leur fournit quatre-vingt mille soldats et un Général sous les ordres duquel ils étaient habitués à vaincre. Qu'opposa-t-on à leurs efforts en Italie? Le ministre de la guerre Schérer, dont la capacité ne répondait pas à l'importance des opérations qui lui étaient confiées, et qui trouva l'armée mécontente du dénuement où il l'avait laissée durant son ministère. Cet homme, mal habile et mal secondé, prit tellement ses mesures, qu'en fort peu de tems s'évanouirent toutes les conquêtes de Bonaparte. Les Autrichiens secondés par les Russes, furent vainqueurs sur tous les points; et quoique Moreau eût remplacé Schérer, malgré ses efforts, il fallut se replier sur les frontières même, après avoir essuyé des échecs de tous genres. Un dénuement affreux livra bientôt le soldat au découragement; les places fortes devinrent la proie des coalisés; la République Cisalpine fut dissoute, celle de Gênes manqua de subir le même sort, et les états du Roi de Naples conquis précédemment par les Français, furent livrés aux horreurs de la guerre civile. Cependant Magdonald avait, par une retraite brillante, 1799.

1799. mais meurtrière, opéré sa jonction en Italie avec le Général Moreau. Dans cet intervalle, le Directoire au lieu d'envoyer des renforts en Italie pour arrêter les progrès des ennemis, y fait passer un nouveau Général. Moreau remit le commandement à Joubert, et eut la modestie de servir sous lui. Il assista à la célèbre bataille de Novi, gagnée le 28 Thermidor par le Général Russe Suwarow; bataille terrible, qui coûta la vie à Joubert et à un grand nombre de braves; où Moreau eut trois chevaux tués sous lui, et manqua lui-même de périr; mais il y survécut heureusement pour sauver encore l'armée; et après l'avoir ramenée dans ses anciennes positions, il revint à Paris.

Cependant la victoire avait suivi Bonaparte dans sa course maritime. Déguisant sa route aux Anglais, et pour assurer d'autant mieux ses relations avec la France, il avait conquis l'île de Malte sans coup férir. Après son débarquement en Egypte, la flotte qui l'y avait amené fut atteinte et détruite dans la rade d'Aboukir par celle des Anglais commandée par l'Amiral Nelson. Ce fâcheux événement, ne laissa à l'armée française que l'alternative de vaincre et de mourir avec son Général. Le génie de cet homme extraordinaire mit ordre à tout. En peu de tems l'Egypte fut conquise pour la France, ou plutôt pour les Turcs nos

anciens alliés, et son Gouvernement organisé. 1799.
Il donna à ce pays riche, mais dévasté par le despotisme, l'idée d'une administration plus douce, et le spectacle des arts et des institutions européennes. Les Anglais avaient obtenu de la Cour Ottomane qu'elle déclarerait la guerre à la France; Bonaparte essaya de prévenir cette rupture par des négociations particulières, et ne put y réussir : alors il se mit en mesure contre ce nouvel ennemi. Il occupa les postes importans du Désert, s'avança jusqu'en Syrie, et ne s'arrêta qu'à Saint-Jean-d'Acre, ville forte, défendue par les Turcs et les Anglais; et quand la saison des vents favorables aux débarquemens en Egypte arriva, il quitta ce siége pour s'opposer à l'invasion des ennemis. En effet, ils s'y présentèrent, et leur descente ne fut pas plutôt effectuée, qu'il les culbuta dans la mer. On apprit en même tems sa dernière victoire et son retour. Au milieu de ses travaux de tout genre, il avait eu connaissance des malheurs de la France. Il accourut pour la venger de tous ses ennemis de l'intérieur et du dehors. Qu'y trouva-t-il en y arrivant? la guerre répandant ses fléaux et ses crimes; des armées fugitives et sans subsistances; les fruits de ses conquêtes et de ses travaux perdus; un Gouvernement sans force et sans morale, livré à des intriguans, à des ambitieux, toujours oc-

1799. cupés à combattre un parti par l'autre, à élever une faction sur les débris de celle qui venait d'être anéantie; des finances épuisées, un état enfin, sans commerce, sans marine, sans chemins, sans industrie, et se débattant sous le glaive qui menaçait son existence. Il se hâta de réunir autour de lui des hommes respectables par leur sagesse et distingués par leurs talens; il en forma un faisceau de force et de lumières; et tous ensemble ils firent le serment de sauver l'état.

1800. Le 18 brumaire an 8 (1800), il se fit à Saint-Cloud, près Paris, où les conseils avaient été convoqués, une révolution nouvelle; il en résulta une quatrième Constitution, qui créa trois Consuls chargés du pouvoir exécutif, entre lesquels le *premier* a une prépondérance spéciale; un Sénat conservateur de la Constitution et appelant aux places des sujets choisis entre tous les citoyens ayant droit de voter et inscrits sur différentes listes d'éligibilité; un Tribunat qui discute les lois présentées par les Consuls, et un Corps législatif qui les sanctionne sans délibérer. *Bonaparte* d'abord élu Général des troupes stationnées à Paris, est élevé à la dignité de *premier Consul* de la République française; on lui donne pour adjoints les citoyens *Cambacérès* et *Lebrun;* depuis ce moment les affaires de l'Europe et sur-

tout de la France, ont pris une face nouvelle. 1800.
Dans le mois de frimaire an 8, Moreau fut chargé du commandement des armées destinées à faire la guerre en Allemagne; et Massena eut provisoirement la conduite de l'armée d'Italie, tandis que Brune volait au secours de la Hollande. Bonaparte avec un corps de réserve se préparait en personne à dégager ses fidèles compagnons de gloire luttant avec Massena contre des armées bien supérieures qui les avaient réduits à s'enfermer dans Gênes. Bientôt il se met en route; l'armée nouvelle s'avance par des chemins impraticables; on franchit le Mont Saint-Bernard et le Simplon; l'artillerie est transportée tantôt par des mulets et tantôt à bras d'hommes, sur des montagnes de la plus haute élévation, par des chemins affreux, au milieu des neiges, des frimats et des périls de tous genres. Enfin on réussit à s'ouvrir le passage projeté. Bonaparte tombe sur les Autrichiens au moment où ils s'y attendaient le moins, et Mélas est battu à Montebello, lorsqu'il croyait le premier Consul à Paris. Cette bataille porta l'épouvante dans le conseil de l'Empereur, mais il voulut courir encore les risques d'une bataille nouvelle. Elle fut terrible, et les plaines de Marengo ont été abondamment arrosées d'un sang précieux à l'Allemagne et à la France. Après le combat

1800. le plus long et le plus opiniâtre, les Autrichiens furent enfin mis en pleine déroute, la France triompha, et le Général Mélas voulant sauver la Monarchie autrichienne, fit demander une suspension d'armes. Toujours modeste au milieu de ses triomphes, Bonaparte accepta le 27 Prairial ce signe de réconciliation, qui bientôt fut suivi de la remise des principales forteresses de l'Italie, garants de la paix à laquelle on allait travailler.

L'Angleterre ne fut pas beaucoup plus heureuse dans les entreprises qu'elle fit en faveur de la coalition qu'elle soudoyait, et sa descente en Hollande finit comme toutes celles qu'elle avait tentées sur le continent depuis 1792. Si d'abord elle réussit à détruire ou à s'emparer par trahison de quelques vaisseaux, faibles débris de la marine Batave, Brune eut bientôt arrêté ses succès sur terre. Les Russes que les Anglais avaient pour adjoints, virent flétrir en Hollande les lauriers cueillis en Italie; et après diverses tentatives infructueuses, le Duc d'*Yorck*, chef de cette armée combinée, fut obligé de signer à *Alckmaër* une capitulation honteuse, pour obtenir du Général victorieux la permission de transporter paisiblement en Angleterre les soldats qui lui restaient.

De son côté, Massena envoyé en Suisse pour y défendre cette République, tenait tête au

vieux Maréchal de Suwarow, à qui les Autrichiens avaient persuadé que de-là il pénétrerait aisément en France, tandis qu'eux-mêmes ils y entreraient par le Bas-Rhin, et du côté de l'Italie par le département du Var. Mais loin de réussir dans ce projet, Massena prit bientôt sur les Russes sa revanche, et combattit Suwarow avec tant de bonheur, qui força d'évacuer les cantons Suisses. Furieux, il alla cacher sa honte au fond de l'Allemagne, s'emporta en injures contre les Autrichiens et les Anglais dont il se croyait trahi; et enfin, on le vit retourner en Russie, où il tomba dans la disgrace, après avoir occupé pendant un an l'Europe de sa renommée. Il y mourut avant la fin du siècle; et quand Paul Ier, dégoûté de la coalition, parut vouloir faire sa paix avec Bonaparte dont il admirait les talens, une révolution imprévue précipita du trône ce Prince malheureux, et lui arracha la vie (en 1801). 1800.

Cependant la guerre n'était point terminée sur le Rhin; et l'Empereur malheureux en Italie, espérait encore trouver de ce côté dans quelques succès importans, les moyens d'obtenir une paix plus avantageuse. Mais le départ des Russes avait rétabli l'équilibre dans la force numérique des armées; le rappel du Prince Charles, seul Général peut-être qui fût digne d'être opposé à Moreau, présageait à la

1800. France des succès en Allemagne comme partout ailleurs. En effet, les Autrichiens y furent toujours battus et se souviendront long-tems de leurs défaites à Moëschirch, sur l'Iser, à Hochstett. On s'empara d'une immense étendue de terrain jusqu'à Munich, capitale de la Bavière ; le pays des Grisons, une partie de la Souabe, tombèrent au pouvoir des Français; enfin, le 26 Messidor, le Général autrichien Kray convint avec Moreau d'une suspension d'armes. Mais l'Empereur ayant refusé de ratifier les préliminaires de paix signés à Paris, le 9 Thermidor par le Comte de Saint-Julien en son nom, et par le premier Consul, Moreau reçut l'ordre de recommencer à l'instant les hostilités, à moins que l'Empereur ne consentit à traiter avec lui d'un nouvel armistice, et à livrer de suite aux Français Philisbourg, Ulm et Ingolstadt, pour garantie de ses intentions de conclure une paix définitive. Ces places ayant été accordées, on convint le 5e. jour Complémentaire d'un armistice de quarante-cinq jours. L'espérance d'une paix prochaine, consolait les Français de leurs fatigues; mais le cabinet de Vienne influencé par l'or des Anglais, profitant de la prolongation de l'armistice pour réorganiser ses troupes, tenta un dernier effort. Le 6 Frimaire, le Général de l'armée du Rhin annonça par une proclamation, la reprise des

hostilités; deux jours après, les Français étaient maîtres de Wasserbourg et d'un pont sur l'Inn: ce succès fut l'avant coureur de la célèbre bataille de Hohenlinden, gagnée le 11 par Moreau, et qui fut tellement générale, qu'il n'y eut pas un corps dans l'armée Française qui n'ait combattu. La neige tombait à grands flots pendant l'action; et le résultat de cette brillante journée fut la prise de 80 bouches à feu, 200 caissons, 10,000 hommes et trois généraux ennemis. Les Autrichiens étaient dans une déroute complette, et les Français qui les poursuivaient vivement, n'étaient plus le 29 frimaire qu'à peu de distance de Vienne. Enfin, l'Empereur sentit qu'il devait faire sa paix séparément de ses alliés, et après quelques négociations, on signa à Steyer, le 4 nivôse, un troisième armistice dans lequel on convint de livrer à la France les forts de Huffstein et de Saint-Scharintz dans le Tyrol, les places de Wurtzbourg et de Braunau, et tous les pays compris dans une ligne de démarcation convenue, ce qui conduisait les Français à trois ou quatre marches de Vienne. 1801.

La paix fut enfin signée avec l'Empereur, le 30 Pluviôse suivant (9 Février 1801), et ratifiée par lui. Par ce traité, la France resta en possession de tous les pays situés sur la rive du Rhin, depuis Bâle jusqu'à la République

1801. Batave, et l'Autriche perdit les Pays-Bas, la Lombardie. On donna la Toscane à l'un des fils du Roi d'Espagne, avec le titre de Roi d'Etrurie, juste récompense de son attachement à la France, depuis la paix du 4 Thermidor an 3, et de la cession qu'il lui a faite de la partie Espagnole de Saint-Domingue (1). Cependant, l'Autriche trouve la compensation de ses pertes dans l'acquisition de la plus grande et de la plus belle partie du territoire de Venise, de cette ville même, et des pays qui lui appartiennent sur les bords de la mer Adriatique, qui borne l'Allemagne de ce côté. En outre, la liberté des Républiques Cisalpine et Ligurienne est assurée; leurs états sont limités. Le Duc de Toscane recevra le Brisgaw, et d'autres Provinces en Allemagne, en remplacement de son Duché. Enfin, les Princes dépossédés en Italie, et tous ceux qui, par la cession de la rive gauche du Rhin à la France, éprouvent des pertes, doivent être indemnisés en proportion en Allemagne par l'Empereur, soit en supprimant de riches Abbayes, soit par tout autre moyen digne de la justice, et conforme à l'intérêt public des Princes et des Puissances intéressées à la paix. Par ce traité, tout est fini pour la France de ce

(1) Lors de la paix d'Amiens, en 1802, l'Espagne a aussi cédé aux Anglais l'île de la Trinité.

côté ; elle n'aura plus à lutter contre les formes antiques, ou les intrigues d'un Congrès ; les états se trouvant séparés par des limites que la nature semble avoir tracées elle-même, on a présumé, peut-être à tort, que la paix subsisterait plus long-tems en Europe. La Hollande, la Ligurie et l'Helvétie, ces anciennes Républiques, restent indépendantes et libres d'adopter telle Constitution et tels réglemens qu'elles jugeront nécessaires à leur organisation actuelle. Déjà celle de Hollande a réglé la sienne ; Gênes a imité cet exemple ; mais l'Helvétie, ruinée par la guerre, tourmentée, par ses Nobles désolés d'avoir perdu leur influence, par les petits cantons pauvres, et hors d'état de payer des impôts comme les grands et riches cantons, a bien de la peine à convenir du régime qu'il lui convient d'adopter. Cependant, la France vient d'en retirer ses troupes, et la révolution qui s'est opérée dans ce pays, en 1802, doit amener la fin des troubles dont il a été affligé depuis que le Directoire Français osa tenter de le conquérir, et y réussit contre toute probabilité. 1801.

Il restait au Vainqueur de Marengo, de grandes et importantes opérations à faire, pour terminer le travail difficile de la paix générale. D'abord il s'occupa de comprimer toutes les passions et tous les partis dans l'intérieur, et

1801. quoique de tems en tems ce feu caché lance des étincelles, on peut croire qu'il finira par s'éteindre. Déjà le Directoire avait applani les plus grandes difficultés qui s'opposaient à la pacification de la Vendée, cette belle partie de la France, qui fut ravagée pendant quatre ans et plus par tous les fléaux d'une guerre civile et religieuse. La fermeté du premier Consul, jointe à la douceur, à la justice et à la clémence, ont rattaché à la Patrie ces Français industrieux, égarés d'abord par le fanatisme, et peut-être ensuite par l'or des Etrangers. La liberté du culte catholique rendue à la Nation, une gendarmerie bien organisée, doivent assurer la tranquillité des consciences et de l'intérieur. Au dehors, la France a plutôt des états à surveiller que des dangers à craindre; ses Colonies nouvellement acquises ou soumises à organiser, à faire fleurir et à encourager dans leurs travaux aussi difficiles que multipliés.

Toutes les Puissances lasses de la guerre, semblent s'incliner vers la paix et le bonheur qui en est la suite. Les états Anglo-Américains se sont empressés de renouveler avec la France (le 8 Vendémiaire an 9) un traité de commerce et d'alliance, dès qu'ils ont vu que le nouveau Gouvernement détestait les injustices qui avaient troublé l'harmonie existante autrefois entre les deux Nations.

Le Roi de Naples, imitant l'exemple de l'Empereur son allié, a terminé (le 7 Germinal an 9) ses différends, par un traité qui prononce l'oubli des fautes et des malheurs passés. 1801.

Le Pape est rétabli sur son trône Pontifical, et le Concordat nouveau, supérieur à celui de François Ier. ralliant les Français au giron de l'Eglise Romaine, règle le culte Catholique en France, rend hommage à la puissance temporelle, reconnaît les libertés de l'Eglise Gallicane, et la nécessité de la tolérance civile et politique des religions (1).

Alexandre Ier. venait de succéder à la couronne de Russie : ses ministres avaient eu le tems de s'éclairer sur les intérêts des Puissances coalisées contre la France ; ils virent bien qu'il y avait plus à perdre qu'à gagner pour les Russes dans ce pacte conçu sur des idées qui ne pouvaient rester long-tems les mêmes ; en conséquence, et d'après les bons procédés du premier Consul envers les soldats pris à Suwarow, le rapprochement entre les deux Nations ne fut pas difficile à opérer : le nouveau Monarque, dont la jeunesse, les vertus, la justice et la bonté font espérer à ses sujets un règne

(1) Il a été signé à Paris le 26 Messidor an 9, présenté au Corps Législatif le 15 Germinal an 10, et sanctionné le 18 du même mois.

1801. aussi heureux que durable, signa le 16 Vendémiaire an 10, un traité particulier avec les Français. Il s'est empressé de réparer les torts de son père, et il devient probable que conformément aux principes de Catherine II son aïeule, il maintiendra l'équilibre et l'harmonie entre les puissances du Nord, pendant que la France jouera le même rôle dans le Midi; cependant la Turquie est inquiète de l'occupation de la Géorgie, et de la guerre que les Russes soutiennent à cette occasion contre Babakan, nouveau Roi de Perse. Si la Russie parvenait à rendre l'Empire de Perse son tributaire, celui de Constantinople cerné de tous les côtés par cette grande puissance, aurait tout à craindre pour son existence.

Il existait entre la Russie, la Suède et le Danemarck une convention maritime, renouvelée en 1800, pour faire respecter les vaisseaux de commerce pendant la guerre : ces trois Puissances eurent bientôt occasion de la faire valoir contre les Anglais, accoutumés à voir ployer tout ce qui contrarie leurs volontés et leur despotisme maritime. Des navires de commerce, sous pavillon Danois et Suédois, furent insultés, visités et saisis sur mer et dans différens ports, malgré les vaisseaux qui les convoyaient; les Puissances insultées n'obtenant aucune réparation, montrèrent la volonté de

se faire rendre justice par la voie des armes, ce fut la cause de l'expédition de l'Amiral Nelson dans la Baltique. La Suède ne défendit pas le détroit du Sund, sa flotte ne fut pas prête à tems pour aider celle du Danemarck, et l'Amiral Anglais pénétra jusqu'à Copenhague: il y eut un combat sanglant dans ce port même; mais malgré la belle défense des Danois, trop faibles pour résister seuls, il fallut qu'ils cédassent à la puissance maritime de l'Angleterre, et signassent une convention par laquelle ils renonçaient à la coalition du Nord. La Russie ménagea ensuite un arrangement entre les trois Monarques et celui de l'Angleterre, pour fixer les droits respectifs de leur commerce en tems de guerre : ce traité est du 17 juin 1801, mais la Suède n'y accéda qu'au mois de mars 1802. 1801.

Il était plus difficile pour les Français de traiter avec les Anglais, qui faisaient seuls en tems de guerre le commerce sur mer, sans crainte d'être insultés; ils n'étaient donc pas pressés de s'arranger avec la France. Chaque effort de celle-ci pour l'y amener, leur donnait l'idée d'une irruption nouvelle dans ses possessions lointaines ou dans celles de ses alliés. La France avait arraché la Hollande au Stathouder; les Anglais se sont emparés des établissemens Hollandais au Cap de Bonne-Espérance, à Ceylan, aux Moluques, à Surinam.

1801. Bonaparte marche à la conquête d'Egypte, et dans l'Inde l'Empire de Maissoure est anéanti; la neutralité armée dans le Nord court aux armes pour venger son commerce, et les Anglais s'emparent des colonies du Danemarck en Amérique et dans l'Inde. Il a fallu néanmoins que les fiers Anglais, malgré les objets de compensation dont ils s'étaient saisis, pour ne rien perdre à la paix de leurs avantages, se décidassent à la faire pour eux-mêmes, car ils restaient seuls en Europe dans l'état de guerre; la coalition contre la France était dissoute par la paix de Lunéville et la retraite de la Russie; leur expédition en Hollande avait été malheureuse; le Portugal, cette mine d'or pour l'Angleterre, était attaqué et obligé de signer une paix séparée (1); tous les ports autrefois ouverts en Europe à l'importation des marchandises Anglaises, leur étaient fermés; il en résultait un découragement général dans les ateliers et les manufactures de l'Angleterre, et une stagnation ruineuse pour le commerce comme pour l'état. A ces maux réels, à la nécessité d'accroître sans cesse une dette publique déjà trop forte, il faut joindre une disette de subsistances inconnue depuis long-tems, et de plus la crainte assez fondée d'une irruption

(1) Le 7 Vendémiaire an 10.

des

des Français dans les îles Britanniques, irruption qui pouvait être fortement secondée par les mécontens qui existaient en Irlande, dont le Royaume vient enfin d'être réuni à la masse des possessions Anglaises, mais au grand regret des Irlandais, qui, n'étant pas aussi riches que leurs voisins, craignent avec raison d'être forcés à supporter les mêmes charges que ceux-ci. Ces motifs déterminèrent enfin les Anglais à accepter la paix, depuis quelque tems offerte par le premier Consul, et d'abord trop fièrement rejetée. Il a fallu que Mylord Pitt et les membres du Gouvernement qui s'étaient prononcés pour la continuation de la guerre, quittassent leurs emplois, tant leur orgueil craignait d'être blessé par cette juste condescendance aux desirs de toute la Nation. Un nouveau ministère se prêta de meilleure grace à ce grand travail, et enfin la paix tant desirée entre l'Espagne, la Hollande, l'Angleterre et la France, fut signée à Amiens le 4 Germinal an 10, ou 25 Mars 1802, ratifiée à Londres le 23 et à Paris le 27 Germinal de la même année. Les conditions du Traité furent 1°. la restitution par les Anglais des conquêtes qu'ils avaient faites en Amérique sur les Français, les Espagnols et les Hollandais, à l'exception des Iles de la Trinité et de Ceylan, apparte-

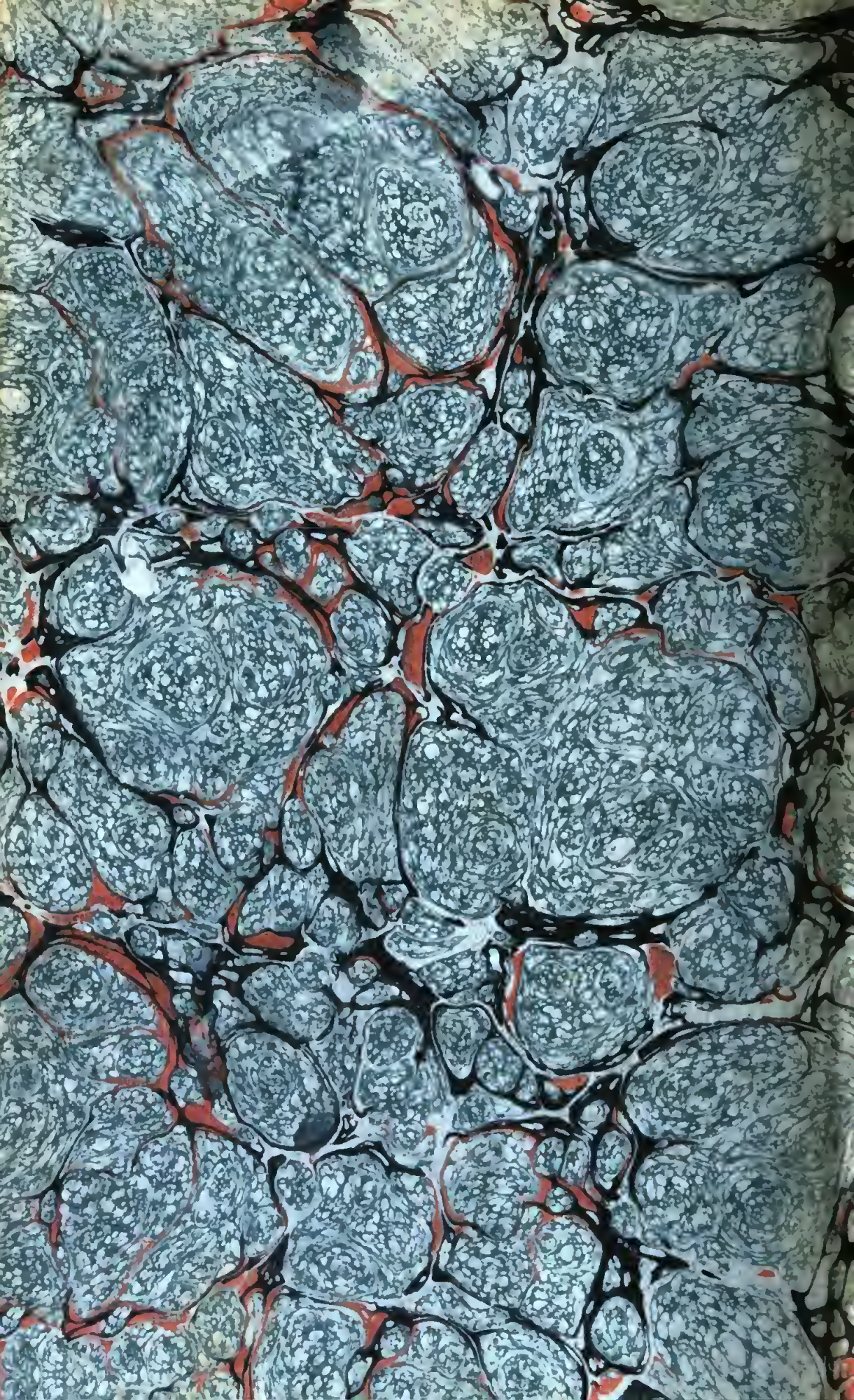
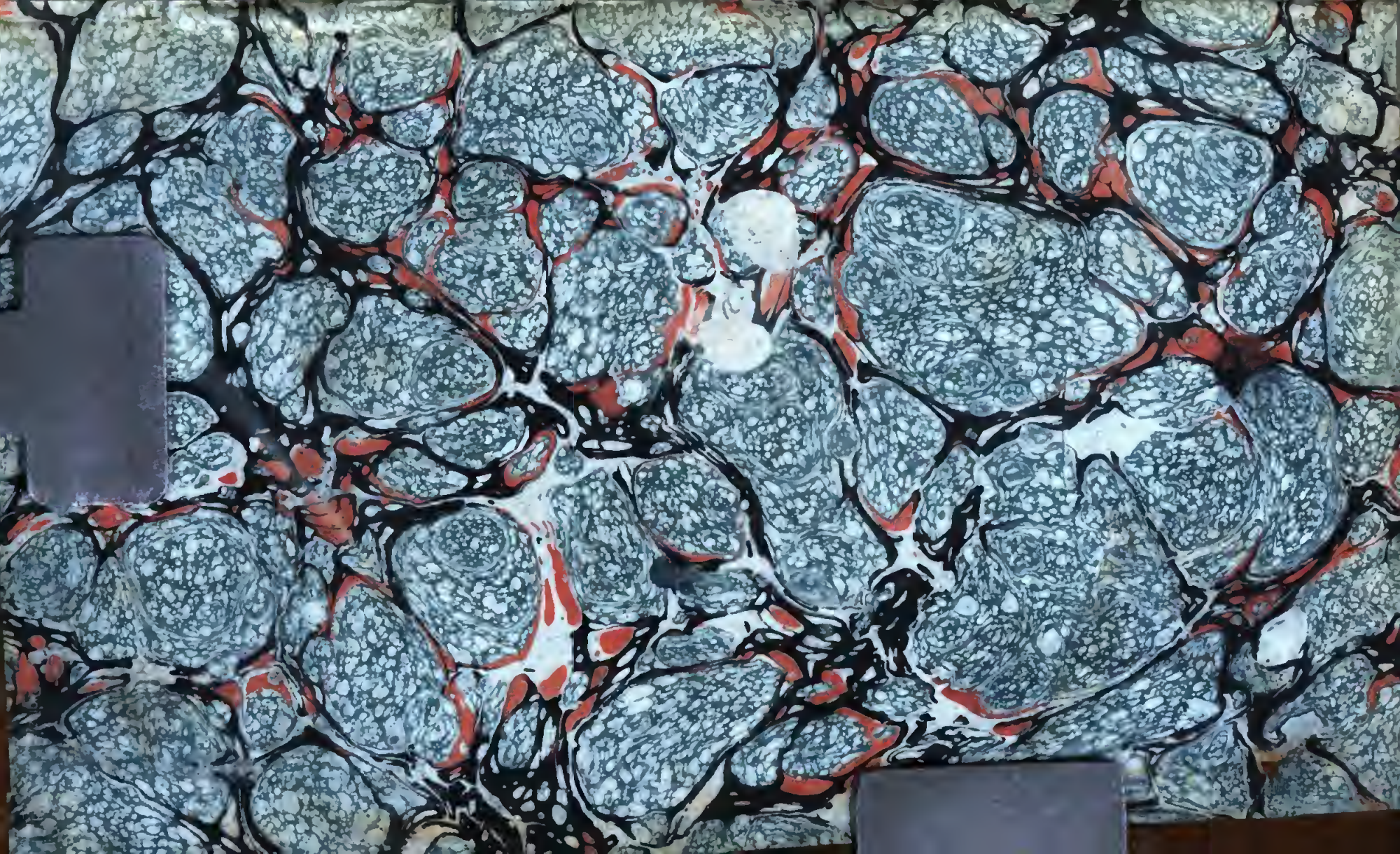
1801.

1802.

1802. nantes à ces deux dernières Puissances; 2°. l'indépendance de l'Ile de Malte et sa restitution à l'Ordre, sous la garantie de la Prusse, de l'Empereur et la Russie, et 3°. l'engagement de la France d'indemniser le Prince d'Orange. Par cette paix, qui n'est pas précisément la dernière, puisque le Grand Turc, mécontent de celle faite en son nom à Paris en Octobre 1801, vient d'envoyer un nouvel Ambassadeur en France pour rédiger un nouveau Traité, tous les maux de la guerre ont pris fin en Europe, et chaque Puissance va s'occuper de cicatriser ses plaies, d'affermir son Gouvernement, de naturaliser ses nouvelles possessions.

La France, en se rendant le repos à elle-même, peut contribuer plus particulièrement par sa puissance et son exemple à la durée du repos général. Tous les actes du Chef imposant qu'elle s'est donné tendent évidemment à ce but : au dedans, il s'occupe de vivifier le commerce et l'agriculture, de rétablir l'ordre dans les finances, de perfectionner la législation, et sur-tout de redonner un nouveau lustre à la Religion, base essentielle de la morale, fondement de tous les Etats; au dehors, il consolide la République Cisalpine qu'il a fondée, sous le nouveau nom de République Italienne, dont une Consulte, réunie à Lyon par ses ordres, le nomme *Président*; il s'inter-

pose médiateur entre les différens partis de l'Helvétie, nouvellement occupée par les troupes françaises, depuis les troubles violens qui s'y étaient élevés peu après leur départ ; il travaille, de concert avec l'Empereur de Russie, à réorganiser l'Empire Germanique, dont les formes anciennes ont été altérées par la sécularisation des Princes Ecclésiastiques et les nouvelles divisions de territoire que cette sécularisation a occasionnées ; il affranchit la France du tribut honteux qu'elle payait, à l'instar des autres Puissances Européennes, aux Puissances Barbaresques ; en un mot, il fait craindre et chérir tout à-la-fois le Gouvernement Consulaire, par sa fermeté et sa modération. Pour prix de ses soins et de ses efforts, la Nation Française reconnaissante lui décerne par ses suffrages le titre de Premier Consul à vie, et le droit d'indiquer son successeur. 1802.

FIN.

368414